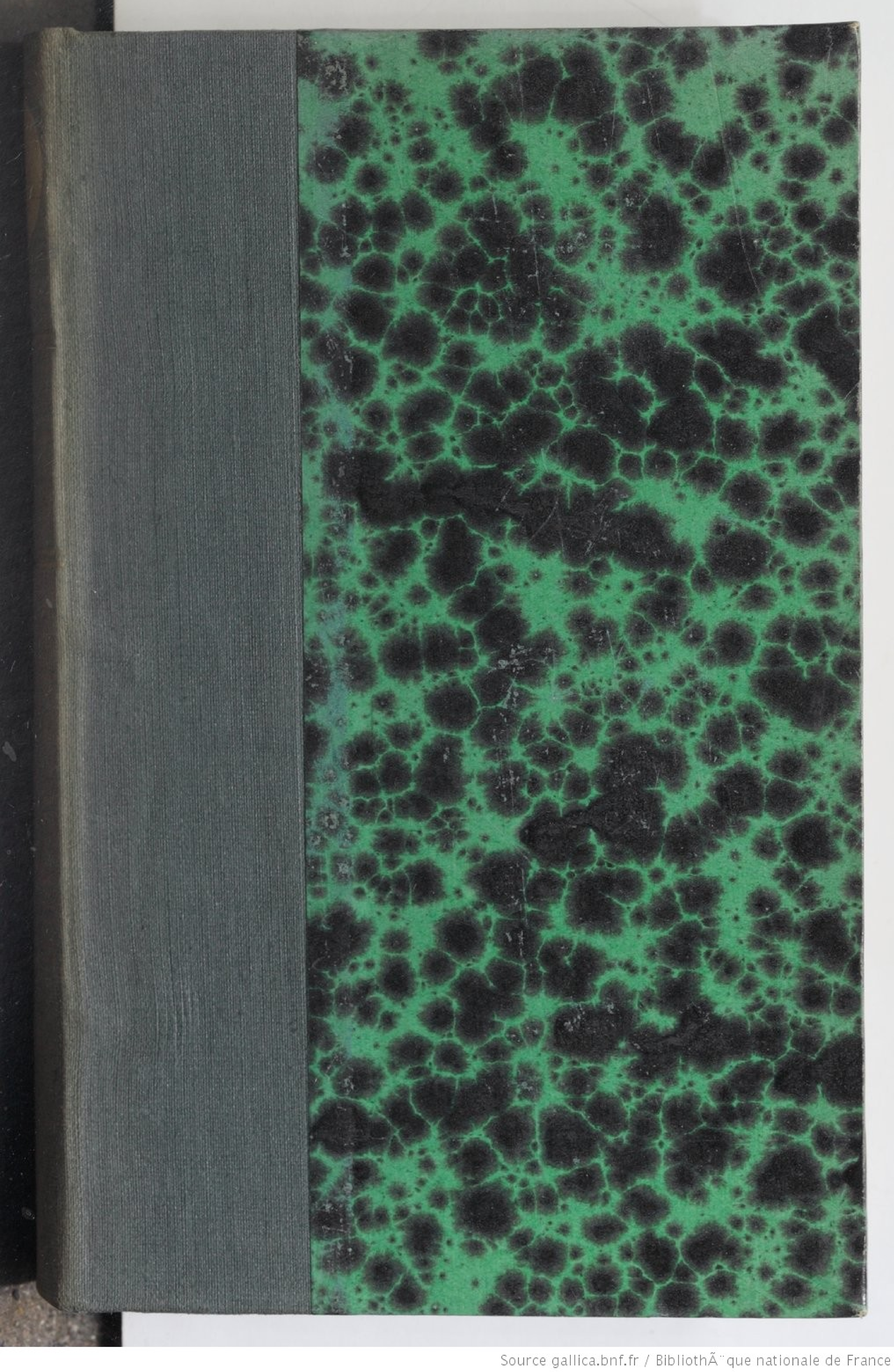
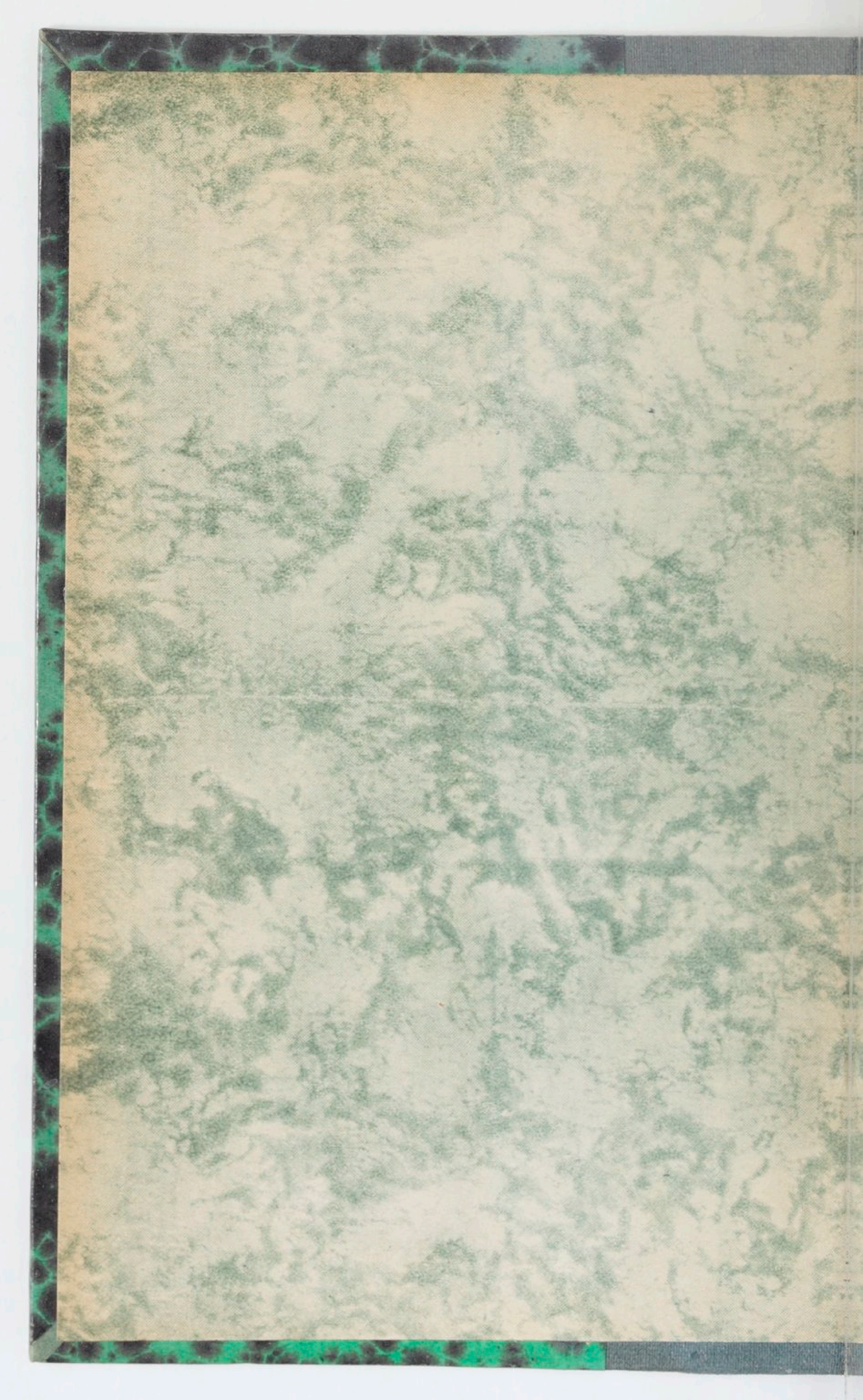


La Belle hôtesse, par Louis Létang









Un franc le volume

NOUVELLE COLLECTION MICHEL LÉVY

1 FR. 25 C. PAR LA POSTE

LOUIS LÉTANG

LA BELLE HOTESSE



CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

LA BELLE HOTESSE

MELUN. — IMPRIMERIE E. DROSNE
RUE DE BOURGOGNE, 23

LA

BELLE HOTESSE

PAR

LOUIS LÉTANG



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LEVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1883

LA

BELLE HOTESSE

I

COMMENT DEUX RESPECTABLES GENTILSHOMMES OU SOI-DISANT TELS, FORT AFFAMÉS ET FORT ASSOIFFÉS, SE RENCONTRÈRENT DEVANT L'AUBERGE DE LA BELLE HÔTESSE.

Avec un toit de tuiles rouges, des volets verts enguirlandés de plantes grimpantes, un perron prétentieux à rampe de fer ouvragé, l'auberge de la *Belle Hôtesse* se posait coquettement sur le bord de la grande route de Paris en Bourgogne.

Elle avait un aspect si riant, une mine si engageante, la fumée s'échappait si gaiement de ses trois cheminées toujours en travail, portes et fenêtres étaient si franchement ouvertes et les odeurs de viandes rôties mélangées aux parfums des chèvrefeuilles et des clématites embaumaient tellement l'air, qu'il eût fallu ne pas avoir le moindre petit écu, dans la poche de ses grègues, pour passer outre. Rien qu'un plat gueux sans sou ni

maille pouvait imposer silence aux voix intérieures qui, soudain, gémissaient, puis hurlaient au fond de son estomac à la vue de la gentille et alléchante auberge.

Et puis la route était fort poudreuse, une véritable bande de sable, avec d'âpres montées, de rapides descentes et, par-dessus tout, un soleil de plomb qui desséchait les gosiers, exténuait les chevaux et cassait les jambes des piétons.

Aussi, comptant sur la distance, le sable et le soleil, maître Annibal Cocquenpot, homme d'une grande logique, avait fait élever entre Fontainebleau et Melun, en plein cœur de la forêt, l'auberge dont nous venons de parler, et il en était l'heureux aubergiste depuis dix années, à sa grande satisfaction.

Maître Cocquenpot avait donné à son auberge l'enseigne du *Cerf aux Abois*, ce qui était de circonstance, vu la foison de ces gracieux ruminants dans les fourrés de la forêt de Fontainebleau, et les chasses nombreuses et brillantes que leur donnait le roi Henri avec grand appareil, force fanfares et cavalcades. Une grande plaque de tôle d'au moins trois pieds carrés, peinte des deux côtés avec une recherche luxueuse, était appendue au-dessus du perron de l'auberge et représentait un paysage plein d'arbres verts, de chasseurs rouges, de chiens jaunes, de chevaux gris, avec un cerf fleur de pêcher dans une mare bleue.

Annibal Cocquenpot était très fier de son enseigne et il assurait que la pareille n'existait pas dans le monde entier, ce qui était bien possible et très croyable.

Mais, malgré cette superbe enseigne, l'auberge de Cocquenpot avait tout doucement changé de nom. Personne ne disait plus le *Cerf aux Abois*, mais la *Belle Hôtesse*.

C'est que Cocquenpot avait une fille de dix-huit ans, dont la réputation de beauté s'étendait à trente lieues à la ronde, et qu'une jolie hôtelière vaut mieux que toutes les enseignes du monde. De Paris à Dijon, tous les rouliers, tous les postillons,

commis, tous les marchands, négociants, gens de tous états et de toute fortune, connaissaient la fille et l'auberge de messire Cocquenpot, et chacun d'eux se fût fait un crime de passer son chemin sans dire un petit bonjour à l'aubergiste, boire un verre de son vin, goûter à l'un de ses pâtés de volaille et recueillir précieusement un regard, une parole ou un sourire de la belle hôtesse.

Mais ce qui flattait le plus le vaniteux aubergiste, c'était l'arrivée journalière de joyeuses cavalcades accourues à toute bride de Fontainebleau, et composées de jeunes gentilshommes des plus nobles et des plus magnifiques, qui venaient savourer la cuisine merveilleuse de maître Cocquenpot et contempler les beaux yeux de sa fille.

On était à cette période de calme et de prospérité publique que le sage gouvernement de Henri IV procurait à la France après les guerres de religion et les sanglantes intrigues de la Ligue. Plus de surprises, plus d'incendies, plus de pillages, et Cocquenpot voyait s'arrondir son ventre et s'entasser ses écus avec une satisfaction béate et une quiétude parfaite.

Un après-midi du mois d'août 1605, l'auberge de la *Belle Hôtesse* était en grande rumeur : il s'agissait de servir à déjeuner à cinq gentilshommes arrivés inopinément, et Annibal lui-même trônait, les manches retroussées, devant ses fourneaux. Valets et servantes étaient fort affairés, et nul ne songeait à regarder comment le soleil rissolait les pauvres voyageurs sur la grande route.

Pourtant, venant du côté de Melun, un personnage remarquable arrivait en face l'auberge. Droit comme un I, malgré la chaleur qui pesait d'aplomb sur ses épaules, maigre comme deux échalas placés bout à bout, ses longues jambes écartées, ses grands bras ballants, il venait de s'arrêter et considérait avec convoitise l'auberge toute rayonnante de promesses substantielles et rafraîchissantes, véritable oasis au milieu du désert.

Au fond de ses orbites creuses, ombragées par la ligne épaisse des sourcils, ses yeux luisaient comme deux escarboucles. Un nez d'oiseau de proie, dont l'arête était plus tranchante que la lame d'un couteau, surplombait une large bouche fendue jusqu'aux oreilles et admirablement garnie de trente-deux dents blanches et pointues. Les deux crocs d'une longue moustache mettaient leur reflet d'un noir bleuâtre sur le jaune cuivré de la peau, sèche, rugueuse, avec des plis étranges, qui semblait n'être attachée à l'ossature du visage que par quatre points : les deux pommettes, l'arête du nez et l'extrémité du menton.

Cette tête étrange se réunissait au reste du corps par un long cou grêle où la peau trop large retombait en plis d'un aspect écailleux.

Mais, ce qui était encore plus bizarre que cette tête osseuse et que ce corps démesuré, c'était l'accoutrement du personnage. Il était vêtu comme un gentilhomme : bottes à entonnoir, hauts de chausses enrubannés, justaucorps à crevés bouffants, cape à retroussis, feutre à panache, rapière gigantesque. Mais ces vêtements, faits à une lointaine époque et en des temps meilleurs, étaient bien quatre fois trop larges pour leur propriétaire actuel, et l'on ne pouvait considérer sans admiration les combinaisons merveilleuses à grand renfort de ficelles, qui leur permettaient de tenir quelque peu à ce grand corps étriqué.

Les bottes baillaient sur le sable comme une carpe qui agonise, mais les éperons à larges molettes frémissaient toujours à chaque pas de ce piéton qui, probablement jadis avait été cavalier ; plus un seul ruban après les hauts de chausses, mais en revanche force ouvertures béantes qui, heureusement, étaient assez bien placées pour ne pas trop offenser la pudeur des passants ; les crevés du justaucorps étaient, hélas ! depuis longtemps disparus, et, à la place du linge éblouissant que les gentilshommes d'alors étalaient avec profusion et qu'ils faisaient bouffer par toutes les ouvertures du pourpoint, on voyait

apparaître la peau jaune et terreuse du pauvre diable ; le feutre était défoncé, mais il avait encore sa plume, molle, flasque, brisée en vingt endroits, pelée par place, retombant sur le côté sans force et sans crânerie ; quant au manteau, troué, maculé, effiloché, séparé en deux par le milieu du dos et reconstitué par une couture de ficelle dont les points avaient un pouce de longueur, il complétait le tableau de cette ruine humaine, ambulante et lamentable.

Une seule chose subsistait, pleine de vigueur et de menace, dans ce délabrement général, c'était l'épée, longue, solide, à pommeau de fer. Cette bonne lame, bien maniée, devait faire de la sanglante besogne, et, seule, elle restait fidèle à son maître lorsque tout le reste l'abandonnait.

Après avoir jeté un long regard sur l'auberge de la *Belle Hôtesse*, ce singulier personnage fouilla lentement dans la poche de ses chausses et finit par retirer trois petites pièces de cuivre qu'il considéra avec mélancolie dans le creux de sa large main sèche. Puis, avec un soupir, il les replongea dans les profondeurs de ses grègues et serra son ceinturon d'un cran avec une résignation touchante.

Il fit alors quelques pas pour s'éloigner et fuir à jamais le supplice de Tantale, que les parfums de la cuisine de maître Cocquenpot lui faisaient endurer. Mais soudain une révolte sembla éclater dans son intérieur, son pas se ralentit, son regard se releva sur la porte de l'auberge, ses narines aspirèrent avidement le fumet odorant dont l'air était imprégné, et il demeura immobile, plongé dans des réflexions profondes.

En ce moment, venant du côté de Fontainebleau, un second personnage arrivait devant l'auberge de la *Belle Hôtesse*.

Si le soleil n'eût pas été aussi flamboyant, la lumière aussi éclatante, on eût certainement pris ce nouvel individu pour l'ombre du premier, tant il avait le même feutre défoncé, le même manteau en loques, le même pourpoint crevassé, les mêmes

chausses en lambeaux, la même gigantesque colichemarde. Seulement la couleur de son accoutrement, terne, indécise, pisseuse, semblait dériver du bleu, tandis que la couleur des haillons du premier arrivant avait des chances pour dériver du rouge. Puis le nez au lieu d'être recourbé était droit et pointu, la moustache était rousse, l'œil avait un éclair bleu au fond de l'orbite creuse et la peau possédait le privilège d'un reflet rouge brique.

C'étaient les seules différences.

Pour le reste, identité absolue d'allure, de taille et de maigreur.

Comme le premier personnage, celui-ci considéra longuement l'auberge de la *Belle Hôtesse*, il fouilla de même d'un geste instinctif dans les poches de ses grègues, mais, plus misérable encore, il ne ramena rien dans ses doigts crispés. Alors, portant la main à la boucle de son ceinturon, il s'apprêtait comme l'autre à le serrer d'un cran, lorsque soudain faisant un geste de résolution, il s'avança à grands pas vers la porte de l'auberge.

A ce moment, le premier arrivant interrompait ses réflexions et il se dirigeait résolument vers l'entrée du logis de maître Cocquenpot.

Ils se rencontrèrent tous deux au pied du perron, au-dessous de la fameuse enseigne.

Celui qui, arrivé le premier, s'était décidé le dernier, jeta un regard dédaigneux sur les haillons du misérable qui le précédait, le dépassa d'une longue enjambée et s'apprêta à monter les marches avant lui.

Soudain il sentit une main s'abattre sur son épaule, tandis qu'une voix hautaine lui criait :

— Hé ! l'ami ! moins vite, s'il vous plaît, je suis gentilhomme !

Il se retourna avec stupéfaction, le pied sur la première marche de l'escalier, et il laissa tomber un regard chargé d'une

expression de mépris et de pitié sur le pauvre diable qui l'interpellait. Puis, redressant sa haute taille et relevant le croc de sa moustache de son doigt maigre, il répondit avec un accent méridional prononcé et une crânerie superbe :

— Et ! mordiou, monsieur, vous tombez mal, car je prétends être aussi bon gentilhomme que vous et de meilleure maison peut-être.

— C'est ce qu'il faudra voir, murmura l'autre en enveloppant son interlocuteur du même regard de pitié dont celui-ci l'avait gratifié en se retournant.

Et frisant à son tour sa moustache fauve, le poing sur la hanche, le jarret tendu :

— L'on m'appelle le chevalier Raguibus de Brisemolle ! accentua-t-il d'une voix claire et d'un ton de défi.

Etonné, mais avec une galante courtoisie, le gentilhomme de meilleure maison ôta son feutre défoncé, et sa plume balaya les marches du perron dans une salutation profonde. Puis se couvrant avec une fierté légèrement dédaigneuse, tandis qu'un sourire de supériorité convaincue se dessinait sur ses lèvres blêmes :

— Moi, dit-il, je suis le baron Carados de Pourfendrac, seigneur de Castelasec et châtelain de Vuidemanoir.

Raguibus, en entendant ces titres pompeux résonner à ses oreilles, avait, à son tour, enlevé de son chef son chapeau empanaché, et trois saluts à fond avaient fait voler la poussière de la route.

Alors, se redressant avec lenteur, il répondit d'un ton empreint d'une humilité digne :

— Monsieur, je ne suis que chevalier, vous êtes baron, seigneur et châtelain, passez donc le premier, je vous prie.

Carados eut un sourire de suprême satisfaction, et, se redressant avec majesté, il continua de monter les marches du perron, suivi de Raguibus non moins fier et non moins superbe.

II

OÙ IL EST PROUVÉ QU'A LA RECHERCHE D'UN DÉJEUNER PROBLÉMATIQUE ON RENCONTRE PARFOIS DES COUPS D'ÉPÉE.

Lorsque Carados et Raguibus eurent dépassé le seuil de l'auberge, ils s'arrêtèrent l'un derrière l'autre, ne sachant où aller s'asseoir.

En effet toutes les tables et tous les sièges étaient occupés. La grande chaleur avait forcé les voyageurs épars sur la route à prendre quelques moments de repos en attendant que le soleil fût moins brûlant. Les uns déjeûnaient, les autres dégustaient lentement le petit vin clairet du pays ; d'aucuns, notamment un gros marchand attablé en face d'un paysan maigre, débattaient les conditions d'un marché en faisant sauter successivement les bouchons cachetés de rouge de cinq bouteilles alignées devant eux.

L'intention du marchand était évidemment de saoûler le paysan, mais à la façon dont celui-ci buvait sec en faisant claquer sa langue, il paraissait certain que la bataille serait longue et le résultat aventureux.

Puis, au fond, sur une terrasse ombragée par les chênes de la forêt, la porte de communication toute grande ouverte pour les besoins du service, on voyait une longue table couverte de fleurs et de fruits étagés avec une armée de bouteilles éparses

pêle-mêle, les unes déjà décoiffées et hors de combat, les autres rutilantes et fières dans leur armure de cire comme des chevaliers qui vont entrer en lice,

Autour de cette table, cinq voix joyeuses n'arrêtaient pas de parler, de chanter, d'interpeller, et cinq rires bruyants faisaient retentir l'auberge des éclats de leur gaieté folle.

Les trois servantes de Cocquenpot suffisaient à peine à exécuter les ordres des gentilshommes en liesse. Elles se hâtaient, rouges comme des pivoines, sans cesse gourmandées par madame Mathurine Cocquenpot, la digne compagne du digne aubergiste.

Madame Cocquenpot, petite femme ronde comme une boule, mais haute en couleur, fort vive et fort criarde, se démenait au milieu de tout ce monde en gesticulant, riant, se fâchant, avec une vivacité, une pétulance, une brusquerie merveilleuse, touchant à tout, se mêlant aux conversations, jetant un ordre par-ci, un mot par là, une recommandation d'un côté, une plaisanterie d'un autre, et toujours ses petites jambes trottaient aussi vite que sa langue.

— Allons, Margot, faites donc attention, vous allez renverser vos fraises !... Eh bien ! père Bridoye, la foire de Blandy a-t-elle été bonne, cette année?... Par ici, Françoise, un pichet de cidre à l'André qui arrive tout en sueur... Hein ! mon gars, fait-il chaud sur la route ! Quel diable de soleil et quel coquin de sable !.. Vous n'entendez donc pas, Gervaise? messeigneurs réclament du vin. Dépêchez-vous, ils vont s'impatienter !... Encore un instant, messire Baudry, votre omelette se prépare... Dame ! nous avons tant de monde que c'en est une bénédiction. Nous sommes sur les dents. On ne peut pas suffire !...

Elle allait de l'un à l'autre, faisant prendre patience à chacun et emplissant l'auberge tout entière de son verbiage et de sa petite personne.

Par instants, on voyait sortir de la cuisine la tête directoriale de maître Annibal Cocquenpot. Tout ruisselant de sueur et plus rouge que la braise de ses fourneaux, il apportait lui-même à ses nobles hôtes quelque plat précieux qu'un valet ou qu'une servante n'était pas digne de présenter. Pas plus haut que sa femme Mathurine, mais deux fois plus large, avec sa tête rousse, sa figure glabre, ses petits yeux enfoncés dans la graisse et sa bedaine rondelette sur laquelle se plaquait un tablier d'une blancheur immaculée, il avait l'air d'un énorme œuf d'autruche rouge par en haut et monté sur deux petites pattes.

Trottinant et soufflant, il venait religieusement déposer son plat sur la table des jeunes seigneurs, ôtait le couvercle avec une sage lenteur, et, faisant claquer sa langue, il disait avec un malin sourire :

— Goûtez-moi cela, messeigneurs, on ne fait pas meilleure cuisine en paradis.

— Vivat ! Cocquenpot, vivat ! criaient les gentilshommes, en battant des mains.

De rouge, l'aubergiste devenait cramoisi de plaisir et d'orgueil.

— Oh ! ce n'est pas fini mes nobles seigneurs, continuait-il en se haussant sur ses ergots, je vous prépare un plat de mon invention. Une merveille ! Un chef-d'œuvre ! Notre bon roi Henri, un jour qu'il me rendait visite...

— Comment ! s'écria le vicomte de Valbreuse, le plus gai et le plus fou des cinq gentilshommes, Cocquenpot, mon ami, tu reçois la visite du roi Henri ! Malepeste ! Quel honneur !

— Mérité, monsieur le vicomte, mérité, je m'en flatte !

— Certes, nous n'en doutons pas, car tu es, Cocquenpot, la gloire de la cuisine française.

L'aubergiste salua.

— Et que te disait le roi Henri ? interrogea le chevalier de Mareuilles.

— Il me frappa trois coups sur le ventre, de sa main royale...

— Mais alors, interrompit le baron de Flossac en riant aux éclats, tu es sacré chevalier et te voilà aussi noble que nous ! Chevalier de la Cocquenpotière, comme ça résonne !

— Voici tes armes, Cocquenpot, cria le marquis de Belcoudray, et je te conseille de les faire immédiatement peindre au-dessus de ton enseigne : Rôtissoire flamboyante lampassée de têtes de coq avec cuiller en pot en sautoir, le tout écartelé sur champ d'épinards !

— Bravo ! crièrent les cinq jeunes fous en se tordant de rire.

— Bravo ! répéta Cocquenpot en riant plus fort que les autres.

— Et puis, demanda le cinquième gentilhomme, le comte de Bajolière, après les trois coups sur le ventre ?...

— Alors, reprit l'aubergiste, avec son sourire jovial et d'un ton convaincu, notre grand Henri me dit ces paroles : « Cocquenpot, un plat tel que celui-ci suffit pour immortaliser un homme ! »

— Je le crois bien.

— L'immortalité n'est pas assez ! Cocquenpot, nous emploierons notre crédit auprès du saint-père pour te faire canoniser, dit Valbreuse. J'ai un oncle cardinal.

— C'est cela, crièrent les autres, saint Cocquenpot manquait au paradis !

Et l'aubergiste ahuri s'échappa pour aller surveiller son fameux plat et fuir les rires moqueurs des cinq gentilshommes.

Au milieu de tout ce bruit, de toutes ces allées et venues, nul n'avait fait attention à l'entrée burlesque de Carados, suivi

de Raguibus. Ils se tenaient immobiles près de la porte, campés sur leurs longues jambes, le cou tendu pour tâcher de découvrir quelque place vide. Leurs guenilles fraternellement confondues découpaient une horrible tache sur le vert tendre, agrémenté de fleurs et d'oiseaux, qui faisait la décoration des murs du cabaret, œuvre consciencieuse de l'artiste qui avait produit la fameuse enseigne de Cocquenpot.

Pourtant ils furent assez favorisés de la fortune pour que le premier regard qui tomba sur eux fût précisément celui de la fille de l'aubergiste, Maguelonne, la *belle hôtesse*.

La jeune fille se tenait auprès d'une fenêtre, devant une petite table, et elle s'occupait à édifier, sur de belles assiettes à grandes fleurs bleues et rouges, des pyramides de pommes, de poires, de fraises, et de cerises, toutes choses superbes à l'œil et délicieuses au goût, destinées au dessert des gentilshommes.

L'ombre persistante produite par les deux longues silhouettes de Raguibus et de Carados, debout devant la porte, lui fit lever les yeux.

En apercevant ces deux grands corps si étrangement affublés de guenilles, le cou tendu et le pied en l'air, comme deux hérons au bord d'un marécage, l'effet fut irrésistible et elle partit d'un éclat de rire perlé.

C'est alors qu'elle méritait bien le titre de *belle hôtesse* don tout le monde la saluait, car jamais bouche plus mignonne e plus rose ne fut entr'ouverte par un rire plus frais et plus joyeux ; jamais plus petites mains gracieusement jointes ne comprimèrent les élans d'un corsage plus provoquant dans sa suave richesse, jamais, sous leurs longs cils baissés, deux grands yeux noirs n'eurent d'éclairs plus brûlants.

Grande, brune, pâle, un gros bouquet de coquelicots dan ses cheveux, noirs comme du jais, et relevés, tordus sur l sommet de la tête, avec une coquetterie un peu sauvage, Ma

guelonne était admirablement belle, de cette beauté qui attire et fascine.

Pourtant le baron Carados de Pourfendrac et le chevalier Raguibus de Brisemolle, accueillis par les éclats de son rire irrévérencieux, froncèrent leurs épais sourcils et chacun pour son compte mâchonna sous sa moustache quelques épithètes indignées à l'adresse de la *belle hôtesse*.

Mais le rire de Maguelonne eut des conséquences bien plus fâcheuses pour les deux nobles arrivants ; car le vicomte de Valbreuse qui s'inquiétait fort, pour des raisons personnelles, des actions de la *belle hôtesse*, ayant entendu résonner sa voix argentine, s'était levé de table et sa tête curieuse apparaissait dans l'encadrement de la porte du fond. Apercevant à son tour les profils étiques des deux pauvres diables, leurs misérables oripeaux et leur mine piteuse, son rire sonore s'échappa à plein gosier, se mêlant ainsi dans un joyeux duo avec celui de la belle Maguelonne.

Puis, se tournant vers ses amis, il s'écria avec une comique frayeur :

— A la rescousse, Mareuilles, Bajolière, Flossac, Belcoudray, à la rescousse, mes amis ! Quaresme-prenant, à peine entrevu par notre joyeux Rabelais, Quaresme-prenant, accompagné de son frère, aussi blême, aussi décharné que lui, Quaresme-prenant vient s'emparer de l'auberge de maître Cocquenpot ! A la rescousse !

Aussitôt les têtes des jeunes gentilshommes apparurent derrière lui et s'épanouirent soudain en un rire bruyant.

A l'exclamation burlesque de Valbreuse, tous les hommes qui emplissaient les grandes salles du cabaret relevèrent la tête et les éclats de leur gros rire firent trembler les vitres. A la porte de la cuisine, Cocquenpot et ses deux marmitons s'esclaffaient en longs glapissements.

C'était un délire, une contagion.

Seuls, Carados et Raguibus ne riaient pas.

Le baron de Pourfendrac, seigneur de Castelasec et châtelain de Vuidemanoir, était blême de fureur ; la peau de son cou se gonflait, sa moustache tortillée furieusement se dressait menaçante, et, la main crispée sur la poignée de sa flamberge, les dents serrées, il se tourna vers Raguibus :

— Monsieur le chevalier, dit-il d'une voix sifflante, je crois que ces gens-là se moquent de nous !

— Et moi, monsieur le baron, j'en suis sûr ! répondit le chevalier de Brisemolle, non moins furieux et non moins indigné que le baron de Pourfendrac. De rouge brique, son teint habituel, il était passé à l'écarlate.

Le regard qu'ils échangèrent leur prouva qu'ils pouvaient avoir mutuellement confiance dans leur courage et dans leur valeur.

D'un mouvement plein d'une spontanéité superbe et menaçante, ils tirèrent leurs grandes épées, et un moulinet rapide assura les bonnes lames dans leurs mains sèches, aussi rigides que le fer même.

— Aux armes ! s'écria Valbreuse, riant aux éclats, Quaresme-prenant furieux a tiré ses deux lardoires. Il veut nous embrocher tous. Aux armes, mes amis !

Ils disparurent aussitôt et quelques instants après ils reparaissaient, l'épée à la main, et se groupaient devant la porte en ordre de bataille et le fer en avant, comme s'ils eussent voulu défendre leur déjeûner commencé contre les attaques d'un ennemi dévorant.

Un bouleversement général s'était fait dans la salle de l'auberge. Tous les paisibles consommateurs, emportant plats et bouteilles, s'étaient prudemment retirés à l'abri des coups probables, abandonnant leurs places aux gentilshommes, comme champ de bataille. Entassés dans tous les coins, curieux mais

hésitant déjà entre le rire et la crainte, ils suivaient attentivement les préparatifs de la lutte qui allait s'engager.

En voyant reluire les épées, Cocquenpot s'était arrêté tout net au milieu d'un éclat de rire, au risque de s'étrangler, et une mortelle inquiétude se répandait peu à peu sur son large visage dont les degrés de rouge allaient en s'affaiblissant de seconde en seconde.

Madame Cocquenpot levait les mains au ciel en s'écriant avec une profonde désolation :

— Mon Dieu ! Mon Dieu !.... une maison si calme... que va-t-il se passer !...

Maguelonne, la belle hôtesse, droite, en proie à une émotion étrange, regardait les épées nues.

Lorsque Carados remarqua le large vide qui s'était fait autour d'eux, il eut un haussement d'épaules plein d'orgueil.

— Laissons ces manants, dit-il à Raguibus avec un noble dédain. C'est là-bas seulement, et sa rapière tendue montrait Valbreuse et ses amis, que nous vengerons l'insulte faite à des gentilshommes par des gentilshommes.

— En avant ! répondit Raguibus plein d'impatience.

Et en trois enjambées de leurs longues jambes, ils furent à portée des jeunes railleurs. Un rapide froissement de fer engagea les épées.

Carados et Raguibus se mirent à attaquer furieusement, avec toute l'âpreté de gens qui ont le ventre creux, avec toute la rage de misérables en haillons qui combattent contre des pourpoints neufs, avec l'élan sauvage de la faim, la haine longtemps contenue de tout ce qui est beau, riche, joyeux, le désespoir de la misère.

Valbreuse, placé un peu en avant, avait reçu la première charge de Carados.

— Décidément, s'écriait-il tout en parant les bottes rapides et à fond que lui lançait son adversaire, ils tiennent à nous

embrocher ! Cocquenpot, allume ton feu et prépare tes rôtissoires, car si cela continue nous serons certainement dévorés avant la nuit.

Belcoudray qui vint à son secours lui permit de reprendre haleine et de crier encore :

— Mes amis, prenez garde d'égarer la pointe de vos épées sur l'épiderme de ces braves squelettes, elle se casserait comme verre : c'est de la véritable peau de crocodile à l'épreuve même du canon. Quant au plaisir de faire des ouvertures à leurs chausses ou à leurs pourpoints, il nous faut y renoncer, car il n'y a plus de place pour d'autres trous !

Et riant, parant de leur mieux, les gentilshommes se défendaient avec des attitudes comiques, des cris, des éclats de gaieté folle.

Valbreuse et Belcoudray tenaient tête à Carados, Mareuilles et Flossac avaient affaire à Raguibus, et Bajolière au milieu allait de l'un à l'autre, faisant des attaques de flanc, enchanté de réussir parfois à les faire rompre de quelques pas.

Mais ils revenaient aussitôt à la charge, les yeux étincelants, la bouche crispée.

Le contraste était étrange.

D'un côté, deux grands diables silencieux et acharnés, dont on voyait, sous les loques trouées à jour, les muscles secs se ployer et se déployer en indiquant le jeu des articulations. On sentait la rage de tuer dans leurs épées sifflantes et dans la flamme de leurs yeux.

De l'autre, cinq gentilshommes, beaux, jeunes, vêtus avec recherche et élégance, gracieux comme à la salle d'armes. Ils cherchaient seulement à contenir leurs adversaires, ne voulant pas les frapper puisqu'ils étaient cinq contre deux et ne considérant ce combat que comme un intermède plaisant à leur déjeuner.

— Pardieu, Valbreuse, tu nous la bâilles bonne avec tes

recommandations, s'écriait Flossac. Crois-tu donc que ce soit chose facile : arriver à chatouiller du bout de sa pointe de pareils gibiers de Carême. Nous avons des épées de gentilshommes, nous autres. Mais eux, ce sont des armes d'une autre époque qui permettent de combattre à distance :

« Douze pieds d'épée, cinq pieds de bras, huit pieds de jambes, total vingt-cinq pieds. »

Mais Valbreuse ne répondit pas, il avait une idée.

— Je ne comprendrai jamais, continuait Mareuilles, comment, avec de semblables rapières, quelqu'un a eu l'idée d'inventer les arquebuses !

— Garde à toi ! s'écria Bajolière en s'avançant de côté sur Raguibus, ou je fais un trou dans tes côtes, ce dont tu ne serais pas fâché si l'on y fourrait du lard !

Raguibus rompit savamment et revint à la charge avec une nouvelle fureur.

Pendant ce temps Valbreuse avait creusé son idée. Combattant toujours de la main droite contre Carados, il avait tiré sa dague de la main gauche et il attendait l'occasion d'exécuter son plan, le regard obstinément fixé sur les chausses du baron de Pourfendrac retenues seulement par une corde assez lâche.

Tout à coup, comme Bajolière, continuant le rôle qu'il avait adopté, menaçait le flanc de Carados, Valbreuse écarta d'un froissement rapide l'épée de son adversaire, et, se glissant avec une agilité merveilleuse sous le bras du pauvre baron de Pourfendrac, il trancha sa ceinture de corde d'un coup de dague.

Carados, avec un cri de rage, fit un saut de six pieds en arrière, tandis que ses chausses non retenues tombaient sur ses talons et qu'un immense éclat de rire retentissait parmi les spectateurs de ce combat héroï-burlesque. La situation fût devenue d'un comique irrésistible si l'épée du baron de Pour-

fendrac revenue aussitôt à l'attaque, n'eût atteint Valbreuse à l'épaule malgré la parade qu'il avait essayée avec sa dague.

— Touché ! cria le jeune gentilhomme, mais non encore embroché ! Mordieu ! je vais le lui faire voir !

Et il s'élança sur Carados, attaquant à son tour avec l'ardeur fiévreuse que la vue de son sang allumait dans ses veines.

Carados reçut Valbreuse avec une non moins grande fureur, et il continua de s'escrimer sans s'inquiéter de ses chausses traînantes, un peu gêné pour se fendre à fond, mais fort à l'aise quant au spectacle inénarrable qu'il donnait à ceux qui contemplaient. . . la façon dont il maniait l'épée.

Un second cri de colère répondit presque aussitôt au cri de Valbreuse. C'était Flossac qui venait de se faire taillader le bras par Raguibus.

Les cinq jeunes fous commençaient à ne plus rire. Ils comprenaient que continuer le combat dans ces conditions, c'était risquer de se faire successivement blesser et peut-être tuer par les deux grands efflanqués qui prenaient si mal leurs plaisanteries. Puis Valbreuse et Flossac, furieux d'avoir été touchés, n'entendaient plus rien et combattaient à mort. Les trois autres ne pouvaient laisser leurs amis blessés aux prises avec des adversaires aussi féroces, et aussi intraitables. Leurs rires moqueurs ayant tourné mal, ils se trouvaient forcés de donner un dénouement tragique à une farce joyeuse qui, certes, dans leur pensée, ne devait pas entraîner mort d'hommes.

Ils s'élancèrent au secours de Valbreuse et de Flossac. L'habileté étonnante du baron de Pourfendrac et du chevalier de Brisemolle, jointe à l'avantage énorme que leur donnaient des épées d'un tiers plus grandes et des bras deux fois plus longs, les excita encore davantage. Ils combattirent bientôt par orgueil, avec colère, oubliant qu'ils étaient cinq contre deux.

Alors, Raguibus et Carados perdirent leur avantage : pressés à la fois par cinq épées menaçantes, ils furent obligés de reculer peu à peu.

Ils étaient effrayants à voir, hérissés, l'écume aux lèvres, exténués de fatigue, brisés enfin par d'aussi violents efforts. Leurs guenilles ne tenaient plus après eux, Carados surtout, avec ses chausses qui, en portant un coup formidable, s'étaient séparées en deux parties tout à fait indépendantes, Carados était épouvantable. Il eût fait tordre de rire s'il n'eût glacé d'effroi.

Tout à coup, au moment où les deux pauvres diables acculés au mur allaient se trouver dans une situation désespérée, un pas rapide retentit, et un gentilhomme en costume de voyage parut à l'entrée du cabaret.

— Mais l'on s'égorge donc ici ? s'écria le nouvel arrivant d'une voix sonore.

Puis après avoir jeté un rapide coup d'œil sur le combat :

— Diable ! continua-t-il, mais la partie est fort inégale. Cinq contre deux.

Et tirant vivement son épée, cet homme se jeta dans la mêlée.

En trois ou quatre coups rapides et vigoureux, il écarta le cercle de lames qui menaçaient les deux misérables à toute extrémité, et deux froissements énergiques firent baisser les gigantesques rapières de Carados et de Raguibus.

Cette intervention subite amena un instant d'arrêt dans le choc furieux des épées.

Les gentilshommes étaient exaspérés.

— Que veut celui-ci ? s'écria Flossac, plus animé à cause de sa blessure.

— Qui vous a donné le droit de vous mêler de nos affaires ? reprit Valbreuse, menaçant.

— Pardieu ! mon cher monsieur, repondit le nouvel arri-

vant, quand vos affaires sont dans le genre de celle-ci, tout homme d'honneur a le droit et même le devoir de s'en mêler. Vous ne voyez donc pas que vous êtes cinq contre deux?

Valbreuse baissa la tête.

Belcoudray, Mareuilles et Bajolière firent deux pas de retraite.

— C'est vrai, nous avons tort, reprit Flossac, très franc et très entêté, mais vous voyez que ces deux misérables nous ont blessés. Il nous faut une vengeance.

— Eh bien ! répondit l'autre, rien de plus simple. Si ces deux messieurs, — et il désignait avec un léger sourire Raguibus et Carados, qui attendaient la mine inquiète et rogue la fin de ce colloque, — si ces deux messieurs sont gentilshommes, que deux d'entre vous leur demandent raison ; s'ils ne le sont pas, faites-vous venger par vos laquais.

— C'est, mordieu, d'une logique écrasante, s'écria Valbreuse.

— Ils sont tombés sur nous avec furie, l'épée à la main, pour quelques plaisanteries sur leur maigreur et sur leur accoutrement ! dit Mareuilles. Nous nous sommes d'abord défendus en riant, puis à la fin, le combat, les blessures de nos amis, le ridicule d'avoir le mauvais rôle, tout cela nous a emportés et, sans vous, nous allions faire de la mauvaise besogne.

— Ma foi ! ajouta Belcoudray, il faut avouer que nous sommes de grands fous et que nous vous avons, monsieur, de grandes obligations.

Le nouveau venu salua.

Les jeunes gentilshommes remirent leurs épées au fourreau.

Raguibus et Carados respirèrent, ils avaient été trop près de passer de vie à trépas pour se montrer exigeants sur le cérémonial à suivre pour terminer le combat. On se passait de

leur avis, mais ils jugeaient prudent de ne rien réclamer.

Carados profita de ces préliminaires de paix pour relever ses chausses et les rattacher tant bien que mal avec le haut de son costume. Puis ils rengainèrent à leur tour et attendirent avec une dignité farouche.

Valbreuse s'était avancé vers le gentilhomme qui avait si vite interrompu leur combat :

— Vous nous avez rendu un grand service en nous empêchant d'achever une folie sanglante, dont nous aurions eu d'éternels remords, dit-il. Par conséquent, mes quatre amis, le chevalier de Mareuilles, le baron de Flossac, le comte de Bajolière, le marquis de Belcoudray et moi-même, le vicomte de Valbreuse, nous serions heureux, monsieur...

— Le vicomte Raoul de Taverly, acheva le gentilhomme.

Les cinq jeunes gens s'inclinèrent, comme lui-même s'était incliné à chacun des noms prononcés par Valbreuse.

— Nous serions heureux, monsieur le vicomte de Taverly, reprit Valbreuse, de vous voir commencer d'abord, puis achever en notre compagnie, le délicieux déjeuner que nous sert maître Cocquenpot, le roi des cuisiniers.

— Ma foi, messeigneurs, répondit Raoul de Taverly, avec une joyeuse humeur qui semblait lui être habituelle, j'accepte de grand cœur. Aussi bien la route a été longue, fort rude, et pourvu que je me trouve demain matin à Fontainebleau, je suis tout à vous.

— Grand merci ! s'écrièrent les jeunes gentilshommes en battant des mains.

— Maintenant, continua Valbreuse, il nous reste deux choses à faire ; placer une bandelette sur les éraflures que nos adversaires ont faites à Flossac et à moi, puis régler nos comptes avec ces deux messieurs.

Et se tournant du côté où se tenaient Carados et Raguibus aussi silencieux qu'immobiles :

— Messeigneurs, leur dit-il ironiquement, notre combat s'est brusquement terminé, mais nous espérons le reprendre dans d'autres conditions, Flossac et moi ; car nous n'avons pas l'habitude de garder longtemps sur notre peau la trace des épées. Mais nous vous serions fort obligés de remettre cette affaire à la fin de notre déjeuner. Après une lutte aussi chaude, il faut bien un instant de répit, que diable ! Pour faire patienter votre bouillante ardeur, je vous conseille de faire comme nous : déjeuner !

A leur grimace piteuse, Valbreuse comprit l'embarras des deux pauvres diables et, comme il avait fort bon cœur, il reprit en souriant :

— Je vais prier maître Cocquenpot de mettre à votre disposition sa cave et ses fourneaux. Sur notre recommandation, vous serez traités comme nous-mêmes, et cela vous fera regagner le temps que nos plaisanteries vous ont fait perdre.

Carados et Raguibus ne purent réprimer un grognement de joie en entendant ces paroles. Ils se seraient confondus en longs remerciments, si leur dignité n'en eût reçu de trop graves atteintes ; mais leurs yeux brillants, les frémissements de leurs mâchoires, remplaçaient avec avantage tous les plus beaux discours. Sans mot dire et avec un empressement joyeux, ils effectuèrent un salut profond à l'adresse des gentilshommes.

Valbreuse et Flossac firent bander leurs blessures qui heureusement étaient insignifiantes et l'ordre fut donné à l'aubergiste, revenu de ses terreurs, de servir à déjeuner aux deux grands efflanqués dont la présence inattendue avait été sur le point de faire couler des flots de sang sur le sol paisible de l'auberge de la *Belle Hôtesse*.

Quelques moments après, les cinq gentilshommes repre-

naient joyeusement leur déjeuner avec leur nouvel ami, le vicomte de Taverly, à la place d'honneur.

Les hôtes de maître Cocquenpot avaient regagné tranquillement leurs places et s'entretenaient, en achevant de vider leurs verres, du combat terrible et burlesque à la fois dont les péripéties s'étaient déroulées devant leurs yeux.

Mais les plus contents de tous, c'étaient les deux héros de l'aventure, Raguibus et Carados, leurs quatre longues jambes étendues sous une petite table recouverte d'une nappe blanche, sur laquelle on avait posé successivement deux couverts, une respectable miche de pain, deux bouteilles en attendant les autres et un volumineux gigot qui sortait de la broche, tout doré et tout fumant.

III

OU IL EST PARLÉ DE MAGUELONNE, LA BELLE HÔTESSE.

Pendant le combat tumultueux que nous avons raconté dans le chapitre précédent, l'attitude de Maguelonne, la *belle hôtesse,* avait été tout à fait étrange et incompréhensible.

Au lieu de montrer cet effroi craintif, cette horreur des luttes sanglantes, naturels chez une toute jeune fille, elle avait au contraire manifesté un intérêt puissant, une avidité passionnée. Les yeux grands ouverts, au regard fixe, les lèvres frémissantes, les mains crispées sur le bord de la table où elle s'appuyait, elle semblait s'enivrer du cliquetis des épées, du tournoiement rapide des pointes menaçantes, de l'éclat des voix.

Puis, au moment où Raoul de Taverly s'était brusquement interposé et avait arrêté le combat, les noirs sourcils de Maguelonne s'étaient froncés, et elle avait lancé presque un regard de colère au gentilhomme qui faisait rentrer les épées au fourreau. Mais, peu à peu, son regard s'était adouci, la ligne de ses sourcils avait repris toute sa pureté et son attention s'était concentrée avec une persistance flatteuse sur le nouvel arrivant.

C'est que Raoul de Taverly était un superbe cavalier.

De haute taille, souple, gracieux sans mièvrerie, il portait fièrement une belle tête brune, gaie, franche et audacieuse. Ses lèvres, rouges comme celles d'une jeune fille, semblaient habituées à s'entr'ouvrir dans un rire joyeux, sa voix résonnait harmonieusement avec un petit accent navarrais qui donnait à sa parole, vive, pétillante, un pittoresque du meilleur effet, et ses yeux largement ouverts regardaient en face sans jamais dissimuler ni amoindrir une impression.

L'air de la cour ni même celui des grandes villes n'avait encore rien terni en lui de la fraîcheur des sentiments et des sensations, et la poussière d'une longue route n'avait pas suffi pour effacer de lui-même le parfum des landes désertes, la vision des hautes montagnes, des limpides rivières, le reflet du ciel bleu.

Il avait vingt-trois ans, une santé de fer, une force de taureau. Il respectait tout et ne craignait rien.

Les cheveux courts, sa barbe un peu longue, taillée à sa façon en dépit de la mode, ses vêtements de couleur sombre sans crevés ni rubans, son épée et sa dague à poignée de fer avec un ceinturon de buffle sans ornements ni ciselures superflues, constituaient peut-être pour un jeune homme un costume un peu sévère, mais le diable ne lui en eût pas fait changer, d'abord parce qu'il était huguenot et ensuite parce qu'il n'en avait pas d'autre. D'ailleurs sa gaieté, sa jeunesse, étaient sur son visage, dans son geste, dans sa voix, dans tout ce qui n'était pas son costume.

Il n'était pas amoureux, sans cela il eût probablement changé d'avis.

Malgré son dédain pour les ornements inutiles, Raoul de Taverly était un charmant gentilhomme, et Maguelonne en le regardant ne pouvait s'empêcher de, tout bas, le reconnaître. Puis, lorsque, la querelle apaisée, les jeunes gens, avec leur nouvel ami, eurent repris place autour de la table un instant

abandonnée, la jeune fille écouta les voix joyeuses, les éclats de rire, le choc des verres et, pour la première fois de sa vie, elle demeura rêveuse. Longtemps elle fut immobile, assise devant la fenêtre, les yeux à demi fermés, perdus dans une vague rêverie, regardant sans rien voir sur la route poudreuse.

Étonné de ce silence et de cette immobilité, maître Annibal Cocquenpot, habitué à voir sa Maguelonne vive, joyeuse, sans préoccupation, sans soucis, lançant à plein gosier mille chansons folles et faisant résonner l'auberge de son rire argentin, maître Cocquenpot s'approcha doucement par derrière et, se haussant sur la pointe des pieds pour se pencher au-dessus d'elle, il mit un bon gros baiser sur son front en s'écriant :

— Eh bien ! fillette, à quoi penses-tu donc ?

Maguelonne tressaillit, se leva d'un bond et toute rouge :

— Moi !... mais à rien, s'écria-t-elle en ouvrant plusieurs fois ses yeux comme pour chasser quelque vision tenace. C'est bien méchant de me faire peur ainsi.

— Peur ! s'exclama Cocquenpot avec un gros rire, c'est la première fois, Maguelonnette, que tu prononces ce vilain mot. Je croyais que tu n'avais peur de rien.

— De rien, en effet, répondit-elle lentement, comme si elle craignait de mentir.

Puis secouant sa tête moqueuse avec malice :

— Ce n'est pas comme vous, vilain poltron, qui avez peur de tout, ajouta-t-elle. Tout à l'heure, pendant ce combat pour rire, quelle vilaine grimace ne faisiez-vous pas !

— Dame ! fit l'aubergiste en roulant ses petits yeux, ce n'était déjà pas si gai. Ils auraient pu se tuer !

— Se tuer ! — s'écria Maguelonne en éclatant d'un rire un peu forcé.

Puis, sans achever sa pensée, elle s'en fut, laissant là maître

Annibal Cocquenpot tout interloqué, qui murmurait à part lui :

— Ces petites filles, c'est à n'y rien comprendre... gaies sans cause... tristes sans raison... Pourtant c'est la première fois qu'elle est ainsi songeuse. — Que diable cela veut-il dire ?

Et, après s'être gratté l'oreille, maître Cocquenpot fit un geste d'insouciance en disant :

— Bah ! ce n'est rien... comme elle disait.

Et il rentra dans sa cuisine.

Maguelonne, qui s'était échappée pour fuir les remarques indiscrètes de l'aubergiste, courut se réfugier derrière la maison, dans le petit jardin où poussaient en liberté les roses, les marguerites et les œillets sauvages, seules fleurs qu'elle affectionnait.

Elle avait, au pied d'un vieux chêne, un banc favori sur lequel, parfois, le soir, elle venait chercher quelque émotion sauvage, aspirer l'âpre poésie de la solitude, en écoutant les rumeurs de la forêt endormie, le cri des chouettes, la course rapide des chevreuils dans les fourrés, le roucoulement des tourterelles sous les ramures, et ces mille bruits lointains et inconnus, voix mystérieuses de la nuit et des bois.

Ce fut là que Maguelonne vint s'asseoir. Elle se pelotonna contre le tronc de l'arbre, et elle pencha la tête pour entendre encore sa rêverie qui lui parlait tout bas. Mais les voix des gentilshommes arrivaient à elle, claires et distinctes. Elle fit une petite moue mutine, se leva à moitié comme pour s'enfuir, mais après une seconde de réflexion, elle demeura, prêtant l'oreille à ce que disait le vicomte Raoul de Taverly :

— Parbleu ! puisque vous voulez savoir mon histoire, disait-il, je vais vous satisfaire en trois points. Ce n'est ni long ni difficile.

« Premièrement, né au château de Taverly, il y a vingt-trois ans, j'eus l'honneur extrême d'avoir pour parrain Henri

de Navarre, actuellement roi de France par la grâce de Dieu, considérablement aidée par sa vaillance et celle de ses amis :

» Deuxièmement, élevé au château de Taverly, sous les yeux de ma mère qui m'aimait à la folie et par conséquent faisait toutes mes volontés, j'ai chassé, franchi des torrents, escaladé des rochers, et, quelquefois, j'ai commandé en bataille rangée les petits paysans de Taverly contre ceux de Puycerdac. Il faut dire que si nous fûmes souvent vainqueurs, je connais la défaite et ses amères conséquences. Plus tard, je fus amoureux d'une bergère qui, pieds nus, les cheveux au vent, conduisait tous les matins ses chèvres dans la montagne. Cela dura deux ans sans accidents fâcheux. Puis, je me suis battu en duel avec deux amis et un voisin. J'ai blessé mes deux amis et j'ai tué le voisin. Mais comme c'était le fils du gouverneur de la province, j'ai dû quitter le pays au grand désespoir de ma mère qui me croit perdu à tout jamais.

» Troisièmement, je suis tout près de Fontainebleau, terme de mon voyage, en excellente compagnie et le verre en main. Je remettrai le plus tôt possible, à sa Majesté Henri IV, une lettre de mon père, son vieux compagnon d'armes ; ce qui doit, paraît-il, me faire admirablement accueillir.

» Je n'ai rien à perdre, tout à gagner ; j'espère préserver mon nom de toute éclaboussure, bien batailler, aimer, boire, rire, tranquille au fond, fort curieux d'apprendre ce que j'ignore ; ayant, pour moi, la robuste santé des montagnards de mon pays et un courage à l'épreuve ; pour mes amis, des écus d'or dans mon escarcelle et deux manoirs dans les landes ; pour mes ennemis, une solide épée et une bonne dague ! »

Maguelonne avait écouté avidement ce récit rapide dans sa simplicité et, en se penchant un peu, elle apercevait à travers la charmille la tête gracieuse et fière du jeune gentilhomme.

Valbreuse et ses amis complimentaient bruyamment Raoul de Taverly sur ses principes, sa parenté et sa manière philosophique d'envisager la vie, mais la jeune fille ne les entendait plus ; ses yeux s'étaient fermés et elle endormait en elle-même l'écho de la parole du jeune vicomte.

Jusqu'à ce jour, Maguelonne avait été une jeune fille sauvage, capricieuse, fantasque. Elle riait, chantait, traversait en courant toutes les chambres de l'auberge, revenait toute rouge et toute essoufflée et repartait comme une flèche se perdre dans les profondeurs de la forêt. C'étaient des courses folles à travers les bruyères, dans les taillis, les rochers, les futaies, mais jamais un instant de repos, un moment de tranquillité, une minute de réflexion. Il lui fallait du bruit, du mouvement. Étrange nature faite de sensibilité exquise et de sauvage ardeur, gazelle à peine apprivoisée qui bondissait à tous moments hors du cercle ordinaire de la vie étroite qu'elle subissait.

Annibal Cocquenpot qui ne la comprenait pas prétendait que jamais Maguelonne ne serait capable d'avoir une pensée raisonnable et sérieuse, mais pour rien au monde il n'eût entravé un de ses caprices : il avait trop peur de ses yeux noirs et de sa petite moue dédaigneuse.

Déjà bien des gentilshommes avaient essayé de faire la cour à la Belle Hôtesse, mais tous avaient eu pour réponse un regard moqueur et un grand éclat de rire. Nul ne pouvait se vanter d'avoir baisé le bout des doigts de ce gracieux démon....

Soudain Maguelonne sembla violemment s'arracher à sa contemplation. Surprise, effrayée de ce flot de pensées qui lui montaient pour la première fois au cœur, elle fit un mouvement pour s'enfuir, mais l'attraction fut plus forte, elle retomba assise et écouta de nouveau :

— Alors, disait Raoul, vous prétendez avoir à Fontainebleau plus de jolies filles que dans ma Navarre?

— Ma foi ! répliqua Valbreuse, je soutiens la prétention. Trouvez-moi dans toutes vos landes et dans toutes vos montagnes, en y comprenant même la petite chevrière pieds nus et cheveux au vent, trouvez-moi, dis-je, une beauté plus séduisante, plus fraîche, plus mignonne, plus endiablée que Maguelonne, la Belle Hôtesse, la fille de notre hôtelier Cocquenpot ?

— Cette enfant aux yeux noirs si brillants, avec une touffe de coquelicots dans les cheveux, qui se tenait là-bas près de la fenêtre ? interrompit Raoul.

— Précisément.

— J'avoue que j'ai encore en moi l'impression de son regard étrange. Je ne sais pourquoi, il y avait de la colère dans ses yeux fixés sur moi.

— De la colère ! s'écria comiquement Valbreuse. Ah ! mon cher vicomte, vous êtes un homme heureux, et il faut arriver de la Navarre pour avoir une chance pareille ! Imaginez-vous que, depuis six mois, je n'ai pu obtenir qu'une douzaine d'éclats de rire moqueurs, et six révérences ironiques, moi. Pourtant, je vous assure que je n'ai rien ménagé, pas même les soupirs qui donnent l'air si ridicule.

— Est-ce que vous en seriez amoureux ?

— Hélas ! oui ! répondit Mareuilles, pour son malheur et celui de ses amis, car tout le jour il nous rompt la tête de ses folies amoureuses.

Raoul serra avec compassion la main de Valbreuse qui dodelinait de la tête d'un air navré.

— Et sait-elle au moins, votre farouche Maguelonne, que vous l'adorez ainsi ? demanda-t-il.

— Je crois qu'elle s'en doute.

— Comment ! vous n'en êtes pas plus certain ?

— Mon Dieu ! non. Ce n'est pourtant pas ma faute, croyez-le bien. Vingt fois j'ai commencé une déclaration en règle.

— Eh bien ?

— Elle me rit au nez, dès le premier mot. Que voulez-vous, la me déconcerte. Je m'arrête tout court ou je ris comme e. Puis, quand, prenant une résolution énergique, je veux er plus loin, elle fait une pirouette avec une révérence se sauve comme une biche effarouchée. J'ai déjà six de ces vérences sur mon compte.

— En effet, c'est décourageant, fit Raoul ; mais qu'espérez-us ?

— Rien de positif, malheureusement, mais quelquefois, le sard...

— Alors, buvons au hasard ! s'écria Raoul de Taverly, en ant son verre.

— Au hasard !... le seul espoir de Valbreuse ! s'excla-èrent les gentilshommes en choquant gaiement leurs verres ntre celui de Raoul.

Maguelonne avait écouté cette conversation avec son sourire queur et sa petite moue dédaigneuse : ses yeux pétillaient malice. Tout à coup, croyant voir Taverly se tourner de son té et regarder à travers la charmille, elle s'enfuit, rapide et gère, sans faire plus de bruit qu'un oiseau qui s'en-e.

— Ce qui m'étonne, continuait Valbreuse, c'est que Coc-enpot, qui est laid à faire peur, rouge comme un écureuil et s bas sur pattes, ait, avec sa petite femme toute blanche et te blonde, réussi à produire une grande et belle fille comme guelonne, qui possède des cheveux plus noirs que l'aile d'un beau et des yeux dont la dimension n'a jamais été l'apanage cette respectable famille d'aubergistes.

— En effet, dit Raoul, il y là une anomalie frappante.

— J'ai essayé de faire parler Cocquenpot, reprit Valbreuse, il doit y avoir quelque histoire là-dessous, mais impossible rien lui arracher.

— Il fallait interroger sa digne compagne, dit Flossac.

— C'est pardieu bien ce que j'ai fait !

— Et alors ?

— C'est un autre genre, mais le même résultat. La bonr dame m'a répondu pendant une demi-heure en parlant d'aut chose.

— De sorte que ?

— Je ne sais rien.

— Est-ce que, demanda malicieusement Raoul, le hasard n pourrait pas un jour éclaircir ce mystère ?

— C'est vrai, ventre-saint-gris ! comme dirait le roi, répon Valbreuse en riant. Alors, mes amis, buvons une seconde fo au hasard !

Et, de nouveau, les verres se choquèrent joyeusement.

IV

RAGUIBUS ET CARADOS RETROUVENT CHACUN UN VIEUX CAMARADE.

Ce fut un repas pantagruélique, que le déjeuner de Raguibus et de Carados.

Un gigot monumental, une poularde monstrueuse, une omelette de douze œufs, une montagne d'épinards, huit bouteilles, six livres de pain, s'engouffrèrent successivement sans combler tout à fait l'abîme insondable qui se creusait depuis de longs jours entre leur maigre échine et leurs côtes saillantes.

C'était un bruit formidable de mastication précipitée ; les mâchoires grinçaient, la langue claquait, les lèvres bruissaient, mais pas une parole. Penchés sur leur assiette, ils se hâtaient fébrilement pour donner satisfaction à toutes les exigences impatientes de leurs estomacs délabrés, lançant parfois autour d'eux un regard craintif et menaçant comme s'ils craignaient encore qu'on ne vînt leur arracher les victuailles qui couvraient la table.

Tels, deux grands chiens accroupis sur une proie longtemps attendue, dévorent à belles dents ; leurs yeux féroces fouillent l'espace, et un sourd grognement s'échappe de leur gueule

sanglante, ne perdant pas un coup de croc, mais toujours prêts à disputer leur pitance contre tout nouvel arrivant.

Madame Cocquenpot, curieuse comme toutes les femmes en général et toutes les hôtelières en particulier, madame Cocquenpot était venue admirer la façon merveilleuse dont les quaresme-prenants faisaient disparaître tout ce qu'on apportait devant eux ; mais un regard de Carados l'avait fait fuir, terrifiée.

En attaquant leur neuvième bouteille et en taillant le premier triangle dans le fromage de Brie qu'on leur avait servi tout entier, Carados poussa un petit soupir de contentement.

Comme un écho fidèle, Raguibus reproduisit ce soupir avec la même intonation et la même ineffable jouissance.

Carados se renversa sur le dossier de sa chaise, renouvela son soupir avec une amplification considérable et regardant Raguibus avec une tendresse expliquée par l'absortion des bouteilles de maître Cocquenpot :

— Eh bien ? monsieur le chevalier, comment va ?

— Mieux, bien mieux, monsieur le baron, répondit Raguibus en étirant ses longs membres. Oserai-je moi-même m'informer comment vous vous trouvez ?

— Tout à fait bien, monsieur le chevalier, tout à fait bien.

Et Carados accentua son affirmation par un large sourire béat.

— Oui, continua Raguibus en regardant les nombreux débris de leur déjeuner épars autour d'eux, ce sont de braves jeunes gens.

— Ce sont d'excellents gentilshommes !... Un peu fous peut-être, mais il faut tout pardonner à la jeunesse... quand elle répare ses torts, affirma Carados, en dégustant son verre avec une sage lenteur et en tapotant doucement sur son ventre dont il considérait la saillie avec amour, habitué à trouver depuis

longtemps à cet endroit un creux formidable par le diable habité.

— Il y a aujourd'hui trente-cinq jours, déclara Raguibus, que je ne me suis trouvé à pareille aubaine.

— Trente-cinq jours ! fit Carados en se livrant à un calcul rapide, c'est juste comme moi !

— J'avais alors cinquante bonnes pistoles, bien sonnantes et bien trébuchantes, dans la poche de mes grègues.

— Cinquante pistoles ! s'écria Carados, mais c'est mon compte !

— Je vois encore, continuait Raguibus, les yeux à demi fermés pour concentrer cet aimable souvenir, le bon, l'excellent, le respectable moine qui me les remit. Il me donna aussi sa bénédiction, mais les pistoles suffisaient.

— Un moine ! s'exclama Carados, hors de lui, en se rapprochant, les deux coudes sur la table. C'est toujours comme moi.

— C'était à Nantes, acheva Raguibus.

— Moi, c'était à Pau.

Ils se regardèrent longuement.

— Pécaïre ! fit Carados, en baissant la voix, est-ce que c'est le moine qui vous invita à prendre le chemin de Fontainebleau?

— Lui-même, et je dois être arrivé ce soir à dix heures.

— Au château de Saint-Louis, sans doute ?

— Chez M. de Monpelas.

— Chut ! fit Carados, en regardant autour de lui et en se rapprochant encore davantage de Raguibus ; ce nom-là se prononce à voix basse.

Il y eut un instant de silence pénible. Pensifs, assombris, ils avaient cessé de manger.

— Ce doit être quelque besogne terrible ! reprit Raguibus en parlant si bas que Carados l'entendait à peine.

— Oui, puisqu'il m'a fait venir.

— Et puisqu'il a besoin de moi, ajouta Raguibus avec la conviction de sa valeur.

— Alors, dit lentement Carados, il nous attend ce soir à dix heures !... On croit qu'il ne pense plus à vous ; l'on est si loin, si inconnu, si petit, si perdu dans la foule ; et pourtant il ne vous perd pas de vue. Un ordre arrive et il faut partir. C'est la troisième fois depuis la grande affaire, murmura-t-il. Quand je pense à lui, je frissonne.

— Moi aussi, reprit Raguibus en avalant coup sur coup deux grands verres de vin pour se remettre le cœur. Depuis la fameuse nuit des Pyrénées, il y a quinze ans...

Carados tressaillit, et saisissant le bras de Raguibus :

— Vous en étiez donc ? interrogea-t-il d'une voix altérée.

— Oui, répondit Raguibus sourdement ; c'est moi qui ai achevé le marquis, en le clouant avec mon épée sur le plancher.

— Je me rappelle... C'est moi, continua Carados, qui ai arraché l'enfant à la Ginevra, après une lutte terrible. J'ai encore ici la trace de ses ongles.

Il montrait son grand cou maigre, où l'on voyait des cicatrices profondes.

Ils avaient dans les yeux comme une horrible expression d'épouvante.

— Je ne t'aurais jamais reconnu, dit lentement Carados, après avoir regardé Raguibus avec compassion et en oubliant de l'appeler : monsieur le chevalier.

— Ni moi non plus, car, mon pauvre ami, te voilà bien changé.

Raguibus avait le même regard de pitié compatissante. Lui aussi ne disait plus : monsieur le baron.

Il ne restait de tous leurs titres pompeux que deux misé-

rables réunis par la sinistre fraternité d'un crime commis ensemble.

— Oui, la vie a été rude dans ces derniers temps. Et puis, tu me croiras si tu veux, j'ai eu comme des espèces de remords, des faiblesses, des niaiseries, qui m'ont beaucoup vieilli.

Et Carados vida le reste de la bouteille dans son verre.

— C'est comme moi, dit Raguibus en débouchant une autre bouteille, j'ai parfois des visions saugrenues.

— Toujours cette nuit terrible...

— Cette chambre pleine de cadavres...

— Cette jeune femme, avec ses cris, ses supplications, qui se traînait dans le sang en demandant sa fille.

— Et lui, je le vois encore rejetant en arrière son capuchon, et montrant à la lumière des torches son visage hideusement défiguré, avec cette horrible expression de haine et de vengeance assouvies...

— J'entends encore sa voix effrayante, son rire infernal, lorsque, montrant à la pauvre femme le cadavre de son mari et sa petite fille que je tenais toute pleurante dans mes bras, il lui dit : « Je prends tout ce que tu as aimé, Ginevra. Nous porterons, la vie entière, la trace de nos deux haines : moi sur mon visage, toi dans ton cœur. Ma vengeance est la plus belle. »

— Alors, cette femme, cette Ginevra, se leva toute droite avec un grand cri ; je vois encore ses yeux flamboyer. Elle voulut se jeter sur lui, comme une lionne furieuse. Mais nous la retînmes avec deux autres de notre bande, et, après une lutte acharnée, elle tomba comme morte en nous maudissant tous.

— Oui, continua Raguibus, on l'emporta au dehors et, par les ordres du maître, on la coucha sur l'herbe auprès d'un petit ruisseau. Pendant ce temps, les autres mettaient le feu aux quatre coins de Puycerdac.

Après avoir prononcé ce nom, Raguibus regarda autour de lui pour s'assurer que personne n'avait pu entendre.

— Moi, acheva Carados, je remettais l'enfant au maître. La petite regardait de tous ses yeux le château qui brûlait et elle ne criait plus. Il monta à cheval, la tenant sur son bras, et il disparut au grand galop. Le diable seul sait ce qu'il en a fait.

— Le lendemain nous étions loin ; je n'ai jamais remis les pieds dans le pays, et je ne sais pas ce qu'est devenue la pauvre femme abandonnée devant les ruines de son bonheur.

— Il doit bien le savoir, lui, car il sait tout. Quand il tient quelqu'un dans ses griffes, il ne le lâche jamais. A preuve, nous.

— Qu'importe ! nous n'avons pas à nous plaindre, il paye bien.

— C'est vrai. Au diable les sombres préoccupations ! Cependant, il me serait désagréable de me retrouver face à face avec la Ginevra de là-bas. J'ai peur de ses yeux. Il me semble toujours les apercevoir dardés sur moi ; et aujourd'hui même...

— Ah ! oui... fit Carados songeur, cette jeune fille qui riait quand nous sommes entrés ici. Mais non, ajouta-t-il après un silence. Ce n'est pas la même expression.

En rappelant ainsi leurs souvenirs, les deux misérables avaient éprouvé le besoin de noyer dans des flots de vin ce qu'ils avaient de terrible et de hideux.

Aussi Carados qui sentait sa tête s'alourdir, passa la main sur son front, tandis que Raguibus bâillait d'une façon effroyable.

— Comment va-t-il nous accueillir ce soir ! demanda Carados.

— Je ne sais pas, mais j'en frissonne d'avance, répondit l'autre.

— Nous ne sommes guère présentables, reprit le prémier, en jetant un regard piteux sur ses guenilles et sur celles de son camarade.

— Bah ! il en sera quitte pour nous habiller plus convenablement, si cela rentre dans son projet.

— Oui, mais il nous demandera ce que nous avons fait des cinquante pistoles qu'il nous a données pour la route.

— Pour moi, je répondrai la vérité. Il est dangereux de mentir avec lui. J'ai dévoré les pistoles à Nantes. Il y avait bien longtemps que j'en manquais, et quand on n'a pas l'habitude de manier ces choses-là, ça file vite. En partant, le lendemain matin, je n'en avais plus qu'une. Voilà tout ce que je sais. Les quarante-neuf autres ont été converties en mangeaille, en vin, et en femmes.

— Je fus plus prudent, dit Carados avec une certaine sévérité, il faut à certains moments avoir la sagesse d'économiser. Sans doute, j'écornai mon petit trésor, comme je me le devais à moi-même après de si longs jours de disette ; mais, en quittant Pau, j'avais encore cinq pistoles.

Raguibus sourit.

— Ah ! fit-il avec un soupir de regret, si du moins nous avions eu, chacun pour notre compte, la bonne pensée....

Mais il n'acheva pas, son regard alangui venait d'apercevoir une bouteille non encore entamée. Il allongea le bras, ramena la bouteille à lui et la décoiffa prestement.

— Carados, mon vieil ami, continua-t-il sentencieusement, ce n'est pas nous qui payons, donc nous ne devons rien laisser sur la table.

— Pécaïre, mon bon, tu as raison, dit Carados en laissant sa tête se tenir toute seule et en approchant son verre.

Raguibus, en tremblant un peu, le remplit bord à bord et fit de même pour le sien.

— Buvons à la réussite des projets du maître, et à notre

tranquillité future ! dit-il, le verre à la hauteur de sa bouche.

Puis, lorsque les larges rasades furent englouties :

— Sais-tu, mon cher camarade, continua-t-il d'une voix pâteuse, que cela me déplairait fort de te voir pendu en ma compagnie.

Carados frissonna.

— Raguibus, mon petit, ne parle donc jamais de ces vilaines choses-là après boire. Cela fait tourner le vin sur l'estomac. Laisse-moi plutôt dormir.

— C'est que j'ai un projet pour ne pas être pendu, continua l'enragé discoureur avec de grands gestes pour aider sa langue épaissie. Écoute-moi bien... Je vais t'expliquer... Après l'affaire... il nous donnera à chacun une somme rondelette comme les autres fois... Eh bien ! moi, je me rangerai... Je deviendrai honnête homme, comme tout le monde. C'est pas difficile. Tu verras ça. J'aurai une maison dans les champs... loin... bien loin... Un pays paisible... personne ne me connaîtra... J'aurai aussi une femme, à moi tout seul... Puis des enfants, à moi tout seul... Elle sera brune, ma femme... J'aime les brunes... tu la voudrais peut-être blonde... toi, Carados... mais ça ne te regarde pas. Allons, réponds-moi, mon ami... réponds-moi que ça ne te regarde pas...

Un ronflement sonore fut l'unique réponse de Carados, commodément installé la tête sur la table au milieu des bouteilles vides.

— L'ingrat ! il dort ! fit Raguibus avec indignation. Il ne sait pas jouir des prospérités de la vie !... S'il écoutait seulement le discours moral...

Passant la langue sur ses lèvres :

— Oui, mais ça dessèche, les discours :...

Et branlant la tête avec conviction, il essaya de remplir en-

core une fois son verre. Il y parvint après avoir inondé la nappe.

— Encore un coup de prospérité ! fit-il en avalant.

Il posa le verre et chercha à s'arranger comme Carados, pour dormir, mais en se penchant sur sa chaise il perdit l'équilibre et tomba tout de son long sous la table.

Il n'essaya pas de se relever et sans modifier sa position, il se mit à ronfler concurremment avec son noble ami.

V

L'INCENDIE DANS LA FORÊT.

Vers six heures du soir, les gentilshommes songèrent à partir. Ils demandèrent leurs chevaux, remirent à maître Annibal Cocquenpot le nombre respectable d'écus qu'il leur demanda, bouclèrent leurs ceinturons et quittèrent la table fort gais et en humeur de faire toutes les folies possibles.

Tout à coup Valbreuse se frappa le front.

— Par les cornes de Belzébuth ! s'écria-t-il, j'allais oublier deux affaires importantes : en finir avec nos deux quaresmeprenants de tantôt et risquer une treizième déclaration à la belle Maguelonne.

— Je tiens beaucoup à la première affaire, déclara Flossac.

— Et moi davantage à la seconde. Je suis dans un de mes jours d'éloquence, bien en point pour conter fleurette, et je serais un grand criminel de manquer si magnifiques occasions. Mais commençons par le commencement et voyons d'abord nos deux grands squelettes.

Il s'avancèrent vers l'endroit que leur désigna maître Cocquenpot.

Personne n'avait dérangé messieurs de Brisemolle et de

Pourfendrac ou soi-disant tels, et les jeunes gentilshommes les aperçurent dans la position où nous les avons laissés, c'est-à-dire, Carados appuyé sur la table, Raguibus mollement étendu sur le plancher, et tous deux plongés dans ce profond sommeil qui est l'apanage exclusif du juste et des ivrognes.

— Corbœuf ! s'écria Valbreuse, ils sont ivres comme des lansquenets et ils ronflent comme des sonneurs !

— Pouah ! fit Flossac en poussant Raguibus du pied, les dégoûtants coquins.

Taverly, Mareuilles, Belcoudray, Bajolière riaient aux éclats à l'énumération que leur faisait Cocquenpot de tout ce qu'il avait servi aux deux grands efflanqués.

Valbreuse et Flossac étaient furieux. Ils voulaient les éveiller quand même et se venger sur l'heure.

Mais Taverly démontra péremptoirement qu'il ne leur était pas possible de se battre avec deux misérables complètement ivres.

Il leur fallut bien se rendre à cette raison, mais ils jurèrent tous deux de faire bâtonner et pendre les deux ivrognes si jamais ils se retrouvaient sur leur route.

— Voilà ma première affaire qui ne se termine pas suivant mon désir, dit Valbreuse, j'ai donc double chance pour la réussite de la seconde.

Et il se mit à la recherche de la belle hôtesse ; mais il parcourut en vain toute l'auberge, Maguelonne ne s'y trouvait pas. Il s'informa adroitement et il apprit qu'il y avait au moins une heure, elle était partie toute seule dans le bois sans rien dire. Personne n'était inquiet, car cela lui arrivait souvent.

Valbreuse revint l'oreille basse.

Il retrouva ses amis qui entouraient et regardaient le cheval de Taverly.

— Oui, messieurs, disait le jeune vicomte, Biscotte est une excellente bête. C'est moi qui l'ai dressée ; aussi nous sommes

grands amis et tous deux fort contents l'unde l'autre. Elle a jarret solide, le souffle long, peur de rien et je crois qu'el passerait dans les flammes sans broncher. N'est-ce pas, Bi cotte, ma mie ?

Et le jeune homme caressa l'encolure de la vaillante bêt Biscotte poussa un petit hennissement joyeux en fixant sur s maître ses grands yeux doux et pleins de feu.

L'attitude et l'élégance de Biscotte furent fort admirées comme Valbreuse était revenu, tout le monde sauta en sell

— Eh bien ! Valbreuse, lui cria Flossac, joyeuse réussi cette fois ?

Valbreuse ne répondit pas mais, éperonnant son cheval, s'élança sur la route.

— Allons bon ! continua Flossac en riant, nouvelle déco fiture ! septième révérence ! Décidément, ce pauvre Valbreu me fait de la peine.

Et les cinq gentilshommes s'élancèrent à la suite de l'amo reux infortuné.

Maître Annibal Cocquenpot du haut de son perron, au-de sous de sa fameuse enseigne, faisait à ses nobles hôtes des r vérences aussi profondes que multipliées.

Lorsque la joyeuse cavalcade arriva au coude que faisait route en contournant la butte Saint-Louis, couronnée de s vieux château sombre et mystérieux, Raoul de Taverly qui r gardait au loin, s'écria :

— Quelle est donc cette épaisse fumée qui monte là-bas Dieu me damne ! on aperçoit de grandes flammes !

— C'est probablement répondit Belcoudray qui galopait cô à côte avec lui, un massif de la forêt qui brûle. Par ces tem de chaleur, pareille chose arrive fréquemment.

— C'est un spectacle grandiose ! dit Taverly en mettant s cheval au pas et en se levant sur ses étriers pour mieux adm rer l'ensemble du tableau qui se déroulait devant ses yeux.

Les autres l'imitèrent.

— La journée est complète, dit Flossac en riant, bataille, joyeux déjeuner et maintenant feu d'artifice !

Certes, jamais feu d'artifice n'a été ni ne sera comparable, malgré l'affirmation légère de Flossac, à la mer de flammes qui se tordaient, rugissaient, étincelaient, sur toute l'étendue du versant gauche de la vallée la Solle, à l'endroit appelé le Mont-Saint-Germain. Depuis le fond de la vallée jusqu'au sommet des crêtes, serpentant dans tous les bas-fonds, grimpant le long des pentes, enlaçant les pics rocheux, se développant en longues girandoles sur tous les faîtes, des gerbes de feu crépitaient, sifflaient, éclataient, resplendissaient. Les entassements de roches faisaient ça et là des trous noirs dans cette vaste fournaise.

Quand l'incendie qui montait de la vallée atteignait quelque bouquet de genévriers, quelque gigantesque sapin à la tête altière, alors c'était un pétillement inouï, des torrents de fumée âcre et noire, une immense projection d'étincelles, puis les flammes grimpaient dans les rameaux, le crépitement redoublait de fureur, de longues traînées incandescentes s'élançaient dans les airs, et bientôt genévriers et sapins n'étaient plus qu'une longue flamme rouge et calme qui formait un point éblouissant dans l'éblouissement de l'ensemble.

Cerfs, biches, chevreuils, loups, sangliers, renards, tous les fauves habitants de cette partie sauvage de la forêt, affolés, terrifiés, fuyaient précipitamment dans une étrange confusion. Par instants des glapissements de détresse, des cris aigus, des sifflements désespérés indiquaient que quelque animal ou quelque reptile, s'étaient laissé surprendre par le feu.

A mesure que la lumière du jour décroissait, l'incendie devenait plus éclatant. Dans l'air obscurci par les flots de fumée, une réverbération rougeâtre planait au-dessus du sinistre, faisant saillir au loin le cadre noir des hautes futaies qui entouraient de toutes parts la montagne flamboyante.

Cette scène de destruction s'accomplissait dans une solitude farouche, sans autres spectateurs que la cavalcade des jeunes gentilshommes et quelques bûcherons endurcis qui regardaient en disant :

— Ça brûle bien, mais ça ne fera pas grands dégâts ; des ronces, des genévriers, des bruyères, et par-ci par là des mauvais sapins ! Y en a pas pour grand argent !

Et ils s'en allaient sans admirer davantage la sauvage majesté du fléau déchaîné.

Les jeunes gentilshommes étaient silencieux, impressionnés. Les grands spectacles de la nature ont en eux une âpre poésie, une émotion pénétrante, qui frappe les imaginations éclairées d'une terreur grandiose, comme si leur immensité jetait dans l'âme une effrayante idée de grandeur qui l'éblouit et lui dévoile soudain des horizons infinis.

Tout à coup, comme ils étaient à une centaine de pas des premières traînées de feu qu'une petite brise du soir poussait sur le bord de la route, ils entendirent un cri de femme, aigu, sinistre, cri de terreur et d'appel, qui semblait venir du milieu des flammes.

Ils tressaillirent et arrêtèrent leurs chevaux.

— Il y a là, s'écria Taverly en étendant le bras du côté d'où venait la voix, une malheureuse femme surprise par l'incendie ! Il faut essayer de la sauver.

— Oui, nous le devons, s'écrièrent les cinq jeunes gens prêts à s'élancer au hasard.

— Ne partons pas tous ensemble vers le même point, je vous en supplie, dit Taverly en les arrêtant du geste. Éparpillons-nous dans cette lande en embrassant le plus de terrain possible. Nous avons des chances de tomber plus vite sur l'endroit où la pauvre femme est en péril, et une minute peut être le salut pour elle.

Suivant cette indication rapide, les jeunes gentilshommes se

lispersèrent dans la lande dénudée qui s'étendait entre la route et les premières pentes de la montagne en feu.

Taverly se trouvait à l'extrémité droite du vaste front qu'ils avaient pris au grand galop pour exécuter la manœuvre indiquée. Un ravin rempli de broussailles et d'herbes sèches se rouvait sur sa route, il le franchit. Presque aussitôt l'incendie qui avait été arrêté dans sa course par une roche barrant le avin, réussit à contourner l'obstacle; une traînée de feu s'élança et une immense barrière de flammes sépara Taverly des inq autres gentilshommes. Mais il marchait si vite qu'il ne s'en perçut pas.

La fumée l'aveuglait. Dressé sur ses étriers, il suivait la limite sans cesse élargie du feu qui courait dans l'herbe, fouilant du regard les profondeurs flamboyantes du gigantesque rasier.

Tout à coup, un sapin qui s'enflamma inonda de clartés le anc de la montagne, et Taverly aperçut à trente pas de l'enroit où il se trouvait la silhouette d'une femme debout sur le ommet d'une roche environnée de flammes.

Cette femme, il la reconnut aussitôt.

C'était Maguelonne, la belle hôtesse.

Surprise par l'incendie dans sa course vagabonde à travers la rêt, elle avait laissé échapper dans un premier moment de rreur, le cri d'appel qui avait fait accourir à son secours les x gentilshommes. Puis, avec son agilité merveilleuse, elle rait escaladé le sommet de cette roche et elle attendait silenеuse, résolue, avec une sorte d'orgueil sauvage, la mort plut que la délivrance. En effet, jusque-là, le feu qui l'entouit avait couru follement dans les herbes et les broussailles, les flammes éphémères qui se développaient n'avaient pas assz de puissance pour l'atteindre, mais le rocher était environné : bouleaux, de genévriers dont les branches touchaient au ommet, et déjà ils commençaient à brûler par le pied. Encore

quelques minutes et les flammes montaient à la hauteur de la jeune fille.

Raoul de Taverly avait, en une seconde, mesuré le danger et dressé son plan.

— Courage, Maguelonne ! lui cria-t-il. Je viens à votre secours.

En entendant cette voix, qu'elle reconnut, Maguelonne eut un cri de joie suprême. Elle se tourna vers le jeune homme, l'espérance renaissait en elle, et elle lui tendit les bras dans un muet et suprême appel.

— Allons ! Biscotte, sois vaillante, ma mie. En avant !

Et, enlevant son cheval, Raoul se lança dans les flammes. Biscotte poussa un hennissement de douleur, mais bondit jusqu'au pied de la roche malgré le feu, la fumée et les blocs de grès épars sur son passage.

— Venez vite ! cria le jeune homme en tendant à son tour ses bras à Maguelonne ; la flamme monte, vous n'avez pas le temps de descendre.

Maguelonne n'hésita pas, elle s'approcha sur le bord du rocher et se lança dans l'espace. Avec une force surhumaine que le danger décuplait, Raoul la reçut dans ses bras et, sans lui donner le temps de se reconnaître, il l'enveloppa dans son manteau, de peur que les vêtements légers de la jeune fille ne prissent feu en traversant de nouveau la mer de flammes qui s'étendait à chaque instant davantage autour d'eux.

Puis retournant son cheval :

— C'est à toi de nous sauver, maintenant, ma pauvre Biscotte, dit-il en la pressant de ses jambes nerveuses. Moi, je ne puis plus rien.

Le noble animal se replongea dans la fournaise ardente, frémissant de terreur, la tête droite, le souffle haletant. Raoul, la bride aux dents, serrait Maguelonne contre sa poitrine. Ce fut cinq secondes d'anxiété terrible. Il suffisait pour les perdre et

les livrer à une mort affreuse que le cheval s'abattît ou que le feu prît à leurs vêtements. Derrière eux les arbres flambaient, et le rocher où la jeune fille s'était réfugiée quelques instants auparavant était environné d'un tourbillon de flammes furieuses.

Enfin la vaillante bête atteignit heureusement la limite de la lande incendiée ; mais affolée, ayant sur la peau de larges brûlures, elle continua sa course ardente, sans écouter la voix du maître et sans obéir à la pression du mors. Elle s'était jetée dans une route sinueuse qui serpentait au fond d'une gorge étroite et qui conduisait dans les profondeurs les plus sauvages et les moins fréquentées de la forêt. L'incendie disparaissait derrière eux, masqué par une haute futaie qu'ils venaient de contourner, et seule, une lueur rouge au front de la nuit, qui tombait rapidement indiquait l'endroit où l'embrasement continuait à se développer.

Raoul avait réussi à dérouler le manteau dont il avait entouré la jeune fille, mais une sueur froide perla sur son front en sentant s'abandonner, inerte dans ses bras, le corps de Maguelonne.

Etait-elle morte ?

N'avait-il réussi à arracher aux flammes qu'un cadavre ?

Il eut peur de cette pensée, de ce doute cruel ! Il voulut savoir, s'assurer. Une impatience fébrile l'étreignait à la gorge.

Mais le cheval galopait toujours furieusement, franchissant les roches, bondissant par-dessus les troncs d'arbres renversés, à travers les ronces, les genêts et les bruyères. La fuite, dans la nuit, dans l'inconnu, au milieu de cette nature menaçante, de ce cavalier qui emportait une femme inerte comme un cadavre, dont les longs cheveux dénoués flottaient sur la selle, cette course fantastique avait un caractère effrayant et sinistre.

Raoul de Taverly qui pourtant était brave comme l'acier de son épée, se sentit au cœur une crainte secrète. Il avait peur de lui-même.

Il voulut à tout prix arrêter la course folle de son cheval. Alors ne retenant Maguelonne que d'une main, il réunit toute sa force, toute sa volonté ; ses jambes comprimèrent les flancs de l'animal affolé et sa main se crispa sur la bride. Après une lutte silencieuse, Biscotte plia sur ses jarrets, ralentit son allure et s'arrêta écumante et effarée.

Raoul descendit aussitôt et déposa la jeune fille sur un tertre de mousse au pied d'un entassement de rochers. Puis il attacha son cheval, qui se calmait peu à peu, à un maigre bouleau qui végétait dans une fissure de la roche.

Ils étaient arrivés au fond d'un ravin, dominé de tous côtés par des pentes rapides et dénudées. Quatre sentiers gravissaient ces pentes et allaient se perdre dans des lointains opposés.

Après avoir jeté un rapide coup d'œil autour de lui, Raoul revint près de Maguelonne. Il releva doucement sa tête et la regarda avec un espoir craintif. Quelques reflets du jour mourant éclairaient d'une lueur blafarde cette tête pâle, dont les grands yeux ouverts semblaient fixés sur lui.

— Oh ! qu'elle est belle ! murmura-t-il avec une religieuse admiration.

Soudain il sentit sous sa main frémissante le cœur de la jeune fille qui battait faiblement.

Il se redressa d'un bond, rayonnant d'une joie suprême.

— Dieu soit loué, s'écria-t-il, je l'ai sauvée !...

VI

PERDUS DANS LA NUIT

La nuit, une nuit obscure à peine semée de quelques étoiles, le silence farouche de la forêt, ce fond de ravin entouré de grands rochers noirs qui prenaient dans l'ombre des formes étranges, pénétraient Raoul d'un sentiment grave et profond.

Le visage de Maguelonne, admirablement pur et suave, ressortait éclatant de blancheur sous ses cheveux noirs épars ; les formes indécises de son corps noyées d'ombre, apparaissaient avec une harmonie mystérieuse, une grâce céleste, une douceur de contours auxquels la nuit donnait sa poésie pénétrante, son calme grandiose.

Raoul en la regardant avait au cœur une sensation brûlante qui recevait de l'ombre, du silence et de la forêt une grandeur chaste et pure. Les impressions encore fraîches de l'horrible danger auquel ils venaient d'échapper, les flammes rugissantes, leur course fantastique au milieu de cette nature sauvage, leur isolement dans ce ravin désert, maintenaient le jeune homme dans un trouble craintif.

Elle ne revenait pas de son évanouissement.

Lui, sentait un flot de paroles ardentes monter à ses

lèvres. Il eût voulu entendre une voix répondre à la sienne.

Mais rien, le silence.

Peu à peu son inquiétude devenait un malaise, et ce malaise une souffrance.

Il en vint à contempler la nuit implacable qui pesait sur sa tête avec colère.

Quelque temps, il chercha dans les creux de rochers un peu d'eau pour asperger le visage de la jeune fille et essayer de ramener la vie sur son visage pâle et glacé.

Mais partout le grès aride, le sable brûlant.

Il escalada l'un des quatre sentiers, et arrivé au sommet, son regard avide essaya de distinguer au loin, mais il ne vit qu'une masse confuse d'arbres, de rochers, dans une obscurité menaçante.

Il redescendit désespéré.

Maguelonne était toujours là, immobile et pâle, comme il l'avait laissée. Il la regarda encore, s'oublia un instant dans cette contemplation et laissa son âme et ses sens l'emporter dans un rêve ardent.

Mais tout à coup il passa la main sur ses yeux :

— Non, dit-il avec résolution, je ne puis rester plus longtemps dans cette sombre profondeur, avec cette enfant évanouie. Il faut chercher du secours à l'aventure et peut-être le ciel nous fera-t-il découvrir quelque hutte de charbonniers ou de bûcherons. Une femme s'y trouvera sans doute et pourra lui donner ses soins.

Cette résolution prise, il détacha Biscotte que la fraîcheur de la nuit avait tout-à-fait calmée, et, prenant Maguelonne dans ses bras avec mille précautions, il remonta à cheval.

Il laissa au vaillant animal le soin de les diriger, ne distinguant plus dans l'ombre la route qui les avait conduits dans ce bas-fond.

Biscotte livrée à elle-même prit l'un des quatre sentiers et monta doucement comme si elle avait enfin conscience du fardeau délicat qu'elle portait.

Raoul de Taverly tenait la jeune fille dans ses bras robustes En proie à une délicieuse émotion, il fixait ses yeux sur le visage de Maguelonne, puis, de temps à autre, il sondait l'obscurité du regard, cherchant une lumière dans cette ombre.

Un moment Biscotte, qui marchait péniblement dans le sentier encombré de blocs de grès, ayant fait un faux pas, Raoul, pour préserver la jeune fille d'une chute, l'enleva dans ses bras. Ses lèvres furent rapprochées du front de Maguelonne et il effleura ses cheveux d'un baiser rapide. Il sentit soudain qu'une flamme empourprait ses joues et il ferma les yeux avec la sensation d'une violente émotion au cœur.

Tout à coup, le cheval se cabra brusquement avec une terreur subite. Raoul ouvrit les yeux. Il avait déjà la main sur la garde de son épée.

Un grognement s'élevait dans le silence, et il vit dans l'ombre huit points incandescents qui brillaient deux par deux.

— Seraient-ces des loups ? murmura-t-il en tirant son épée, prêt à tout événement.

Biscotte demeurait immobile, refusant d'avancer ; et, en se penchant sur l'encolure, Raoul vit, accroupis au milieu du sentier, quatre grands corps noirs, prêts à sauter sur le poitrail du cheval s'il faisait un pas.

Le jeune homme hésitait.

Certes, s'il eût été seul, rien ne l'aurait arrêté. Mais exposer la jeune fille à une lutte nocturne dans cet endroit sauvage, il ne s'en reconnaissait pas le droit.

Une voix impérieuse cria soudain dans l'ombre :

— Qui va là ?

Raoul ne remarqua pas le caractère menaçant de cette inter-

rogation. C'était une voix humaine, l'espoir d'un secours pour Maguelonne, tout au moins une indication qui lui permît de regagner l'auberge de la Belle-Hôtesse ou quelque endroit habité. Il comprit que sa présence ne devait pas être une menace pour celui qui l'interrogeait et qu'il devait à tout prix donner confiance.

Il se nomma.

— Je suis le vicomte Raoul de Taverly, dit-il. Égaré dans la forêt avec une jeune fille évanouie que je viens d'arracher aux flammes, je demande, pour elle, aide et secours.

— Taverly, reprit la voix, la comté voisine de Puycerdac ?

— Précisément ! fit Raoul, surpris de voir la position de sa terre connue à cette heure et dans ce bois. Vous me connaissez.

— Non, répondit sèchement la voix.

Mais elle reprit aussitôt en s'adressant à une autre personne :

— Roland, calme tes chiens et fais-les taire.

La silhouette d'un homme parut dans le sentier. Il posa successivement la main sur la tête des quatre animaux couchés sur la route.

— Allons, silence ! dit-il d'une voix impérieuse, silence, mes braves. C'est un ami.

Les quatre chiens se relevèrent aussitôt et vinrent se ranger derrière leur maître, livrant le passage.

Biscotte fit quelques pas et s'arrêta.

Un autre homme était debout au milieu du sentier. Sa stature puissante se révélait indécise dans l'obscurité.

— Monsieur de Taverly, dit cet homme, nul autre que vous, pour des raisons qui ne vous importent pas, ne serait passé impunément dans ce sentier à pareille heure. Donnez-moi votre parole de gentilhomme que demain vous aurez oublié ce que

vous verrez ici. La jeune fille recevra tous les soins que réclame son état.

— Monsieur, dit fièrement Raoul, les Taverly n'ont jamais payé un service rendu par une lâcheté. Vous pouvez avoir confiance en ma parole.

— Je le sais, et c'est pour cela que je me fie à vous. Descendez donc de cheval, je vous prie.

Et pendant que Raoul, surpris par ces précautions et ces paroles mystérieuses obéissait, celui qui avait été appelé Roland se rapprochait, toujours suivi de ses quatre chiens.

— Alors vous ne serez pas des nôtres demain ? demanda-t-il à demi-voix à l'interlocuteur du vicomte de Taverly.

— Non, répondit celui-ci. Demain sera peut-être pour moi une de ces journées qui comptent terriblement dans la vie d'un homme. Mais si j'ai besoin de vous, où vous trouverai-je?

— Nous serons tous les huit au fond des gorges de Franchard. Il y a un vieux solitaire que je guette depuis quinze jours. Nous l'abattrons demain. Je l'ai résolu.

— Bien. J'irai vous chercher là, si je ne puis me passer de votre aide.

— Nous serons, à toute heure, disposés à vous suivre. Vous pouvez compter sur nous.

— J'y compterai peut-être. Bonsoir, Roland.

— Soit... Bonne nuit, Orlando.

Et Roland s'éloigna dans l'obscurité suivi de ses quatre grands chiens.

Orlando se tourna alors vers Raoul de Taverly qui attendait dans le sentier, Maguelonne dans ses bras.

— Votre cheval ne peut nous suivre, dit-il, je vais l'attacher à cette branche.

Puis quand ce fut fait :

— Venez maintenant, continua-t-il, en se dirigeant vers

une ouverture noire, dans la muraille de rochers. Vous vous baisserez un peu, car ce n'est pas précisément l'entrée d'un palais.

Taverly le suivit hardiment, quoiqu'un peu étonné de cette suite d'évènements précipités, de cette rencontre mystérieuse et du chemin étrange qu'on lui faisait prendre.

Avant de pénétrer dans le passage étroit, béant devant lui, Orlando se retourna vers Raoul.

— Je vous rappelle, monsieur de Taverly, dit-il, que j'ai votre parole.

— C'est la première fois, répondit Raoul mécontent, que l'on me fait semblable remarque.

— Calmez-vous, reprit Orlando, je ne veux pas vous blesser, mais c'est peut-être aussi la première fois que vous vous trouvez en présence de circonstances aussi graves. Suivez-moi sans crainte, la route est étroite, mais sèche et sans danger.

— Personne n'a jamais tremblé dans ma famille, déclara nettement Raoul, impatienté de tous ces préambules.

Orlando ne répondit pas et pénétra sous la voûte étroite.

Derrière lui, le jeune homme, chargé de son précieux fardeau, s'avança dans les ténèbres.

Orlando marchait lentement et silencieusement.

Ils suivaient une sorte de long couloir étroit qui descendait en pente douce. Le sol était formé de sable frais et sec qui criait sous les pieds.

Il firent ainsi cinquante pas dans une obscurité profonde, puis Orlando se retourna et dit à voix basse :

— Prenez garde, monsieur le vicomte, le passage fait ici un coude brusque à gauche.

Taverly ralentit encore sa marche déjà très lente et, sa main gauche appuyée au mur, il tourna l'angle avec une foule de précautions pour ne pas heurter la jeune fille à quelque saillie du rocher.

Ils s'avancèrent encore une vingtaine de pas dans la nouvelle direction, puis Orlando démasqua une ouverture qui donnait accès dans une sorte de grotte éclairée par une torche fixée au mur. C'était une salle naturelle de huit ou neuf pieds de hauteur, avec autant de largeur et le double de longueur.

Dans un coin, un lit de feuilles recouvert d'une couverture de laine, au-dessus duquel pendait une panoplie d'armes : deux arquebuses, plusieurs paires de pistolets, des épées, des poignards et de longs épieux.

Après que Raoul eut pénétré dans cette grotte, Orlando qui attendait son arrivée lui dit :

— Veuillez demeurer ici un instant, il faut que je prévienne la maîtresse.

Et sans attendre la réponse du jeune homme, il souleva une tapisserie brune qui masquait une ouverture au fond de la salle et disparut.

Raoul était muet d'étonnement, tout ce qui lui arrivait en cette soirée tenait du fantastique.

Il y avait donc une femme dans ce réduit étrange ?

Comment cet homme connaissait-il son nom ?

De quelle circonstance grave avait-il voulu parler ?

Pourquoi lui seul pouvait-il sur sa parole pénétrer un coin de ce mystère ?

Un regard qu'il jeta sur Maguelonne fit taire toutes ces questions qui surgissaient dans son esprit.

Il alla déposer la jeune fille sur le lit de feuilles sèches, et contempla son visage à la lueur de la torche. Il lui sembla que ses lèvres étaient moins pâles et que ses narines frémissaient doucement. La petite main qu'il prit dans les siennes lui sembla plus chaude, et il crut apercevoir son corsage, ce corsage virginal qu'il n'avait pas osé entr'ouvrir, onduler légèrement comme sous l'effort d'une respiration qui s'éveille.

Pendant ce temps, Orlando avait pénétré dans une seconde salle beaucoup plus haute et plus spacieuse que la première. Des bougies de cire, qui brillaient dans un candélabre à six branches, éclairaient cette salle et faisaient resplendir çà et là, sur les parois des murailles de grès qui n'étaient pas recouvertes de tentures, les facettes cristallines des incrustations de quartz pur.

Un épais tapis couvrait le sol.

Un lit à grands rideaux était au fond.

C'était, avec une grande table massive, tout l'ameublement de cette pièce. Les bois grossièrement équarris à la hache avaient dû être montés dans la salle même.

Devant la table, dans un fauteuil à haut dossier, une femme était assise.

Une femme à l'aspect étrange.

La tête d'une pâleur de marbre était couronnée d'une épaisse chevelure blanche comme la neige. Il avait dû passer sur ses traits rigides et calmes quelque souffle effrayant de fatalité. Seuls, les yeux avaient conservé leur vivacité et toute leur jeunesse ; d'une grandeur étonnante, noirs, brillant sous la blancheur des sourcils, ils illuminaient d'éclairs passionnés le visage immobile et froid.

Cette femme était d'une beauté sculpturale. Elle semblait une blanche statue qui conservait la vie lorsque le cœur était mort, une ombre retenue à la terre pour l'accomplissement de quelque tâche terrible. Parfois sont regard, tout ce qui vivait en elle, en se levant vers Dieu disait : espoir ! et parfois en s'abaissant sur la terre avec un flamboiement terrible, signifiait : vengeance !

Sur la table, devant elle, étaient étalés des parchemins qu'elle lisait attentivement. Puis de l'autre côté rangés sur la même ligne et la regardant attentivement, un singulier assemblage d'animaux : un chat noir, une chauve-

souris, un hibou et deux corbeaux. Plus près, sa tête plate sur le parchemin qu'elle lisait, une grande couleuvre, ses anneaux déroulés, fixait sur elle ses yeux ronds et immobiles.

Au bruit que fit Orlando en soulevant la tapisserie, cette femme tourna lentement la tête. Nul des animaux ne bougea.

— Eh bien ! Orlando, demanda-t-elle avec un puissant intérêt, est-il venu ?

— Oui, tout va bien, maîtresse. Mais ce n'est pas de lui que je veux vous parler maintenant.

— Et de qui donc ? interrogea-t-elle surprise.

— Du vicomte Raoul de Taverly.

— Le fils du comte Hugues ?

— Oui, madame.

— Ce doit être un brave et beau jeune homme.... dit-elle lentement ; puis avec vivacité : Où est-il ? que veut-il ?

— Il est ici même, répondit Orlando, et il désire l'aide d'une femme pour secourir une jeune fille qu'il a sauvée de l'incendie qui brûle au Mont-Germain. Tout à l'heure dans le sentier, les chiens de Roland allaient se jeter sur lui lorsqu'il s'est nommé et à demandé notre secours. Il était seul, égaré dans la forêt qu'il ne connaît pas, avec cette enfant dans les bras. J'ai pensé que nous pouvions confier à sa loyauté le secret de notre asile que, d'ailleurs, nous abandonnerons bientôt, et je l'ai amené. Ai-je bien fait, maîtresse ?

— Oui... bien fait... Orlando... dit-elle d'une voix lente et grave... Sa présence ravivera bien des souvenirs cruels, mais ma haine y gagnera...

» Orlando, conduis bien vite le jeune Raoul ici-même. Si cette jeune fille est en danger, il lui faut un prompt secours. »

Orlando sortit vivement pour exécuter l'ordre de sa maîtresse.

VII

OU MAGUELONNE PASSE A COTÉ DE SA DESTINÉE.

Lorsque Raoul de Taverly pénétra dans la salle où l'attendait celle qu'Orlando, avec un profond respect, appelait — maîtresse, — le groupe étrange des oiseaux s'agita avec un grand bruit d'ailes, le chat noir se pelotonna sur lui-même avec un miaulement doux et la couleuvre s'enroula rapidement, surprise, mais non menaçante. L'un des corbeaux s'enleva et vint voleter autour de la tête du jeune homme, puis finit par se poser sur son épaule.

— Tu as raison, Râb, dit la maîtresse en se levant, c'est un ami.

Le corbeau poussa quelques petits cris joyeux et revint reprendre sa place sur la table.

— Raoul de Taverly, continua-t-elle, soyez le bienvenu dans cette sombre retraite.

Le jeune homme, surpris, impressionné par le regard de cette femme, par l'aspect étrange de ce qui l'entourait, s'inclina silencieusement.

Elle le conduisit vers le lit à grandes tentures qui s'élevait au fond de la salle, écarta les rideaux et aida Raoul à déposer Maguelonne sur cette couche un peu primitive dans sa rustique propreté.

— C'est sans doute, demanda-t-elle en revenant prendre la lumière, quelque émotion très violente qui a causé l'évanouissement prolongé de cette enfant ?

— Voici, madame, répondit Raoul, ce que je sais : Nous passions plusieurs gentilshommes sur la route de Melun à Fontainebleau. Un incendie dévorait tout un massif de la forêt. Tout à coup nous entendons un cri de terreur au sein des flammes. Nous nous élançons. J'ai le bonheur d'apercevoir une femme au sommet d'une roche où elle s'était réfugiée. Le danger devenait terrible pour elle. Je parviens avec mon cheval au pied du rocher. Elle se lance avec une courageuse résolution du haut de son refuge, je la reçois dans mes bras, et nous traversons les flammes de nouveau. Mais mon cheval s'effraye, s'emporte et nous entraîne dans la nuit vers cette partie sauvage de la forêt. C'est alors qu'un homme nous a fait pénétrer ici.

Pendant que Raoul racontait ce qui précède, l'habitante de ce sombre asile avait éclairé le visage de la jeune fille étendue sur le lit. Tout à coup une émotion violente fit vaciller le flambeau dans sa main. Elle se retourna vers le vicomte et lui saisissant le bras avec une énergie fébrile :

— Quelle est cette enfant ? s'écria-t-elle, Oh ! parlez, parlez vite, je vous en supplie !...

— Madame, répondit Raoul qui prenait le parti de ne plus s'étonner de rien, j'arrive de la Navarre aujourd'hui même, et c'est la première fois...

— Oh ! tant mieux, interrompit-elle, vous ne la connaissez pas...

Puis, tout aussitôt :

— Oriando, des sels, de l'eau fraîche. Oh ! fais vite... mon fidèle ami...

Et elle se multipliait autour de la jeune fille, dégrafait vivement son corsage, mouillait son front, ses lèvres, ses poi-

gnets, et lui faisait respirer le flacon apporté par Orlando.

— Oh ! ce n'est rien, murmurait-elle avec une émotion terrible ; le danger qu'elle a couru... Oui, c'est cela... déjà son visage se colore, sont cœur bat plus vite... ses yeux s'animent...

S'interrompant brusquement, elle ferma les rideaux du lit.

— Oh ! non, dit-elle, il ne faut pas que son regard aperçoive d'abord la fatale étrangeté de ce qui l'entoure. La surprise, la frayeur... que sais-je, moi ?... une jeune fille qui revient à elle... tout cela pourrait lui faire mal.

Elle revint chancelante tomber dans son fauteuil.

— Attendre... oh ! je voudrais savoir. Mon Dieu ! faites que cet espoir ne soit pas un rêve, une folie de mon imagination.

Raoul regardait cette femme ainsi subitement émue, troublée, avec une curiosité ardente. Il la croyait folle.

Elle l'avait totalement oublié.

Soudain elle se rappela. D'un effort de volonté, elle ramena un peu de calme dans ses traits égarés, puis se tournant vers lui:

— Vous disiez, monsieur de Taverly, dit-elle d'une voix frémissante malgré tous ses efforts, que vous n'aviez jamais vu cette enfant... que c'est le hasard... cet incendie !... Elle n'a peut-être pas de famille... pas de mère...

» Il se pourrait même que ce fut une enfant volée... On voit des choses si horribles... Ah ! si tout-à-coup, cette mère désespérée retrouvait sa fille, quelle joie, comme elle bénirait le ciel !... Oh ! parlez M. de Taverly, je vous écoute ardemment...

Raoul sourit tristement.

Il commençait à entrevoir une partie du drame qui avait pesé si lourdement sur cette femme.

— Hélas! madame, dit-il d'une voix douce, je ne connais pas en effet cette jeune fille, mais quoiqu'il m'en coûte de détruire une espérance qui vous est chère, je dois vous dire ce que je sais encore. Cette enfant s'appelle Maguelonne, et c'est la fille de l'aubergiste Cocquenpot...

Elle s'était levée atterrée, le regard fixe ; puis, tout à coup, secouant furieusement sa tête blanche, elle s'écria avec une farouche exaltation :

— Non, non, non! cela n'est pas! vous vous trompez...

— Madame!... fit sévèrement Raoul.

Puis se calmant aussitôt, il murmura avec une douce expression de tristesse :

— Pauvre femme!

Elle continuait avec une sourde énergie en marchant à grands pas :

— Maguelonne!... la fille d'un aubergiste!... Oh! les insensés!... C'est depuis quinze ans le premier rayon d'espoir qui pénètre dans ma nuit!... On ne vole pas ainsi l'espérance d'une malheureuse mère, comme on lui a volé sa fille, ajouta-t-elle plus bas... Mais non, ils ne savent pas, ils ne comprennent pas, ils ne sentent pas... Oh! s'ils mettaient leur main là, ils n'oseraient pas redire encore ces paroles menteuses...

Et elle désignait d'un geste farouche et sublime sa poitrine qui bondissait sous sa robe.

Raoul s'était retiré silencieusement dans un coin de la grotte et la regardait avec une pitié profonde.

Pendant ce temps, Maguelonne était revenue à elle et sa tête pâle, étonnée, apparaissait entre l'ouverture des rideaux. Dans ses yeux grands ouverts, une curiosité ardente, mais nulle frayeur. Son regard s'était arrêté sur Raoul de Taverly avec une expression de reconnaissance, d'admiration passionnée,

puis après avoir rapidement parcouru cette grotte sombre dans ses profondeurs, mais étincelante sous la lumière, il s'était fixé avec persistance sur cette femme blanche et pâle, fiévreuse, exaltée. Son regard exprimait une sympathie ardente, une sorte de respect grave et tendre.

Soudain leurs yeux se rencontrèrent.

— Oh ! elle va me dire... elle se rappellera...

Et avec un cri de joie, la mère, qui depuis quinze années n'avait plus d'enfant, s'élança vers Maguelonne. Elle écarta violemment les rideaux, saisit l'enfant dans ses bras, la serra contre sa poitrine, et l'emportant avec une fiévreuse énergie, revint s'asseoir dans son grand fauteuil. Elle l'arrangea sur ses genoux comme une petite fille et prenant sa tête dans ses deux mains, elle la regarda avidement.

Maguelonne se laissait faire, étonnée, mais avec un sentiment de bonheur ineffable. Elle souriait doucement et laissait cette femme, qu'elle voyait pour la première fois, plonger son regard pénétrant jusqu'au plus profond de ses grands yeux noirs.

— Oui, c'est cela, murmurait la mère, c'est bien sa petite bouche rose, ses cheveux si noirs, ses yeux si grands ! Tout en moi, me crie c'est elle !... Oui, c'est elle !... N'est-ce pas, ma chérie, que cet homme ment, que tu n'es pas Maguelonne, la fille d'un aubergiste !... Ah ! bien oui ! un aubergiste, avoir une petite fille aussi belle !... Tu te souviens, mignonne, de ce beau pays resplendissant sous son soleil, avec ses hautes montagnes, ses rochers et ses fleurs. Et puis un grand château, une femme heureuse, belle, toujours souriante quand elle te regardait dormir dans ton berceau ; comme elle était fière de toi, comme elle t'aimait ! Oh ! souviens toi, enfant, je t'en supplie !...

Et sa voix était douce, caressante, et elle la berçait sur ses genoux, penchée sur elle. On voyait dans ses yeux briller le

désir ardent de couvrir son visage de baisers, mais elle n'osait pas encore, attendant un cri de Maguelonne.

La jeune fille cherchait péniblement dans son souvenir ; son front se plissait sous l'effort de sa pensée, mais bientôt découragée :

— Je ne me rappelle rien, madame...

— Madame !... fit douloureusement la malheureuse mère en fermant les yeux.

— Non, continuait la jeune fille en jetant un rapide regard sur Raoul de Taverly, non, il n'a pas menti. Un si brave gentilhomme ne ment pas. Je m'appelle bien Maguelonne, et je suis la fille de l'aubergiste Cocquenpot. Oh ! si vous saviez comme il m'aime bien. Il fait tous mes caprices, et jamais il ne m'a grondée, Et puis, ma mère Mathurine est très douce et très bonne. Je suis heureuse... très heureuse. Mais vous, comme vous êtes belle ! Je suis tout émue en vous regardant, et puis, je sens là que je vous aimerais de tout mon cœur. On dit pourtant que je suis très farouche... Vous pleurez ? Pourquoi pleurez-vous ?

En effet, deux grosses larmes descendaient lentement sur les joues pâlies de cette malheureuse mère.

Maguelonne essuya vivement ces deux larmes et mit un baiser sur chacun des yeux.

— Oh ! ne pleurez plus, par pitié ! dit-elle de sa voix angélique. Laissez-moi vous consoler, sécher vos larmes, endormir votre douleur par mes tendres paroles. Je suis très gaie, très rieuse. Si vous vouliez, je dissiperais cette sombre atmosphère qui vous entoure par mon rire et mes folles chansons. Je reviendrais vous voir souvent ; dites, le voulez-vous ?

— Si je le veux, enfant ? murmura-t-elle faiblement.

La souffrance qu'elle avait ressentie au cœur à l'écroulement de cette espérance si vite éveillée, avait brisé son énergie et elle sentait son âme défaillir.

— C'est étrange ici, continua la jeune fille, en regardant autour d'elle. Pourquoi demeurez-vous dans cette sombre grotte? C'est cela qui vous rend pâle et triste. Mais, si vous me le permettez, j'apporterai des fleurs pour égayer un peu toute cette ombre. Ah! vous me direz aussi votre nom pour le répéter souvent tout bas en pensant à vous.

— Mon nom!... fit-elle en tressaillant. Autrefois j'avais un nom joyeux, qu'une voix aimée prononçait avec amour et que les malheureux bénissaient; mais depuis quinze ans je m'appelle Fosca.

— Fosca! fit Maguelonne avec sa petite moue. Ce nom me fait peur; il est terrible, plein de menaces!

— Oui, c'est un nom de haine et de vengeance. Mais, ajouta-t-elle tout bas, appelle-moi Ginevra; que ton cœur seul dise ce nom, sans que tes lèvres le prononcent.

— Ginevra!... reprit tout aussi bas la jeune fille; oui, j'aime mieux Ginevra!...

Puis elle répéta, comme si ce nom éveillait en elle un souvenir lointain et confus:

— Ginevra!...

L'espoir sembla un instant renaître dans les yeux de la mère. Mais Maguelonne releva silencieusement ses yeux sur elle.

Ginevra prit une résolution.

— Écoute, enfant, dit-elle, réponds, je t'en supplie, à ma question. Un intérêt puissant, le plus sacré de tous, me détermine à te demander ces choses.

— Je répondrai le mieux que je pourrai.

— Dis-moi tout ce que tu sais sur ta naissance, sur ta jeunesse.

— Oh! c'est si simple, si peu de chose que j'aurai bientôt fait de vous satisfaire. Je suis née à Paris dans un grand hôtel à M. de Mayenne. Mon père était cuisinier là. De toute ma jeu-

nesse, je me rappelle ceci : la grande cuisine où j'allais voir mon père travailler, la petite chambre que nous habitions tout en haut de la maison, puis le grand parc où je jouais, quand on nous le permettait, avec une petite amie, Nicette, la fille d'un jardinier. Voilà tout, jusqu'à huit ans. C'est alors que mon père quitta le service de M. le duc de Mayenne et vint prendre l'auberge dans la forêt. Depuis je ne l'ai pas quittée.

— Mais, insista Ginevra, tu ne te rappelles rien sur tes deux premières années ? quand tu étais toute petite ?...

Maguelonne resta songeuse.

— Non, rien, répondit-elle.

Ginevra courba la tête avec désespoir. Mais soudain elle eut une inspiration :

— Te souviens-tu, dit-elle, d'une grande chambre toute tendue de rouge, un combat affreux, des cris, des épées !...

— Des épées ?... s'écria Maguelonne. J'aime à voir reluire et se choquer les épées. Je ressens au cœur une impression de terreur, toujours la même...

— Et puis, continua Ginevra, un grand château qui brûle ?...

— Oui, le feu ! Je vois souvent un incendie dans l'ombre quand je ferme les yeux... une grande tour crénelée.

— C'est cela... la tour de Puycerdac !

— Mon père prétend que cette vision persistante me vient de l'incendie d'un château au duc de Mayenne, en Normandie, qui prit feu pendant un court séjour que nous fîmes à la suite de M. le duc.

— Oh ! murmura Ginevra avec accablement, ils ont pris soin d'égarer ses souvenirs !...

Elle demeura quelques instants plongée dans des réflexions profondes. Un combat terrible se livrait en elle-même.

— Non, je ne puis pas, je ne veux pas l'associer à cette

lutte hideuse, disait-elle dans le fond de sa pensée. Il faut la convaincre, trouver des preuves, et puis tout lui dire. Oh! je remuerai ciel et terre. Maintenant je ne puis plus attendre et je l'arracherai d'entre les griffes du Monpelas.

— Écoute, enfant, dit-elle à Maguelonne, fais-moi la promesse de ne parler à personne, même à ceux qui t'ont élevée, de ton entrée ici, ni des paroles que j'ai prononcées devant toi. Manquer à cette promesse entraînerait des malheurs effrayants.

— Oh ! je vous le jure, madame.

— Maintenant, permets-moi de t'embrasser.

Maguelonne sans répondre lui jeta ses deux bras autour du cou. Ginevra eut un instant de joie suprême. Elle tenait la jeune fille serrée contre sa poitrine, ne pouvant rassasier de baisers ses lèvres et son cœur.

— Oh! murmura-t-elle, promets-moi, mon enfant, de revenir bientôt.

— Demain, répondit-elle.

— Oui, demain. Mon Dieu ! si je n'allais plus te revoir. Oh ! je donnerais ce qui me reste à vivre pour que tu ne me quittes pas ce soir. J'ai peur de demain.

Et elle était toute tremblante, ses larmes de nouveau prêtes à jaillir.

— Pourquoi craindre ? dit Maguelonne étonnée. Je ne suis qu'une humble fille. Quel danger pourrait me menacer ?

— Pauvre enfant ! fit Ginevra en la regardant de tous ses yeux, tu ne soupçonnes pas le mal. Que le ciel écarte de toi la haine des misérables !

— Je ne sais quel charme m'attire près de vous, reprit la jeune fille ; j'aime à vous regarder, à vous entendre parler, et si je n'étais obligée de courir rassurer mon père, ma mère, qui se désolent et me croient perdue, je resterais encore avec vous.

— Chère enfant !

— Mais, hélas ! il faut que je parte bien vite.

— Dans la nuit !... dans la forêt !... s'il t'arrivait malheur.

Le regard de Maguelonne se tourna avec confiance vers Raoul de Taverly qui attendait en silence la fin de cet entretien, les yeux toujours fixés sur la jeune fille.

— Il m'a sauvé des flammes, murmura-t-elle en rougissant ; évanouie dans ses bras, il m'a protégée, conduite vers vous ; vivante, je n'ai rien à craindre avec lui.

— Oui, c'est un brave et loyal gentilhomme !

— Vous le connaissez donc ?

Elle eut un triste sourire.

— Curieuse ! Viens demain. Je t'apprendrai des choses qui te feront plaisir et qui te rendront bien fière.

Les deux femmes échangèrent encore un baiser, puis Maguelonne glissa à terre.

Raoul de Taverly voyant que leur entretien était terminé s'avança vers elles.

— Monsieur de Taverly, lui dit Ginevra, l'enfant veut repartir de suite. Elle se place de nouveau sous votre bonne et loyale protection. Orlando vous accompagnera pour vous montrer la route.

— Mademoiselle Maguelonne peut disposer de mon épée et de ma vie, déclara avec chaleur le vicomte Raoul.

Les yeux de la jeune fille brillèrent de joie.

Ginevra se pencha vers Raoul et lui dit rapidement à voix basse :

— Au nom de votre père, le comte Hugues, et de votre mère, la comtesse Jeanne, veillez sur elle !

Le jeune homme tressaillit. Il allait interroger, mais un doigt sur ses lèvres, avec un regard suppliant, Ginevra lui re-

commanda le silence. Il se tut, surpris, désorienté, continuant à ne rien comprendre à toutes ces choses étranges.

Ginevra accompagna Maguelonne en la tenant par la main jusqu'au passage étroit qui conduisait au dehors.

Orlando se tenait prêt à passer le premier.

Ginevra se pencha vers Maguelonne, effleura son front d'un baiser et s'enfuit.

— Au revoir, mon enfant ! murmura-t-elle en étouffant un sanglot.

— Oui, au revoir, à demain ! répondit Maguelonne émue.

Elle demeura un instant immobile, silencieuse, pensive. Une voix lui disait de ne pas partir, de rester près de cette femme qu'elle venait de voir pour la première fois, croyait-elle, et qui pourtant avait profondément troublé son cœur.

Ce fut Raoul qui mit fin à son hésitation instinctive en lui disant :

— Mademoiselle, venez-vous ?

La jeune fille s'avança.

— La route est fort obscure, continua-t-il, faites-moi la grâce de me donner votre main, je vous conduirai.

Maguelonne avança sa main. Raoul la prit dans les siennes avec une joie qu'il ne put dissimuler.

Ils suivirent Orlando qui déjà disparaissait dans le sombre passage.

Raoul eût marché toute la nuit, tenant, dansla sienne, cette petite main tendrement pressée. Et puis il se penchait vers elle pour lui donner, à voix basse, quelques indications sur la route qu'ils suivaient et, plusieurs fois, il eut le bonheur de sentir la brune chevelure de Maguelonne lui frôler le visage.

Quand, enfin, ils furent sortis, ils retrouvèrent Biscotte qui les attendait patiemment.

— Le sentier sera rude, mademoiselle Maguelonne, dit-il.

os petits pieds pourraient fort souffrir, dans l'ombre, sur la ierre glissante et raboteuse. D'un autre côté, Biscotte est une ouce bête, je crois donc que vous feriez bien...

— Oh ! fit-elle vivement, je ne suis pas du tout écuyère, et eut-être ririez-vous de la façon dont je me tiendrais sur une elle faite pour un cavalier.

— N'ayez crainte, je n'ai pas la réputation d'être un mo-ueur impitoyable.

— Ce n'est pas comme moi, n'est-ce pas ? demanda-t-elle vec un sourire.

Elle s'efforçait d'éloigner de son esprit l'impression de la cène qui venait de se passer dans la grotte et qui l'avait si rofondément troublée, attendant plus de calme et plus de so-tude pour analyser ses pensées et essayer de découvrir le ıystère qu'elle pressentait déjà.

— Je vois, ajouta-t-elle, que vos nouveaux amis ont médit ır mon compte.

— Oh ! je vous assure...

— Non, n'assurez pas. Je les connais. Mais pour vous prou-er que je ne crains pas un sourire railleur, même de vous, ferai suivant votre désir.

Et elle s'approcha de Biscotte.

Raoul voulut l'enlever dans ses bras, mais elle lui échappa ec une sauvage précipitation, et grimpant sur un quartier de che, elle s'assit prestement sur la selle.

— Je suis prête, maintenant, dit-elle, en saisissant la bride, ec un petit rire mutin.

Raoul, resté les bras tendus, prit le parti de rire égale-ent.

— Pardieu ! mademoiselle, dit-il, toute mon admiration us est acquise. Vous êtes plus vive et plus légère qu'un seau.

Puis ils se mirent en marche dans le sentier étroit.

— Combien de temps nous faudra-t-il pour regagner la grande route ? demanda Raoul à Orlando.

— Une demi-heure, répondit laconiquement celui ci.

Ce furent toutes les paroles que le vicomte de Taverly put en tirer. Aux quelques questions qu'il lui adressa encore, il ne répondit que par monosyllabes.

Alors, renonçant à rien obtenir de lui, Raoul le laissa marcher devant eux et, se plaçant à côté de Biscotte, il commença une douce conversation avec Maguelonne.

Il lui raconta tout ce qui s'était passé depuis le moment où elle s'était jetée dans ses bras du haut de la roche, leur passage à travers le feu, la fuite échevelée de Biscotte, son embarras au fond du ravin, la rencontre d'Orlando sur le sentier, et leur entrée dans la grotte.

La jeune fille avait avidement écouté Raoul, les joues empourprées, la respiration haletante, ses grands yeux noirs fixés avec admiration et reconnaissance sur son sauveur.

Comme Raoul finissait sont récit, ils atteignirent la grande route.

— Maintenant, dit le jeune homme à Orlando, nous ne risquons plus de nous égarer.

— Si ma présence est inutile, dit brusquement Orlando, je vous laisse. Elle est fort nécessaire ailleurs.

Puis, saluant rapidement, il s'éloignait sans plus de cérémonie, lorsque Maguelonne lui cria :

— Je vous attendrai demain pour que vous me rameniez vers elle.

— Je n'aurai garde d'y manquer, la maîtresse le veut !

Et il disparut dans le sentier.

— Voilà un serviteur précieux, dit Raoul, ce n'est certes pas lui qui livrera les secrets de sa maîtresse. Et pourtant ils doivent être fort curieux à connaître, car jamais je n'ai vu femme plus étrange.

— Oui, bien étrange ! fit Maguelonne un instant songeuse. Mais, immédiatement, elle changea de pensée, ne voulant laisser rien paraître de son émotion.

— Monsieur le vicomte, dit-elle avec vivacité, vous ne pouvez vraiment pas aller plus longtemps à pied pour une petite fille comme moi, vous, un si noble seigneur.

— Vous êtes méchante, Maguelonne, dit Raoul.

— Oh ! non, fit-elle avec conviction. Mais nous allons fort lentement, l'auberge est très loin encore, et comme ils doivent se désoler là-bas !...

— Il y a un moyen d'aller plus vite, répondit Raoul timidement, c'est de me permettre de prendre place près de vous ; dites, le voulez-vous bien ?...

— Oui, certes !...

Raoul arrêta Biscotte et se mit légèrement en selle. Maguelonne se plaça un peu en arrière, assise sur la croupe du cheval et se retenant des deux mains au cavalier.

— Êtes-vous prête ?... interrogea Raoul.

— Oui, fit-elle gaiement.

Biscotte, légèrement excitée de l'éperon, partit d'un petit galop doux et mesuré. La folle enfant était heureuse de marcher aussi vite et dans cette position un peu embarrassante.

Quant à Raoul, il était radieux.

Il sentait les petites mains de Maguelonne s'accrocher à son ceinturon et le souffle de sa respiration frémissait dans ses cheveux. Ils ne disaient rien, mais leurs pensées galopaient côte à côte et les emportaient ensemble vers ces régions bénies où resplendit l'aurore des pures amours.

Comme ils approchaient de l'auberge, Raoul arrêta Biscotte et la laissa marcher au pas.

Tournant brusquement son visage vers la jeune fille, il lui dit sans transition :

— Si je vous aimais, Maguelonne !...

Elle tressaillit et devint toute rouge. Puis surmontant son émotion :

— M'aimer comme votre nouvel ami, le vicomte de Valbreuse ? demanda-t-elle avec malice.

— Non, répondit Raoul, grave et tout ému, mais loyalement, franchement !...

Maguelonne resta un instant sans répondre.

— Vous n'avez pas assez réfléchi, monsieur le vicomte, dit-elle enfin. Je suis la fille d'un aubergiste, et vous le fils du comte de Taverly. Entre nous, la distance rend l'amour impossible.

— Mais... voulut reprendre Raoul.

Elle l'interrompit en secouant résolument sa tête mutine ; pourtant, son cœur battait bien fort et elle avait grand'peur que Raoul ne trouvât ses raisons sans réplique.

Mais elle fût vite rassurée, car le jeune homme s'écria avec feu:

— Ah ! si je vous aimais Maguelonne, rien au monde ne serait capable de me séparer de vous. Je vous le jure, je briserais tous les obstacles...

— Je vous dois la vie, monsieur le vicomte, ma reconnaissance, mon dévouement sont à vous, mais...

— Ah ! si cette reconnaissance, que je mérite à peine car, à moins d'être un lâche, tout autre eût tenté ce que j'ai fait ce soir, pouvait un jour se changer en un sentiment plus tendre, je l'accepterais de grand cœur.

Maguelonne ne répondit pas tout d'abord, puis elle reprit doucement :

— Qui sait si je vous verrai demain ?...

— Demain ! tous les jours ! Je vous en donne ma parole de gentilhomme !... s'écria-t-il. Oh ! je viendrai !... Vous avez soudain pris trop de place en moi-même, pour que je puisse

vivre sans vous voir... Je viendrai, et vous ne me refuserez pas un sourire, une parole, du bonheur pour tout un jour !...

Maguelonne avait penché la tête et, l'éclat de ses yeux voilé par ses longs cils, elle s'abandonnait à la douce volupté que faisait naître en elle la parole de Raoul. Oh ! si elle eût été l'égale du vicomte de Taverly, comme elle eut laissé échapper les paroles qui montaient à ses lèvres.

Tout à coup elle s'arracha à cette sensation enivrante. Ils arrivaient presque en face de l'auberge.

— Je vous en prie, dit-elle vivement, n'allez pas plus loin. Laissez-moi rentrer seule... Vous savez que je dois garder le secret. Je l'ai promis...

Raoul arrêta Biscotte.

Aussitôt Maguelonne se laissa glisser à terre.

— A bientôt !... à demain !... dit-elle avec un regard que le jeune homme vit resplendir dans la nuit.

Et elle s'enfuit en courant.

Raoul de Taverly resta quelques minutes, immobile, surpris de ce brusque départ, fasciné par le rayonnement des grands yeux noirs de Maguelonne, ravi par la douce promesse que contenaient ces mots : à demain !

Il entendit les voix joyeuses, les exclamations de bonheur qui accueillaient l'arrivée inespérée de la jeune fille, puis, quand tout bruit se fut éteint, il reprit, pensif, le chemin de Fontainebleau.

VIII

FOSCA INTERROGE LE DESTIN

Après le départ de Maguelonne, Ginevra eut un terrible accès de désespoir. Accoudée sur la table, sa tête appuyée sur ses deux mains, elle pleura longtemps. Les larmes filtraient à travers ses doigs et de lourds sanglots soulevaient par instants sa poitrine.

Tous ses animaux qui l'adoraient s'étaient rapprochés et se tenaient auprès d'elle, rangés en demi-cercle. La couleuvre Capy et le corbeau Ràb plus familiers, tentèrent quelques caresses, la première en s'enroulant autour de son poignet, le second en venant se poser sur son épaule, mais elle les repoussa doucement.

Longtemps elle demeura ainsi dans une sorte d'anéantissement douloureux de l'âme et du corps.

Enfin, elle releva la tête et essuya ses larmes.

— Je suis folle, dit-elle. Pourquoi pleurer, me désespérer. J'ai eu le bonheur suprême de serrer dans mes bras l'enfant... oui j'ai là, l'ardente certitude. . . l'enfant que j'appelle depuis quinze ans à cris passionnés. Elle a reçu mes baisers et j'ai encore sur ma lèvre la trace de ses lèvres. Elle est en sûreté. Elle reviendra demain. Oh! demain, si Dieu le veut, j'aurai dans mes mains une arme terrible qui me rendra maîtresse de

l'infâme que j'épie dans l'ombre. Demain sera un jour de triomphe !...

Elle s'était levée et marchait fiévreusement dans la vaste grotte. Elle se dirigea ver le lit, écarta les rideaux :

— C'est là, murmura-t-elle, qu'elle a quelques instants reposé. Je vois encore les formes de son corps. Oh ! qu'elle était belle quand, assise sur mes genoux, elle me souriait. Mon Dieu, donnez-moi la force d'attendre son retour.

Elle s'inclina pour déposer un baiser sur l'oreiller blanc qui conservait une empreinte légère, à l'endroit où la jeune fille avait posé sa tête. En se relevant, elle tenait dans sa main un objet qu'elle vint regarder à la lumière. C'était un petit ruban rouge qui avait servi à attacher les lourdes nattes brunes de la jeune fille. Ginevra le couvrit de baisers et le regarda longuement.

— Merci, Seigneur, disait-elle, ce cher souvenir rendra pour moi moins longues les heures de l'attente et adoucira, sanctifiera, cette atmosphère de haine et de vengeance qui m'entoure.

— Haine ! vengeance !... continua-t-elle, en faisant disparaître dans son sein, comme si elle craignait que ces mots n'en ternissent la pureté, le chaste souvenir laissé par Maguelonne. Oui, la vengeance approche à grands pas, je la sens, je la tiens !... Il faut qu'elle soit aussi horrible que le crime même. Je l'ai juré !...

Elle s'interrompit pour dire :

— ...Et Orlando qui ne revient pas... Leur serait-il arrivé quelque malheur sur leur route. J'ai peur... Non, pourtant, Taverly est brave. Orlando est d'une force et d'une audace qui défient tout danger...

Elle revint vers la table, et jeta un coup d'œil sur le parchemin étalé.

— Ces papiers ne disent rien encore, dit-elle en les écar-

tant de la main Oui, mais demain j'aurai les autres. Il me les faut. Les aurai-je? Le destin m'a déjà dit : oui ! Le dirait-il encore ? Essayons.

— Mais, n'est-ce pas tenter le ciel ?

Elle demeura pensive.

— Ce qui doit arriver est immuable, murmura-t-elle enfin. Chercher n'est pas un crime. Je veux savoir.

Puis d'une voix sombre :

— Je ne suis plus Ginevra maintenant, je suis la Fosca.

Et, cette résolution prise, elle enleva les papiers épars sur la table et, avec de la craie taillée en triangle, elle retraça les lignes à demi effacées d'un grand carré qui en couvrait presque toute la surface. Ce carré était divisé en soixante-quatre cases, comme un damier. Quand ce fut fait, elle prit un petit sifflet pendu à son cou par une chaîne d'or et en tira un son aigu. Tous les animaux, qui s'étaient rangés sur un coin de la table, s'agitèrent en fixant sur leur maîtresse leurs yeux pénétrants.

Elle, droite, impérieuse, la pupille dilatée, les inondait des effluves de son regard. Sous la puissance magnétique, la tension de volonté infuse dans ses yeux flamboyants, ils semblaient mal à l'aise, craintifs, palpitants.

Soudain elle leva sa main droite en l'air.

A l'instant, le chat noir s'élança par sauts, sans poser les pattes et sans laisser traîner sa queue sur les lignes blanches de la craie, et vint se pelotonner dans la case du milieu où il resta immobile, les oreilles droites et ses yeux jaunes lumineux ; la chauve-souris et la chouette gagnèrent les extrémités les plus voisines du carré tandis que les deux corbeaux prenaient leur essor et venaient s'abattre sur la pointe des deux autres angles.

Capy, la couleuvre, avait lentement rampé jusqu'auprès de sa maîtresse et elle attendait un ordre, le cou gonflé, tout de

son long étendue, faisant parfois sortir, de la gueule entr'ouverte, sa langue bifide.

La Fosca passa sa main gauche sur la tête plate de la couleuvre.

— Allons, va, Capy, lui dit-elle.

Le reptile se mit aussitôt en marche, tourna l'angle où la chauve-souris se tenait immobile, longea un instant le carré et finit par pénétrer dans l'intérieur.

Fosca, anxieuse, suivait sa marche de ses yeux ardents. Lorsque la couleuvre avait traversé une case, elle mettait avec la craie un large point blanc au milieu. Capy ne traversait jamais de nouveau une case ainsi marquée.

Cette scène, au milieu de la nuit, dans cette vaste grotte, à peine éclairée malgré les six bougies du candélabre, avec ce silence; cette femme de haute taille, dont la tête blanche illuminée par ses yeux brillants de fièvre se détachaient étrangement au-dessus de sa longue robe noire; ces animaux lugubres, immobiles autour et au milieu de ce carré magique avec ce reptile qui rampait lentement de case en case, tout ce spectacle avait un caractère fantastique qui eût glacé d'effroi les âmes faibles et superstitieuses.

Cependant à mesure que la couleuvre avançait dans sa marche tortueuse, une inquiétude qui allait s'accentuant se peignait sur les traits de Fosca. Sa respiration devenait précipitée, une expression de terreur envahissait son pâle visage et, lorsque le reptile sortit du damier, elle eut un gémissement sourd et se laissa tomber désespérée dans son grand fauteuil.

— Dieu ! s'écria-t-elle les yeux fixés sur le carré, le destin, jusqu'ici favorable, tournerait-il contre moi au dernier instant ?

Le damier était partout étoilé de points blancs, marquant le passage de la couleuvre, excepté dans les quatre cases contigües à celle du milieu où se tenait le chat noir. C'était cette

omission de Capy, la croix ainsi dessinée, qui épouvantait si fort la magicienne Fosca. Il eût fallu, pour que le destin fût entièrement favorable à ses projets, que la couleuvre passât dans toutes les cases du damier.

— Aurait-il pénétré mes desseins ? disait-elle avec angoisse. Connaîtrait-il ma présence si près de lui ? Oh ! non, c'est impossible ! Dieu ne voudrait pas toujours entourer ce monstre de sa protection. Pourtant la réponse du destin est là, évidente, écrite devant mes yeux. Douter serait une folie... Le danger s'écarte de lui et se retourne vers moi... Et Orlando qui ne revient pas... Je veux savoir encore.

Elle se releva avec une nouvelle énergie. Un coup de sifflet fit reprendre leurs places aux lugubres animaux. Fosca caressa plus longuement la couleuvre qui, sur un ordre impérieux, partit en se hâtant davantage. Comme la première fois, après avoir hésité, Capy pénétra dans le carré, du côté de la chauve-souris.

— La nuit me sera favorable ! murmura Fosca, penchée sur la table.

Elle plaçait une étoile à côté du point qui s'y trouvait déjà, sur la trace sinueuse de la couleuvre. Fosca était encore plus enfiévrée, plus anxieuse, qu'à la première tentative. Plus longtemps aussi l'espoir brilla dans ses yeux. Capy avait traversé les quatre cases restées vides dans sa marche précédente.

— Oh ! dit la magicienne, tant mieux ! ma vengeance l'atteindra. Mais quand ?

C'était cette réponse qu'elle attendait fébrilement.

Mais lorsque la couleuvre sortit du damier, Fosca eut un geste de désespoir. Deux cases n'avaient pas d'étoiles : Celles devant lesquelles se tenaient les deux corbeaux.

— Ce ne sera pas dans la journée de demain ! s'écria-t-elle avec douleur. Et pourtant Orlando m'a assuré que le message

était entré au château de Saint-Louis. C'est demain qu'il me faut ces papiers. C'est demain que je veux pénétrer cette trame et en faire ma vengeance. Les aurai-je? Cette question m'effraye. Interrogeons encore. La dernière fois. Si le destin dit non, je suis perdue. Tout s'écroule autour de moi.

Pour la troisième fois, la couleuvre parcourut le damier, mais lentement, avec effort. Elle semblait exténuée, laissant un sifflement plaintif s'échapper par intervalles, mais le regard de Fosca était sur elle et toujours elle avançait. Quand ce fut fini elle s'enroula en rond et resta sans mouvement.

Cette fois Fosca laissa échapper un cri de joie. Capy avati traversé toutes les cases sans en oublier une.

— Ah ! enfin ! s'écria-t-elle. C'est écrit ! Il n'échappera pas. Mais l'avenir est plein de menaces ; la luttte sera terrible. Qu'importe ! j'emploierai toute ma force, toute ma puissance, toute ma haine. Il faut à tout prix assurer un bonheur calme et pur à ma fille, maintenant qu'elle est retrouvée. . .

Elle répéta à demi-voix avec un sentiment de bonheur indicible :

— Ma fille ! . . . ma petite Régine ! . . . Régina ! . . ,

Puis s'arrachant à cette douce pensée.

— Pourquoi Orlando tarde-t-il autant? dit-elle avec inquiétude.

— Me voici, maîtresse ! répondit la voix du serviteur.

— Ah ! enfin, pourquoi as-tu tant tardé ? demanda Ginevra en se tournant à demi vers Orlando qui s'avançait vers elle.

— Parce que j'ai veillé.

— Quoi ! l'enfant aurait-elle couru quelque danger ?

— Non, mais vous, peut-être.

— Moi ! est-ce que nous aurions été trahis ?

— Trahis, non, mais épiés, découverts.

— Découverts ! Mais alors nous sommes perdus. Oh ! le destin ne mentait donc pas.

— Je ne crois pas que nous soyons en péril, maîtresse, répondit Orlando, avec assurance. J'ai pris toutes mes précautions pour cela. Quatre des nôtres veillent aux alentours de l'entrée connue de la grotte. Ils suffiraient à interdire le passage à des milliers d'ennemis. Et puis, nous avons le passage secret.

— Mais pourquoi toutes ces précautions... Qui te fait croire...?

— Ceci. En revenant seul d'accompagner les jeunes gens, à une centaine de pas d'ici, j'entends du bruit derrière une roche. Je m'élance et j'aperçois un homme qui s'enfuit dans la nuit. Je me mets à sa poursuite, mais l'obscurité trop grande le dérobe à mes yeux.

— Peut-être quelque braconnier.

— Non, j'ai fait le signal à l'aide duquel ils se reconnaissent, il n'a pas répondu. Ah ! si j'avais eu avec moi l'un des chiens de Roland, cet espion n'eût pas couru loin.

— Il se peut que ce soit un vagabond étranger à ce pays, quelque voyageur égaré. Impossible que notre retraite soit connue, depuis deux mois à peine...

— Quoi qu'il en soit, cette rencontre m'a donné pour vous quelque inquiétude, et j'ai couru chercher quatre fidèles parmi ceux qui veillent aux alentours du château de Saint-Louis. Je crois maîtresse, qu'il serait sage de changer de retraite dès demain, à la nuit.

— Nous verrons. Rien ne presse... répondit Ginevra, qui ne voulait pas s'éloigner avant quelques jours de l'auberge de la Belle-Hôtesse. Maguelonne avait promis de revenir.

— Si nous voulons lutter avec Monpelas, dit gravement Orlando, il faut nous maintenir insaisissables.

— Je le sais, répondit Ginevra avec un éclair de haine dans les yeux, aussi je sacrifierai tout, même mon cœur, car une fois que je le tiendrai en mon pouvoir, rien n'arrêtera ma volonté.

— Eh bien? continua-t-elle, le messager est venu?

— Oui, maîtresse, aujourd'hui, à trois heures, il entrait au château de Saint-Louis.

— Quand crois-tu qu'il reparte?

— Demain dans la journée.

— Il ne vous échappera pas?

— Non, le piège est bien tendu, j'en réponds.

— Prends garde! le destin dit que la lutte sera longue et que seulement dans la nuit...

— Pourtant, maîtresse, nous serons vingt contre lui, dont six à cheval.

— Si le Monpelas se doutait du piège et qu'il le fît partir par quelque passage secret?

Orlando réfléchit quelques secondes.

— Ce serait la première fois, dit-il enfin. Et puis, il lui faudrait bien regagner la grande route, alors je me lancerais à sa poursuite. Quant à deviner le piège, il faudrait un miracle, car ce soir seulement j'ai placé mes hommes, et vous savez comme ils sont prudents et habiles.

— Oh! si tu réussissais, Orlando!...

— Je réussirai, maîtresse, n'ayez aucune crainte.

— Le ciel t'entende!

— Reposez en paix, maîtresse.

— J'essaierai... Bonne nuit, Orlando!

Et pendant qu'Orlando se retirait dans la première grotte, Ginevra murmurait:

— Et, pourtant, le destin m'a dit que la lutte serait longue et terrible. J'ai peur de demain!

IX.

COMMENT RAGUIBUS ET CARADOS FURENT ÉVEILLÉS ; COMMENT ILS SORTIRENT DE L'AUBERGE DE LA BELLE-HÔTESSE ET COMMENT ILS ENTRÈRENT AU CHATEAU DE SAINT-LOUIS.

Lorsque l'horloge de l'auberge de la Belle-Hôtesse sonna huit heures du soir, maître Annibal Cocquenpot qui depuis longtemps donnait des signes visibles d'inquiétude — déjà il avait été regarder silencieusement au moins une dizaine de fois sur la route, puis au fond du petit jardin derrière l'auberge, — maître Annibal Cocquenpot s'en vint tout déconfit trouver sa petite femme.

— Mathurine, lui dit-il, Maguelonne ne revient pas !

— Où diable la petite folle est-elle encore allée courir?

— Si je le savais, j'irais vite au-devant d'elle. Mais il commence à se faire tard, la nuit vient. S'il lui était arrivé malheur dans le bois ?

— Voilà ce que c'est, monsieur Cocquenpot, répliqua aigrement Mathurine ; si, au lieu de souffrir tous ses caprices, toutes ses extravagances, vous la grondiez une bonne fois.

— Pourquoi ne le faites-vous pas, madame Cocquenpot?

— Moi, c'est différent, ce n'est pas à la femme à se montrer

énergique, à imposer sa volonté. A quoi servirait donc l'homme dans une famille?

— Pourquoi, Mathurine, ne proclames-tu ce principe d'autorité que lorsqu'il y a quelque besogne désagréable à faire? Tu cries pourtant assez fort toute la journée contre tout le monde ; pourquoi ne dis-tu jamais rien à Maguelonne ?

— Allons ! ferme ! M. Cocquenpot, s'écria Mathurine, en changeant de terrain avec la déloyauté de discussion qui est le tactique ordinaire des femmes, dites tout de suite que je ne suis bonne qu'à faire du tapage inutile. Pourtant si votre auberge prospère, si les chalands abondent, si les voyageurs aiment mieux s'arrêter ici qu'à Melun ou qu'à Fontainebleau, ce n'est certes pas à votre cuisine seule que nous le devons. Il semblerait, à vous entendre, que sans vous rien ne marcherait, que vous êtes tout et que nous ne sommes rien ! Qui est-ce qui achète les provisions ? Qui est-ce qui règle tout, ordonne tout, prépare tout, utilise tout? Qui est-ce qui fait argent comptant de mille choses que vous laisseriez perdre pendant que vous vous gobergez devant votre fourneau ou que vous allez faire la roue près des gentilshommes ? Allons ! répondez, M. Cocquenpot !...

Et Mathurine essoufflée, toute rouge, s'arrêta en lançant un regard d'indignation au malheureux Cocquenpot, tout abasourdi par cette avalanche de paroles.

— Mais qui diable te parle de tout cela ! répondit-il en faisant un geste de désespoir. Ah ! je sais bien que contre moi tu trouveras à dire pendant huit jours sans t'arrêter. Mais à Maguelonne, c'est autre chose...

— C'est autre chose? Tenez, monsieur Cocquenpot, vous êtes une bête...

Annibal reçut sans sourciller cette grosse injure.

— Si la petite nous aimait bien, continuait Mathurine, est-ce qu'elle nous laisserait dans des transes pareilles ? est-ce

qu'elle s'en irait courir dans les bois jusqu'à la nuit, quand on voit rôder dans le pays des figures patibulaires comme celles de ces deux mendiants qui sont entrés ici ?

— A propos ! interrompit l'aubergiste, enchanté de trouver un expédient pour détourner la conversation, ils sont encore là.

— Eh bien ! ils n'y resteront pas longtemps. Il est l'heure de faire déguerpir ces deux grands escogriffes !

Et Mathurine, de fort mauvaise humeur, à cause de l'absence de Maguelonne et de la discussion précédente, se dirigea vers le petit retrait où Raguibus et Carados faisaient béatement leur somme.

Carados n'avait pas bougé, seulement Raguibus tombé sur le ventre avait fini par se retourner sur le dos.

Mathurine hésita un peu, en voyant leurs profils farouches, mais elle voulait prouver à Cocquenpot qu'elle avait plus d'énergie et de résolution que lui. Elle s'avança vers Carados, le saisit par l'épaule et le secoua en lui criant aux oreilles :

— Eh ! l'homme ! Hé ! messire !...

— Cornes du diable ! mugit Carados en se démenant furieusement, laissez-moi dormir.

— Mais vous ne pouvez pas dormir ici, reprit Mathurine d'une voix glapissante et en le secouant d'un autre côté. Soyez raisonnable. Voilà qu'il est bientôt neuf heures !

— Hein ? cria Carados en se levant d'un bond. Vous dites neuf heures ?

— Oui, neuf heures ! affirma Mathurine qui s'était reculée avec effroi.

— Pécaïre ! il n'y a pas de temps à perdre !

Et Carados ragrafait précipitamment sa flamberge et cherchait partout son feutre.

— Mais où diable est donc mon noble ami ? disait-il tout en cherchant.

— Là, sous la table ! lui dit Mathurine en désignant du doigt Raguibus étendu.

— Diavolo! fit Carados, le compère est en bonne position. Je crois qu'il oublierait facilement l'heure, lui aussi.

Il se baissa avec effort, — les fumées de leur joyeux déjeuner n'étaient pas encore totalement dissipées ; — il saisit Raguibus par les épaules, le tira de dessous la table et le remit sur ses jambes. Il retrouva son chapeau du même coup, car M. le chevalier de Brisemolle avait les pieds embarrassés dans cet honorable couvre-chef.

— Raguibus, mon petit, lui criait Carados, réveille-toi donc, il est l'heure.

— L'heure de devenir honnête homme ! répondit mollement l'ivrogne en entr'ouvrant un œil ; tu te trompes, mon ami, pas encore, après l'affaire.

— Mais non, pas cela, tu sais bien qu'il nous attend à dix heures. Il faut partir.

— Eh bien ! qu'il nous attende, moi je suis bien là, déclara Raguibus en refermant son œil.

Carados se pencha et lui dit à voix basse dans l'oreille :

— Tu ne comprends donc pas ?... Lui ! Monpelas.

Raguibus eut un hoquet convulsif ; il se redressa en écarquillant les yeux. Puis, sans mot dire, il reboucla son ceinturon, coiffa l'un des feutres défoncés, sans bien distinguer si c'était le sien, et se dirigea vers la porte. Carados arbora l'autre coiffure et le suivit.

Ils dégringolèrent tous deux les marches du perron, et se heurtèrent à maître Cocquenpot qui venait encore une fois de regarder sur la route. Ils lui firent tous deux une fort belle révérence, et Carados le retint par le cordon de son tablier en lui disant :

— O toi, le meilleur de tous les aubergistes, le plus divin de tous les cuisiniers, mets le comble à tous les bienfaits ré-

pandus dans notre estomac en nous indiquant de quel côté se trouve Fontainebleau.

— Par là ! dit brusquement Cocquenpot en désignant la direction d'un geste bourru.

Et il s'échappa en maugréant, désespéré de ne pas voir revenir Maguelonne.

— Puisque c'est par là, dit Carados, en prenant le bras de Raguibus, nous allons bientôt trouver le château de Saint-Louis. Marchons !

Mais, avant de tourner le dos à l'auberge, Raguibus s'arrêta.

— Attends un instant, ô ingrat, dit-il solennellement à Carados.

— Qu'y a-t-il encore ? fit celui-ci étonné.

— Fais comme moi, ôte ton chapeau.

— Qu'est-ce que cette cérémonie ? Raguibus, mon bon, perds-tu la tête !

— Ote ton chapeau, te dis-je.

— Voilà !

Et Carados découvrit son chef branlant, ce que Raguibus avait déjà fait.

— Maintenant, continua celui-ci, associe-toi de tout ton cœur aux paroles que je vais prononcer.

— Je m'associe, mon petit, je m'associe.

— Auberge bénie, adieu !... commença Raguibus aussi grave qu'un frère prêcheur.

— Non, ce n'est pas ça qu'il faut dire, interrompit Carados.

Et avec la même gravité et la même voix de basse-taille, il reprit :

— Auberge bénie, au revoir !

— Soit ! dit Raguibus, je ne suis pas entêté.

Il recommença :

— Auberge bénie. au revoir ! Nous emportons dans notre cœur...

— Non, interrompit de nouveau Carados, ce n'est pas encore ça. Que diable ! mon bon, il faut être logique, moi je n'emporte rien dans mon cœur, tout est là...

Et il frappait sur son ventre tendu, résonnant comme une grosse caisse.

— Carados, mon ami, fit sévèrement Raguibus, tu es un esprit grossier qui ne songe qu'aux choses matérielles. Si tu prononces un mot de plus, je ne dirai plus rien.

Carados haussa silencieusement les épaules.

— Auberge bénie, au revoir ! reprit Raguibus, de sa plus belle voix. Nous emportons dans notre cœur le doux et joyeux souvenir de ta sainte et grasse hospitalité. Toujours, entourés d'une lumineuse auréole, nous verrons resplendir dans nos meilleurs rêves le délicat gigot, la savoureuse poularde, l'omelette géante, les délicieux épinards, sans oublier le fromage digne des dieux, que nous avons noyés dans les flots rutilants de ton vin généreux !

— Sans débourser un sou ! acheva Carados, comme il eût dit : Ainsi soit-il ! à la fin d'une oraison.

Et, après ce beau discours, ils se mirent en marche toujours se tenant par le bras.

Au bout d'une vingtaine de pas, Raguibus s'arrêta :

— Je crois, Carados, mon ami, dit-il en le regardant avec sévérité, je crois que tu marches légèrement de travers.

— Raguibus, mon petit, j'allais te dire exactement la même chose. Je crois que, sans mon appui, tu ferais de singuliers zigzags.

Ils se remirent en marche, dodelinant de la tête...

A une courbe fantastique qu'ils décrivirent tous deux d'un bord de la route à l'autre, ils se regardèrent de nouveau.

— C'est le vent, mon bon, c'est ce coquin de vent! fit Carados pour tout concilier.

— Pardieu! tu as raison, répondit Raguibus convaincu, c'est ce scélérat de vent!

Pourtant, autour d'eux, pas une feuille ne remuait aux arbres, le plus léger souffle ne soulevait la poussière de la route.

Après trois quarts d'heure d'une marche pénible, Carados, qui reprenait peu à peu son sang-froid, grâce à la fraîcheur de la nuit, Carados fit arrêter Raguibus.

— Maintenant, dit-il, il faut être raisonnables et il s'agit de bien nous présenter. Nous approchons fort du château de Saint-Louis; je me reconnais un peu, car je suis déjà venu deux fois, mais, je l'avoue, pas aussi joyeusement.

— Moi, je ne me reconnais pas du tout! dit Raguibus. Il est vrai que c'est la première fois...

S'interrompant tout à coup :

— Mais il brûle, notre château de Saint-Louis!

Il venait d'apercevoir au loin l'incendie qui flambait sur le mont Saint-Germain.

Carados regarda.

— Non, dit-il, c'est de l'autre côté! Mais cela ne nous regarde pas. Le monde entier peut brûler ce soir, il faut que nous arrivions à l'heure dite. Ça, raisonnons un peu. Tu m'écoutes, Raguibus!

— Des deux oreilles.

— Sais-tu que, si nous entrons ensemble, il pourra s'étonner que nous nous connaissions. Il nous fera des questions, s'inquiètera de ce que nous nous sommes dit. Un interrogatoire à n'en plus finir.

— Ce serait en effet fort ennuyeux... et fort dangereux. On peut perdre la tête et dire des choses...

— Voici ce que je propose, continua Carados. Entrons sé-

parément comme si nous arrivions chacun de notre côté et faisons semblant d'être complètement étrangers l'un à l'autre. Tu m'entends bien ?

— Parfaitement. Tu es un grand homme, Carados, ta tête est pleine de ressources. Nous voilà tirés d'embarras. Oui, mais, qui est-ce qui entrera le premier ?

— Toi, si tu veux.

— C'est que je ne connais pas le chemin.

— Oh ! ce n'est pas difficile. Tu vas suivre encore deux cents pas la route, tu trouveras à gauche un petit chemin qui monte au milieu des arbres, tu le suivras. Au bout, une grande muraille te barrera le passage. Il y a une poterne. On nous attend : tu frappes, tu te nommes, on ouvre et c'est fini. As-tu compris !

— Oui, très bien. Je frappe, on ouvre... sais-tu bien que je commence à trembler.

— Mais, va donc, puisqu'il faut passer par ce moment-là !

— C'est égal, cela vous fait une impression désagréable. Je pars tout de même. Au revoir, Carados.

— Dans un instant, mon petit.

Et pendant que Raguibus s'en allait en marchant droit, car la crainte dissipait la dernière fumée de son ivresse, Carados s'assit philosophiquement sur le bord de la route.

Au bout d'à peu près une demi-heure, il se leva avec un soupir, et se dirigea à son tour vers le château de Saint-Louis.

X

L'HOMME AU CAPUCHON NOIR

A l'heure où Raguibus suivi de Carados pénétrait au château de Saint-Louis, le sieur de Monpelas, marquis de Sainte-Croix, était seul dans son oratoire.

C'était une grande salle nue, sombre, d'aspect sévère, sans autres ouvertures apparentes qu'une solide porte massive et deux étroites fenêtres gothiques, masquées d'un épais rideau à cette heure de la nuit, pour que la lumière de la lampe ne fût pas aperçue du dehors.

Le sieur de Monpelas était assis derrière une haute table de chêne massif, sur laquelle étaient entassés de gros in-folios à larges fermoirs de cuivre, des parchemins enroulés ; au milieu une grosse sphère terrestre piquetée çà et là d'épingles noires ; au-dessus de sa tête, accroché au mur par la colonne vertébrale, un squelette grimaçait en pleine lumière, ayant sous ses pieds cette inscription en lettres d'or :

Memento, homo, quia pulvis es !

Lui faisant face, sur la muraille opposée, un christ de bronze, grandeur naturelle, saignait mélancoliquement sur sa croix.

Au pied du crucifix, un lourd prie-Dieu de bois sculpté.

Un silence de mort régnait dans cette salle glaciale, troublé ar instants par le froissement des feuillets que Monpelas tour-ait dans le livre ouvert devant lui. Penché sur la page qu'il sait, on n'apercevait de lui que ses deux mains sèches et lanches qui soutenaient sa tête enfouie dans un large capu-hon noir.

Lorsque dix heures sonnèrent, il ferma lentement son livre t releva la tête. Quelques instants il resta songeur; puis, se evant tout à fait, il fit quelques pas dans l'oratoire et se dirigea ers l'une des fenêtres.

Son costume était étrange.

Les bottes à éperons, les chausses de velours noir, le cein-iron brodé d'argent qui supportait un long poignard au côté roit, étaient d'un gentilhomme ; mais le haut du pourpoint se ontinuait par une vaste capuche qui lui couvrait entièrement i tête. Sur le devant même, pour empêcher le regard de son-er la profondeur et de chercher le visage dans cette ombre, ne sorte de voilette épaisse, dissimulant l'ouverture, ne lais-ait libre en haut qu'un étroit espace par où l'on voyait riller deux yeux immobiles et froids comme un éclair d'a-ier.

Il souleva le rideau qui masquait la fenêtre et regarda au ehors. La réverbération rougeâtre de l'incendie qui dévorait cette heure les genévriers, les sapins et les broussailles du iont Saint-Germain, pénétra dans l'oratoire, dessinant sur le iur du fond une forme sanglante.

Monpelas regarda silencieusement quelques minutes, puis, issant retomber le rideau, il revint prendre sa place derrière amoncellement de livres et de papiers qui le dissimulaient resque complètement.

Il fit résonner un timbre.

Aussitôt la porte s'entr'ouvrit et la tête d'un valet passa dans entre-bâillement.

— Que l'on prévienne messire Landry, dit Monpelas, je veux lui parler.

— Monseigneur, répondit humblement le valet, messire Landry fait en ce moment une ronde autour du château.

— Alors, aussitôt qu'il sera arrivé.

— Monseigneur... reprit le valet.

— Qu'est-ce encore ?

— Il y a là Rivol, qui voudrait vous rendre compte,..

— Rivol ? déjà ! qu'il vienne !

Le valet se retira et quelques secondes après un homme pénétrait doucement dans l'oratoire avec force salutations, la porte soigneusement refermée.

Cet homme, grand, mince, à la figure blême, rusée, cauteleuse, glissa avec une souplesse féline, jusqu'à trois pas de la table où se tenait Monpelas. Arrivé là, il fit une dernière révérence et attendit silencieusement, son regard terne fixé à terre.

— Eh bien ! Rivol, demanda le maître, qu'y a-t-il ? Pourquoi as-tu abandonné ton poste ?

La voix de Monpelas était dure, brève, impérieuse ; sortant des profondeurs de cette capuche mystérieuse, elle avait un timbre voilé, une résonnance assourdie, qui impressionnait désagréablement.

— Monseigneur, j'ai des choses très graves à vous dire, répondit Rivol, et j'ai pensé qu'il valait mieux vous en instruire sans retard.

— Parle vite, alors, je t'écoute.

— Aussitôt la première ombre de la nuit, j'étais couché à vingt pas du sentier, derrière une roche qui me dissimulait. Je voyais l'entrée de la grotte que j'ai découverte, et que je dois étroitement surveiller d'après vos ordres. A peine étais-je là depuis une demi-heure, que deux hommes s'avancèrent dans le sentier. Le premier était certainement étranger au pays, taille

noyenne, longue barbe noire, aspect énergique. L'autre, je le 'econnus. C'était Roland, un jeune braconnier des Hautes-Loges. Il avait ses quatre grands chiens derrière lui. Je cou-'ais un danger terrible, car les maudites bêtes me flairaient lans l'obscurité, et si elles se fussent jetées sur moi ..

— Après ? dit durement Monpelas.

L'espion Rivol resta un moment interdit par cette interruption. Elle lui prouvait que ses transes et ses terreurs intéressaient peu on maître.

— Heureusement, reprit-il, les deux hommes étaient enga-gés dans une conversation sur la chasse au sanglier et Roland mposa silence à ses chiens, croyant sans doute que la présence le quelque gibier dans les broussailles provoquait leurs gro-gnements. Ils passèrent.

Devant l'entrée de la grotte, ils firent une halte assez ongue. Je ne les voyais plus dans la nuit, mais, en prêtant ittentivement l'oreille, j'entendais quelques mots de leur con-'ersation : il était toujours question de chasse.

Soudain les chiens de Roland eurent de nouveaux gro-gnements de menace, j'entendis une nouvelle voix. Puis plus ien.

Alors avec mille précautions, je m'approchai de l'entrée de a grotte. Plus personne dans le sentier, seulement, attaché à a branche d'un arbre, il y avait un cheval. Un cheval très fin, très élégant, très bien harnaché ; évidemment la monture d'un gen-ilhomme. Je pensai que son propriétaire devait être entré dans 'intérieur de la caverne et que, ne l'ayant pas vu entrer, je levais le voir sortir. Je me mis en observation à quelque dis-ance et, bien caché, j'attendis.

Je ne m'étais pas trompé, au bout d'une heure, un bruit le pas, dans le sentier, attira toute mon attention. Je vis d'a-bord paraître l'homme à la grande barbe, le compagnon de Roland; puis un jeune homme, un gentilhomme que je n'ai

jamais vu à Fontainebleau. Ce dernier marchait à la tête du cheval que j'avais examiné précédemment et causait fort tendrement avec une jeune fille assise sur la selle. Cette jeune fille, je la connaissais, et je fus fort étonné de la voir en pareil lieu, à pareille heure et en pareille position. C'était Maguelonne, la Belle-Hôtesse.

Monpelas bondit sur son siège.

— Maguelonne, as-tu dit? l'as-tu bien vue? Ne t'es tu pas trompé?

— Je suis absolument certain de ce que j'ai vu, monseigneur, c'était Maguelonne.

Monpelas resta un moment silencieux. Il avait fallu que sa surprise fût bien grande pour lui avoir arraché une exclamation, mais elle n'eut que la durée d'un éclair et il reprit de sa voix calme et brève :

— Et ces trois personnes sortaient de la grotte même ?

— Il était impossible, monseigneur, qu'il en fût autrement.

— Et que disait le jeune homme à Maguelonne ?

— Il parlait fort doucement et je n'ai entendu que ces deux lambeaux de phrases : « La flamme montait... C'est Biscotte qui nous a sauvés. » J'ai cherché longtemps une explication à ces paroles. La plus raisonnable est d'admettre qu'il parlaient d'un danger couru ensemble, peut-être dans l'incendie qui brûle toujours sur le mont Saint-Germain.

— Bien ! interrompit Monpelas, ceci me regarde. Est-ce là tout ?

— Non, monseigneur, continua plus lentement Rivol. J'étais resté à tout hasard à mon poste d'observation, lorsque trois quarts d'heure environ après le passage de Maguelonne (accompagnée du jeune gentilhomme, et tous deux guidés dans le sentier par l'homme à la grande barbe, le compagnon de Roland) un pas rapide se fit entendre. C'était le conducteur qui

revenait. Je m'enlevai sur les deux mains pour voir par-dessus la roche, afin de bien me rendre compte comment il rentrait dans la grotte, malheureusement mon pied glissa sur la pierre, et je retombai avec bruit ; il se retourna brusquement et s'élança de mon côté. Je m'enfuis, ne voulant rien compromettre. Il me poursuivit quelques instants dans la nuit, mais j'ai de bonnes jambes, je lui échappai et je suis venu vous avertir...

— C'est une grande maladresse, Rivol, d'avoir ainsi donné l'éveil, dit Monpelas avec un geste de colère.

— Monseigneur, balbutia l'espion, la position était difficile, dangereuse et...

— Soit ! interrompit Monpelas, mais souvenez-vous qu'il y a parfois des maladresses qui sont pires que des trahisons. Vous n'oubliez pas que remis entre les mains de M. le lieutenant criminel, vous avez assez de méfaits sur la conscience pour mériter tout au moins la pendaison.

— Monseigneur... supplia Rivol, courbé en deux.

— Allez, et gagnez mieux votre argent !

L'espion sortit à reculons. Son visage blême avait une teinte cadavéreuse et de grosses gouttes de sueur l'inondaient.

Comme il ouvrait la porte, Monpelas lui dit encore :

— Rivol, messire Landry va se rendre ici. Vous attendrez sa sortie et il vous comptera cent pistoles, pour vous engager à mieux faire.

L'espion disparut en balbutiant des remerciements joyeux.

Monpelas resta seul :

— Ah ! disait-il, les dents serrées. Plus aucun doute, c'est la Ginevra qui revient mystérieuse et menaçante. Malheur à elle ! Comment a-t-elle pu deviner Maguelonne ? Quel est ce cavalier qui accompagnait la jeune fille ? Je saurai toutes ces choses.

Après un instant de réflexion :

— Il est heureux pour moi, ajouta-t-il, que ce Rivol soit parvenu d'abord à découvrir cette grotte suspecte et ensuite à surprendre Maguelonne en sortant la nuit.

Soudain, il eut un rire effrayant.

— Ah ! madame la marquise de Puycerdac, vous n'avez pas abandonné vos projets de vengeance. Je vous ai brisée lorsque j'étais faible et chétif ; maintenant je suis fort, puissant, et vous osez m'attaquer la première. Malheur à vous, je suis sur mes gardes et je veille.

En ce moment, deux coups légers furent frappés à la porte.

— Entrez, messire Landry, dit Monpelas.

Un homme de haute taille s'avança en faisant résonner ses éperons. C'était un homme de guerre, longue épée, longue moustache, geste tranchant, rude visage.

— Messire Landry, demanda Monpelas, de combien d'hommes pouvez-vous disposer au château ?

— Soixante. Bien armés et bien équipés, Monseigneur.

— Ce n'est pas assez. Augmentez-les d'une quarantaine avant demain soir.

— Bien, monseigneur. Je trouverai à Fontainebleau autant d'aventuriers qu'il m'en faudra.

— Dites-moi, Landry, continua Monpelas, cet incendie qui brûle sur le mont Saint-Germain ne fait courir aucun risque au château de Saint-Louis ?

— Aucun, monseigneur ; pour arriver jusqu'ici, il lui faudrait traverser d'abord la route, puis ensuite les trois fossés que j'ai fait creuser depuis la base de la butte jusqu'au pied des murailles du château.

— Rien de suspect dans les environs ?

— Je viens de faire ma ronde, rien, monseigneur ; tout est

tranquille. J'en ferai d'ailleurs une seconde à minuit et une troisième à quatre heures.

— Faites meilleure garde que jamais, messire Landry.

— Quelque danger nous menacerait-il ?

— Peut-être. Veillez.

— Je veillerai, monseigneur.

Il y eut un moment de silence, puis Monpelas reprit :

— M. de Cayrol se repose de ses fatigues ?

— Oui, monseigneur.

— Il pourra repartir demain dans la journée ?

— Il l'espère.

— Bien.

— Messire Landry, continua Monpelas, en changeant de conversation, vous compterez à Rivol cent pistoles de suite. Il les a gagnées. Les deux hommes, mandés par moi, sont-ils arrivés ?

— Oui, monseigneur, le premier est entré au château à dix heures moins le quart et le second à dix heures un quart.

— A si peu de distance l'un de l'autre ? C'est être singulièrement exacts.

— Ils attendent dans la salle basse, reprit Landry, Ils paraissent ne pas se connaître et se tiennent aux deux extrémités de la pièce, pourtant ils ont passé toute la demi-journée ensemble.

— Comment cela ? interrompit Monpelas.

— L'André, le colporteur, un garçon qui s'acquitte fort bien des petites commissions dont on le charge, les a vus entrer tous deux en même temps au cabaret de la Belle-Hôtesse. Je dois vous dire qu'ils sont dans un piteux état ; leurs guenilles ne tiennent plus après eux. Alors Maguelonne, la rieuse enfant que l'André surveille particulièrement suivant vos ordres,

s'est bruyamment moquée de leurs mines et de leurs haillons. Son rire a attiré l'attention de cinq gentilshommes qui déjeunaient. Je pourrai, monseigneur, vous dire leurs noms...

— Je vous les demanderai peut-être... Continuez,

— Ces gentilshommes ont accablé de plaisanteries les deux pauvres diables — Raguibus et Carados, ce sont les noms qu'ils m'ont donnés en entrant. — Ces deux derniers ont pris en fort mauvaise part le sarcasme des jeunes gens ; ils ont tiré l'épée et il s'en est suivi un grand combat. Deux des gentilshommes ont été légèrement blessés, mais Raguibus et Carados allaient succomber sous le nombre, lorsqu'un nouvel arrivant a fait cesser la bataille. Celui-là c'est nommé très haut, c'est le vicomte Raoul de Taverly.

— Taverly ! exclama Monpelas avec un tressaillement imperceptible.

Puis d'une voix calme :

— Continuez Landry...

— D'après les conseils de ce jeune homme, la querelle s'est apaisée et les gentilshommes ont repris leur déjeuner avec le nouveau venu. Ils avaient en même temps ordonné à Cocquenpot de servir leurs maigres adversaires, de sorte que Raguibus et Carados ont déjeuné ensemble. Ils ont dû vider nombre de bouteilles, car seulement vers neuf heures du soir ils sortaient de l'auberge aux trois quarts ivres. L'André les suivait par derrière. A deux cents pas de Saint-Louis, ils se sont concertés. Raguibus est parti seul et est entré seul au château. Carados a attendu une demi-heure, sur le bord du fossé, puis il a fait comme l'autre. Maintenant, ils affectent de ne pas se connaître.

— Vous me les enverrez, dit Monpelas, je veux avoir le mot de cette comédie. Maintenant, l'André vous a-t-il dit à quelle heure ces jeunes gentilshommes étaient sortis de l'auberge ?

— Vers sept heures.

— Et Maguelonne, quelle était son attitude ?

— Une heure avant le départ des gentilshommes, Maguelonne s'était enfuie dans les bois. Depuis ce moment, elle n'a pas reparu à l'auberge. Cocquenpot et sa femme sont dans une grande inquiétude. L'André est retourné et observe dans les environs de l'auberge,

— S'il rentre cette nuit, vous viendrez m'avertir de ce qu'il aura de nouveau découvert. Allez, messire Landry, et veillez.

L'homme de guerre se retira en saluant.

Monpelas murmurait avec une colère froide et une inquiétude croissante :

— Tout ceci est étrange. Je pressens un danger. Est-ce que cette Ginevra serait plus redoutable que je ne le pensais ? Le jeune vicomte de Taverly saurait-il le secret de cette femme et s'associerait-il à sa vengeance ? Pourquoi Maguelonne était-elle pendant la nuit à la grotte habitée par Ginevra ? Le cavalier qui l'accompagnait serait-il Raoul de Taverly ? Ah ! il me faudra des réponses à toutes ces questions. Imprudents ! Téméraires ! vous venez réveiller le tigre dans son antre !...

Il s'interrompit. On grattait à la porte.

Le capitaine Landry rentra.

— Monseigneur, dit-il, l'André vient d'arriver. Passé dix heures, Maguelonne est rentrée à l'auberge. Elle était en croupe d'un cavalier. Ce cavalier était Raoul de Taverly. Tandis que Maguelonne pénétrait dans l'auberge, le gentilhomme reprenait le chemin de Fontainebleau.

Congédié par un geste du maître, Landry sortit.

Monpelas gardait un silence farouche. Dans l'ombre de son capuchon, ses yeux étincelaient.

— Les faits se confirment, dit-il lentement. Rivol et l'André ont bien vu.

Puis relevant la tête avec résolution :

— Demain ! ajouta-il, je ferai enlever Maguelonne. Ce sera un danger de moins !

XI

SAINT RAGUIBUS ET SAINT CARADOS PASSENT UN VILAIN QUART D'HEURE.

Lorsque le capitaine Landry vint annoncer d'un air narquois à MM. Raguibus et Carados que le marquis de Sainte-Croix les attendait, les deux pauvres diables se levèrent en tremblant et suivirent le valet chargé de les introduire. Ils restèrent quelques instants devant la porte de l'oratoire, sans que l'un ou l'autre se décidât à entrer le premier. Il fallut prendre une résolution héroïque et ils pénétrèrent tous deux de front.

Le valet referma la porte derrière eux.

Courbés à terre dès le premier pas, leurs feutres défoncés de la main droite, ils s'avancèrent au hasard dans cette grande salle nue. Quand ils redressèrent humblement leurs longues échines, ils étaient devant le grand christ de bronze.

Ils saluèrent.

Se retournant aussitôt avec inquiétude, ils aperçurent, devant leurs yeux, le squelette accroché à la muraille.

Ils saluèrent de nouveau.

Puis se redressant tout à fait, ils parcoururent des yeux l'oratoire.

Carados poussa Raguibus du coude :

— Nous sommes seuls, lui dit-il à voix basse.

— Oui, mais il va venir, répondit Raguibus. Ne bougeons pas. Le moment terrible n'est pas encore passé.

— Raguibus, mon petit, je me sens froid au cœur.

— Carados, mon tendre ami, je défaille.

Et ils demeurèrent immobiles, tête nue, à demi courbés, ayant l'air contrit, le regard modestement baissé, de deux bons moines récitant leurs patenôtres quand on les regarde.

Tout à coup, ils firent un tel haut-le-corps de frayeur qu'ils manquèrent tomber à la renverse.

Une voix, bien connue s'était élevée près d'eux et ils avaient aperçu, derrière l'amoncellement de livres qui couvraient la table près de laquelle ils se trouvaient, le sommet du capuchon noir de M. de Monpelas.

— Eh bien! drôles, avait dit la voix, que faites-vous là ?

— Monseigneur !... balbutia Raguibus.

— Monseigneur !... gémit Carados.

Et leurs têtes effarées disparurent entre leurs genoux tremblants.

— Avez-vous exécuté mes ordres? voyons, répondez !

— Ponctuellement, monseigneur ! affirma Raguibus.

— Religieusement, monseigneur, déclara Carados.

— Vous avez quitté, Raguibus, Nantes, et Carados, Pau, aussitôt avertis par le moine chargé de ce soin ?

— Oui, monseigneur, dirent ensemble Raguibus cramoisi et Carados blême.

— Vous êtes tous deux des effrontés coquins, s'écria Monpelas en les terrifiant d'un geste. Toi, Raguibus, tu ne quittas Nantes que le jour suivant, après avoir dévoré pendant la nuit les cinquante pistoles remises par le moine. Carados a agi de même. Or ça, misérables, vous croyez donc pouvoir me trom-

ır et vous jouer de moi impunément ? Vous devriez pourtant
.voir que ma colère est terrible ; pourquoi l'affrontez-vous
'ec aussi peu de réflexion ?

Les deux pauvres diables, atterrés, eussent voulu être à cent
eds sous terre. Ils baissaient la tête comme des victimes ré-
gnées qui n'attendent plus que le coup mortel.

— Raguibus, reprit Monpelas, vous êtes venu directement
: Nantes sans vous arrêter en route, ainsi qu'il vous l'était
'escrit ?

— Oui... monseigneur, murmura le malheureux d'une voix
ouffée.

— Et vous ne connaissez pas cet homme, ajouta-t-il en dé-
gnant Carados, vous le voyez ici-même pour la première fois?

Raguibus hésitait, balbutiait. Il allait peut-être tout dire,
rsque Carados, plus à l'aise parce qu'il n'était interrogé qu'en
cond, lui marcha sur le pied pour lui recommander le si-
nce, croyant bien faire. Et puis, il tenait à son idée.

— Non, monseigneur, je ne le connais pas, s'écria Raguibus
ut d'une traite. C'est la première fois que j'ai l'honneur de
e trouver en sa présence.

— Et vous, Carados, continua Monpelas, vous n'avez jamais
. rien de commun avec Raguibus ?

— Rien, monseigneur, répondit Carados avec une superbe
surance, sinon qu'il est aussi mal habillé que moi.

— C'est bien, dit Monpelas, mais avec un tel accent de me-
ıce que les deux misérables tressaillirent et tremblèrent de
us belle.

Monpelas avait attiré à lui une liasse volumineuse de papiers
il les feuilletait rapidement :

— Raguibus, disait-il, écoutez bien ceci : En 1580, vous
iez alors dix-huit ans, c'était au mois de juin, vous vous êtes
troduit dans la demeure de messire Remy Le Harlay, conseil-
· à la cour de Nantes, et, après avoir violé sa fille, vous l'a-

vez assassiné pour lui voler trois cents écus d'or. Pour ces trois crimes vous êtes condamné à être roué vif, ensuite brûlé et vos cendres jetées au vent.

— Oh ! monseigneur, je vous en supplie, s'écria Raguibus désespéré, ne me rappelez pas toutes ces choses. C'était... l'entraînement de la jeunesse... un sang trop bouillant.

— Six mois après... continua l'implacable Monpelas, vous avez dévalisé, avec l'aide de trois mauvais garçons dont justice a été faite, vous avez dévalisé le sanctuaire de la cathédrale de Chartres, crime de sacrilège, puni de la torture, avec amende honorable et pendaison finale.

— Monseigneur, gémit Raguibus, ce n'est pas moi qui ai ouvert le tabernacle, j'étais à la porte, je vous jure, je faisais le guet.

— Suit la liste des dix-huit meurtres, guet-apens, assassinats, commis pour le compte de M. de Mayenne et autres, dont le moindre mérite la torture et la mort.

— Hélas !... râla douloureusement Raguibus, c'est le besoin, monseigneur, c'est la misère des temps.

— Je ne parle pas, acheva Monpelas, des peccadilles commises pour votre compte, vols à main armée sur la grande route, massacres dans les guerres civiles, tueries dans les tripots, etc., cent autres choses ; mais soyez persuadé que rien n'est oublié !

— Je suis persuadé, monseigneur ; mais par pitié, de grâce ! ne me rappelez pas tout cela. J'ai assez peur tout seul quand j'y pense.

— Maintenant, maître Carados, à votre tour, continua Monpelas en prenant une autre liasse de papiers.

— Monseigneur, c'est inutile, fit résolument Carados, je connais fort bien mon compte, vous me l'avez déjà rappelé une fois. Comme Raguibus, je suis persuadé que d'un mot, d'un geste, vous pouvez m'anéantir.

— Eh ! bien alors, misérables insensés, pourquoi essayez-vous
e me tromper ? pourquoi dites-vous que vous ne vous connais-
z pas, que vous ne vous êtes jamais vus, lorsque vous avez
ıssé une partie de la journée au cabaret de la *Belle Hôtesse* en
te-à-tête ! Pourquoi ne pas m'avouer, puisque je sais tout, votre
ncontre, votre querelle avec les gentilshommes, votre ivresse,
otre sortie de l'auberge, et la comédie de votre entrée séparée
ı château de Saint-Louis, après vous êtes quittés à deux cents
ıs de la porte, sur la grande route. Qu'espériez vous donc ?
qui vouliez-vous mentir ? Ah ! gardez vos habitudes et vos
auvais instincts pour les autres ; mais pour moi qui les uti-
se et qui les paie, vous devez laisser vos pensées à nu , pas
n mot, pas un geste ne doit m'être caché. Quand vous accom-
lissez un ordre venu de moi, souvenez-vous que toujours,
ans l'ombre comme en pleine lumière, un œil à moi
ı surveille l'exécution. Vous m'avez compris, n'est-ce pas ?
Raguibus et Carados, écrasés par cette sortie virulente, ne
vaient plus où donner de la tête ; ils voyaient flotter devant
urs yeux des lueurs sanglantes, où le gibet, la roue, les
struments de torture dessinaient des ombres fantastiques.
s avaient fini par s'appuyer l'un sur l'autre espérant suppor-
r plus facilement à deux cette parole âpre et mordante qui
s glaçait d'effroi.

— Oh ! monseigneur, murmura Carados, moins éprouvé que
ıguibus et qui conservait par conséquent un peu plus de cou-
ge, ne nous accablez pas sous le poids de votre colère. Nous
mmes deux pauvres diables tout entiers à vous, de misérables
struments que vous briserez quand il vous fera plaisir; mais,
uisque vous nous avez fait venir, c'est que vous avez quelque
ission importante à nous confier Nous avons notre honneur,
ous, honneur de bandits sans doute, mais la besogne que nous
ntreprenons est de la besogne bien faite. Vous le savez, mon-
igneur, puisque déjà....

— Allons c'est bien, reprit Monpelas en s'adoucissant, si vous reconnaissez la folie de votre conduite, je vous pardonnerai.

— Notre rencontre a été toute fortuite ce soir, dit à son tour Raguibus pour ne pas demeurer en reste avec Carados; c'est le hasard qui nous a mis en présence à l'auberge de la *Belle Hôtesse*, et, si nous n'avions pas partagé les railleries de ces jeunes et joyeux gentilshommes, nous serions vraisemblablement restés étrangers l'un à l'autre. Puis, monseigneur, c'est la crainte de votre colère, de vos questions qui a fait le reste.

— Oui, c'est cela, reprit Monpelas, vous êtes de petits saints qui ne songez jamais à mal. C'est le hasard qui fait tout, c'est lui le seul coupable. Prenez garde au hasard, maîtres drôles, c'est le chemin de la potence.

Raguibus et Carados s'inclinèrent avec humilité.

— Écoutez-moi maintenant, continua le maître, j'ai besoin de vos poignards pour une œuvre hardie, un de ces meurtres qui sont parfois l'événement d'un siècle. Vous sentez-vous de taille à l'accomplir ?

— Certes, monseigneur ! affirmèrent-ils en se redressant avec un orgueil farouche.

— La récompense serait de mille henricus d'or pour chacun de vous, si vous réussissez.

Les yeux des deux misérables étincelèrent au fond de leurs orbites creuses.

— Nous réussirons ! s'écrièrent-ils avec feu.

— Qui faut-il frapper ? demanda Carados avec un sauvage empressement.

— Quand cela doit-il être fait ? fit Raguibus avec une aussi grande ardeur.

— Vous m'interrogez, je crois ? dit Monpelas avec hauteur.

Raguibus et Carados, soudain calmés, baissèrent la tête avec une soumission profonde.

— Vous serez avertis de l'heure, du lieu et des moyens quand il le faudra. En attendant, silence ! Mais, pour éprouver votre habileté et me rendre compte si vous n'avez pas perdu votre valeur d'autrefois, je vous donnerai une besogne plus facile. Il s'agit de l'enlèvement d'une jeune fille.

Ils eurent un geste de dédaigneuse insouciance et Carados à demi-voix ne put s'empêcher de dire :

— Bah ! vétille !

— Nous sommes prêts, monseigneur, déclara Raguibus.

— Ce sera pour demain soir.

— Nous nous efforcerons, monseigneur, de mériter vos éloges, par la façon délicate et adroite dont nous opérerons, insinua Carados avec son meilleur sourire.

— Je jugerai, dit Monpelas.

Puis les congédiant d'un geste hautain :

— Allez, Messire Landry vous logera et vous équipera, mais n'oubliez pas qu'à la première maladresse ou à la moindre velléité de trahison, je vous fais pendre haut et court, soit sur la grande place de Fontainebleau, soit à l'un des arbres de Saint-Louis.

— On n'oublie pas ces choses-là, monseigneur, murmurèrent les deux misérables en s'inclinant jusqu'à terre.

Puis ils sortirent l'échine courbée, mal à l'aise et tout frissonnants.

Quand ils furent dans l'antichambre, ils respirèrent à pleins poumons.

— Eh bien ! mon petit, dit Carados quand il fut un peu remis, que dis-tu de cette réception peu cordiale ?

— Nous avons fait triste figure, mon vieux Carados, mais enfin c'est passé. Je commence à me sentir mieux.

— Allons boire, Raguibus, allons boire ! Cela nous remettra tout à fait. Le capitaine de céans nous donnera bien une bouteille ou deux pour notre entrée dans ces sombres murs.

— Tu as raison, Carados, ce soir, amusons-nous et à demain les affaires sérieuses.

— Ma foi, nous demanderons quatre bouteilles, nous les avons bien gagnées.

— Oh ! oui, fit Raguibus avec soulagement et convoitise.

Et ils s'en allèrent trouver messire Landry qui voulut bien faire droit à leur requête.

— Allons boire ! s'écria Carados en emportant triomphalement dans la chambre qu'on leur avait désignée les quatre flacons remis par le sommelier du château.

— Allons boire ! répéta Raguibus en lui emboîtant le pas avec une rectitude merveilleuse.

XII.

LA POURSUITE DU MESSAGER DE M. DE MONPELAS

Le lendemain, vers trois heures du soir, à trois cents pas de la grande route de Fontainebleau à Paris, six chevaux étaient attachés après des blocs de grés au fond d'une vieille carrière. Leurs naseaux étaient entourés d'une corde pour les empêcher de hennir et leurs piétinements se trouvaient assourdis par une couche épaisse de sable fin.

A quelque distance, dans une excavation creusée par le pic des carriers, six hommes attendaient en silence. L'un d'eux était inquiet, agité d'une impatience fébrile. Il tourmentait dans sa main la poignée de son épée et se penchait de temps à autre pour interroger du regard le sentier sinueux qui descendait au fond de la carrière.

Cet homme était Orlando, le serviteur de Ginevra. Depuis le matin il attendait le passage de M. de Cayrol, le mystérieux messager, arrivé la veille au château de Saint-Louis et qui devait repartir ce jour-là, suivant les prévisions d'Orlando. Ce que celui-ci désirait à tout prix, c'était s'emparer des papiers que M. de Cayrol était chargé de porter de la part de Monpelas vers une destination encore inconnue. C'était dans la possession de ces parchemins que Ginevra fondait l'espoir d'une réussite pour ses projets de vengeance ; c'était pour savoir si Orlando arrive-

rait à les arracher au messager qu'elle avait interrogé le destin, seule, dans le silence et la nuit, après le départ de Maguelonne.

Le destin avait dit : oui, mais en s'entourant de mystères et de menaces.

Pourtant, Orlando, confiant dans les dispositions qu'il avait prises, avait affirmé le succès. En effet, la réussite paraissait certaine. Il s'agissait tout simplement d'arrêter un cavalier et de lui prendre les papiers qu'il portait. C'était simple et sans aucune difficuité. Cependant Orlando, pour arriver à ce résultat, avait déployé un grand luxe de précautions. Vingt-quatre hommes, dont six à cheval, devaient cerner ce cavalier, l'accabler sous leur nombre, s'emparer de lui et le conduire solidement garotté à la grotte où Ginevra attendait anxieusement. Ces vingt-quatre hommes étaient ainsi répartis : huit, couchés dans les herbes et les bruyères, se tenaient immobiles aux environs du château de Saint-Louis et sur le bord de la grande route. Ils devaient épier la sortie du messager et venir avertir les autres groupés plus loin. C'étaient d'abord Orlando et ses cinq compagnons, tous à cheval ; puis, à cinq cents pas au delà, dans une autre carrière plus près de la route, dix hommes à pied attendaient de même, patiemment et silencieusement.

Avertis par les veilleurs, Orlando et ses hommes devaient se mettre à la poursuite du messager aussitôt qu'il aurait dépassé l'endroit par où ils devaient déboucher sur la grande route, lui barrant ainsi le retour vers Saint-Louis. Les dix hommes à pied l'arrêtaient au passage en tuant au besoin le cheval de ce pauvre M. de Cayrol à coups d'épée ou de pistolet. Les cavaliers le rejoignaient suivis des veilleurs, se repliant à leur tour, et alors nul doute pour l'issue du coup de main.

Malheureusement, la journée s'écoulait lentement et le messager ne paraissait pas. Orlando commençait à désespérer et à penser aux sombres pressentiments de Ginevra, lorsque, tout

à coup, un pas léger se fit entendre dans les broussailles et un homme dégringola au fond de la carrière.

C'était l'un des veilleurs.

— Le voilà ! dit-il à demi-voix.

— Ah ! enfin, s'écria Orlando rayonnant.

— Oui, ajouta le veilleur, il est accompagné. Ils sont dix cavaliers et ils s'avancent au petit trot.

— Malédiction ! jura Orlando avec un geste de colère. Le Monpelas nous aurait-il devinés ?

Puis avec une énergie farouche :

— Tant pis pour ceux-là ! Je jure sur mon âme qu'il n'en rentrera pas beaucoup au château de Saint-Louis. Ce n'est pas nous qui reculerons, n'est-ce pas, mes amis ?

— Non, non ! répondirent les cinq hommes en se levant avec la même colère et la même impatience.

— Va dire aux autres, là-bas, continua Orlando en s'adressant au veilleur, qu'ils se tiennent prêts. Il y aura bataille.

Le veilleur partit en courant.

— Allons, maintenant, dit le chef, de la prudence et du courage.

Ils sortirent tous les six de l'excavation où ils se tenaient cachés et détachèrent rapidement leurs chevaux sans enlever encore les cordes qui les empêchaient de hennir. Puis ils se mirent silencieusement en selle. Orlando monta lentement la route qui conduisait hors de la carrière et s'arrêta juste au moment où sa tête arrivait au niveau du sol naturel ; il apercevait à trois cents pas la ligne blanche de la grande route, démasquée par l'éclaircie qu'avait faite dans les fourrés environnants le passage des charrettes qui enlevaient les grès de la carrière.

Les autres s'échelonnèrent derrière lui.

Au bout de quelques minutes; Orlando se retourna vers eux et leur dit à voix basse :

— Attention, mes amis, je les vois passer.

On entendait distinctement sur la route le bruit d'une troupe de cavaliers qui s'avançait au trot.

— Êtes-vous prêts ? demanda Orlando avec le ton bref du commandement.

— Oui, tous, répondirent les autres.

— Alors en avant, et ventre à terre.

Et les six cavaliers s'élancèrent, la bride aux dents et l'épée au poing.

Lorsqu'ils débouchèrent sur la route, M. de Cayrol et son escorte avaient trois cents pas d'avance. Ceux de la troupe poursuivie, en entendant derrière eux un galop rapide, se retournèrent, et apercevant un nuage de poussière dans lequel il était impossible de distinguer le nombre des cavaliers, puis plus au loin des hommes à pied qui accouraient de toutes leurs jambes, — c'étaient les veilleurs qui se repliaient, — l'escorte de M. de Cayrol augmenta son allure et partit à fond de train.

Mais à peine étaient-ils à cent pas d'un encaissement, forçant la route de descendre dans un creux, que deux grands pins qui s'élevaient à cet endroit sur le bord des fossés, s'abattaient avec fracas, barraient le chemin de leurs troncs étendus et du fouillis inextricable de leurs branches entremêlées. C'étaient les dix hommes à pied, qui, aussitôt avertis par le veilleur, avaient commencé à scier, de chaque côté de la route, la base de ces deux arbres. Ils apparaissaient derrière cette barricade improvisée, résolus et menaçants.

Pris entre les deux troupes, les cavaliers de M. de Cayrol hésitèrent un instant. Mais Orlando et les siens arrivaient sur eux. Alors, sans prendre de décision, surpris par la manœuvre rapide de leurs adversaires, s'exagérant encore le nombre d'ennemis qui les entouraient, ils continuèrent leur route au grand galop. A vingt pas des troncs d'arbres renversés, ils re-

çurent une décharge de pistolets. Plusieurs d'entre eux furent démontés ou blessés et ils arrivèrent en désordre sur la barricade au moment où la troupe d'Orlando les rejoignait. Ce fut une mêlée confuse, un rapide cliquetis d'épées, un combat corps à corps qui disparaissait dans la fumée de la poudre et la poussière de la route que soulevaient furieusement les sabots des chevaux.

Mais profitant de ce tumulte, de cette confusion, un des cavaliers de la troupe poursuivie s'était brusquement arrêté, laissant ses compagnons tomber sur la barricade, et il avait lancé son cheval sur le bord de la route, franchi le fossé, escaladé le talus et il s'enfuyait à travers bois de toute la vitesse qu'il pouvait tirer de sa monture, en l'excitant de la voix et de l'éperon.

Ce cavalier était M. de Cayrol, le messager de Monpelas.

Un seul homme avait remarqué cette fuite. Celui-là s'était lancé sur ses traces avec un blasphème effrayant. Couché sur son cheval, le pistolet de la main gauche, l'épée de la main droite, il le poursuivait avec rage. Les éperons déchiraient le ventre de son cheval. Les yeux ardents, les mains crispées sur ses armes, il dévorait l'espace.

Cette homme était Orlando, le serviteur de Ginevra.

Pendant ce temps, la lutte s'achevait sur la grande route. L'escorte de M. de Cayrol, entourée par vingt-trois adversaires, n'avait pu lutter bien longtemps. Entourés, assaillis en avant et en arrière, ils s'étaient défendus courageusement, mais ils avaient dû succomber sous le nombre. Ils comptaient deux morts et trois blessés, les quatre autres se rendirent.

La troupe d'Orlando n'avait que deux hommes qui fussent atteints légèrement.

Mais lorsque la poussière du combat se fut dissipée, qu'il n'y eut plus confusion des deux troupes, les vainqueurs et les vaincus s'aperçurent que leurs deux chefs n'étaient plus là.

Ceux d'Orlando eurent des cris de colère ; ils commençaient à comprendre ce qui s'était passé. M. de Cayrol s'était dérobé et Orlando était à sa poursuite. Il fallait courir à son aide. Mais de quel côté ? Leur perplexité était grande. L'un d'eux indiqua une direction ; il avait cru voir un cavalier s'enfuyant par là. On chercha et on finit par découvrir les empreintes fraîches du passage de deux chevaux. Alors on rassembla toutes les montures qui n'étaient pas blessées — on fit descendre pour cela les prisonniers, — et il se forma une troupe de dix cavaliers qui s'élancèrent sur les traces de M. de Cayrol, poursuivi par Orlando.

Cependant ceux-ci galopaient toujours à travers monts et vallées. Admirablement monté, M. de Cayrol conservait toujours son avance. Cette course ardente durait déjà depuis plus d'une demi-heure. Les chevaux surmenés soufflaient bruyamment. Soudain Orlando eut un moment d'espoir : le messager gravissait une pente assez raide et il perdait évidemment du terrain. Orlando redoubla d'efforts ; enfonçant impitoyablement ses éperons dans le ventre de son cheval, il se lança en avant avec plus de furie encore. Il escalada la colline à son tour. L'autre était arrivé au sommet et il disparaissait aux yeux de son adversaire acharné.

Pendant les deux minutes que dura la montée, Orlando fut dévoré d'une anxiété terrible.

Allait-il enfin l'atteindre ?

Lorsque, parvenu au sommet, il se haussa sur ses étriers pour voir devant lui, il eut une horrible imprécation : M. de Cayrol avait disparu.

Le plateau qui s'étendait à perte de vue avec de molles ondulations, était couvert d'un maigre taillis dont les rachées clair-semées permettaient le passage d'un cheval tout en le dérobant à la vue, M. de Cayrol avait abandonné le sentier qu'il avait suivi jusque-là et s'était jeté dans ce taillis. Sans doute

sa marche avait dû se ralentir, mais il disparaissait aux yeux de son adversaire et ce résultat était pour lui le salut.

Orlando devenait fou de désespoir et de rage impuissante. Il comprenait bien que le messager lui échappait et avec lui les précieux papiers qu'il devait rapporter à Ginevra ; qu'une poursuite dans ce taillis était folle et inutile ; mais avec un furieux entêtement, il y lança son cheval, guidant sa marche sur les branches brisées, l'écartement des broussailles, l'empreinte des sabots du cheval sur le sable, mais à chaque instant il perdait de l'espace ; désormais il fallait un miracle pour qu'il rejoignît M. de Cayrol.

Lorsqu'enfin, après un quart d'heure de marche pénible, il eut traversé ce taillis malencontreux qu'il avait maudit mille fois, il avait perdu toute trace et il était complètement désespéré.

Il se trouvait sur la lisière d'une haute futaie, l'œil découvrait à de grandes distances, mais nulle silhouette de cavalier sous les ramures.

— Je suis un misérable ! murmurait amèrement Orlando. Que dira la maîtresse ? Elle me méprisera. Non, jamais je n'oserai reparaître devant elle. Que faire ? Maintenant tout est perdu et c'est par ma faute !

Et le malheureux Orlando se meurtrissait le visage et s'arrachait les cheveux.

Il s'en alla à l'aventure par les chemins qu'il rencontrait, ne pouvant se déterminer à retourner annoncer son insuccès à la grotte où Ginevra l'attendait avec une fébrile anxiété.

XIII

EN CHASSE !

Les gorges de Franchard, cet éboulement prodigieux de ro-
chers aux formes étranges, entassés les uns sur les autres ave
un désordre incroyable et des équilibres impossibles ; ce chao
fantastique qui jette dans l'âme une vague épouvante et fai
penser à un champ de bataille de Titans, à une avalanche qu
se précipite du ciel, une cascade effrayante dont les goutte
d'eau sont des blocs énormes de grès, soudain arrêtés dans leu
chute par une volonté inconnue et toute-puissante ; les gorge
de Franchard sont certainement le lieu le plus sauvage, l
plus aride, le plus morne de cette forêt de Fontainebleau s
étrangement belle et d'une poésie si grandiose et si âpre.

Un soleil éclatant darde ses rayons enflammés sur les roche
grises et le sable blanc étincelle.

Pas un arbre au feuillage vert dans cet horizon désolé. L
rocher est nu. Les mousses et les lichens n'ont pu mordr
sur ce grès brûlé qui boit tout le jour la chaleur solaire.

Les bruyères, les genévriers, les ronces, les houx, et d
loin en loin un maigre bouleau rachitique, souffreteux, son
les seules plantes qui végètent sur ce sable brûlant. Mais rous-
sis, tordus, arrêtés dans leur développement, nains, difformes,

s contribuent encore par les tons rougeâtres qu'ils projettent ur le paysage à accentuer la désolation qui plane dans l'es-ace.

Le ciel est d'un gris uniforme et la plus légère vapeur ne et son flocon blanc dans un coin de cette immensité où le oleil forme à peine une légère tache d'une blancheur crue.

Pas un souffle dans l'atmosphère, lourde, étouffante.

Pas un frémissement dans toute cette nature immobile et orte.

Seul, l'air qui s'échauffe miroite au loin.

Aucun cri dans l'espace.

Parfois un bruissement se fait entendre dans les bruyères ui ondulent et s'écartent, un léger sifflement retentit, puis out rentre dans le silence. Ce sont les vipères qui, joyeuses et pides, s'ébattent, chassent, et viennent réchauffer leur corps acé sur le sable ardent.

Au fond de la gorge, dans une clairière qui reçoit un eu d'ombre d'un chétif bouquet de genévriers, huit hommes ongés dans une demi-somnolence sont couchés sur le ble.

Étendus au milieu d'eux, la langue pendante, le souffle ha-tant, quatre grands chiens gris au poil rude et hérissé, aux eilles droites, pointues, avec une mâchoire puissante et de ngues pattes maigres, l'œil féroce, plus loups que chiens, nnent à ce groupe un aspect sauvage et saisissant.

Les hommes ont des figures énergiques et farouches. Ils ortent le costume des paysans des environs : bonnet de laine, rrau et chausses de toile : mais ils ont en plus de solides aêtres de cuir, montant jusqu'aux genoux et soigneusement rrées autour de la jambe.

Ce sont tous les huit de solides gaillards, aux formes tra-ues, aux muscles saillants.

L'un d'eux, grand jeune homme au buste athlétique, à l'air

hardi et dominateur — tête d'une beauté sauvage et pitto resque, — est Roland, l'ami d'Orlando.

Chacun a près de lui, piquée dans le sable, une arme redou table dans des mains nerveuses et exercées. C'est un épieu dont les huit pouces de fer sont emmanchés d'un long bâto d'épine noirci au feu et aussi dur que le fer même.

Ils semblent attendre un signal et ils reposent un instan Les chiens, le museau allongé sur leurs pattes, veillent.

Tout à coup, une fanfare de chasse éclate dans le lointair répétée de rochers en rochers, de futaies en futaies, par tous le échos de la forêt subitement éveillés.

Les huit hommes se sont dressés d'un bond et ont sai leurs épieux. Les chiens ont bondi avec un grognement d joie.

— Sa Majesté Henri IV, roi de France et de Navarre, s'écri Roland, vient d'entrer en chasse. Comme nous l'espérions, l cerf a été lancé à la croix de Toulouse et il est probable qu'i ira mourir au loin, du côté de la Seine. Toute la cour, toute l vénerie, tous les gardes de la forêt sont là-bas, nous somme seuls ici. Les gorges de Franchard sont à nous. En chasse, me amis, en chasse !

Et, approchant ses deux mains fermées de ses lèvres, il se mit à sonner la fanfare que les troupes royales jetaient au lointain dans l'espace.

Les grands chiens sautaient autour de lui, joyeux, ardents la geule ouverte et avide, mais silencieux, car, admirablemen dressés, ils n'élevaient jamais la voix. Ceci était indispensable car, à cette époque, tout homme chassant sur les terres du roi, manant, bourgeois ou noble, encourait la peine de mort

Il fallait donc être non seulement hardi, mais téméraire pour se mettre en chasse en plein jour, à l'heure où le ro même courrait le cerf dans une autre partie de la forêt.

Eux, pourtant, ne semblaient guère penser au châtiment su-

prême qui les menaçait et ils suivaient allègrement Roland qui sonnait toujours sa fanfare d'un souffle puissant.

Celui-ci avait pris un étroit sentier qui serpentait au milieu des bruyères.

Quiconque eût aperçu ces huit hommes armés de longs épieux avec leurs quatre grands chiens qui marchaient gravement sur leurs talons, bande sauvage où les hommes avaient des profils plus féroces que les chiens, se fût enfui avec terreur sans de longtemps regarder derrière lui.

C'étaient, en effet, les plus hardis et les plus dangereux des braconniers de toute la forêt, et leurs noms seuls étaient l'épouvante de toute la vénerie de Fontainebleau.

Certes. Roland, Mastoc, Verdavoine, Bel-Hibou, Boule-de-Suif, Frappe-D'abord, Jehan l'Enterreur et le Sauteriot méritaient leur réputation. Nulle puissance humaine n'était capable de les empêcher d'abattre le gibier du roi.

Malheur aux imprudents qui se mettaient en travers de leur chasse !

Ils ne reculaient devant rien.

Leur gibier favori était le sanglier.

Leur seule arme, l'épieu.

Ils aimaient cette volupté terrible ; se trouver face à face avec une bête puissante et furieuse et la terrasser après une lutte ardente où il fallait tuer ou mourir. C'était leur passion, et ils se fussent fait pendre plutôt que d'y renoncer.

Ce jour-là, ils avaient attendu que le roi Henri se mît en chasse avec ses meutes et ses fanfares pour attaquer leur proie.

Une sorte d'orgueil farouche les avait déterminés.

L'heure du roi était leur heure !...

Cependant Roland, qui conduisait la bande, était arrivé au pied de l'entassement de rochers qui fermait la gorge.

A cet endroit les épines, les houx, les ronces, les grandes

herbes sèches, formaient un hallier inextricable où il était impossible à l'homme de pénétrer.

Les braconniers s'arrêtèrent.

— Alors, Roland, demanda Mastoc, gros, trapu, poilu comme un loup, tu es bien sûr qu'il est là-dedans ?

— Parfaitement sûr. Il n'en bouge pas de la journée. Et je suis aussi certain d'en manger une tranche ce soir que toi d'être pendu, haut et court, un de ces matins, sur la grande place de Fontainebleau.

— Bah ! bah ! répliqua Mastoc avec un gros rire, le camarade Verdavoine n'a pas encore filé la corde qui me pendra.

— A moins que ce ne soit celle-ci, fit Verdavoine, en montrant enroulée autour de sa ceinture une solide corde de chanvre toute neuve. Regarde-la de plus près ; elle est tout au plus grosse comme le petit doigt, et, pourtant, je garantis qu'elle est capable de suspendre pendant l'éternité ta masse pesante à une branche de chêne.

Verdavoine, cordier pendant les rares instants qu'il ne passait pas à la chasse, avait toujours sur lui toute une provision de cordes, fort utiles en maintes circonstances, et son plus grand plaisir était de les montrer en détail au gros Mastoc, qui avait une horreur instinctive pour tout ce qui touchait la pendaison.

— Aussi, ne goûtant qu'à moitié les lugubres plaisanteries de ses camarades, il répondit d'un ton bourru :

— Offre ta corde à un autre, Verdavoine, et n'en parlons plus, ce sujet me déplaît.

Et Mastoc, avec une laide grimace, passa la main sur son puissant cou de taureau, comme pour s'assurer que le chanvre fatal n'y était pas encore enroulé.

— Maintenant, dit Roland, dressons notre plan de bataille. Le vieux solitaire vautré là-dedans, et c'est le plus beau, le

plus rude de tous ceux que j'ai jamais vus jusqu'ici, moi qui en ai tant chassé, le vieux sanglier ne débouchera certainement pas par la gorge. Les chiens le pousseront en avant et il cherchera à gagner les fourrés du Bouquet du roi. Pour gravir la pente et disparaître sur le plateau, il ne peut prendre que quatre sentiers. Nous sommes huit, cela fait deux par sentier. Nous avons ainsi la politesse de lui laisser choisir, dans notre bande, les deux heureux gaillards avec lesquels il préférera entrer en relation. Mettons-nous donc deux par deux et en avant ! Moi je resterai avec Sauteriot, s'il le veut bien.

— Oui, je veux bien, répondit sans beaucoup d'empressement celui que Roland avait appelé Sauteriot.

C'était le plus faible de la bande, et il devait son nom à un déhanchement qui le faisait bancaler horriblement de la jambe gauche et un peu de la jambe droite, de sorte que sa marche était une série de sauts en zigzags, les plus drôles du monde. Du reste, ayant plus que tous la passion de la chasse.

Les braconniers avaient suivi l'indication de Roland et ils gagnaient leur poste deux par deux.

Les quatre grands chiens étaient immobiles dans le sentier, le cou tendu, les yeux ardents ; ils aspiraient l'air avec violence, n'attendant qu'un signal pour s'élancer dans le hallier à la recherche de la proie redoutable qu'ils sentaient déjà.

Roland fit un signe de la main ; ils bondirent tous quatre et disparurent dans les épines.

Alors suivi de Sauteriot, qui avait un mal inouï à avancer dans le sentier sinueux trop étroit pour sa marche sautillante, le jeune braconnier gagna le haut du rocher.

Arrivé là, il choisit avec soin son poste, dans un endroit resserré entre deux roches, où le sentier avait à peine quatre pieds de largeur. Il examina minutieusement la pointe de son

épieu, essaya la solidité du manche en cherchant à le plier sur son genou, puis, satisfait, il se tourna vers son compagnon :

— Eh bien ! mon brave Sauteriot, lui dit-il avec un joyeux sourire, es-tu prêt ?

— Parfaitement prêt, mais pas content.

— Comment cela ?

— Pardieu ! oui, tu vas prendre la première place, tu recevras tout le choc, et moi je resterai en arrière, inutile, bon à rien.

— Console-toi, Sauteriot, console-toi, que diable ! Pour aujourd'hui, oui, je prendrai la première place et je tiens à faire ce coup d'épieu ; mais je t'assure que la prochaine fois que nous serons ensemble tout l'honneur te reviendra.

— J'y compte, Roland, sans cela je refuserais désormais de me mettre avec toi.

— Tu as ma parole. Maintenant, il faut bien nous entendre. Le sanglier va passer là j'en suis sûr. Depuis plusieurs jours je l'observe, il ne prend jamais d'autre sentier. Il ne faut pas que nous le manquions. Les autres se moqueraient de moi et je me battrais pour les faire taire. Prenons donc bien nos mesures. Je vais me placer quatre pas en avant de toi, je recevrai la bête sur mon épieu, et si, par une maladresse impossible, je ne lui fais qu'une blessure, tu l'arrêteras.

— Sois tranquille, Roland, tu seras content de moi, répondit Sauteriot avec assurance et simplicité.

A ce moment ils entendirent au-dessous d'eux un grand bruit dans les broussailles, et ils aperçurent le sanglier attendu, que les chiens avaient débusqué. Il montait rapidement vers eux.

— Attention ! s'écria Roland ; et, mettant un genou en terre, il saisit son épieu des deux mains, la pointe en avant et menaçante.

Sauteriot l'imita derrière lui.

Dans un nuage de poussière, avec un bruit effrayant de galop et de respiration sifflante, le vieux solitaire gravissait le sentier. Les quatre grands chiens étaient sur lui, silencieux, féroces, les crocs sanglants. Les uns le dépassaient, puis, le saisissant par les oreilles, ils se faisaient traîner, tandis que les autres mordaient avec fureur partout où leurs longues dents blanches pouvaient s'enfoncer. Le sanglier, au paroxysme de la rage et de la douleur, secouait sa tête puissante, arrachait ses oreilles mutilées, puis se retournant vers ses ennemis implacables, il les envoyait d'un coup de boutoir rouler à dix pas derrière lui.

Mais, habitués à cette chasse terrible, d'une adresse merveilleuse, les chiens savaient éviter les défenses de leur redoutable adversaire et quand d'autres eussent été vingt fois éventrés, ils se relevaient sans blessures graves, plus ardents que jamais.

Soudain le sanglier aperçut l'obstacle qui lui barrait la route : Roland, son épieu à la main.

Alors, se ramassant sur lui-même, d'un effort furieux il égrena les quatre grands chiens autour de lui, puis il se précipita en avant, tête baissée, avec une vitesse effrayante.

Roland comprit qu'il avait à peine une seconde avant d'avoir l'énorme bête au bout de son épieu. Il s'arc-bouta solidement sur ses jambes, et, avec un calme merveilleux, il plaça la pointe de son arme à la hauteur où il voulait frapper.

Le sanglier arrivait comme la foudre.

Le choc fut effrayant.

Il eut à peine la durée d'un éclair.

Quand le nuage de sable qui jaillit au-dessus de l'étroit sentier retomba sur le sol, Roland était debout à deux pas en arrière, les mains vides, et le sanglier gisait sur le sol, immo-

bile, tué raide. L'épieu était entré au défaut de l'épaule, avait traversé le cœur et la pointe sortait de l'autre côté. Les chiens étaient sur lui fouillant la plaie et buvant le sang.

— Ah ! quel magnifique coup d'épieu ! s'écria Sauteriot en joignant les mains dans un élan d'enthousiasme. Roland, tu es vraiment le plus fort, le plus adroit et le plus hardi de nous tous.

— Tu crois ? fit le jeune vainqueur avec un sourire d'orgueil.

— Moi, j'en suis sûr, et les autres le savent bien.

» Il n'y a que Mastoc qui s'imagine être aussi solide que toi, mais j'affirme qu'il n'aurait pas fait ce coup-là.

» Dieu ! la belle bête ! continua Sauteriot en s'approchant du sanglier et en le considérant avec admiration. Nous n'en avons jamais eu un pareil. Diable ! il ne faut pas le laisser dévorer par les maudits chiens, Arrière Grand-Croc, arrière Lupus, arrière Demonios, va-t'en, l'Étrangleur. Au large, vous tous !...

Et il essayait de les chasser ; mais, ivres de sang, les chiens avec un grognement sourd lui montraient leurs gueules menaçantes.

Sauteriot effrayé se rejeta en arrière.

— Ils ne t'écouteront pas, c'est inutile de te donner tant de mal, lui dit Roland.

— Je m'en aperçois bien, et j'aurais dû me rappeler que ces bêtes féroces n'obéissent qu'à ta voix ; mais, Bédious, empêche-les de mettre en pièces le plus beau sanglier de la forêt de Fontainebleau !...

— Tu as raison, il est temps de les faire déguerpir. Mais j'ai voulu leur laisser boire un peu de sang pour les récompenser, car ils ont bien besogné et je suis content d'eux.

Et Roland posa le pied sur le corps du solitaire, au milieu de ses chiens.

— Allons, mes amis, leur dit-il avec un geste énergique, c'est assez, allez-vous-en. La tripaille vous revient de droit et vous ne l'attendrez pas longtemps.

A cette voix, à ce geste, les quatre grands chiens se retirèrent lentement, à regret, les yeux étincelants de convoitise. Ils se rangèrent en cercle à quelques pas et s'accroupirent dans le sable, le regard obstinément fixé sur cette proie que le maître leur défendait de toucher.

Tout à coup, ils se retournèrent menaçants, prêts à bondir sur un signe du jeune braconnier.

On entendait en effet à peu de distance le pas d'un cheval.

Bientôt Roland et Sauteriot aperçurent un cavalier qui gravissait le sentier.

Il était trop tard pour éviter une rencontre désagréable aux braconniers, et qui pouvait être funeste à l'importun.

Roland ni Sauteriot ne voulaient abandonner leur proie.

Il ne restait qu'une chose à faire : attendre et voir ce qui allait se passer.

Aussi, calmant ses chiens d'une parole. Roland les bras croisés considéra le cavalier qui les dérangeait si mal à propos.

XIV

OU M. DE CAYROL REPARAIT POUR PASSER DE VIE A TRÉPAS

Ce cavalier était un gentilhomme en costume de voyage tout couvert de poussière, et dont le cheval fatigué devait avoi fourni une longue course. L'expression profondément ennuyé de sa figure, la manière dont il promenait son regard autou de lui, les jurons qu'il lançait par bordées, tout en lui étai l'expression de la plus méchante humeur et de la plus viv impatience.

Il tenait de la main droite une houssine qu'il faisait siffle avec colère.

— Que le diable confonde tous ces sentiers tortueux qui n mènent à rien ! disait-il tout haut. Il semblerait que le malheu s'acharnât aujourd'hui après moi. Ce guet-apens dont je sui sorti par miracle. Cette poursuite échevelée à travers la fo rêt !... Avec quelle furie cet homme galopait derrièr moi !... Ce n'est certes pas à ma personne qu'il en voulait mais à la correspondance entre M. de Monpelas, Paris et Rome Seraient-ce les ennemis de M. de Monpelas ou ceux de Rome ?.. Ils le sauront bien là-bas !..

» Enfin, grâce à un bienheureux taillis, j'échappe, je m crois sauvé, je remercie le ciel ; oui, mais il s'agissait de re

trouver ma route et d'arriver le plus vite possible à Fontaine-bleau pour changer de cheval. Comment me reconnaître dans cette maudite forêt qui n'en finit plus ? Tout d'un coup le chemin que je suivais se perd dans le sable et les bruyères. Je ne veux pas retourner sur mes pas, l'autre n'aurait eu qu'à suivre patiemment ma trace !.. Alors je prends un de ces abominables sentiers qui se croisent, se divisent, se triplent sans rime ni raison, je crois aller à droite et ils me conduisent à gauche, je veux marcher en avant et ils me ramènent en arrière. Il y a plus de deux heures que je tourne dans tous les sens avec ce soleil de plomb sur la tête, et c'est toujours la même chose : des rochers, des bruyères et du sable. C'est à en devenir fou. Résultat, je suis perdu. »

Au moment où M. de Cayrol finissait ce monologue désolé, il aperçut, en levant la tête, les deux braconniers debout au milieu du sentier.

— Ah ! enfin ! s'écria-t-il avec une joyeuse satisfaction, voici quelque chose qui ressemble à des êtres humains. Ohé ! vous autres, avancez ici, vous allez tirer un gentilhomme d'un fameux embarras !

Roland et le Sauteriot, impassibles, muets, farouches, n'avaient pas fait un mouvement.

— Eh ! quoi, vous ne bougez pas ! il me semble pourtant que je vous fais l'honneur de vous appeler vers moi.

Roland haussa dédaigneusement les épaules.

Le cavalier devint pourpre de colère ; il enfonça ses éperons dans le ventre de son cheval, qui hennit de douleur, et en quelques instants il fut sur les deux braconniers.

C'est alors qu'il aperçut le corps du sanglier qui barrait le chemin.

— Ah ! ah ! maîtres drôles, s'écria-t-il la voix menaçante, vous vous offrez des plaisirs de roi. Vous abattez le gibier de Sa Majesté et vous ne répondez pas à la voix d'un gen-

tilhomme. En attendant que je vous fasse pendre, voici la cor rection que mérite votre insolence.

Et, d'un geste rapide, il cingla violemment de sa houssine l visage de Roland qui se trouvait plus près de lui.

Le jeune homme poussa un rugissement terrible, tandi qu'un sillon sanglant apparaissait en travers de sa figure.

Au même instant, comme quatre tigres furieux, les quatr chiens bondirent sur le cavalier. Le cheval effrayé se cabra mordu au poitrail, il se dressa sur ses pieds de derrière e agitant l'air de ses pieds de devant ; épouvanté, affolé pa cette attaque subite, il voulut reculer, fuir, mais ses sabot glissèrent sur le rocher et il s'abattit sur le sol.

Le cavalier voulut en vain se retenir, se défendre. Saisi pa quatre mâchoires formidables, il lui fut impossible de se re lever et de faire tête, l'épée à la main. Demonios, le plu grand et le plus féroce des quatre terribles animaux, l'avai saisi à la gorge, et le malheureux gentilhomme râlait affreuse ment sous cette furieuse étreinte. Encore quelques instants e il était étranglé.

Tout à coup Roland se précipita sur ses chiens, saisit De monios par la peau du dos, le rejeta derrière lui, tandis qu'i chassait les trois autres des pieds et des mains.

— Allons, paix ! mes braves chiens ! leur criait-il. Arrière Je vous défends de toucher à cet homme !

Ils obéirent, mais mécontents, le poil hérissé, la gueul contractée, dont les dents blanches, où perlaient des goutte lettes de sang, se choquaient avec fureur.

Roland arracha l'épée du gentilhomme et la jeta loin de lui Puis il le laissa se relever tandis qu'il murmurait avec une sau vage expression de haine ardente :

— C'eût été trop tôt !

En ce moment, les six autres braconniers, qui avaient en

tendu le bruit de la lutte, arrivaient courants, sur le lieu du combat.

— Qu'y a-t-il donc? demanda Mastoc de sa grosse voix éraillée.

— Qu'est-ce que c'est que tout cet abattage? demandaient les autres en considérant le désordre et l'étrangeté de la scène qui se déroulait devant eux : le sanglier traversé par l'épieu de Roland, le cheval, avec d'affreuses morsures au poitrail et à la croupe, qui se débattait au milieu du sentier, la cuisse cassée, sans parvenir à se relever ; puis l'étranger désarmé, couvert de sang ; Roland livide, l'œil féroce, une trace sanglante sur le visage, et le Sauteriot muet, ahuri, écarquillant ses yeux.

— Que s'est-il donc passé? Quel est cet homme? interrogeaient-ils tous ensemble ou tour à tour. Voyons, réponds, Roland. Parle, Sauteriot.

D'un geste, Roland leur imposa silence ; puis, ôtant son bonnet de laine, il fit un pas vers le cavalier :

— Monseigneur, lui dit-il avec une ironie effrayante, et sa voix, qu'il s'efforçait de rendre calme, avait des intonations rauques ; monseigneur, vous devez être content de votre journée. Surprendre des braconniers abattant le gibier du roi et cravacher un manant qui manque au respect qui vous est dû, sont des hauts faits dont vous devez être fier. Certes, tuer un sanglier au péril de sa propre vie, dans une forêt aussi sauvage et aussi grande que la nôtre, où ces animaux foisonnent et sont la ruine des campagnes environnantes, est un crime qui mérite la mort, et vous aviez raison de nous annoncer que vous alliez nous faire pendre. Je reconnais aussi que garder un silence dédaigneux quand une seigneurie comme la vôtre interroge est un crime non moins abominable, et que ce serait encore votre droit de me faire mourir sous le fouet !...

Puis, d'une voix éclatante, il continua :

— ...Si vous étiez au milieu de vos vassaux, entouré de vos gens d'armes, dans tout l'appareil de votre toute-puissance !... Mais daignez jeter les yeux autour de vous, considérez cette solitude morne et silencieuse, cet horizon sans fin de sable et de rochers ; vous êtes seul au milieu de ce désert, désarmé, à notre merci. Nous sommes les forts, les puissants, les maîtres ; vous êtes le faible, l'infime, l'esclave ! Chapeau bas, monseigneur, il faut que la faiblesse salue la force !...

Et, d'un revers de main, Roland fit sauter le feutre du gentilhomme, tandis qu'il se couvrait avec un geste suprême d'orgueil sauvage.

Les braconniers formaient un cercle étroit autour d'eux. Ils riaient d'un rire brutal et applaudissaient bruyamment les paroles de leur compagnon. Le gentilhomme, pâle, les lèvres contractées, tremblait de rage. Mais son impuissance était complète, et il se jugeait perdu.

— Or donc, continua Roland, toi, étranger, tu es venu te jeter au travers de notre chasse et tu nous as menacés. C'est ton premier crime. Ton second, le voici.

Et il lui montrait, sanglante sur son visage, la trace de sa houssine.

— Ah ! pour celui-là, il me faut ta vie. Si un de mes égaux m'avait frappé ainsi, je lui aurais jeté un de ces épieux, j'aurais pris l'autre, et nous eussions combattu jusqu'à la mort ! Mais un gentilhomme ne se bat pas avec un manant. Je ne suis pas digne d'un tel honheur. Il me faut pourtant ma vengeance. Ce sillon infâme ne peut rester éternellement sur ma joue !

» Puissant, tu m'eusses fait pendre !

» A cette heure, je suis le plus fort !

» C'est donc toi qui seras pendu ! »

A cette menace, le gentilhomme tressaillit.

— Lâches et traîtres ! leur cria-t-il.

Les braconniers haussèrent les épaules en éclatant de rire.

— Oui, c'est cela.

— Pendons-le.

— Pendre un gentilhomme, ça ne se voit guère.

— Ce n'en sera que plus drôle.

— Il l'a bien mérité.

— La forêt est à nous. A mort le trouble-chasse.

— Frapper un des nôtres est nous frapper tous ensemble.

— Il voulait bien nous faire pendre, lui. C'est lui rendre la pareille.

— Mes amis, dit Verdavoine, quand le torrent des exclamations se fut un peu calmé, pour pendre proprement monsieur, il nous faut un arbre sérieux. Or, il n'existe, dans toutes les gorges, que le vieux chêne de la mare de Franchard. Heureusement, nous sommes assez favorisés de la chance pour l'avoir à une centaine de pas d'ici. Je propose le vieux chêne.

— Bien dit.

— Accepté.

— Bonne idée !

— Maintenant, dit Mastoc en faisant son plus gracieux sourire, il ne nous reste plus qu'à prier monseigneur de vouloir bien nous accompagner jusque-là.

M. de Cayrol, les bras croisés, dédaigneux, pâle, mais impassible, regardait devant lui sans rien voir. Une pensée le tourmentait, une pensée qui n'était pas celle de la mort, qui se rattachait à la vie, et qui lui était pénible et douloureuse.

Il songeait à son message, à M. de Monpelas, à Rome.

Un moment il parut prendre une résolution, il s'apprêta à parler. Peut-être allait-il leur faire une prière, essayer de les fléchir, de désarmer leur colère, mais en voyant ces figures brutales et

sauvages, en sentant peser sur lui le regard haineux et avide de vengeance de Roland, il comprit que c'était inutile et qu'il n'avait rien à espérer.

Reprenant aussitôt son attitude hautaine, il attendit en silence.

— Le beau sire, continuait Mastoc, n'a pas l'air de goûter notre invitation. Il veut probablement se faire porter. Ces seigneurs sont tous les mêmes, ils veulent avoir leurs aises jusqu'à la fin.

» Allons, Verdavoine, mon vieux, prépare-nous quelques cordes, puisque nous sommes obligés d'en venir là. »

— Voilà ! voilà ! s'écria joyeusement Verdavoine, en tirant de ses poches tout ce qu'il fallait pour attacher le gentilhomme.

Puis Mastoc fit signe de l'œil à deux des braconniers qui se tenaient derrière le condamné.

Ils se précipitèrent sur lui tous les quatre ensemble et, malgré ses violents efforts, en quelques instants il fut attaché et couché sur le sol.

— Là ! voilà qui est proprement fait, continua Mastoc toujours goguenard. Maintenant, je me charge du transport. Un petit coup de main, camarades, et en avant.

Ils soulevèrent le gentilhomme et le placèrent sur les puissantes épaules du gros braconnier.

Celui-ci se mit en marche vers la mare de Franchard, suivi de toute la bande, moins Sauteriot qui resta pour garder le sanglier.

Roland marchait derrière, muet, implacable.

Les autres riaient et plaisantaient.

Cette exécution froide, préméditée, atroce, était pour eux une fête, une satisfaction brutale de leurs vieilles rancunes, de leur haine invétérée.

Braconniers, ils détestaient ces brillants chasseurs qui ca-

racolaient derrière le roi, ayant le droit exclusif d'abattre poils et plumes dans toute la forêt ; manants, ils avaient la haine du gentilhomme ; hommes, ils avaient été insultés, frappés.

Et puis, habitués à voir impitoyablement appliquée la loi du plus fort qui régnait universelle à cette époque tourmentée ; trop grossiers pour avoir des scrupules, trop sauvages pour avoir de la pitié, ils avaient accueilli sans hésitation et s'étaient associés avec des cris de joie à la vengeance que réclamait Roland.

Quand ils arrivèrent sur le bord de la mare de Franchard, le soleil commençait à disparaître dans un amoncellement de nuages pourpres qui s'étaient formés lentement autour de son disque et qui menaçaient de l'engloutir sous leurs vagues envahissantes.

Il était six heures du soir et malgré cela la chaleur devenait plus lourde, plus étouffante.

Un orage était imminent.

L'eau de la mare était noire, huileuse.

Pas une feuille ne remuait dans tout l'horizon.

Pas un cri d'oiseau, pas un chant de cigale.

— Ouf ! souffla Mastoc en déposant le gentilhomme au pied du vieux chêne et en essuyant la sueur qui inondait son visage. Il est temps que j'arrive, j'étouffe.

— Si nous ne voulons pas être trempés, dit Verdavoine, il faut nous dépêcher, car je vois là-haut un joli petit orage qui se prépare. Il ne fera pas bon dans une demi-heure sur le plateau de Franchard.

— J'espère que monsieur ne s'en plaindra pas, fit Mastoc avec une salutation ironique au malheureux gentilhomme étendu à ses pieds.

— Allons, dépêchons, reprit Verdavoine. Voici la fameuse corde de vingt pieds qui faisait faire à Mastoc une si laide gri-

mace. Je fais un nœud coulant au bout et il ne reste plus qu'à la passer autour du cou de monseigneur. Oh ! diable, comment faire...

Et Verdavoine embarrassé regardait d'un air perplexe le vieux chêne qui devait leur servir de potence. Cet arbre séculaire que la foudre avait frappé, n'avait plus, sur son tronc creux, qu'une seule branche presque horizontale qui s'étendait à dix pieds de hauteur au-dessus de la mare.

— Tiens, dit Mastoc en se donnant un coup de poing sur le front, nous n'avions pas pensé à cela.

— Le fait est que c'est embarrassant, continuait Verdavoine pensif.

Puis après quelques secondes de réflexion :

— Bah ! nous allons bien en venir à bout. Faites tout ce que je vais vous dire et je vous réponds que dans cinq minutes, nous nous serons tirés à notre honneur de cette pendaison embarrassante.

Et Verdavoine, s'approchant du vieux chêne, saisit des deux mains son écorce rugueuse, et, s'aidant des pieds, il fut en un instant assis sur la grosse branche.

— Maintenant cria-t-il à Mastoc, passe-lui la corde au cou et envoie-moi l'autre extrémité.

Mastoc, aidé par les autres braconniers, dressa M. de Cayrol sur ses pieds et lui enroula le nœud fatal autour du col.

Calme et impassible jusque-là, l'infortuné cavalier qui avait eu la malechance de tomber entre les mains d'ennemis aussi féroces, ne put maîtriser plus longtemps son horreur. Il se tordit dans ses liens avec une énergie surhumaine.

Cette mort de manant l'indignait. Lui, qui fût tombé le sourire aux lèvres par un coup de hache ou d'épée, il trouvait hideuse cette pendaison qui était une flétrissure.

Mais ses efforts furent impuissants. Une écume sanglante monta jusqu'à ses lèvres.

— Misérables ! infâmes ! leur jeta-t-il dans une suprême malédiction.

Un ricanement lui répondit.

Les braconniers jouissaient de son impuissance, de son agonie...

Cependant, Verdavoine avait attrapé la corde que Mastoc lui avait lancée. Il la plaça sur la branche à un endroit propice et renvoya le bout libre aux braconniers qui étaient à terre.

— Maintenant, c'est fait. Vous pouvez hisser, leur cria-t-il.

Verdavoine n'eut pas besoin de répéter deux fois son commandement; ils tirèrent violemment sur la corde. Le nœud se serra autour du cou du gentilhomme et il fut enlevé dans l'espace. D'horribles convulsions coururent dans tout son corps ; sa face, hideusement contractée, devint violette et, au bout de quelques minutes, ce ne fut plus qu'un cadavre étrangement suspendu au-dessus de la mare de Franchard.

Verdavoine avait fixé la corde sur la branche du vieux chêne et redescendait à terre tandis que les autres riaient et applaudissaient.

Roland, appuyé sur un bloc de rocher, le regard sombre, le visage impassible, n'avait pas pris part à cette scène horrible. Mais lorsque le dernier frisson se fut éteint sur le corps de celui qui l'avait cravaché, un sourire de triomphe se dessina sur ses lèvres. Il était satisfait de sa vengeance.

Il pouvait l'être en effet, car il avait répondu à un affront par un crime. C'était mieux.

Cependant, absorbés par leur sinistre besogne, les braconniers n'avaient pas remarqué que la chasse royale se rapprochait insensiblement de Franchard.

Tout à coup les aboiements de la meute retentirent à quelque distance de l'endroit où ils se trouvaient, tandis que les trompes de chasse éveillaient mille échos bruyants dans toutes les profondeurs des gorges.

— Sang-Dieu ! s'écria Mastoc, si nous restons ici, nous allons nous faire envelopper par la chasse. Ce serait un vilain quart d'heure à passer. Détalons au plus vite.

— Oui, mais, dit Verdavoine avec regret, ma fameuse corde sera perdue.

— Tant mieux ! répondit brutalement Mastoc qui avait encore à cœur les plaisanteries lugubres de son camarade.

— Oh ! reprit Verdavoine, si la chasse ne passe pas ici même, personne n'apercevra le cadavre, et demain matin de bonne heure je viendrai chercher ma corde.

Après cette résolution, Verdavoine se hâta de suivre les autres qui disparaissaient déjà derrière les rochers.

Il était temps ; car, dans un tourbillon de poussière, avec mille éclats de voix, un bruit sourd de galop, des cris, des aboiements, la chasse royale défilait à deux cents pas de la mare de Franchard.

Puis le bruit se perdit lentement dans le lointain, les sons mourants des cors qui sonnaient l'hallali dans un carrefour éloigné célébrèrent la mort du cerf, puis le silence devint absolu dans toute l'immensité de la forêt.

Le vent d'orage qui commençait à s'élever faisait balancer lentement le pendu au-dessus de la mare silencieuse et morne.

. . . .

. . . .

Pendant ce temps les braconniers, satisfaits de leur journée, avaient retrouvé le Sauteriot qui gardait le vieux solitaire tué par Roland.

Ils placèrent l'énorme bête sur leurs épieux réunis et l'emportèrent triomphalement à travers les sentiers déserts.

Depuis une demi-heure ils étaient sortis des gorges lorsqu'ils aperçurent un cavalier que son cheval conduisait tristement droit devant lui.

— Ohé ! Orlando, lui cria Roland qui le reconnut le premier.

Orlando s'approcha de la bande des braconniers.

— Vous avez eu tort de ne pas venir avec nous, continua Roland, car vous auriez assisté à la mort d'un superbe sanglier et à la pendaison d'un gentilhomme qui avait eu l'audace de de me gratifier d'un coup de houssine en travers la figure.

— Un gentilhomme !... s'exclama Orlando, agité d'un tressaillement fébrile.

— Oui, continua Roland, costume sombre, feutre noir avec une plume blanche, cheval pie, que mes chiens ont à moitié dévoré.

— Et... vous l'avez pendu ?... interrogea Orlando qui reconnaissait dans ce portrait rapide M. de Cayrol, le messager de Monpelas.

— Haut et court... Au vieux chêne de la mare de Franchard.

— Est-ce que vous l'avez fouillé ?... ne put s'empêcher de demander Orlando.

— Fouillé !... fit Roland avec indignation. Ah ! ça mais, Orlando, pourquoi cette question ?... Nous sommes des braconniers, nous ne sommes pas des voleurs !...

— Ne vous fâchez pas, Roland, reprit vivement Orlando... J'ai eu tort de faire cette demande... Mais je suis tellement préoccupé...

— C'est vrai, la journée n'a donc pas été bonne ?

— Non, mais la nuit le sera. Bonsoir.

— Bonsoir, répondirent les braconniers en continuant leur route.

— Ah ! se disait Orlando, avec une joie farouche en mettant son cheval au galop. Tout n'est donc pas perdu ! Je puis encore réussir. Vivant, M. de Cayrol n'a pas laissé prendre son message, mais son cadavre me le donnera !

Et il s'élança rapidement sur la route de Franchard.

XV

LE PENDU

Un quart d'heure s'était à peine écoulé depuis le départ de
braconniers et pourtant les gorges de Franchard avaien
changé totalement d'aspect.

Le ciel noir avec des reflets jaunâtres, laissait échapper un
lueur indécise et blafarde qui rasait le sol, éclairant les objet
par en dessous et leur donnant des formes étranges des colo
rations fantastiques. Les buissons, les rochers, les genévriers
avaient pris soudain des proportions grandioses. Dans cett
obscurité, il y avait des ombres effrayantes. La gorge semblai
un précipice insondable et le rocher une montagne gigantesqu
perdue dans le noir du ciel.

La nature palpitait, écrasée par un malaise invincible qu
pesait sur elle. Les feuilles se serraient contre leurs tige
comme si les plantes elles-mêmes eussent eu la sensation d'un
souffrance.

Une torpeur intolérable planait dans l'air.

Il y avait dans les feuilles sèches, des bruissemenfs, de
modulations, des sifflements de reptiles.

La mare de Franchard était sillonnée de lueurs phosphores
centes. De grosses bulles de gaz venaient crever à la surfac
en produisant un bouillonnement qui semblait surnaturel. De

flammes bleuâtres voltigeaient capricieusement au-dessus de l'eau, ou s'élançaient par traînées qui se perdaient soudain dans l'air.

Mais la chose sinistre, capable de jeter l'épouvante dans l'âme la plus fortement trempée, c'était ce cadavre démesurément agrandi par la lueur oblique qui l'éclairait, suspendu au-dessus de l'eau lumineuse. Un vol lourd d'oiseaux nocturnes était déjà sur lui.

Par intervalles, un large souffle d'air, avant-coureur de l'ouragan, passait brûlant et rapide. Alors pendant qu'un frémissement courait dans toutes les feuilles, le pendu oscillait au bout de sa corde tandis qu'un nuage noir avec un bruit d'ailes s'agitait au-dessus de lui.

C'était effrayant et lugubre.

Soudain, dans le silence universel, le pas d'un cheval retentit.

Quelqu'un s'avançait vers la mare de Franchard.

Bientôt la silhouette indécise d'un cavalier apparut dans l'obscurité qui s'épaississait de plus en plus.

C'était évidemment le cheval qui conduisait le cavalier, car la pauvre bête suivait un sentier qui la conduisait droit à la mare. Arrivée sur le bord, elle s'arrêta :

— Allons, Biscotte, ma mie, lui dit doucement son maître, un peu de courage ! Je sais bien que ce maudit orage qui va crever tout à l'heure sur nos têtes, doit te mettre dans le même état que moi. Je suis moulu, brisé, j'étouffe, mais ce n'est pas une raison suffisante pour coucher dans cette satanée forêt, que l'enfer confonde ! Il faut trouver une route qui nous mène à un abri quelconque. Allons, Biscotte, marchons encore un peu.

Et le cavalier essaya de pousser son cheval en avant. Mais l'animal qui voyait l'eau sous ses pieds, au lieu d'avancer recula en hennissant.

— Diable ! qu'y a-t-il donc ? s'écria le cavalier en se pen-

chant sur le cou de son cheval. Tiens ! de l'eau ! Tu as raison, Biscotte, il ne faut pas avancer. Est-ce une rivière, une mare, un lac ? Ma foi, nous n'en savons rien. Où aller maintenant ? ajouta-t-il avec une désolation profonde dans la voix.

Et ce cavalier si désolé, qui n'était autre que le vicomte Raoul de Taverly, fut quelque temps sans répondre à sa question. Il réfléchissait.

Biscotte, morne, la tête mélancoliquement penchée, attendait immobile le résultat des réflexions de son maître.

— Il est, hélas ! bien certain, ma pauvre Biscotte, finit par dire Raoul en résumant ses réflexions, que nous sommes destinés à recevoir tout l'orage sur notre dos. Ce n'est pas la première fois que pareille mésaventure nous arrive et nous trouverons la chose moins pénible. Il est vrai que nous n'en serons pas moins mouillés !.... En continuant d'avancer dans ces ténèbres nous risquons fort de tomber dans quelque précipice et de nous rompre le cou, ce qui serait grand dommage ; il est plus prudent de rester ici puisque nous y sommes et de recevoir stoïquement la tempête. Quand ce sera fini nous y verrons peut-être un peu plus clair et nous pourrons continuer notre chemin trempés jusqu'aux os sans doute, mais sans risquer de tomber bêtement dans quelque trou.

Et après ce raisonnement, admirable de logique et de philosophie, Raoul de Taverly descendit de sur le dos de Biscotte et s'assit sur un quartier de rocher au bord de la mare.

La jument vint se ranger contre son maître, aussi résignée et aussi philosophe que lui.

Il lui donna quelques petites tapes sur l'encolure, en lui disant :

— Nous n'avons pas de chance, ma pauvre Biscotte, dans cette forêt de Fontainebleau. Hier, nous avons manqué nous y faire rôtir ; aujourd'hui c'est tout le contraire nous y serons peut-être noyés. Hier, nous étions perdus ; aujourd'hui nous

le sommes encore. Malheureusement, Maguelonne n'est plus avec nous, nous sommes seuls, Biscotte, bien seuls, trop seuls...

Maguelonne ! — répéta Raoul avec une expression de tendresse ineffable. — Oui, pensons à Maguelonne... Je l'ai revue. — Il y a deux heures à peine, j'étais près d'elle, j'entendais sa douce voix, je m'enivrais de l'éclat de ses grands yeux. Un instant, — j'y penserai toujours — elle m'abandonna sa main mignonne et j'eus l'audace d'y déposer un long baiser. Mes lèvres en frissonnent encore. — Qu'elle est belle et que je l'aime ! — Oh ! oui, demain, je reviendrai la voir. Puis, tous les jours. Maître Cocquenpot n'aura pas de visiteurs plus assidus que moi. Oui, mais ajouta-t-il en jetant un regard autour de lui, nous tâcherons de ne pas venir nous échouer dans cette endroit lugubre.

» C'est pourtant cette chasse malencontreuse, Biscotte ma mie, qui est cause de tous nos malheurs ce soir. En quittant l'auberge de la Belle-Hôtesse, nous voulûmes retrouver Valreuse et ses quatre amis, de service auprès du roi, et nous nous élançâmes derrière les aboiements et les fanfares joyeuses des cors. Mais malgré tous les efforts nous n'avons rien rejoint du tout et nous voici égarés dans les ténèbres, sur le bord de cette onde inconnue, avec un orage sur nos têtes. C'est triste, Biscotte et voilà une journée bien commencée qui finit fort mal.

Et le malheureux Taverly accentua sa lamentation par un profond soupir, tandis que Biscotte balançait sa tête d'un air navré.

Un coup de vent passa sur eux, puis de larges gouttes de pluie commencèrent à tomber avec un long crépitement sur les feuilles sèches.

— Allons ! fit Raoul en s'enveloppant dans son manteau, voilà le commencement ! Cette satanée pluie est capable de gâ-

ter le superbe costume à la mode que j'ai acheté ce matin pour venir voir Maguelonne !

Comme il achevait ces mots, un éclair déchira les nuages et un violent coup de tonnerre retentit aussitôt, avec un roulement formidable, au fond des gorges.

L'horizon tout entier avait été mis en lumière par sa lueur fulgurante. La mare de Franchard avait étincelé et le vieux chêne avec son cadavre qui pendait au-dessus de l'eau, était apparu, dans une effrayante et rapide vision.

Raoul de Taverly, si malencontreusement arrêté à cet endroit tragique, se dressa d'un bond.

— Brr ! — Biscotte ma mie, nous avons un fort mauvais voisinage ! s'écria-t-il.

Un second éclair lui montra de nouveau la mare, le chêne, le pendu, et plus loin le chaos de rochers avec toute la profondeur de la gorge.

— Singulier endroit pour pendre quelqu'un ! murmurait le maître de Biscotte. Cela m'a l'air d'un gentilhomme.

Les éclairs se succédaient avec une rapidité montrant et voilant tour à tour ce corps humain que les violentes raffales de vent faisaient tournoyer sur lui-même.

Il y eut soudain quelques minutes d'obscurité. Il semblait que l'orage voulût se recueillir pour éclater avec plus de fureur encore.

— Je jure bien, se disait Raoul de Taverly, de ne jamais plus m'aventurer seul dans cette infernale forêt. On y voit des choses par trop désagréables.

En ce moment, griffant le ciel du Nord au Midi par une immense traînée lumineuse, un éclair formidable enflamma l'espace.

Raoul passa la main sur ses yeux avec un frissonnement subit, car à la lueur de cet éclair il avait cru voir un cheval au pied du vieux chêne et, couché sur la branche, un homme qui rampait vers le cadavre.

L'orage était dans toute sa violence. Un coup de tonnerre n'attendait pas l'autre ; le ciel était en feu.

La tempête déracinait les arbres et emportait les feuilles et le sable dans un tourbillon infernal.

Taverly avait bien vu.

Au pied du vieux chêne, il y avait un cheval, et, tandis que le jeune vicomte, muet, atterré, se croyait le jouet d'une hallucination, d'un horrible cauchemar, l'homme qui rampait sur la branche était arrivé au-dessus du pendu.

Cet homme se pencha, étendit une main en se retenant de l'autre, et toucha la poitrine du mort.

Soudain ce cadavre sembla prendre vie et s'animer.

L'attouchement lui avait communiqué une oscillation. On eût dit qu'il fuyait la main qui voulait le saisir, tandis qu'une bande d'oiseaux de nuit, dérangés dans leur lugubre festin, voltigeaient autour de lui.

L'homme couché sur la branche se pencha davantage.

Tout-à-coup un souffle terrible de tempête passa sur ce groupe sinistre, emportant le pendu et lui faisant décrire au bout de sa corde un arc de cercle gigantesque, tandis qu'il arrachait l'homme de sur la branche où il se tenait collé et le précipitait dans le vide.

Celui-ci affolé, terrifié, étendit les bras en tombant, cherchant par instinct à se retenir.

Ses mains rencontrèrent le corps du pendu, il le saisit désespérément et s'accrocha à ce cadavre.

La lumière livide des éclairs, par instants, inondait de clarté cette scène hideuse.

Le mort entraînait, dans son balancement lugubre, ce vivant qui se suspendait à lui et l'enlaçait d'une étreinte suprême.

Le misérable était plus horrible à voir que le cadavre, les cheveux dressés sur la tête, les yeux hagards, à moitié sortis

de leurs orbites, la bouche contractée par un rictus effrayant d'angoisse, agité d'un tremblement nerveux qui faisait claquer ses dents avec fureur.

Il fit un effort pour remonter, ressaisir la corde ou la branche, mais il y eut, soudain, un affreux déchirement, et l'homme et le pendu tombèrent dans la mare avec un clapotement sourd.

Raoul de Taverly regardait, épouvanté.

Rien ne reparaissait à la surface de l'eau.

Enfin, une tête aux traits égarés, aux yeux flamboyants, émergea à la surface.

Raoul tressaillit violemment.

— Orlando ! cria-t-il avec force, en reconnaissant les traits du serviteur de Ginevra.

Mais lui n'entendait pas. Il riait d'un rire strident. Dans sa main qu'il élevait et agitait dans l'air, il y avait un petit sachet de cuir, qu'il venait d'arracher au pendu.

— Victoire ! Victoire ! Victoire !... hurlait-il d'une voix tonnante.

Puis s'élançant hors de l'eau boueuse, il sauta sur le cheval attaché au pied du vieux chêne, et disparut rapidement dans la nuit.

— Oh ! c'est horrible ! murmurait Raoul de Taverly.

Puis prenant aussitôt une résolution :

— Viens, Biscotte, dit-il, nous ne pouvons plus rester ici. Allons nous-en.

Et remontant sur sa vaillante bête, le vicomte de Taverly s'éloigna de cet endroit sinistre.

A peine avait-il fait une centaine de pas, qu'avec un bruit effroyable, le tonnerre tombait sur le vieux chêne de la mare de Franchard.

XVI

OU MAITRE ANNIBAL COCQUENPOT VOUDRAIT BIEN S'EN ALLER

Pendant que s'accomplissaient, au fond des gorges de Franchard, les scènes terribles que nous venons de raconter, Maguelonne attendait avec impatience, à l'auberge de la Belle-Hôtesse, la venue d'Orlando qui devait la conduire près de Ginevra.

Cette journée, qui s'écoulait lentement, avait été, pour la jeune fille, plus féconde en sensations tumultueuses que ses dix-huit premières années s'enfuyant dans l'ombre du souvenir. Une vie nouvelle se révélait pleine de douces promesses, de délicieuses émotions, mais enveloppée d'ombres mystérieuses et redoutables. Son cœur battait, des frémissements jusqu'alors inconnus parcouraient tout son être ; effrayée, palpitante, elle sondait d'un regard craintif cet horizon qui se dévoilait tout à à coup.

Jusque-là, toutes les aspirations renfermées dans son âme ardente s'étaient dépensées en mouvement, en activité fiévreuse, en courses folles, en chansons ; mais voilà qu'en une seule nuit, elle avait senti passer sur son cœur le souffle brûlant de ces deux passions, les plus puissantes qu'il soit donné à la créature humaine de ressentir : l'amour profond et farouche d'une mère, l'amour ardent d'un homme.

Ginevra !... Raoul !...

Dès maintenant, pour Maguelonne, le monde entier se résumait dans ces deux noms. Son cœur vierge, saisi d'un âpre besoin d'aimer, puisqu'elle n'avait jamais éprouvé qu'une sorte de tendresse reconnaissante pour maître Cocquenpot ainsi que pour la bonne Mathurine, ce cœur s'était violemment enflammé au contact de ces deux amours.

Une mère ! Maguelonne avait donc une mère ?... Cette affection calme, respectueuse, qu'elle ressentait pour les braves gens qui l'avaient élevée, n'était-ce donc pas de l'amour filial ?... Elle qui s'accusait de ne pas les aimer d'une ardeur assez vive, elle ne se trompait donc pas dans son inconscience instinctive ?... Quel hasard ou quelle vengeance l'avait entraînée loin des bras maternels ?...

Et sa pensée marchait toujours, essayant de sonder le mystère qu'elle sentait peser sur elle et l'étreindre de son inconnu menaçant, tandis que mille questions surgissaient dans son esprit.

Alors le doute cruel la torturait de nouveau.

Etait-il vrai ? N'était-ce pas un songe ?

Sa raison disait non ! mais son cœur disait oui !...

Lutte effrayante qui assombrissait son front et amenait presque un sanglot sur ses lèvres pâlies !

Dieu ! comment croire à ce bonheur, comment accueillir cet espoir sans trembler de le perdre tout à coup !...

Et puis, derrière la blanche image de Ginevra, Maguelonne voyait apparaître la tête souriante de Raoul de Taverly, dont les yeux brûlants se fixaient sur ses yeux.

Oh ! comme son cœur battait ! comme un doux frisson passait soudain dans tout son corps ! Comme dans son regard une flamme étincelait !...

Dans le nuage d'azur qui flottait, vision trompeuse et charmante, devant ses yeux, il était là, près d'elle, son sauveur,

entourant sa taille de son bras, penché sur son front, et, au-dessus de leurs têtes confondues dans un long baiser, Ginevra, heureuse, souriante, les bénissait !...

Mais, soudain, le nuage se déchirait, la vision s'évanouissait, et la réalité froide, désespérante, apparaissait à la place du rêve envolé.

Raoul était le vicomte de Taverly.

Maguelonne n'était peut-être que la fille de l'aubergiste Cocquenpot.

Alors un soupir douloureux soulevait la poitrine de la pauvre enfant, et deux larmes amères bondissaient sur ses joues...

Et ainsi, tour à tour, l'espoir, la crainte, le bonheur, la souffrance se succédaient dans son cœur. Tous ces chocs répétés faisaient naître en elle une sombre exaltation et dans ses yeux agrandis, fixes, d'un éclat étrange, la fièvre brûlait.

Pourtant cette longue et cruelle journée avait eu une heure bénie, lumineuse. Raoul de Taverly, tenant sa promesse, était accouru à l'auberge. Il s'était assis près d'elle, lui avait parlé doucement, de sa voix vibrante, émue, et dans son regard elle avait puisé bonheur et confiance.

Après le départ du jeune gentilhomme, et pendant qu'il allait se perdre aux gorges de Franchard, la pensée de Maguelonne était revenue à Ginevra, à l'absente.

Pourquoi Orlando ne venait-il pas la chercher, comme il l'avait promis ?

Avant la nuit, elle essaya de retrouver la route qui conduisait à la grotte, mais elle ne se reconnut pas et revint désespérée à l'auberge. Elle monta vite dans sa chambre et, près de la fenêtre assise, elle chercha longtemps, fouillant ses souvenirs, analysant avec patience les sentiments qui se heurtaient dans son esprit.

Une heure se passa, pénible et lente.

Alors elle redescendit résolument l'escalier et, se penchant un peu, elle aperçut maître Cocquenpot qui ôtait son tablier et s'apprêtait à dire bonsoir à sa cuisine.

— Petit père, lui cria-t-elle de sa voix la plus douce, venez donc un peu, je désirerais vous faire une confidence.

Dans ces paroles de la jeune fille, il y avait un gros mensonge, car, dans la conversation que Maguelonne voulait avoir avec maître Cocquenpot, c'était l'aubergiste qui devait faire la confidence annoncée.

— Ah ! ah ! Maguelonnette, répondit joyeusement Annibal en accrochant bien vite le tablier à son clou, tu te décides enfin à parler. Pas une chanson de toute la journée; je commençais à me sentir tout triste. Donc, tu t'éveilles, c'est fini, bien fini, cette sombre humeur noire est totalement dissipée. Nous allons rire de nouveau, n'est-ce pas, mignonne ?

— Dépêchez-vous un peu, je vous prie, dit Maguelonne impatiente.

— Ah ! diantre, c'est pressé ! fit Cocquenpot en se hâtant de rabattre ses manches retroussées. Dis donc, fillette, ce n'est pas sérieux ta confidence ? C'est pour rire, pour me prouver que tu es toujours ma petite Maguelonne joyeuse et folle. Combien de fois ne m'as-tu pas ainsi attrapé, traîtresse ? Tu me faisais accourir sous le prétexte d'une histoire à raconter, et, lorsque j'arrivais tout essoufflé, tu me jetais en riant dans l'oreille une roucoulade de fauvette. J'aimais mieux ça, surtout quand il y avait à la fin un baiser pour moi.

— C'est sérieux, grave, interrompit Maguelonne.

— Oh ! alors, voilà qui est tout à fait extraordinaire ! fit Cocquenpot en grimpant les marches de l'escalier.

La jeune fille le fit entrer dans sa chambre et ferma avec soin la porte derrière elle.

Maître Annibal la regardait faire, étonné.

— Asseyez-vous là ! dit Maguelonne en le poussant doucement vers une chaise qui se trouvait tout près de la lumière, posée sur une petite table de travail.

Cocquenpot se laissa faire et s'assit. Il commençait à être inquiet.

— Voyons, Maguelonne, dit-il avec une supplication dans la voix, si ce n'est pas sérieux, dis-le moi tout de suite. Tu sais comme je m'effraye d'un rien. Si quelque chose te déplaisait, si tu avais un chagrin, déclare-le bien vite... Mais oui, te voilà toute pâle, ta main tremble. Que s'est-il passé ? Que désires-tu ? Parle, je t'en prie. Tout ce mystère me fait peur.

— Oh ! ce n'est rien, je vous assure, répondit vivement Maguelonne en s'efforçant de sourire. Je voulais seulement vous faire une question.

Et elle avait doucement approché sa chaise tout près de celle où se tenait Cocquenpot. Les deux mains appuyées sur les épaules de l'aubergiste, elle attira sa bonne grosse tête et plongea son regard brûlant dans les petits yeux écarquillés de maître Annibal qui commençait à ne plus savoir où il en était.

— Dites-moi, petit père, dit-elle de sa voix la plus douce, la plus câline, m'aimez-vous bien ?

— Si je t'aime ! s'exclama Cocquenpot avec un geste de désespoir. Comment, c'est pour me faire pareille question !... As-tu donc perdu la tête !... Ne te rappelles-tu pas !...

Et il faisait de grands gestes pour accentuer ses protestations qui ne sortaient pas assez virulentes à son gré.

Maguelonne le calma d'un baiser.

— Alors, reprit-elle lentement, si je partais un jour, si je vous quittais...

— Partir !... Nous quitter !... s'écria Cocquenpot pris d'un tremblement subit. Oh ! Maguelonne, voudrais-tu donc

t'en aller ? Tu ne te trouves donc pas heureuse parmi nous, t ne nous aimes donc pas comme nous t'aimons !...

— Si, je vous aime bien, si, je suis heureuse... répond Maguelonne tout émue. Jamais, de ma propre volonté, je n me séparerai de vous ; jamais je n'abandonnerai cette maiso où se sont écoulées mes dix plus belles années, calmes joyeuses, sans un souci, sans une larme, sans un chagrin. E mes fleurs, et mes oiseaux, et la forêt avec ses sentiers mys térieux, ses rochers sauvages, ses grands arbres, son gran soleil ; et puis le soir à la veillée, autour du grand feu quan c'est l'hiver, après le récit d'un voyageur étranger, la chanso que tout le monde réclame et que je chante en riant, mêm quand c'est une ballade triste et rêveuse... non, je ne veu pas vous quitter, je ne veux pas quitter l'auberge, je ne veu pas quitter la forêt !...

— Mais alors, petite folle, s'écria Cocquenpot à demi ras suré, quoique toujours inquiet au fond, pourquoi ces vilaine questions, pourquoi ce ton lugubre, pourquoi cette pâleur cette émotion ?... Si tu ne veux pas être raisonnabl et si tu prends plaisir à me faire peur ainsi, moi je m'en vais

Et l'aubergiste fit un mouvement pour se lever de sa chaise mais Maguelonne le retint doucement.

— Et si... dit-elle lentement en prenant ses deux main dans les siennes et en le tenant sous la flamme de son regard si... si quelqu'un m'emmenait !

— Quelqu'un ! t'emmener !... balbutia Cocquenpot en pâ lissant affreusement.

Il était mal à l'aise, ses yeux clignotaient avec rapidité et avait à la gorge une oppression qui altérait sa voix.

— T'emmener !... Quelqu'un !... répétait il avec terreur Quelle horrible idée !... Mais qui donc ?...

— Celui qui en a le droit, peut-être, dit gravement Maguelonne.

— Le droit!... s'écria Cocquenpot qui réussissait un peu
;acher sa violente émotion. Décidément, petite fille, tu as ce
r des idées absurdes. Tu es malade, tu as la fièvre. Je vais
:n vite t'envoyer Mathurine, elle te calmera, te soi-
era... Une femme sait toujours mieux s'y prendre qu'un
mme.
Et il s'était levé tout à fait et il voulait s'en aller.
— Mon père, reprit Maguelonne plus caressante encore et en
fforçant d'amener un pâle sourire sur ses lèvres frémissantes,
n je n'ai pas la fièvre...
Et avec une douce violence elle le maintenait sur sa
lise.
— Mais... il m'est venu une horrible pensée, continua-
lle en baissant la voix, un doute qui me torture, et j'ai es-
ré que vous ne voudriez pas me laisser souffrir longtemps
core quand d'un mot vous pouvez jeter la lumière dans mon
e. Dites, ne le voudrez-vous pas? me laisserez-vous sup-
er en vain?
— Parle, oh! parle, Maguelonne, s'écria le pauvre vieux
etant, désespéré, tes paroles me déchirent! Que veux-tu?
répondrai.
Il retenait dans ses bras la jeune fille qui s'était glissée à
nous.
Maguelonne releva sur lui ses yeux gonflés de larmes, et
ne voix basse, anxieuse, altérée :
— Mon père! dit-elle en adoucissant par ses caresses le
ip terrible qu'elle allait lui porter, mon père, si je n'étais
; votre enfant!...
— Oh! murmura Cocquenpot en fermant les yeux et en
eignant sont front des deux mains, dis-moi vite, Mague-
ne, que cette pensée ne vient pas de toi seule!
— Non, oh! non ; moi, je ne demandais rien au ciel, j'é-
s heureuse, confiante en l'avenir... Pardonnez-moi si mes

paroles vous ont déchiré le cœur, mais il le fallait, j'eusse ét
coupable d'hésiter plus longtemps.

Cocquenpot gémissait et se lamentait. Trop peu énergiqu
pour prendre une résolution, trop sensible pour ne pas s'at
tendrir jusqu'à verser des larmes — et puis il adorait sa Ma
guelonne et n'osait pas refuser de répondre, d'un autre côt
une crainte terrible lui fermait la bouche — agité, tiraill
perplexe, le pauvre homme suait, pleurait, suffoquait.

Dans sa cervelle un peu épaisse, il n'entrevoyait qu'u
seul moyen de salut : s'en aller sous un prétexte quel
conque.

— J'étouffe ! s'écria-t-il en portant les mains à sa poi
trine.

Et échappant à Maguelonne, il s'élança vers la porte. Mais l
jeune fille bondit aussitôt et, lui barrant le passage, elle fix
sur le pauvre aubergiste son regard clair et résolu.

— Eh bien ! non, dit-elle, vous ne pouvez pas partir ain
sans m'avoir répondu. Vous ne comprenez donc pas qu
l'anxiété me tue. Voyons, continua-t-elle doucement, ne suis-
donc plus votre petite Maguelonne que vous aimez tant ! Pour
quoi refuser de répondre à une question d'où dépend mo
avenir entier, ma vie peut-être ? Me faut-il tant vous supplie
lorsqu'autrefois je n'avais qu'un mot à dire pour vous faire ac
cueillir mes caprices les moins admissibles, mes volontés le
plus étranges. Je suis pourtant toujours votre petite fille ché
rie : rien n'est changé en moi, sinon que mon visage est pâ
et triste, que les larmes coulent de mes yeux et qu'il y a s
mes lèvres une prière au lieu d'une chanson.

Cette voix harmonieuse, suppliante, amena Cocquenp
à la limite extrême de l'attendrissement. Sa grosse tê
rousse roulait douloureusement sur ses épaules et ses mai
grasses s'étreignaient avec désespoir.

— Allons, reprit Maguelonne, plus pressante encore, ay

fiance en moi. Je vous jure que rien ne sera changé, que ous aimerai toujours bien, que je ne vous quitterai jamais ue je reprendrai tout aussitôt ma joyeuse humeur comme efois. Dites-moi tout, par pitié, nul ne le saura ; vous pou- bien vous confier à votre Maguelonne qui vous aime tant ! le voulez-vous pas ?

— Hélas ! gémit piteusement Cocquenpot, je le veux bien sque tu m'en pries si fort, et que cela te tient tant au cœur, s, moi, je serai pendu !...

— Pendu ! s'écria Maguelonne, comment cela ?

— Oui, reprit l'aubergiste, la poitrine gonflée d'un sanglot ne voulait pas sortir, il a dit que si jamais un mot de ce l secret sortait de mes lèvres, il me ferait pendre dans les gt-quatre heures.

— Qui a dit cela ?

— Je ne sais pas... Le maître !

— Mais, mon Dieu ! parlez donc, quel maître ?

— Oh ! je ne l'ai jamais vu, mais il est partout, il sait ... et maintenant j'en ai assez dit pour être pendu, cette peut-être, demain sans doute !

t Cocquenpot promenait autour de lui son regard effaré. nbre lui semblait fourmiller étrangement et il croyait voir yeux fixés sur lui.

laguelonne était atterrée, ce secret qui s'environnait de me- es aussi terribles lui faisait peur. La vision de Ginevra pâle, iche, au fond de la grotte obscure, revenait dans son ima- ition avec une intensité prodigieuse, et elle sentait que, s tout ce mystère, la victime, c'était cette femme, c'était sa se !

'aubergiste avait été écouter à la porte ; il avait ouvert la itre et regardé dans la nuit. Puis, après avoir refermé ses les issues, il revint près de Maguelonne en murmurant une résignation touchante :

— A présent que mon sort est décidé, je puis bien tout l
dire. Cela me soulagera.

» Allons, viens, Maguelonne, continua-t-il avec l'accen
guttural d'un condamné à mort, viens recueillir mes dernière
paroles.

— Courage, père, lui dit la jeune fille en serrant ses mai
dans les siennes. Vous vous effrayez à tort ; nul ne pourra sa
voir que vous m'avez confié ce secret.

— Hélas ! rien n'y fait. Toutes les précautions sont inutile
Dans la nuit, dans la solitude, il y a des yeux qui voien
des oreilles qui entendent... Mais maintenant que m'im
porte, je suis résigné, il en sera de moi ce que le bon Die
voudra !

— Courage, répéta Maguelonne, saisie d'une pitié profon
pour les terreurs du pauvre aubergiste.

Heureusement qu'elle ne les croyait pas justifiées, car el
l'eût laissé partir sans le forcer à tout lui dire.

— Il y a quinze ans, commença Cocquenpot d'une voix
basse que Maguelonne l'entendait à peine, nous étions seul
Mathurine et moi, dans la petite chambre que nous habitio
tout en haut de l'hôtel Mayenne à Paris. Il était dix heures d
soir. Je venais de remonter de la cuisine et nous achevio
notre souper. Il fallait bien manger aussi tard à cause du tra
vail. Tout à coup nous entendîmes le pas de deux homm
qui montaient l'escalier. Ils s'arrêtèrent devant notre porte.

» — Oui, monseigneur, dit l'un à demi-voix, ce sont d
braves gens. La petite sera bien soignée.

» — Bien, répondit l'autre d'une voix étrangement sourd
il faut à tout prix qu'elle vive. Te rappelles-tu mes ordres
Landry ?

» Landry j'ai retenu ce nom.

» — Oui, monseigneur, reprit-il. D'ailleurs, vous pourre
entendre ce que je vais leur dire.

» — Alors, va.

» Aussitôt on frappa à notre porte.

» Je vins ouvrir tout inquiet.

» Un homme entra, enveloppé d'un manteau dont une longue épée retroussait le bord. Son compagnon, le monseigneur, le maître, était resté dans l'ombre. D'un coup d'œil furtif j'avais aperçu sa silhouette noire.

» — Ah ! vous étiez là, dit brusquement celui qui entrait, en fronçant ses sourcils.

» — Oui, messire, répondis-je humblement.

» — Avez-vous entendu les quelques paroles prononcées devant votre porte ?

» — Non, répondis-je résolument, je causais avec ma femme et...

» Cet homme me regarda un instant de travers.

» Mathurine tremblait comme la feuille.

» Puis, faisant un geste de menace à mon adresse, il entr'ouvrit son manteau et vint déposer sur les genoux de Mathurine une enfant endormie qui paraissait avoir de deux à trois années.

» Cette enfant, c'était toi, Maguelonne.

— Et alors... demanda tout aussitôt la jeune fille avide de savoir.

— Alors, continua Cocquenpot, cet homme revint vers moi et, appuyant sa rude main sur mon épaule en me regardant dans les yeux :

» — Vous élèverez cette enfant, comme si elle était à vous, me dit-il. Votre vie me répond de la sienne.

» — Pourtant, messire, babutiai-je...

» — Silence ! fit-il rudement, vous devez obéir sans jamais discuter un ordre. Je vous prouverai tout à l'heure que je puis parler en maître.

» Déposant sur la table une bourse pleine d'or :

» — Tous les ans, à pareille époque, je vous en apporterai une semblable, continua-t-il. Donc, vous serez amplement récompensés.

— Oh ! murmura Maguelonne, vous receviez donc de l'argent !

Cocquenpot sentit le reproche échappé à la jeune fille.

— Enfant ! tu viens d'avoir là une mauvaise pensée, fit-il amèrement. Tu nous juges bien mal. Demain je te montrerai une grande cassette, où, toutes les années, je vide religieusement la bourse pleine que ce Landry m'apporte. Pas une pièce d'or n'y manque. Jamais, ni pour toi, ni pour nous, je n'y ai puisé. Nous avons travaillé.

— Oh ! pardonnez-moi, mon père ! s'écria Maguelonne, en baissant la tête, rouge, confuse.

Cocquenpot l'attira dans ses bras et l'embrassa au front.

Puis il reprit simplement :

— Après avoir déposé cet or sur la table, l'homme tira de sa poche un parchemin ;

» — Savez-vous lire ? me demanda-t-il.

» — Non, messire.

» — Alors je vais vous dire ce que signifie ce papier. C'est tout simplement la condamnation à mort pour désertion devant l'ennemi du soldat Cocquenpot, armée de monseigneur le duc de Joyeuse, compagnie du chevalier des Barres. »

— O mon Dieu ! s'écria Maguelonne avec effroi.

— J'eus un cri de frayeur, continua l'aubergiste. C'était vrai. Enrôlé de force j'avais été conduit jusqu'à Coutras. C'était en 1587 — trois années auparavant — quelques jours avant la bataille que le duc de Joyeuse perdit contre notre roi Henri. L'on m'avait placé en sentinelle, seul, la nuit, au fond d'un chemin creux. Je me le rappellerai toujours, le 15 octobre, une obscurité profonde. Ce n'est pas ma faute, je n'ai jamais été brave. Ils ont beau dire, le courage ne s'apprend

pas. J'eus tellement peur que je laissai là mon mousquet et que je m'enfuis. J'errai longtemps dans la campagne, fou, désespéré ; vingt fois je manquai de tomber dans quelque embuscade d'avant-postes. Enfin, au petit jour, je gagnai un village qui n'était pas occupé par les troupes. Un paysan me vendit une vieille défroque pour quelque monnaie et je réussis à gagner Paris. C'est là, qu'après bien des misères, j'entrai dans les cuisines de monseigneur de Mayenne. Pendant les trois années qui suivirent, que de précautions, de terreurs ! Je n'osais pas me montrer dans les rues, je ne parlais à personne. Heureusement que j'avais Mathurine pour me consoler. Et voilà qu'au moment où je me croyais rassuré, un arrêt de mort s'étalait devant mes yeux.

— Pauvre père ! murmura Maguelonne.

— Cet homme, ce Landry, continua Cocquenpot, avait remarqué mon effroi.

» — Rassurez-vous, me dit-il d'un air goguenard, ce parchemin ne sera envoyé à la prévôté, avec indication de votre logement actuel, que si par hasard vous n'exécutiez pas mes ordres. D'un côté de l'or, de l'autre la corde ! Le choix est facile, ce me semble.

» — J'obéirai, messire, murmurai-je en tremblant,

» — C'est, ma foi ! ce que vous aurez de mieux à faire, répliqua-t-il. Maintenant souvenez-vous bien que vous devez remettre l'enfant, n'importe à quelle heure, en quel lieu, à celui qui vous présentera cette lame en disant : « Je viens de la part du maître ! »

Et, en prononçant ces derniers mots, il prenait un poignard dans sa ceinture et brisait la lame en deux. Puis il remit au fourreau la moitié qui tenait à la poignée et déposa l'autre sur la table près de la bourse.

» — Avez-vous bien compris ? demanda-t-il encore.

» — Oh ! oui.

» — Inutile d'ajouter que le moindre mot prononcé par vous sur ce qui vient de se passer ce soir, surtout à l'enfant quand elle sera grande, si vous la gardez jusque-là, la moindre indiscrétion, et la journée ne s'écoulera pas sans que vous soyez un homme pendu.

» — Je serai muet, répondis-je précipitamment.

» — Cet enfant doit croire que vous êtes son père et que votre femme est sa mère, continua Landry. Vous vous arrangerez pour cela. Quant aux étrangers, vous avez vécu jusqu'à ce jour assez retirés, dans la crainte du prévôt, pour qu'ils ne s'inquiètent guère de votre accroissement de famille. Vous direz aux trop curieux que votre fille, élevée à la campagne par ses vieux parents, est désormais assez grande pour rester près de vous, sans gêner vos occupations.

» — Oui, messire, je ferai tout cela.

» — Un dernier mot, me dit-il avant de partir, si la petite se souvient d'un combat à l'épée, de l'incendie d'un château, vous prendrez soin d'égarer ses souvenirs. Obéissez et ne vous écartez pas d'une ligne de ces recommandations, sans cela...

» Et un geste de menace acheva sa pensée. »

Maguelonne écoutait avidement le récit de Cocquenpot. Peu à peu la lumière se faisait dans son esprit. Sans doute bien des choses demeuraient obscures, mais elle comprenait déjà que l'ennemi de Ginevra, de sa mère (car elle ne doutait plus maintenant), c'était le monseigneur resté dans l'ombre, le maître de Landry.

— Oh ! murmurait-elle, c'est donc vrai... Le souvenir de ce château qui brûle, étrangement gravé dans mon imagination, cette tour crénelée... Ginevra, ma mère, avait raison... c'est la tour de Puycerdac, je me rappelle le nom qu'elle a prononcé...

— Quand il fut parti, continua courageusement Cocquenpot,

nous restâmes silencieux. Mathurine était toute pâle, moi je tremblais. Puis, lorsque le bruit des pas se fut éteint dans l'éloignement :

» — Mathurine, nous sommes perdus ! m'écriai-je avec désespoir.

» Mais elle ne me répondit pas tout d'abord. Elle avait enlevé le voile qui couvrait le visage de la petite fille et la regardait avec admiration.

» — Vois donc comme elle est gentille, me dit-elle, sans plus penser aux menaces de ce Landry.

» Vous êtes bien belle, maintenant, Maguelonne, mais comme vous étiez jolie toute petite ! Fraîche, rose, avec vos grands yeux aux longs cils, vous vous étiez éveillée et vos petites lèvres souriaient à Mathurine penchée sur vous. Je vous regardai longtemps émerveillé et peu à peu ma frayeur se dissipa. Il n'est rien de tel comme un sourire d'enfant pour vous alléger le cœur.

» — Nous l'aimerons bien, dis-je à Mathurine. Elle sera notre consolation. »

— Oh ! s'écria Maguelonne en l'interrompant, vous êtes de braves cœurs, et comme je vous aime, comme je vous bénis ! . . .

Et jetant ses deux bras autour du cou de Cocquenpot, elle l'embrassa avec transport, tandis que de douces larmes coulaient de ses yeux.

XVII

COMMENT RAGUIBUS ET CARADOS S'ACQUITTÈRENT DE LA PETITE BESOGNE QUE LEUR AVAIT DONNÉE MONPELAS POUR SE RENDRE COMPTE A NOUVEAU DE LEUR HABILETÉ

Cocquenpot resta quelques instants sans pouvoir reprendre son récit. L'émotion le suffoquait.

Mais il avait hâte de finir et il continua plus vite :

— Depuis ce jour, le bonheur et la prospérité entrèrent sons notre toit. C'est notre petite Maguelonne, — on nous avait laissés libres de te donner le nom qu'il nous plairait et nous t'avions baptisée ainsi — c'est notre petite Maguelonne qui les avait amenés avec elle. Jamais nous n'avons eu d'autre enfant que toi, et nous t'adorions plus même que si tu avais été notre chair et notre sang. Combien d'heures joyeuses avons-nous passées à écouter ton charmant babil, tes naïves questions, tes réparties singulières, farouche pour les étrangers, caressante pour nous. Et puis j'étais devenu soudain cuisinier chef de l'hôtel Mayenne. Comme nous étions heureux tous les trois dans notre petite chambre ! C'est moi qui t'apprenais tous les vieux rondeaux, ballades et romances, tous les airs que maintenant tu roucoules si bien. Assise sur mes genoux, tu m'écoutais gravement d'abord, puis tu répétais avec moi et

tout aussitôt tu partais toute seule, cent fois mieux que le pauvre maître un peu maladroit qui ne comprenait pas toujours le sens de ses couplets et qui arrivait bien rarement à leur donner l'expression convenable. Oh ! alors quel ravissement, quelles folles acclamations !... Oui mais, parfois j'étais triste et je me taisais. C'est que c'était le jour où ce Landry devait venir, — depuis quinze ans, il n'a pas manqué un seul mois, — ou bien c'est que j'avais vu rôder autour de notre bonheur quelque sinistre figure d'espion.

» Un jour l'on me donna l'ordre de quitter le service de monseigneur de Mayenne, et de me rendre aux environs de Fontainebleau pour prendre possession d'une auberge dont je devais être le maître. C'était ici-même. Et depuis dix ans la situation n'a pas changé.

» Jusqu'à ce soir, Maguelonne, tu as été notre fille chérie. Quand on a eu, toute petite, une enfant ; qu'on l'a élevée, aimée, quinze ans ; on la considère comme à soi et on s'imagine qu'elle ne s'en ira jamais. Tu es toute notre vie, vois-tu, Maguelonne, et, toi partie, nous péririons certainement de chagrin, d'ennui, de solitude. Oh ! si tu savais comme je tremble chaque jour, comme j'ai peur que l'on vienne t'arracher de notre maison si tranquille pour t'emmener je ne sais où !... C'est la menace terrible constamment suspendue sur notre tête, c'est le moment fatal que je redoute sans cesse...

» Voilà tout ce que je sais, Maguelonne, ma chérie. J'ai manqué à la promesse faite à Landry et maintenant le maître peut me faire pendre comme il me l'a déclaré !... »

Et Cocquenpot, à bout de force, laissa tomber avec accablement sa tête dans ses deux mains.

La jeune fille par ses douces caresses cherchait à le consoler, à lui rendre l'espoir.

— Mais non, c'est impossible !... disait-elle. Rassurez-vous, n'ayez pas de pensées sinistres comme celles-là...

Mais il secouait la tête désespérément.

— Réfléchissez-donc, s'écria-t-elle vivement, car elle venait de trouver une raison convaincante, que vous vous êtes enfui de l'armée du duc de Joyeuse, qu'alors vous portiez les armes contre le roi Henri, que les partisans de la Ligue ne sont plus les maîtres, mais au contraire...

— Hélas ! interrompit Cocquenpot, moi aussi j'ai eu cet espoir, mais il s'est bien vite dissipé. Depuis longtemps déjà ce Landry m'a déclaré, qu'en cas de désobéissance ou de maladresse, — il paraît qu'ils ne font pas de distinction, eux, — si je n'étais pas pendu pour le compte de monsieur le prévôt du roi, je le serais certainement pour le compte de son maître. Pour moi, c'est tout à fait la même chose.

En ce moment le pauvre homme se cramponna à sa chaise avec épouvante, tandis que Maguelonne se levait effrayée.

On entendait en effet un grand bruit dans la salle du cabaret en bas. Puis on monta rapidement l'escalier et bientôt des coups précipités retentirent à la porte de la chambre.

— Maguelonne !... Annibal !... s'écria la voix de Mathurine, au secours !... Ouvrez-moi !...

La jeune fille s'élança bien vite, et ouvrit aussitôt la porte.

Mathurine se précipita dans la chambre en s'écriant :

— Mon Dieu ! Seigneur Jésus !... L'auberge est envahie !.. Des hommes à la figure sombre !...

Maguelonne encore sous l'impression du récit de Cocquenpot, inquiète, agitée d'un pressentiment douloureux, voulut se hâter de refermer la porte pour interroger Mathurine, mais entre la muraille et le vantail un large pied s'était interposé, tandis qu'une poussée énergique se faisait sentir du dehors. Maguelonne se rejeta en arrière et un cri de terreur jaillit de ses lèvres.

Un grand corps venait de paraître dans l'entre-bâillement.

; corps était terminé par une longue tête maigre, pourvue une moustache démesurée au-dessous de laquelle un rge sourire ouvrait jusqu'aux oreilles une bouche gigansque.

C'était monsieur le baron Carados de Pourfendrac, seigneur Castelasec et châtelain de Vuidemanoir !

Revêtu d'un costume d'officier tout battant neuf, luisant mme un soleil, joli comme un Espagnol, galant comme un ançais, le seigneur Carados, feutre à la main, jarret tendu, poing gauche sur le pommeau de son épée, la main droite sa moustache, le seigneur Carados fit quelques pas avec une ânerie superbe.

— Mille pardons, mesdames, mille pardons, monsieur l'aurgiste, fit-il en saluant profondément, je vous dérange peut-re mal à propos, mais croyez bien que le choix d'un moment us convenable n'a pas dépendu de votre très humble servi-ır.

En ce moment la fenêtre s'ouvrit violemment et un autre and corps tout aussi superbement vêtu, tout aussi joli, tout ssi galant, fit irruption dans la chambre.

C'était monsieur le chevalier Raguibus de Brisemolle.

— Mille pardons, mesdames, dit-il, son feutre à la main, lle pardons, monsieur l'aubergiste...

— J'ai déjà pris soin de faire nos excuses, interrompit Cados, par conséquent, mon excellent ami, nous pouvous dire qui nous amène.

— C'est juste, répliqua Raguibus en se redressant, mais oyez bien que je m'associe du fond du cœur à tous les regrets primés par mon noble ami, croyez-le bien, vous surtout, ma armante demoiselle ; nous serions au désespoir, si malgré s principes de galanterie, la cruelle nécessité de vous dé-ıire nous était imposée.

Cocquenpot était affaissé sur sa chaise, entièrement paralysé

par la peur. De grosses gouttes de sueur perlaient sur son large visage et par instants un sanglot râlait sourdement dans sa gorge :

— C'est fini !... murmurait-il d'une voix entrecoupée. Le châtiment ne s'est pas fait attendre longtemps... Ils écoutaient... ils ont tout entendu... ils viennent exécuter l'arrêt fatal !... Je suis mort !... Mon Dieu !... sainte Vierge !... Jésus !... saint Annibal mon patron, vous qui êtes si puissant au paradis, tendez-moi une main secourable !...

La pauvre Mathurine avait caché sa tête effarée dans la poitrine de son époux et pleurait bruyamment.

Seule, Maguelonne, debout, pâle, les yeux secs, brillants, semblait couvrir de son corps les deux pauvres vieux atterrés.

Raguibus qui s'avançait avec l'intention de parler à Coquenpot sentit peser sur lui le regard de la jeune fille. Il s'arrêta un instant, gêné, mal à l'aise.

— Tu as beau dire, ce sont les yeux de Ginevra !... fit-il à voix basse en se penchant vers Carados qui l'avait rejoint.

— Mais puisque je t'assure que ce n'est pas la même expression ! affirma Carados, moins convaincu au fond qu'il n'en avait l'air.

— Pardieu ! celle-là n'est pas assez furieuse pour se précipiter sur toi et enfoncer ses ongles dans ton cou... comme l'autre.. Mais puisque nous devons agir délicatement, nous allons prendre certaines petites précautions. C'est l'ordre du maître.

— Oh ! rien à craindre, répliqua Carados, nous sommes en force et si la petite voulait faire une scène désagréable, le dénouement ne serait pas long.

Et M. de Pourfendrac désignait du geste la fenêtre et la porte où se tenaient modestement dans l'ombre, curieux et muets, deux groupes respectables d'humbles acolytes.

Raguibus haussa dédaigneusement les épaules.

— Carados, mon ami, dit-il sentencieusement, tu ne songes
ı'à la brutalité. Fi ! que c'est mesquin ! Des hommes comme
ous doivent réussir sans violence. Le beau mérite sans cela.
out coupe-jarret pourrait en faire autant. Regarde-moi plutôt
savoure mon éloquence.

Et tandis que Carados faisait une laide grimace, Raguibus
prenait sa marche en se drapant dans son manteau et en
isant sonner ses éperons.

— Que voulez-vous ? lui cria Maguelonne.

— Oh ! mademoiselle, répondit Raguibus d'une voix miel-
ıse, je vous en supplie, ne vous effarouchez pas, surtout ne
iez pas si fort. J'ai horreur du bruit, du tapage, et mon
ble ami que voilà partage mes goûts de point en point. Al-
ns, calmez-vous, n'ayez nulle crainte. Nous ne sommes pas
s ogres que diable ! et notre plus grand désir est de nous
pliquer en douceur. Si vous saviez combien vous êtes plus
ie lorsque vos yeux ne sont pas aussi grands ouverts ! Je
s très timide et le regard d'une belle fille m'enlève tous mes
yens ; pour un peu je défaillerais ! Mon noble ami partage
alement toutes mes faiblesses ; par pitié pour lui, par
ice pour moi, éteignez un peu la flamme de votre regard
ıs vos cils noirs baissés.

Et avec l'hypocrisie d'un sacristain, dom Raguibus gri-
çait un sourire et faisait de petites mines doucereuses.

Maguelonne eut un geste de dégoût, sa lèvre se gonfla avec
e expression méprisante et son regard empreint d'une fierté
laigneuse se releva lentement.

— A la bonne heure, reprit Raguibus avec une sourde co-
e qui malgré lui perçait dans son accent, si vous êtes aussi
sonnable, tout se passera le plus simplement du monde.
uillez maintenant me laisser dire quelques mots à ce respec-
e aubergiste.

— A moi !... s'écria Cocquenpot en allongeant sa gross tête décomposée par l'épouvante, entre les deux femmes ser rées devant lui.

— Mon Dieu oui ! à vous ! reprit Raguibus d'un air enga geant. A vous, à l'homme que je vénère le plus au monde, mon noble ami est encore de mon opinion là-dessus, à ce cu sinier inappréciable dont les plats délicieux...

— Oh ! interrompit Mathurine indignée, maudite soit l'heur misérables mendiants, où vous avez franchi le seuil de notr porte !

— Pécaïre ! hurla Carados en se démenant furieusement, l bonne dame nous insulte !

— Du calme, Carados, mon ami, du calme ! fit Raguibu avec autorité. Vous vous trompez, respectable hôtesse, ajouta t-il en s'adressant à Mathurine, c'est : bénie soit l'heure ! qu' vous faudrait dire, car si d'autres eussent été chargés de notr mission, ils ne s'en acquitteraient certes pas avec autant de d licatesse. Remerciez donc le ciel, ma brave femme et n'en par lons plus.

En prononçant ces paroles, Raguibus s'était approché d malheureux Cocquenpot dont la tête seule apparaissait der rière Mathurine et Maguelonne. Alors redressant sa hau taille, la tête droite, le geste tragique, la voix caverneuse :

— Je viens de la part du maître ! dit-il lentement.

Et il mettait sous les yeux de l'aubergiste un poignard q n'avait plus qu'un tronçon de lame après la poignée.

L'effet fut terrible.

Cocquenpot tomba à genoux sans pouvoir articuler un so tandis que Mathurine, gémissante, éplorée, se jetait dans l bras de Maguelonne.

Un large sourire s'épanouit sur le visage osseux de Ragu bus ; le misérable jouissait intérieurement de l'épouvante q ses paroles habilement ménagées avaient jetée dans cette ma

heureuse famille. C'était lui qui dominait la situation, et il se trouvait orgueilleusement satisfait de son rôle.

Il jeta devant Cocquenpot la lame brisée du poignard en lui disant avec une certitude absolue :

— Donnez-vous donc la peine, monsieur l'aubergiste, de vérifier si le tronçon que vous possédez s'adapte bien avec celui-ci.

Mais Cocquenpot avait perdu la tête, ses mains tremblaient, et il fouillait dans toutes ses poches sans parvenir à trouver la lame rompue que depuis quinze ans il portait toujours sur lui, enveloppée dans un étui de cuir qu'il avait ajusté lui-même.

— Grâce !... pitié !... murmurait-il d'une voix entrecoupée, ne l'emmenez pas. Ce serait horrible, j'en mourrais de douleur !

— Allons, dépêchons ! c'est trop de temps perdu, dit méchamment Carados qui s'était approché.

Enfin Cocquenpot réussit à retirer de son justaucorps ce qu'il cherchait. Il ramassa, toujours en tremblant, le tronçon jeté à terre par Raguibus et il essaya de rejoindre les deux extrémités. Mais sa frayeur était si grande qu'il n'y parvint pas.

— Je ne peux pas !... s'écriait-il douloureusement ; vous voyez bien messeigneurs que je ne peux pas.

Raguibus et Carados riaient et se moquaient des terreurs du pauvre vieux.

Soudain Maguelonne se précipita, elle prit des mains de Cocquenpot les deux moitiés du poignard et les rejoignit. Puis, désespérée, elle les laissa retomber à terre. C'était bien la même lame.

Ainsi donc, l'heure fatale que Cocquenpot redoutait tant venait de sonner. Cet homme mystérieux, ce maître qui courbait sous sa volonté implacable tous les malheureux que le hasard

jetait sur sa route, allait donc ressaisir l'enfant confié aux soins honnêtes, à la tendresse de ces braves gens. Dans quel but? Pour quels sombres projets ?

C'était cet avenir menaçant qui se dressait devant la pensée de la jeune fille. C'était cet arrachement cruel qui torturait et qui épouvantait cette pauvre mère et ce pauvre père adoptifs, tous deux simples, bons, aimants, dévoués...

Mais Carados commençait à trouver que la situation ne se dénouait pas assez vite. Partisan des moyens énergiques, il n'avait cédé à Raguibus l'honneur d'agir à sa fantaisie qu'avec une certaine mauvaise humeur.

— Allons, l'aubergiste, dit-il rudement, toutes ces désolations-là sont finies, je pense. Nous sommes en règle, vous n'avez rien à dire, donc nous emmenons la demoiselle. Il n'y pas besoin de tant de discours, et ce n'est pas plus difficile que ça.

— Pourquoi m'emmenez-vous ? Quels sont vos droits, Qui vous les a transmis? demanda Maguelonne en fixant sur lui son regard clair et méprisant.

— Est-ce que ça me regarde ! répondit brutalement Carados en détournant les yeux. Et puis mort dious ! si nous n'avons pas d'autres droits, nous en avons toujours au moins un : celui de la force !

— Lâche ! s'écria la jeune fille.

Carados eut un rugissement de colère.

— Oh ! oh ! la belle ! pas d'injures s'il vous plait, car vous pourriez fort bien vous en repentir. Pas tant d'explications et de simagrées, il faut nous suivre.

— Eh bien ! non, dit résolument Maguelonne, je ne veux pas.

— Non, elle ne nous quittera pas, reprit Mathurine. C'est mon enfant à moi. Il y a quinze ans que je suis sa mère. Nul n'a sur elle de droits plus sacrés que les miens. Vous ne l'arracherez pas de mes bras.

Et elle avait saisi Maguelonne d'une étreinte convulsive.

Cocquenpot lui-même, à ce suprême instant, sentit tout son sang lui monter au cœur. Avec l'énergie furieuse que donne une minute de fièvre, il s'était redressé en serrant les poings.

— Que l'on fasse de moi ce que l'on voudra, s'écria-t-il, mais je ne me séparerai pas de Maguelonne.

Et tous les trois réunis dans un groupe touchant confondaient leurs larmes et leurs baisers.

— Holà ! vous autres, commanda Carados en se tournant successivement vers la fenêtre et vers la porte. C'est à vous de terminer au plus vite toute cette comédie. Il n'y a rien d'agaçant et de stupide comme ces scènes larmoyantes qui n'en finissent plus ; saisissez-moi la belle et partons.

A sa voix, les huit hommes groupés aux deux issues de la chambre s'élancèrent en même temps dans l'intérieur.

— Non, non, non !... s'écria Maguelonne en les voyant arriver prêts à exécuter l'ordre de Carados, je ne veux pas que ces hommes me touchent. Je me tuerais plutôt. Attendez, je vais vous suivre.

La pauvre enfant se tordait les mains. C'était fini. Plus aucune espérance. Ces hommes allaient l'entraîner...

— Halte-là ! commanda Raguibus qui avait assisté à toute cette scène sans mot dire, regardant du coin de l'œil son noble ami Carados avec une pitié dédaigneuse. Halte-là, mes maîtres ! c'est assez de la menace. Pas de violence et revenons à mon principe. Vous voyez, ma charmante demoiselle, continua-t-il en s'adressant à Maguelonne, qu'il faut vous résigner à nous suivre. Rassurez-vous, d'après les ordres que nous avons reçus, nous aurons pour votre gentille personne tous les ménagements, toutes les attentions. Nous ne voulons être et nous ne serons que vos très humbles cavaliers servants, heureux si un regard, un sourire daigne nous témoigner...

— Assez, interrompit Maguelonne avec hauteur. Je vous suivrai. Mais laissez-moi prendre quelques souvenirs et embrasser une dernière fois mon père et ma mère.

— Oh ! mademoiselle, fit Raguibus en faisant son plus beau sourire qui était une fort laide grimace, prenez et embrassez. Nous sommes à vos ordres... pourvu que ça ne dure pas trop longtemps, car je vous ferai humblement remarquer que nous devrions être déjà partis.

— Et même arrivés, grommela Carados.

— Oui, si l'on avait agi à votre guise, n'est-ce pas monsieur le baron, fit Raguibus en saluant ironiquement son noble ami.

— Je m'en flatte, monsieur le chevalier ! répondit Carados avec un salut non moins ironique à l'adresse de son cher camarade.

— C'est que j'aime la besogne bien faite, monsieur le baron, et que la brutalité gâte tout.

— C'est que j'aime la besogne rapidement faite, monsieur le chevalier, et que les discours n'avancent à rien.

Raguibus resta un moment sans répondre. S'il n'eût écouté que sa colère, la querelle que Carados était tout disposé à lui chercher éclatait violemment. Mais Monpelas attendait, et il pouvait leur être funeste de faire passer avant les affaires du maître les débats de leurs susceptibilités jalouses.

Aussi Raguibus se mit à rire en disant de la façon la plus joyeuse :

— Eh bien ! mon cher ami, nous avons opéré de manière à nous contenter tous deux : moi en préparant gentiment le terrain, toi en faisant sentir le dénouement qui convient à ta promptitude, à ta hardiesse. Donc nous devons être contents l'un et l'autre, puisque ton moyen réussit et que ma solution est acceptée.

— Ma foi ! répondit Carados en reprenant sa belle humeur

— lui aussi commençait à sentir qu'une dispute avec Raguibus gâterait singulièrement la bonne réussite de leur expédition.— Ma foi, mon cher camarade, ton raisonnement, quoique un peu subtil pour moi, me paraît cependant admirable de logique. Je crois que nous avons raison tous les deux.

— En peut-il être autrement, Carados, mon noble ami?

— Ce cher Raguibus !

— Cet excellent Carados !

Pendant ce temps, Maguelonne avait été ouvrir un petit coffret et en avait tiré successivement : un médaillon donné par sa mère Mathurine, alors qu'elle était toute petite ; un bracelet d'or, présent magnifique d'Annibal à l'époque présumée de ses douze ans ; puis au fond, elle saisit une petite dague mignonne mais solide, et la cacha vivement dans son corsage.

Alors, courageuse et calme, elle revint vers Mathurine et Cocquenpot qui se désolaient et pleuraient à chaudes larmes. Elle les tint longtemps embrassés, puisant dans cette étreinte dernière de la force et du courage pour les épreuves à venir.

— Adieu !... Maguelonne ! adieu !... ma fille chérie !... sanglotaient les deux infortunés en la retenant dans leurs bras.

— Non, au revoir !... dit Maguelonne avec fermeté.

— Tiens, dit Carados en se penchant à l'oreille de Raguibus, elle dit exactement la même chose que nous en quittant l'auberge.

— Oui, mais, répondit Raguibus à l'oreille de Carados, nous avons ajouté de fort jolies réflexions qu'elle ne songe pas à faire. Il est vrai que tout le monde n'a pas l'éloquence naturelle...

— Que tu possèdes, n'est-ce pas ? interrompit Carados. Te voilà donc encore à vanter tes discours. Pardiou ! je vou-

drais bien entendre ce que tu diras au Père Éternel quand il fera le nettoyage de ta conscience.

— Oh ! oh ! fit Raguibus en riant, s'il veut m'écouter jusqu'au bout, le jugement dernier sera long.

Comme ils finissaient cette plaisanterie fort peu orthodoxe, Maguelonne s'arrachait des bras de Mathurine et de Cocquenpot qui la retenaient encore avec la sublime inconscience de leur désespoir et de leur amour.

— Si mademoiselle veut bien me suivre, reprit Raguibus de son ton hypocrite, je serai particulièrement heureux de lui montrer le chemin.

Sans répondre, Maguelonne, jeta sa mante sur ses épaules et suivit le misérable.

Carados se mit gravement en marche derrière elle.

Avant de passer la porte, Maguelonne envoya de la main un dernier baiser à ses vieux parents. Ils voulurent accompagner jusqu'à la fin cette enfant, toute leur joie, toute leur vie, que les deux bandits arrachaient à leur tendresse. Mais Carados se retourna, fronça terriblement ses sourcils touffus et leur cria d'un ton rude :

— Restez-ici, vous autres. Il ne faut plus de criailleries maintenant. Tout le monde en a assez. Je vous défends de nous suivre.

Ils s'arrêtèrent pétrifiés, n'ayant plus la force d'avoir une volonté, l'âme déchirée, le cœur saignant...

Maguelonne, en sortant de l'auberge, fut saisie d'une angoisse inexprimable. Un instant elle se sentit défaillir ; mais elle appela à elle tout son courage, tout son orgueil, et elle marcha sans donner sa faiblesse en spectacle aux misérables qui l'entouraient.

Raguibus la conduisit vers une litière que quatre hommes tenaient sur le côté de la route. Il lui offrit galamment la main pour monter, en lui disant :

— La route n'est pas très longue, mademoiselle, mais vous
ɪrez mieux seule dans cette litière qu'au milieu de nous sur
route. Par conséquent daignez monter.

Maguelonne lui fit signe de s'écarter.

Il se retourna, ne comprenant pas ce qu'elle voulait.

Aussitôt Maguelonne s'élanca dans la litière, en évitant le
ras que M. le chevalier de Brisemolle étendait pour qu'elle s'y
puyât.

— Petite péronnelle ! grommela Raguibus en donnant l'ordre
: partir.

Maguelonne dans l'ombre, seule, la main sur sa bouche pour
mprimer ses sanglots, laissait couler silencieusement les
rmes qu'elle avait retenues jusqu'alors par un effort héroïque
volonté.

XVIII

RAOUL DE TAVERLY PERD LA TÊTE

— « Allons-nous-en Biscotte, ma mie ! » s'était éc
Raoul de Taverly en s'éloignant de la mare de Franchar
après avoir assisté, bien malgré lui, au dépouillement du c
davre de M. de Cayrol par Orlando.

Allons-nous-en était facile à dire, mais dans quelle dire
tion ? vers quel but ? Et puis l'obscurité était devenue imm
bile, la lueur rapide des éclairs ne sillonnait plus les t
nèbres ; une pluie torrentielle déchargeait avec lenteur l
gros nuages noirs qui avaient fini par s'étendre sur to
le ciel.

C'était naturellement Biscotte qui conduisait son maître.
était impossible de voir à deux pas devant soi, et Rao
stoïquement enveloppé dans son manteau, laissait à sa mo
ture la responsabilité exclusive des accidents et de la dire
tion. Biscotte d'ailleurs, comme si elle eût compris toute l'im
portance de sa mission, s'avançait lentement à cause des diff
cultés de la route, mais sans hésiter. Elle semblait avoir
but.

— Allons, Biscotte, lui disait Raoul de temps à autre, e
saie de nous tirer d'au milieu de ces maudits rochers, où no

nauvaise fortune nous a conduits, pour nous faire assister à un ort vilain spectacle. Tu dois être bien fatiguée, ma pauvre iscotte, tâche donc alors de nous diriger vers quelque écurie ; n peu de repos et un bon picotin d'avoine feraient merveilleusement ton affaire. Il est vrai, ajouta-t-il, que si tu rencontres ne écurie elle fera partie d'une habitation quelconque où je ourrai me restaurer moi-même. J'en ai bien besoin, Biscotte a mie, car les émotions, la route, l'orage, la pluie, tout cela euse énormément l'estomac. Allons, bien, Biscotte, c'est cela, épêchons-nous.

En effet, la jument venait de prendre un trot allongé qui ouvait d'excellentes intentions.

Ils étaient enfin sortis du dédale inextricable des sentiers. s roches avaient disparu et ils suivaient une route assez large us les grands bois. La pluie ne tombait plus aussi furieusent et les déchirures qui s'étaient faites dans les nuages laisient passer quelques reflets de pâle lumière.

Raoul commençait à distinguer les objets autour de lui. Biste trottait toujours avec une ardeur dont son maître augut bien. Évidemment elle avait un but, l'intelligente bête, et courage, cette bonne volonté, cette précipitation, signiient évidemment que Biscotte tenait beaucoup à ne pas sser la nuit en forêt et qu'elle flairait l'écurie évoquée par oul.

A certains arbres, certains croisements de route, certains es déjà vus, Raoul commençait à reconnaître qu'il avait déjà ssé par là. Il faisait un peu plus clair, l'orage se dissipait ttement, il pouvait être huit ou neuf heures du soir, et, is une portion du ciel éclairée, quelques étoiles apparaisent. Le jeune homme reconnaissait de plus en plus sa route ; in à une bonne sainte Vierge installée dans le tronc d'un ux chêne — il s'était fait là quelque miracle oublié — Raoul reconnut tout à fait.

— Mais Biscotte, s'écria-t-il, tu nous ramènes à l'auber de la *Belle-Hôtesse*.

Biscotte ne répondit pas, mais elle passa du trot au galo témoignant par cette accélération que c'était bien en effet ve l'auberge de maître Cocquenpot qu'elle se dirigeait et que l' curie d'Annibal ainsi que son avoine avaient pour elle une a traction irrésistible.

— Ce n'est pas mal raisonné, Biscotte ma mie, contin Raoul en la flattant de la main. Tu as admirablement retrou la route déjà parcourue. Eh bien ! moi, j'aurais été fort en barrassé d'en faire autant. Ce que c'est tout de même que l'o gueil humain !

Et le jeune vicomte resta un moment plongé dans de grav réflexions philosophiques.

— Enfin, dit-il comme conclusion, il est fort heureux q l'auberge de maître Cocquenpot soit au bout de notre route, trouverai là un grand feu pour sécher mon manteau, mon pou point et mes chausses. Hélas ! un costume si coquet, si ne si brillant ! Une si belle couleur, un ton si heureuseme réussi ! Tout cela doit être dans un piteux état. Bah ! no songerons d'abord à l'intérieur. Les vins et la cuisine de Co quenpot me remettront en joyeuse situation et puis le rega de Maguelonne dissipera les traces de mélancolie que ce mis rable Orlando et son pendu ont jetées dans mon âme... A lons, Biscotte, en avant ! Puisque nous devons revoir Magu lonne nous ne saurions arriver trop tôt.

Et il excita légèrement de l'éperon la vaillante bête qui pa tit à fond de train.

Lorsque Raoul de Taverly eut enfin rejoint la grande rou il passa au galop à côté d'une troupe d'hommes silencieux armés qui escortaient une litière.

Il n'y fit pas attention. Il avait bien d'autres choses tête.

Que se fût-il passé, s'il eût aperçu, au fond de cette litière en close, Maguelonne, que Carados et Raguibus conduisaient château de Saint-Louis? Sans doute quelque combat terrible, elque lutte géante d'un seul contre dix, mais certes, Raoul Taverly eût essayé d'arracher la jeune fille à ses ravisırs.

Cependant il continuait sa route, allègre, joyeux de l'espoir 'il avait au cœur, et bientôt il s'arrêtait devant la porte de uberge de la *Belle-Hôtesse*. Il attendit quelques minutes 'un valet ou qu'une servante vînt lui prendre son cheval.

— Holà, quelqu'un ! cria-t-il à plusieurs reprises ; — mais de réponse.

— Que veut dire ceci ? se demanda-t-il impatienté.

Alors, il descendit de cheval, l'attacha provisoirement aux reaux du perron, et pénétra dans la grande salle de l'auge. Elle était déserte, silencieuse, sans lumière.

— Que diable s'est-il passé ? C'est étrange ! se disait-il en rchant de tous côtés pour voir s'il n'apercevrait pas quelque re humaine.

l eut l'idée d'entrer dans la cuisine. Il aperçut au fond une se confuse de laquelle émanaient de vagues lamentations. lirigeant vers cet endroit, il reconnut que cette masse indédans l'obscurité était formée des deux marmitons, des trois antes et du palefrenier de Cocquenpot. Tremblants de r, les malheureux s'étaient réfugiés dans ce renfoncement ur et n'osaient pas en sortir. Les menaces des acolytes de aibus et de Carados les avaient tellement épouvantés ls se croyaient à chaque instant prêts à passer de vie à as.

ussi le bruit des éperons de Raoul, son entrée dans la ine, sa marche droit sur eux, leur avaient semblé une ace et ils s'étaient tassés le plus possible le long de la mue.

— Que faites-vous ici ? Pourquoi ne répondez-vous pas ? demanda Raoul étonné.

Il y eut dans l'ombre un concert incohérent de supplications, des plaintes et des gémissements.

Taverly, pressentant quelque malheur, voulut être renseigné au plus vite ; alors saisissant l'un des pauvres diables par les épaules il le tira au milieu de la cuisine.

C'était le palefrenier.

— Grâce !... Pitié !... murmurait le malheureux en se débattant faiblement.

— Allons, rassure-toi, lui dit Raoul avec douceur.

Le palefrenier ouvrit timidement les yeux.

— Vous n'en êtes donc pas ?... demanda-t-il en tremblant moins fort.

— De qui veux-tu parler ?... interrogea avidement Taverly.

— ...Ceux qui nous ont fait si peur !...

— Mais qui donc ?

— Je ne sais pas... Ceux... qui ont emmené Maguelonne !...

— Maguelonne !... Emmené Maguelonne !... s'écria Raoul en le secouant avec fureur, est-tu fou ? Voyons, parle, dis-moi ce que tu sais.

— Hélas ! gémit le pauvre diable pas trop rassuré, ils sont venus une bande... tout doucement... en traîtres !... Les deux maigres si mal habillés qui se sont battus l'autre fois ici et puis qui ont tant mangé après, eh bien ! ces deux grands-là, c'étaient les chefs ; seulement, ils ont aujourd'hui de beaux habillements...

— Mais qu'importe ! Maguelonne ? parle-moi de Maguelonne.

— La demoiselle était là-haut dans sa chambre. Ils sont entrés les uns par la porte et les autres par la fenêtre. Ça é

ng. Plus d'une demi-heure. Nous entendions le maître et la
aîtresse qui pleuraient. Enfin ils sont descendus avec Ma-
uelonne et ils sont partis...

— Où ? Dans quelle direction ?

— Dam ! je ne sais pas. Nous nous étions réfugiés dans la
uisine. Il en est venu quatre qui nous ont poussés dans le
oin au fond, en nous disant que, si nous bougions d'ici de-
ain matin, ils nous feraient pendre sans pitié. Aussi nous n'a-
ons pas bougé.

— Et ton maître, l'aubergiste, où est-il ?

— Là-haut, monseigneur, dans la chambre de la demoi-
elle, avec dame Mathurine. Ils ne bougent pas non plus.

Raoul de Taverly abandonna le palefrenier qui retourna
onsciencieusement reprendre sa place, et sortit de la cuisine
n toute hâte. Mille pensées bourdonnaient dans sa tête; des
nages confuses se heurtaient dans son esprit et une crainte ter-
ble lui serrait le cœur.

En tâtonnant dans l'obscurité, il trouva les premières marches
e l'escalier qui conduisait à l'étage supérieur et il escalada
es degrés avec une impatience fébrile.

La porte de la chambre de Maguelonne était toute grande
uverte. Une lumière y brillait toujours. Le reste était
bscur.

Taverly entra brusquement.

Au milieu de la chambre, à genoux sur le plancher, Mathu-
ne sanglotait et priait.

Annibal, affaissé sur la table, les yeux fixes, remuait les
vres sans pouvoir articuler un son. Sa respiration était sif-
ante, sa gorge sèche, et le pauvre vieux, sans force, sans
nergie, sans volonté, sans espoir, était tout près d'étouffer.

Raoul marcha jusqu'auprès du malheureux aubergiste, le
ucha légèrement de la main pour le tirer de sa tor-
eur.

— Maguelonne?... demanda-t-il en voyant les yeux de Cocquenpot se fixer lentement sur lui.

— Elle est partie!..., murmura l'aubergiste avec une expression navrante.

— Partie!... mais qui l'a emmenée?

— Hélas!... des misérables!...

— Et vous les avez laissés faire? Oh! si j'avais été là!...

— Mon Dieu!... je ne sais pas me battre moi. Ils étaient dix. Et puis que pouvais-je faire? C'est le maître qui a donné l'ordre de nous la reprendre.

— Le maître!... l'ordre!... la reprendre!... exclama Raoul étrangement surpris. Maguelonne n'était donc pas votre fille?

— Non!... mais qu'importe si nous l'aimions plus encore!... sanglota Cocquenpot. Elle était si belle, si douce, si joyeuse! Tout le monde l'admirait.

A cette révélation soudaine, un jet de lumière traversa l'esprit de Raoul. Un immense horizon se dévoilait tout à coup. Il eut vaguement conscience d'un drame mystérieux et la pensée que Maguelonne, frêle, douce, ignorante, se trouvait enveloppée dans le noir tourbillon des haines furieuses et des vengeances inassouvies, lui arracha un cri de rage.

— Mais dites-moi donc, s'écria-t-il, dites-moi donc où ces misérables l'ont conduite. Je les rattrapperai peut-être et je l'arracherai d'entre leurs mains.

— Oh! oui, monseigneur, dit Mathurine en saisissant la main de Raoul et en la couvrant de larmes et de baisers, sauvez-la, ramenez-la.

Mais Cocquenpot secouait désespérément la tête :

— Hélas! c'est impossible. Elle est perdue, gémissait-il, c'est lui... le maître... le démon!

— Quel est cet homme? interrompit Raoul avec fureur, et je jure que je le tuerai!

— Oh ! monseigneur, fit doucement Mathurine, vous l'aimez donc aussi, notre enfant, notre fille, notre Maguelonne !..

— Eh bien ! oui, je l'aime !... cria Raoul, je l'aime !... t vos paroles, vos réticences me font souffrir mille morts ! Voyons, ayez confiance. Nous sommes frappés ensemble ; je uis noble, je suis loyal, je suis le vicomte de Taverly. S'il y a sur cette enfant quelque mystère affreux, quelque secret errible, dites-moi tout. Nous avons même intérêt, même but, nême cœur. Il me faut Maguelonne, vous aussi. Fût-elle entre es griffes de Satan, je la veux, je l'aurai. Mais éclairez-moi, lites-moi tout ce que vous savez.

— Oui, dit Mathurine avec résolution. Maintenant on ne peut plus rien sur nous. La ruine, les souffrances et la mort, n'effrayaient moins que la crainte de perdre notre fille chérie. Puisqu'ils nous l'ont volée de force, traîtreusement, la nuit, rien ne m'arrête plus.

Et, courageusement, elle instruisit le jeune gentilhomme de out ce qu'elle savait sur Maguelonne, reproduisant à peu près e récit que Cocquenpot avait fait à la jeune fille, une heure auparavant.

— Oh ! monseigneur, je vous en supplie, ajouta-t-elle, sauvez-la. Je ne sais pas quels sont leurs horribles desseins, mais j'ai peur... Je meurs d'angoisses et je n'ai même plus la force de prier le Seigneur d'écarter de son front tout le mal qu'on veut lui faire.

— Elle était si bien ici, monsieur le vicomte, supplia Cocquenpot ; elle s'y plaisait tant ! Si vous saviez comme elle riait, comme elle courait, comme elle chantait. Là-bas elle pleure et se désespère...

Raoul étreignait furieusement la poignée de son épée. Dans cette soirée funeste, le destin semblait s'acharner après lui : après la scène horrible de la mare de Franchard, l'enlèvement de Maguelonne ! Il fut quelques instants sans prononcer une

parole, sombre, les dents serrées, sentant toute son indignation lui monter au cœur.

Mais où courir ? qui frapper ?

— Vous n'avez donc nulle indication sur l'endroit où ces bandits ont pu la conduire ? demanda-t-il en cherchant à reprendre un peu de calme.

— Non, répondit Cocquenpot, il m'avait fait tant de menaces, que jamais je n'ai osé chercher à découvrir...

— Je sais, moi, reprit Mathurine, que ce Landry, celui qui vient tous les mois, arrive toujours du côté de Fontainebleau, puis, tout à l'heure, j'ai entendu qu'ils l'emmenaient par là.

— Ce groupe d'hommes sombres et silencieux qui escortaient une litière fermée, c'étaient donc les ravisseurs de Maguelonne ! s'écria le jeune vicomte en se frappant le front. Oh ! quelque chose aurait dû crier en moi : c'est elle !... Comme je les eusse dispersés à coups d'épée, comme je l'eusse arrachée à ces misérables ! Et je passais joyeux, rapide, espérant bientôt la revoir.

» Ironie !

Prenant soudain une résolution.

— Pas d'hésitation, dit-il, il faut agir rapidement. Me lancer à leur poursuite, essayer de les atteindre et reconquérir Maguelonne à la pointe de mon épée, oh ! je voudrais faire cela ! Mais ils sont loin maintenant... Non, plutôt, ils sont arrivés. Ils n'avaient pas de chevaux, donc ils conduisaient Maguelonne à peu de distance, dans quelque retraite sombre, mystérieuse, inconnue... Si je connaissais le pays, je me douterais peut-être.

» Ah ! fit-il, tout à coup, cette femme qui m'a supplié sur mon père et sur ma mère de veiller sur Maguelonne, cette femme étrange doit savoir. Elle était émue, elle pleurait en tenant la jeune fille dans ses bras ; puis cette longue conversa-

on... Non, je ne me trompe pas, elle doit voir clair dans
ut ce drame. Le dépouillement du pendu par Orlando, l'en-
vement de Maguelonne ont sans doute entre eux quelque lien
rrible. Je vais me rendre près d'elle et il faudra bien qu'elle
e dise tout.

Il s'arrêta aussitôt :

— Encore une impossibilité, se dit-il avec impatience et
olère, en pressant sont front dans sa main. Comment retrou-
erai-je l'entrée de cette grotte perdue au milieu des rochers
t des bois ?

Mathurine et Cocquenpot, silencieux, suivaient anxieuse-
ent sur le visage de Raoul la trace des émotions violentes
ui le crispaient.

Après quelques moments de pénibles recherches, il eut une
ensée qui fit luire dans son esprit un espoir lointain. Il s'é-
it rappelé que lorsque, portant dans ses bras Maguelonne
vanouie, il avait été arrêté devant la grotte par les quatre grands
hiens, il y avait là un homme qui les fit taire et dont il avait
ntendu prononcer le nom. C'était ce nom qu'il voulait se rap-
eler. Et il fouillait dans son souvenir de toute la puissance de
a volonté.

— Roland ! s'écria-t-il enfin, c'est Roland !

— Vous connaissez dans ce pays un homme qui s'appelle
oland ? demanda-t-il à Cocquenpot.

— Oui, répondit celui-ci, c'est un grand jeune homme,
ude, sauvage, qui a toujours derrière lui quatre grands chiens
roces.

— C'est cela même, fit Raoul avidement.

— Il vient assez souvent à l'auberge, reprit à son tour Ma-
urine étonnée de ce brusque changement, croyait-elle, dans
pensée du vicomte de Taverly.

— Savez-vous où est sa demeure, où je pourrais le trouver
l'instant même ? interrogea de nouveau Raoul.

— Il habite le village des Hautes-Loges. Une maison isolée en sortant de la forêt. Le petit chemin qui débouche sur la grand'route en face l'auberge y conduit tout droit.

— Bien, merci, fit Raoul en se dirigeant précipitamment vers la porte.

— Et Maguelonne ? gémit Mathurine en le retenant par son manteau ; vous nous aviez promis...

— De la sauver, oui, répondit gravement Raoul en se retournant. Avec l'aide de Dieu et de mon épée, je vous la ramènerai, je vous le jure.

Alors tendant vers lui leurs mains reconnaissantes, le pauvre père et la pauvre mère si cruellement frappés, s'écrièrent avec une ardente espérance.

— Le ciel vous entende et nous protège, monseigneur ; soyez béni !

XIX

LES BRACONNIERS

Raoul de Taverly sortit hâtivement de l'auberge et vint détacher Biscotte qui attendait avec une douce patience devant le perron de Cocquenpot. Elle croyait enfin, la bonne bête, qu'on allait la conduire à cette écurie tant méritée, mais Raoul sauta vivement en selle et voulut lui faire reprendre la route.

Nous devons dire que malgré sa vaillance, sa bonne volonté, son caractère conciliant quand on lui demandait des choses raisonnables, Biscotte fit de sérieuses difficultés et protesta à sa façon, le plus clairement du monde, contre cette nouvelle et incroyable exigence de son maître.

Cependant à un coup d'éperon vigoureux elle partit enfin, mécontente, hargneuse, et toute disposée à jouer quelque mauvais tour à son cavalier impitoyable. Mais elle avait affaire à très forte partie et Raoul sombre, inquiet, la tête pleine de pensées brûlantes, maniait vigoureusement sa monture sans lui adresser les quelques paroles encourageantes auxquelles la vaillante bête croyait avoir droit.

Biscotte fut obligée de prendre le grand galop et à la manière dont les jambes nerveuses de son cavalier lui serraient les flancs, à la pression du mors, elle jugea qu'il était inutile

d'essayer de butter ou de faire quelque écart imprévu. Au bout de deux cents pas, de nouveau résignée, elle continua courageusement sa course.

Raoul lui avait fait prendre le chemin indiqué par Cocquenpot. La route était sablonneuse, très douce à la marche et Biscotte allait vite. Dans le ciel tout à fait éclairci, la lune glissait lentement ; toutes les étoiles s'étaient successivement allumées, et seules de larges flaques d'eau, des branches brisées, témoignaient que, quelques heures auparavant, l'orage avait ployé de son souffle terrible toute cette forêt maintenant immobile et calme sous les molles clartés qui l'enveloppaient tout entière.

En moins d'une demi-heure, Taverly arriva à la lisière du bois. Le village des Hautes-Loges avec ses toits de chaume s'élevait à un quart de lieue plus loin au milieu des champs. Sur la gauche, le jeune homme apercevait le clocher aigu d'une grande église romane, seule, isolée des autres habitations ; puis plus près dans la même direction, un immense bâtiment rectangulaire avec de grands murs nus que la lumière de la lune rendait d'une blancheur éclatante.

C'étaient l'église catholique et le prêche des Hautes-Loges.

Mais ce que Raoul chercha tout d'abord ce fut la petite maison indiquée par Cocquenpot

Elle s'élevait en effet à trois cents pas de la forêt, et le jeune vicomte, aussitôt sorti du bois, aperçut nettement ses hauts pignons aigus, et la couverture de chaume dont la goutte descendait à peine à trois pieds du sol. Le terrain inculte qui l'entourait était enclos d'une haie, avec palissade de pieux et porte à claire-voie pour l'entrée de la clôture.

La cheminée fumait joyeusement, et une lueur rougeâtre sortait par les deux seules ouvertures toutes grandes ouvertes, l'unique fenêtre et la porte. En approchant plus près,

Raoul entendit un grand bruit de voix, des chants et des chocs de verres.

Tout ce tapage le rassura, car il craignait que ce Roland qu'il voulait trouver à tout prix ne fût en forêt, comme la nuit où il l'avait rencontré en compagnie d'Orlando.

Au moment où il touchait à la porte d'entrée, il vit soudain bondir hors de la maison avec des grognements de menace, les quatre grands chiens, Grand-Croc, Lupus, Demonios et l'Étrangleur. Ils vinrent appuyer leurs pattes sur l'une des traverses de la palissade et passer leurs gueules à travers les barreaux. Raoul comprit qu'il serait téméraire de pénétrer dans l'enclos pourvu de pareils gardiens, aussi sans descendre de cheval, il appela à haute voix :

— Roland !

Aussitôt un homme parut sur le seuil de la porte.

— Qui m'appelle ? demanda-t-il en regardant le cavalier.

— Moi, répondit Raoul, je viens vous demander un service.

— Entrez, répondit Roland, jamais on n'a refusé un service à personne ici. Entrez !

Et, sur cette double invitation, il siffla les chiens qui se retirèrent de suite ne s'occupant plus du visiteur nocturne accepté par le maître, puis sans plus de façons, il rentra dans sa demeure.

Le jeune gentilhomme étonné de cette hospitalité laconique et fière, sauta à bas de son cheval et l'attacha après la palissade. Biscotte se mit à rogner mélancoliquement les jeunes pousses de la haie, du bout des dents, en manière de consolation, pendant que Raoul poussait la porte à claire-voie, traversait l'enclos et se présentait à l'entrée de la maison du braconnier.

Là, il s'arrêta un instant, surpris, impressionné par le spectacle pittoresque qui s'offrait à ses yeux.

La maison de Roland, comme la plupart des maisons de paysans à cette époque, n'avait qu'une seule pièce d'environ trente pieds carrés. Au fond, une large cheminée dans laquelle un grand feu clair crépitait et étincelait au-dessus d'un gros tas de braise déjà formé. Devant ce brasier gigantesque, traversé de part en part d'une pique de fer maintenue par deux anneaux scellés dans chacun des jambages, une moitié de sanglier rôtissait tout entière. Une rangée d'écuelles servaient de lèchefrite. Toute la graisse qui tombait à côté formait une large rigole luisante au milieu des cendres.

Le Sauteriot, armé d'un épieu, était chargé de faire tourner l'immense quartier de venaison autour de la pique. Il avait encore pour mission d'empêcher de s'enflammer la graisse bouillante qui remplissait à moitié les écuelles et qui s'était répandue dans l'âtre. C'était le plus difficile de sa besogne. Il fallait le voir, lorsqu'une traînée de flammes se développaient dans les écuelles alignées, se précipiter en bancalant et souffler de tous ses poumons sur les longues flammèches blanches qui se rabattaient soudain en lui léchant la figure. Alors, il se retirait avec un juron, prenait une à une toutes les écuelles, allait les éteindre au milieu de la maison, et ne les rapportait que lorsqu'elles étaient suffisamment refroidies.

Une longue table, qui tenait presque toute la longueur de cette pièce unique, avec ses deux bancs assortis ; un lit de sangle dans un coin ; un vieux dressoir *garni* de quelques assiettes fêlées, ébréchées ; deux ou trois escabelles qui boitaient sur leur pieds tortus, et c'était là tout le mobilier du braconnier Roland.

Sur la table, huit gobelets entouraient un pichet au ventre rebondi. Chacun de ces gobelets appartenait à l'un des hardis compagnons qui avaient si gentiment pendu ce pauvre M. de Cayrol au chêne de Franchard. Mastoc racontait à Jehan l'Enterreur comment il avait étouffé un loup, une nuit de grande

eige, dans une petite grotte où il se réfugiait quand il avait rop froid à l'affût. Bel-Hibou, Frappe-d'Abord et Boule-de-uif, avaient entr'eux une discussion fort violente sur la meil-eure manière d'apprendre à parler aux corneilles. Quant à 'erdavoine qui était chantre à l'église les dimanches, jours de ête, d'enterrement et de mariage, il tenait son verre d'une ıain, de l'autre l'anse du pichet, et tout en se versant à boire, l chantait en faux bourdon un Kyrie Eleison interminable.

Roland, debout à l'extrémité de la table, attendait l'entrée du isiteur imprévu qui lui demandait un service.

Voyant que Raoul de Taverly s'était arrêté sur le seuil de la orte et regardait curieusement cet intérieur bizarre.

— Entrez donc, lui dit-il.

Raoul s'avança jusqu'auprès de lui.

— C'est vous qui êtes Roland ? demanda Raoul en fixant sur e braconnier son regard interrogateur.

— Oui, que voulez-vous ?

— Un service, je vous l'ai déjà dit.

— Parlez, je suis prêt.

— Ce que j'ai à vous dire est assez important pour que je ıe puisse parler devant tous ces hommes.

— Oh ! ne vous occupez pas d'eux ; ils ont à boire, par con-équent ne voient que leurs gobelets et crient tellement fort ıu'ils ne s'entendent pas eux-mêmes ; ce n'est pas pour écouter es autres. Venez.

Et Roland ramassa deux escabelles qui gisaient les jambes en 'air et vint les installer au coin de la cheminée.

— Sauteriot, dit-il au rôtisseur, va-t-en vider ton gobelet ıvec les autres. Te voilà rouge comme un coquelicot et tout en ıage.

— Ma foi ! Roland, fit le bancal en s'épongeant le front ıvec sa manche, j'en ai grand besoin, et je gagerais que Ver-lavoine est en avance sur moi d'au moins dix rasades.

— Eh bien ! rattrape-le ; tu as le temps, car je sens à l'odeur que ta besogne est terminée.

— N'est-ce pas bien travaillé ! reprit le bancal avec orgueil. Et comme c'est doré partout !

— Raison de plus pour te récompenser par l'absorption de quelques bons gobelets de vin frais.

— Pardieu ! je n'y vais pas, j'y cours ! s'écria Sauteriot après avoir tourné une dernière fois son gigantesque rôti.

Et en effet, il rejoignit en toute hâte la tablée de buveurs.

Roland s'assit sur l'une des escabelles, et montrant l'autre au jeune vicomte :

— Causons, dit-il.

Raoul de Taverly se plaça à côté du braconnier.

— Voici ce que je voudrais de vous, commença-t il. Hier soir, je vous ai rencontré en compagnie d'Orlando devant l'entrée d'une grotte.... .

Roland à ces premières paroles jeta un regard de défiance sur le jeune homme, mais il vit dans ses yeux tant de franchise, tant de loyauté, que cette première impression se dissipa aussitôt.

— Ah ! c'était vous qui réclamiez du secours pour une jeune fille évanouie ?

— C'était moi.

— Continuez.

Raoul raconta en quelques mots ce qui s'était passé dans l'intérieur de la grotte.

Roland, son regard clair fixé sur lui, l'observait attentivement.

— Mais que m'importe tout ceci ? dit-il lorsque Taverly eut achevé.

— Je veux que vous soyez convaincu de la sincérité de mes intentions. Je suis étranger au pays, j'arrive de la Na-

arre et il faut à tout prix que vous ayez confiance en
noi.

— J'écoute alors.

— Cette jeune fille, continua Raoul, c'était Maguelonne, la
elle-Hôtesse !

— Hein ? s'écria le braconnier en tressaillant, vous
ites ?

— Je répète que c'était Maguelonne, la Belle-Hôtesse, puis-
u'on l'a surnommée ainsi.

— Et comment Maguelonne, la petite Maguelonne, se trou-
ait-elle évanouie dans vos bras à cette heure de la nuit ? de-
nanda Roland d'un ton brusque, presque avec menace.

A cette interrogation faite brutalement Raoul fronça les
ourcils : il fut sur le point de répondre avec hauteur ; mais
'il froissait cet homme, c'en était fait de tous ses projets si
aborieusement échafaudés. Il se contint et reprit sans colère :

— Je venais d'arracher cette enfant à une mort certaine.
lle allait être dévorée par les flammes.

— Ah ! oui, fit Roland, l'incendie du Mont-Saint-Germain ;
ela brûlait encore dans la matinée...

Puis il fut un instant pensif.

— Voyez-vous, monsieur, continua-t-il en relevant son re-
ard, je suis un vieil ami de la petite Maguelonne. C'était moi,
adis, qui lui apportais des nichées d'oiseaux, de gros bouquets
e fleurs des bois... Ah ! si je n'avais pas été si sauvage, si
e n'avais pas tant aimé ma vie de luttes et de périls, peut-
tre... mais bah ! cela n'a duré qu'un instant... Enfin je ne
ais toujours pas ce que vous désirez de moi.

En écoutant les paroles du braconnier, Raoul fut un moment
nquiet ; mais presqu'aussitôt une expression de joie se ré-
andit sur son visage.

— Ce soir, il y a une heure à peine, dit-il lentement, Ma-
uelonne a été enlevée.

— Enlevée !... par qui ?... exclama Roland.

— Voilà ce que je ne sais pas, et ce que vous pouvez m'aider à trouver.

— Je suis tout à vous, que faut-il faire ? Ah ! l'on a enlevé Maguelonne. Mordieu ! nous la retrouverons. Moi qui l'ai connue toute petite, je ne veux pas qu'il lui arrive malheur !

Raoul de Taverly, aidé par le hasard avait réussi dans cette première démarche. Il croyait rencontrer un indifférent et il avait trouvé un ami. Il s'apprêtait donc à lui faire part de son projet, lorsque la grosse voix éraillée de Mastoc vint tout à coup l'interrompre :

— Dis donc, Roland, disait-il, tu ne parais pas te douter que la bête est cuite à point. Nous sommes las de boire et nous avons besoin de plusieurs bonnes tranches bien chaudes pour nous remettre un peu et nous faire trouver le vin meilleur. Quand diable seras-tu prêt ?

— Ne vous occupez pas de moi, répondit Roland avec impatience, et laissez-moi faire mes affaires tranquillement.

— C'est bon, c'est bon, grommela Mastoc, on ne s'en mêle pas de tes affaires. Tu peux prendre à ton aise des mines de conspirateur, ça nous est bien égal. Moi je mange, j'ai une faim de loup.

— Nous aussi, s'écrièrent les autres. Allons voir si le Sauteriot n'a pas abîmé le superbe morceau que nous avons eu l'imprudence de lui confier.

— Ah ! pour ça, s'écria le bancal en se dressant sur la pointe des pieds, on sait bien qu'on n'a pas à attendre d'autres compliments de vous.

— Allons, mon petit Sauteriot, fit Verdavoine en lui caressant le menton, ne te fâche pas. Nous faisons amende honorable devant tes gentils talents. Tu es le plus utile *bancaleux* de toute la chrétienté !

— Ce n'est pas comme toi, mauvaise cornemuse, répliqua Sauteriot en se rebiffant, car tu n'es bon qu'à hurler des chansons de messe !

— Cornemuse !... Chansons de messe !... rugit Verdavoine en montrant le poing au bancal.

— Viens-y donc ! criait le Sauteriot de sa voix glapissante en lui présentant le bout de l'épieu avec lequel il avait tourné le sanglier autour de sa broche improvisée.

— Allons, assez !... firent les cinq autres en s'interposant et en les séparant. — Pas de disputes après la bataille. L'ennemi est mort, cuit à point, mangeons-le.

Et ils entraînèrent Verdavoine et le Sauteriot qui se regardaient toujours d'un mauvais œil.

Pendant ce colloque animé, Raoul de Taverly et Roland avaient gardé le silence.

— Sortons, dit tout à coup Roland, il nous sera désormais impossible de nous entendre ici. Il vous reste à me faire savoir ce que vous entendez faire pour sauver Maguelonne.

— Oui, sortons, reprit Raoul, car j'espère que vous allez m'accompagner.

Roland prit son bâton ferré, avala un grand verre de vin, après en avoir offert au gentilhomme qui s'inclina sans accepter, et ils sortirent tous deux.

Les sept autres braconniers s'étaient réunis autour de Sauteriot.

— C'est superbe ! dit Mastoc en passant sa langue sur ses lèvres lippues.

— Magnifique !

— Admirablement réussi !

— Allons, Sauteriot, passe-nous la miche. Nous allons voir de suite si la saveur de l'animal est digne de son odeur et de sa couleur, reprit Mastoc avec avidité.

Sauteriot lui mit entre les mains une grosse miche de pain frais.

Mastoc se tailla une tartine monumentale et passa le chanteau à Bel-Hibou qui fit de même.

Alors Mastoc, armé de son couteau à lame longue et pointue, comme ils en avaient tous attachés à leurs chausses par une lanière de cuir, — véritables coutelas de boucher qui leur servaient en forêt à saigner les grosses pièces de gibier — Mastoc se pencha sur la bête rôtie et découpa, avec cette dextérité que donne l'habitude, une énorme tranche qu'il étala, fumante, sur son pain.

Les autres l'imitèrent successivement.

— Cornes de Béelzébuth ! mes amis, exclama Mastoc après avoir goûté, je proclame que voilà un régal digne d'un honnête braconnier.

— Noël ! Noël ! pour Sauteriot ! hurlèrent les autres.

— Il faut boire à sa santé et à celle du tueur : à Sauteriot et à Roland ! s'écria Verdavoine en courant emplir les gobelets — c'était sa spécialité. — Quand à sa querelle avec le bancal, il n'en était plus question.

— Oui, mais, dit Mastoc en regardant autour de lui, Roland n'est plus ici, il nous a plantés là.

— Tant pis pour lui, firent les autres.

— Buvons tout de même à sa santé, reprit Verdavoine qui tenait à ce que l'on bût le plus tôt possible.

— Buvons donc, répondit Mastoc en levant son gobelet, mais, Sang-Dieu ! il ne sait pas ce qu'il perd.

XX

LA LIONNE

Roland avait conduit Raoul de Taverly sur la route.

— Eh bien! demanda le braconnier, que comptez-vous faire?

— Ce qu'il faut savoir d'abord, c'est par qui Maguelonne a été enlevée.

— N'avez-vous aucun doute?

— Aucun. Il y a deux jours je ne pensais guère en entrant dans cette forêt que j'allais être entraîné dans toutes ces aventures. — Je ne peux pas connaître le lâche ennemi de la jeune fille.

— Et si au contraire, dit Roland, l'homme qui a commis ce rapt était un ami... trop ardent.

Raoul tressaillit et un éclair de menace brilla dans son regard.

— Il vient beaucoup de jeunes et superbes gentilshommes à l'auberge de la Belle-Hôtesse, Maguelonne est moqueuse et farouche, si l'un d'eux, exaspéré...

— Non, interrompit Raoul avec furie, je n'ai pas, je ne veux avoir aucun doute à cet égard. Il y a sur cette enfant une sombre vengeance dont il nous est impossible de percer le

mystère. Mais j'ai la conviction profonde que cette femme de la grotte doit tout savoir. C'est elle qui nous désignera le ravisseur de Maguelonne.

— Vous désirez donc ?...

— Que vous me conduisiez près de cette femme.

— C'est impossible.

— Pourtant j'ai déjà donné ma parole de gentilhomme !...

— Et moi, ma parole de braconnier. Je ne vous conduirai pas à cette grotte.

— Puisqu'elle-même m'y a fait pénétrer sur mon nom seul, puisqu'en me recommandant de veiller sur Maguelonne, elle a invoqué des souvenirs sacrés pour moi, elle sait qui je suis et que la pensée d'une trahison n'a jamais souillé l'âme d'un Taverly.

» Prenez garde, Roland, cette femme s'intéresse peut-être plus que vous ne croyez à la petite Maguelonne ; je vous ai parlé de ses larmes et de ses baisers lorsqu'elle tenait l'enfant dans ses bras ; prenez garde : car, si vous êtes cause de quelque malheur irréparable par votre refus, vous en porterez terriblement la peine.

— Pas de menaces, interrompit Roland, laissez-moi réfléchir.

— Soit, fit Raoul.

Et il attendit les bras croisés.

Au bout d'une minute de silence :

— Venez, dit simplement Roland.

— Oh ! enfin, s'écria le jeune homme avec joie.

— Malheur à vous, si vos intentions ne sont pas pures.

Raoul, blessé, eut un geste noble et hautain.

— Nous allons prendre un sentier qui coupe à travers bois pour aller plus vite, reprit aussitôt Roland. Par conséquent vous ne pouvez emmener votre cheval. Je vous conseille de l'attacher là-bas, sous ce hangar.

— Bien, répondit Taverly, mais hâtons-nous.

Et s'approchant de Biscotte qui les regardait avec inquié-
de, il la détacha vivement d'après la palissade, la fit péné-
er dans l'enclos et la conduisit sous l'abri indiqué par Ro-
nd. — Celui-ci alla chercher une botte de paille et la jeta
vant Biscotte. Puis ils s'éloignèrent tous deux, tandis que
jument peu satisfaite de l'écurie et du régal les regardait
sparaître avec une mélancolique résignation.

— Vous emmenez donc vos chiens ! avait demandé Raoul
voyant Grand-Croc, Lupus, Demonios et l'Etrangleur se
ettre gravement à la suite de leur maître.

— Ils ne me quittent jamais, répondit Roland. Partout où je
is, ils me suivent. Ce sont de braves et fidèles gardiens et
ec eux je ne crains aucun piège, aucun espionnage.

En pénétrant sous bois, Roland abandonna la route par
quelle le gentilhomme était arrivé et prit un petit sen-
r à peine visible dans l'obscurité produite par les grands
bres.

— Puisque je vous montre le chemin, avait-il dit courtoi-
ment, je passe le premier.

Raoul se mit à marcher derrière lui sans répondre. Il pen-
it à Maguelonne. A mesure que les heures s'écoulaient, son
quiétude devenait plus intense : il se demandait avec an-
isse en quel lieu, dans quelles mains, se trouvait la jeune
e à cette heure de la nuit. Malgré lui sa marche s'accélé-
t, il avait la fièvre, il eût voulu courir, voler, et Roland qui
irchait son grand pas de braconnier allait à son gré avec
ie désespérante lenteur.

Lupus et Demonios avaient pris les devants. Flairant les
iissons, éclairant la route, ils précédaient leur maître d'une
ntaine d'enjambées. Grand-Croc et l'Étrangleur fermaient la
irche.

Ils avaient quitté la maison depuis plus d'une heure et le

braconnier ainsi que le gentilhomme n'avaient pas prononcé une parole. A un moment Roland se retourna vers le vicomte de Taverly et lui dit à mi-voix :

— Patience, nous approchons.

Puis, quelques pas plus loin, il fit retourner en arrière les deux grands chiens Lupus et Demonios et se mit à siffler la première phrase d'une chanson orientale, au rythme étrange saccadé au début, mais se terminant par une modulation lente et grave. A peine finissait-il que dans la direction qu'ils suivaient, au loin encore, les premières mesures du même air se répétèrent affaiblies par la distance. Ce n'était pas l'écho, car la modulation qui terminait la phrase musicale au lieu d'être faite sur les notes basses, fut exécutée suraiguë et perçante.

— C'est un signal ? demanda Raoul après avoir écouté.

— Oui, répondit Roland ; depuis qu'Orlando a cru apercevoir un espion rôdant autour de la grotte, les alentours sont surveillés et malheur aux curieux comme aux imprudents !

— Tout ceci est étrange, murmura Taverly ; pourquoi cette femme se cache-t-elle ainsi ? Que craint-elle ?

— Silence ! fit Roland de son ton rude. Ce n'est pas ici le lieu ni l'heure de parler de ces choses redoutables.

Ils firent encore plusieurs centaines de pas.

A un détour du sentier, ils aperçurent soudain un homme debout, une longue pique à la main, qui les attendait, immobile au milieu du passage.

— Demeurez un instant, je vous prie, dit Roland au jeune vicomte. Il faut que j'adresse quelques paroles à cet homme pour que nous puissions passer en paix.

— J'attends, répondit Raoul en s'arrêtant.

Le braconnier s'avança jusqu'auprès de l'homme qui barrait silencieusement leur route. Puis, à voix basse, il prononça quelques mots dans une langue inconnue.

L'homme releva sa pique et répondit dans la même langue.

Alors Roland se tourna vers le vicomte de Taverly et lui fit igne d'approcher.

— Cet homme n'est pas un des nôtres ? demanda le veil-eur nocturne.

— Non, répondit Roland.

— Vous répondez de lui devant la maîtresse ?

— Oui.

Et, sur cette affirmation, le veilleur quitta le sentier et dispa-ut derrière une roche.

— La route est libre, avançons encore, dit Roland à Raoul le Taverly qui s'approchait.

Après une minute de marche, ils arrivèrent aux abords de a grotte qui servait de refuge à la Fosca. Un homme qui était ssis à l'entrée du passage se leva à leur approche. Roland se it reconnaître de la même manière que par le premier veil-eur.

Puis, quand ce fut fait.

— Eh bien ! Michaël, dit il, la maîtresse veille tou-ours ?

— Oui, et elle paraît fort joyeuse. Il y a un peu plus d'une eure qu'Orlando est rentré dans un état impossible, trempé usqu'aux os, l'air égaré, à peu près fou, car il murmure des aroles incompréhensibles. Je crois qu'il apportait enfin ce que a maîtresse a attendu toute la journée avec tant d'impatience t d'anxiété.

— Alors le moment est bon pour lui annoncer une mauvaise ouvelle.

— Grave ? demanda Michaël.

— Peut-être.

— C'est cet étranger qui apporte la mauvaise nouvelle ?

— Oui, il est déjà connu de la maîtresse et j'ai cru devoir 'amener dans l'intérêt d'une malheureuse jeune fille et

peut-être aussi... Mais nous verrons cela. Entrons d'abord.

Et Roland, suivi de Raoul de Taverly, se glissa dans le passage étroit qui conduisait à la grotte où vivait la Fosca. Derrière eux, Grand-Croc, Lupus, Demonios et l'Étrangleur s'avancèrent à la file.

Arrivés dans la première excavation, Roland dit au jeune gentilhomme :

— Il faut que j'annonce votre arrivée à la maîtresse. Attendez donc quelques instants.

Le vicomte fit un signe de tête affirmatif.

Roland pénétra dans la seconde grotte.

Fosca était assise dans son grand fauteuil et elle lisait avidement des papiers étalés sur la table. Dans un coin, Orlando se tenait immobile, la tête enfouie dans ses deux mains.

— Maîtresse, dit Roland, d'une voix humble et respectueuse, je vous amène Raoul de Taverly !...

— Oh ! qu'il vienne, qu'il vienne ! s'écria Fosca en interrompant brusquement sa lecture. Il va me parler de Maguelonne.

— C'est cela même, répondit Roland, surpris de la passion avec laquelle la maîtresse avait accueilli ses paroles.

— Roland, demanda-t-elle encore, qu'est-il donc arrivé à Orlando ? Il paraît avoir en lui l'impression d'une grande terreur ; mais il m'a été impossible de lui arracher une parole.

— Je ne sais pas, maîtresse ; nous avons rencontré Orlando dans la forêt entre six et sept heures. Il paraissait soucieux, préoccupé, et nous quitta brusquement en nous disant que la nuit serait meilleure que la journée. Voilà tout.

— Eh bien ! moi, madame, je vais vous dire ce qui est arrivé à Orlando, ajouta une nouvelle voix.

C'était Raoul qui, ayant entendu Fosca s'écrier : « Oh ! qu'il vienne, qu'il vienne ! » était entré tout aussitôt.

— Vous, M. de Taverly ? fit-elle surprise.

— Oui, madame, moi, reprit Raoul. Le hasard m'ayant con-uit au moment de l'orage sur le bord d'une mare, au fond de a forêt, je ne sais dans quelle partie puisque j'étais complète-nent égaré, je vis, au-dessus de l'eau, un homme pendu à la ranche d'un vieux chêne.

Roland tressaillit.

— C'est sans doute à la mare de Franchard, dit-il.

— J'ignore le nom de l'endroit où je me trouvais.

— Ce ne peut être que là, reprit Roland : un vieux chêne ui n'a plus qu'une seule branche horizontale presque à dix ieds au-dessus de l'eau.

— C'est cela même.

— Eh bien ! déclara Roland, la mort de ce gentilhomme, ar c'en était un, est la punition de ceci.

Et il désignait avec un sauvage orgueil une trace rougeâtre ur son visage.

— Et ceci ?... interrogea Fosca.

— C'est l'empreinte d'une houssine. Cet homme m'avait cra-aché, je l'ai fait pendre.

— Vous avez fait pendre un gentilhomme ! exclama Taverly vec indignation.

— Oui, monsieur le vicomte, il me fallait une réparation. n se battant avec un braconnier, ce noble eût terni son bla-on. J'ai fait appliquer la loi de la forêt : Malheur à ceux qui e mettent en travers de nos chasses ! Les autres l'ont pendu.

— Eh bien ! madame, continua Raoul de Taverly en dé-urnant son regard de Roland, c'est ce cadavre qu'Orlando a olé. Je l'ai vu grimper sur l'arbre, ramper sur la branche et uiller la poitrine du mort.

— C'est horrible ! murmura-t-elle.

— Ce qui est plus horrible encore, c'est le châtiment de ette profanation.

Et avec une impression de dégoût, fraîche encore, il raconta le drame de la mare de Franchard.

— O mon Dieu ! s'écria Fosca avec épouvante, je comprends tout maintenant.

— Si cet Orlando, madame, continua sévèrement Raoul, a agi par vos ordres, je ne sais pas quel est votre but, mais les moyens sont criminels et effrayants.

— Ne vous hâtez pas de m'accuser, répondit-elle en fixant sur le jeune vicomte son regard profond et grave. Lorsque vous saurez tout, monsieur de Taverly, vous me plaindrez, mais vous ne me condamnerez pas.

Raoul s'inclina en murmurant :

— Je l'espère, madame.

— Vous veniez pour me parler de Maguelonne, continua-t-elle. Oh ! je vous en supplie, rassurez-moi ; depuis qu'elle est partie, je ne vis plus, une crainte terrible me torture.

— Hélas ! madame, répondit Raoul qui n'osait pas lui apprendre brusquement le rapt de Maguelonne, je venais vous annoncer un malheur.

— Un malheur ! s'écria-t-elle avec un tressaillement douloureux. Un malheur qui a frappé l'enfant ! Oh ! parlez, monsieur le vicomte, je vous en conjure.

Mais Raoul n'eut pas le temps de répondre : Michaël, l'homme qui veillait à l'entrée du passage, se précipita dans la grotte en s'écriant :

— Maîtresse, une troupe d'hommes armés est là dans le sentier à trois cents pas d'ici. Leur chef, instruit je ne sais comment de votre présence ici, demande à avoir un entretien avec vous, il s'appelle le sieur de Monpelas, marquis de Sainte-Croix !

Fosca avait eu un cri terrible.

— Monpelas !... Monpelas ici !... et ses yeux flamboyaient et sa main crispée avait un geste effrayant de menace.

— Que vient-il faire ?. . Me braver en face ? .. Insensé !... Téméraire !. . . Maudit !. . . Qu'il vienne, mais qu'il vienne donc ! seul, devant moi !. . . Ah ! il ne sortira pas vivant d'ici, je le jure.

Elle marchait à grands pas, agitait les bras avec fureur et un rire strident râlait dans sa gorge.

— Va, Michaël, cours, amène-le ! commanda-t-elle soudain en se tournant vers le veilleur qui disparut aussitôt.

— Toi, Roland, continua-t-elle avec la même exaltation, tu dois obéir. C'est juste, je suis la grande maîtresse. L'homme qui va venir c'est l'ennemi. Quand je te crierai : frappe, tu tueras !

— Je tuerai, répondit froidement Roland.

— Orlando ! Orlando ! cria-t-elle ensuite d'une voix brève, impérieuse.

Il se leva avec un long tressaillement comme si cette voix le tirait d'un horrible cauchemar et il accourut. Il était livide et ses yeux hagards regardaient autour de lui sans rien voir.

— Monpelas ! il vient ! lui dit Fosca en lui secouant la main pour le tirer de sa torpeur.

Orlando fut un instant sans comprendre, puis tout à coup un éclair féroce brilla dans ses yeux, il tira de sa ceinture une dague qu'il brandit avec un ricanement sauvage.

— Oui, c'est cela, dit-elle, mais il faut attendre l'ordre.

— Venez ici tous deux, continua-t-elle en conduisant Roland et Orlando au fond de la grotte et les faisant pénétrer derrière les grands rideaux qui enveloppaient le lit sur lequel Maguelonne avait été, la veille, déposée un instant. Appelle les chiens, Roland, tu les lâcheras au moment où je crierai : Mort à l'infâme !. . . Si vous tremblez tous deux, si vous avez peur, ils ne craindront rien, eux, au moins. Tu as bien fait de les amener.

Et quand ce fut fait, elle revint près de Raoul qui avait considéré avec une pénible surprise, une répulsion marquée, cette scène violente et sauvage.

— M. de Taverly, lui dit-elle, avec votre jeune loyauté, votre notion de la justice que le malheur n'a pas encore faussée, vous allez juger entre deux haines : L'homme qui va entrer dans quelques instants a commis un crime hideux dont j'ai juré de tirer vengeance. Comme lui je serai sans pitié, et comme il a frappé, je frapperai ! Je ne suis pas de ceux qui pardonnent et qui oublient, et pourtant le ciel m'absoudra, j'espère, car en me faisant justicier et en donnant la mort à ce Monpelas, un horrible attentat qui plongerait la France entière dans un deuil funeste ne se commettra pas.

Et la tête haute, le regard menaçant, fiévreuse, farouche, elle se tourna vers l'entrée de la grotte.

Tout à coup, la tapisserie qui dissimulait l'ouverture fut écartée d'un geste brusque, et Monpelas, la tête toujours enveloppée dans son capuchon noir, seul, s'avança vers la Fosca.

XXI

LE TIGRE

Environ deux heures avant son entrée dans la grotte de Ginevra de Puycerdac, ou bien de la Fosca, puisque ces deux noms appartenaient également à cette femme mystérieuse, — Ginevra quand il s'agissait de ses haines et de ses amours, Fosca, la grande maîtresse, lorsqu'elle donnait des ordres à ces hommes humbles, fidèles, qui l'entouraient de leur respect et de leur dévouement — environ deux heures avant l'instant tragique où nous en sommes arrivés, Monpelas était seul dans son oratoire du château de Saint-Louis.

Il se promenait fiévreusement, en proie à un mécontentement, à une mauvaise humeur, qui se traduisaient dans son pas saccadé, dans son geste sec et brusque. Il prononçait parfois des paroles rapides, entrecoupés de longs silences.

— C'est une folle imprudence, disait-il, d'avoir envoyé M. de Cayrol en plein jour, sans plus de précautions. L'escorte était de trop ou n'était pas assez. Il eût fallu employer la ruse. Mais aussi, je ne savais pas la Ginevra si puissante et si résolue. D'où provient cette force ?... Et ce nom de Fosca qu'elle avait en Italie, lorsqu'il y a cinq ans j'étais parvenu à retrouver ses traces. Il y a tout un côté de sa vie qui m'échappe. Cette

femme doit avoir un pouvoir occulte, analogue de moyens, mais opposé de but à celui que je possède. Et moi, je ne suis encore qu'un instrument, instrument qui peut faire trembler le maître, sans doute, mais enfin la toute-puissance n'est pas entre mes mains.

Il fit plusieurs fois le tour de l'oratoire, absorbé dans cette pensée du pouvoir absolu qui exaltait son orgueil.

— Si je réussis à faire tomber l'hérétique, dit-il enfin, je l'aurai !

Pour Monpelas, comme pour tous ceux de sa secte, l'hérétique désignait clairement le roi Henri...

— Si les parchemins que M. de Cayrol emportait à Rome, continua-t-il après une pause, sont tombés entre les mains de la Fosca, il y aura pour nous un grand danger à conjurer. Je porterais seul le poids de cette maladresse et mon influence là-bas subirait de graves atteintes. Il faudrait en ce cas les reprendre à tout prix. Mais j'espère toujours que notre courrier s'est échappé. C'est un homme adroit, rusé, et seul il a évité l'embuscade. Il est vrai que l'un des assaillants, le chef paraît-il, suivant le dire de Rivol, s'est mis à sa poursuite. L'a-t-il atteint ? C'est peu probable.

» Heureusement encore que j'ai pu savoir exactement ce qui s'est passé, sans cela mon inquiétude serait mortelle. »

Après quelques minutes de marche silencieuse, il s'approcha de la table et fit résonner le timbre, qui amenait immédiatement l'un des valets veillant dans l'antichambre.

— Rivol ? demanda-t-il sans tourner la tête.

— Le voici, monseigneur, répondit le valet.

— J'arrive, monseigneur, ajouta la voix grêle de l'espion.

— Eh bien ?

— J'ai eu le bonheur d'apercevoir l'homme qui s'était mis

à la poursuite de M. de Cayrol. Il errait dépisté et désespéré, lentement, sans but, dans les environs de Franchard. Il avait perdu la trace et le messager s'est heureusement échappé.

— C'est tout? demanda Monpelas en dissimulant sa joie.

— Oui, monseigneur. Impossible maintenant d'approcher de la grotte. Elle est étroitement gardée.

Monpelas congédia l'espion d'un geste.

Quand il fut sorti :

— Je l'avais bien pensé, s'écria-t-il avec un rire joyeux. Encore une déception, Ginevra ; pourtant vous payerez cher cett tentative avortée. L'intention vaut le fait.

Nous savons comment Monpelas se trompait et par quel concours de circonstances inattendues. Orlando avait retrouvé M. de Cayrol suspendu à la corde de Verdavoine au dessus de la mare de Franchard.

— La situation se dessine, continuait Monpelas ; tout l'avantage est de mon côté. Si Raguibus et Carados réussissent à ramener Maguelonne je triomphe. Désormais Ginevra ou Fosca, quelle que soit sa puissance, ne peut plus rien contre moi, tandis que je peux tout contre elle. — Mais ces deux misérables tardent bien ; ils devraient être rentrés au château depuis plus d'une demi-heure. Est-ce que ce Raoul de Taverly se serait mis à la traverse de mes projets ? Encore un que je briserai au premier acte d'hostilité contre moi.

Il en était là de ses réflexions lorsqu'on gratta humblement à la porte.

— Vous pouvez entrer, cria-t-il.

La porte s'ouvrit et les deux têtes grimaçantes de Raguibus et de Carados parurent dans la pénombre. Après trois révérences consciencieuses, ils s'approchèrent du maître et se relevèrent lentement.

— C'est fait, monseigneur, dit Carados avec une mine orgueilleuse.

— La demoiselle est là, ajouta Raguibus avec un sourire béat.

— Vous avez réussi ? demanda Monpelas.

— Et gentiment réussi, monseigneur, reprit Raguibus, sans brutalité, sans violence. La petite a bien raisonné un peu, mais nous l'avons convaincue.

Cette condescendance de Raguibus toucha Carados, et il eut pour son excellent ami un tendre regard.

— La chère enfant, dit-il à son tour, est montée dans sa litière en toute liberté et sans plus de façons qu'une grande dame qui se rend à la messe de sa paroisse.

— Vous n'avez rencontré aucune résistance ? interrogea Monpelas.

— Aucune, monseigneur, répondit Raguibus, si ce n'est la désolation de ce pauvre aubergiste quand il a fallu se séparer de la petite Maguelonne. Le malheureux faisait pitié à voir.

— Et puis, monseigneur, ajouta Carados, nous avons eu à subir également les criailleries de dame Mathurine. La brave femme est ronde comme une boule, mais malgré cela bien plus pointue comme caractère que son digne époux. Nous avons mis tout ce monde-là à la raison.

— Quelle a été l'attitude de la jeune fille ? demanda Monpelas.

— Hum ! hum ! fit Raguibus en hochant la tête, la petite m'a l'air d'avoir un caractère pas des plus commodes. Elle a pris la chose au tragique et il a fallu montrer les dents pour lui prouver que toute résistance était impossible. La lèvre dédaigneuse, le regard foudroyant, front plissé, geste méprisant, je crois qu'il ne faudrait pas une petite femme comme ça à un honnête homme s'il voulait finir le reste de ses jours en paix !...

— Drôle ! interrompit Monpelas avec un geste tranchant.

— Dame ! monseigneur, balbutia Raguibus, c'est mon im-ssion et celle de Carados.

— Moi, je n'ai rien dit, réclama sans nulle pitié M. le ba-ı de Pourfendrac.

— Allons, trêve de sottises, accentua nettement Monpelas, z-vous exécuté mes ordres jusqu'à la fin ?

— Oui, monseigneur, répondit Raguibus plus à l'aise. Nous ns conduit la demoiselle aux appartements préparés pour recevoir et nous l'avons remise entre les mains de dame tronille, ainsi que vous nous l'aviez commandé.

— Nous avons donc exécuté de point en point la pe-besogne dont vous nous aviez chargé, appuya Carados.

— A notre honneur, j'ose le dire, voulut ajouter Raguibus aimait fort les compliments.

— Assez ! dit Monpelas d'un ton rude qui n'admettait pas réplique.

» Non, votre besogne n'est pas finie, ajouta-t-il. Vous allez ıs rendre dans la petite salle qui précède les appartements ctés à Maguelonne et à dame Pétronille et vous aurez pour sion d'empêcher toute personne, hors moi, de traverser la ce où vous vous trouverez. Comme il n'y a pas d'autre ıe, vous demeurerez complètement responsables de ce qui t être tenté soit par la jeune fille, soit du dehors, pour une sion d'ailleurs impossible. Vous devez avoir, pour la jeune ;, le plus grand respect et les plus grands égards.

— Vous serez obéi, monseigneur, répondirent ensemble Ra-bus et Carados sans nul enthousiasme, car le rôle de geô-s ne leur souriait guère.

— Allez donc rejoindre votre nouveau poste ; je suis dé-mais fixé sur votre habileté et demain sans doute je vous nerai mes ordres au sujet de cette affaire dont la réussite vous procurer la fortune.

— Que de bontés, monseigneur, et comme nous somm
fiers d'avoir été choisis par vous ! murmurèrent les deux s
cripants avec force révérences.

Lorsqu'il furent sortis, Monpelas se frotta les mai
tandis qu'un petit rire sec, presque silencieux s'échappait
sous sa capuche noire.

— Tout va bien, tout marche, disait-il. Plus rien deva
ma route. Je réaliserai mon rêve de gloire et dans l'ombr
du fond de mon petit retrait, je remuerai le monde. Il y a as
sez longtemps que je rampe, inconnu, envieux ; que je ron
mon frein, dévorant les humilatiions, acceptant toute sinistre b
sogne dont la réussite doit me faire monter un échelon de pl
dans la mystérieuse hiérarchie que je voudrais dominer comm
chef suprême. Je suis las d'obéir, de sentir une volonté a
dessus de la mienne, je veux commander, être le maître. Th
mas Acquaviva se meurt et mourra si je veux ; à moi sa succ
sion, à moi la terre !

Il reprit tout à coup sa marche saccadée. Une pensée
venait de surgir l'avait ramené à sa préoccupation du m
ment.

— Oui, continuait-il, absorbé par la vision du sommet l
mineux auquel j'aspire, j'avais oublié cette Ginevra. Elle
saie de se dresser sur ma route et de me barrer le passag
malheur à elle ! Je la briserai ainsi que tous les imprude
qui se seront associés à sa cause. Ah ! Ginevra, vous avez
de mon visage un masque hideux, vous m'avez condamné
rester éternellement dans la nuit, mais prenez garde et tre
blez ! car ma haine est aussi vivante qu'au premier jour et
vengeance ne s'assouvira jamais. Je vous ai vue suppliant
mes pieds, sangloter, folle de douleur, vous y serez enco
dans un instant si je le veux...

Il s'arrêta quelques secondes. Il venait d'avoir une idée
fernale :

— Oui, je veux ! s'écria-t-il enfin... Je n'ai rien à craindre. ıe peut-elle contre moi ? j'ai Maguelonne, j'ai sa fille !... est cela. J'irai.

Il sonna.

— Dites à Landry de s'apprêter à sortir avec une dizaine hommes, parmi lesquels Rivol, et faites venir Raguibus et ırados.

Le valet se retira pour exécuter l'ordre.

Quelques minutes après, les deux gardiens de Maguenne faisaient leur entrée avec leurs salutations habituelles.

— Si à quatre heures du matin, au petit jour, je ne suis ts rentré, leur dit-il sèchement, vous mettrez à mort la jeune le dont vous avez la garde. Allez rejoindre votre poste et ɔéissez. Vos deux têtes me répondent de la bonne exécution : cet ordre.

Raguibus et Carados se retirèrent sans mot dire. Mais en montant à la petite salle qui devait leur servir de demeure nt que Maguelonnne serait prisonnière, Raguibus se pencha à ɔreille de Carados :

— J'espère qu'il sera revenu, lui dit-il, car ce serait grand ɔmmage de tuer une aussi belle enfant.

— Tu es trop sensible, Raguibus, répondit Carados.

— C'est qu'elle est bien jeune et bien jolie !...

— Té, je ne suis pas si jeune et pas du tout joli, moi ; ıais j'aime mieux ma grande personne que toutes les filles du ıonde.

— Je pense bien comme toi, Carados, mon ami ; mais c'est ;al, ce serait dommage.

Pendant qu'ils discouraient ainsi, Monpelas et son escorte ırtaient du château et, conduits par Rivol, l'espion, ils se digeaient vers la grotte de la Fosca.

Nous avons vu comment Monpelas y était entré et comment ın ennemie mortelle s'apprêtait à le recevoir.

XXII

LES CRIMES DE L'AMOUR

— Salut à madame la marquise Ginevra de Puycerdac ! dit Monpelas dans une profonde et ironique salutation.

— Ginevra de Puycerdac !... s'écria Raoul.

— Oui, mon cousin de Taverly, répondit Monpelas en se tournant de son côté, vous ne le saviez donc pas ?

La Fosca, debout, immobile, ne prononçait pas une parole, tant la présence audacieuse de cet homme avait réveillé avec violence le souvenir terrible du passé. L'expression effrayante de son regard, sa bouche nerveusement crispée, le gonflement de sa poitrine, un long frémissement qui, par intervalle, parcourait tout son corps, annonçaient l'explosion de sa haine.

Monpelas, malgré sa voie railleuse, son insouciance calculée, était encore plus menaçant, plus redoutable, sous sa noire capuche qui ne laissait passer que la flamme de ses yeux.

— Qui êtes-vous donc ?... interrogeait Raoul de Taverly avec une hauteur dédaigneuse, pour vous dire mon cousin.

— Hélas ! répondit-il, je ne suis qu'un pauvre gentilhomme, pas même chevalier, votre voisin, M. le vicomte, le vassal de

.dame, puisque mon humble domaine relève du marquisat de
ycerdac.

— Mais enfin, votre nom ?

— Oh ! tout simplement le sieur de Monpelas, et, comme
1489, une demoiselle de notre famille est devenue comtesse
Taverly, je suis bien et dûment votre cousin au quatrième
gré, M. le vicomte.

— Monpelas ! dit Raoul, j'avais déjà entendu prononcer ce
m, mais je ne pensais plus à cette maison ruinée, sur cette
line inculte...

— Il est vrai, mon héritage est en ruines, abandonné, mon
itel n'a plus d'autres habitants que les corbeaux et les
auves-souris, mais il doit avoir beaucoup gagné en pitto-
sque, en poésie. Je vous avouerai que depuis quinze an-
es...

— Ah ! vous vous nommez Monpelas, interrompit impétueu-
nent le jeune homme. Alors, vous êtes le misérable qui a
assiné le marquis de Puycerdac. Je sais cette horrible his-
re.

Monpelas ne fit pas un mouvement à cette violente insulte.
paraissait complètement maître de lui-même, froid, impéné-
ble, mais si Raoul eût aperçu la contraction de son visage et
lueur sinistre de son regard, il eût frémi malgré son cou-
e éprouvé.

— Oh ! oh ! répondit-il toujours en raillant, vous êtes
M. de Taverly, et vous vous servez de bien grosses expres-
ns.

Ginevra ne laissa pas au jeune vicomte le temps de répli-
r ; d'un mouvement brusque et farouche, elle s'avança sur
npelas comme si elle voulait le saisir dans ses mains ten-
s, sa haute taille le dominant de toute la tête, son regard
dé sur lui et fouillant l'ombre du capuchon comme une
nte d'épée.

— Ah ! je te tiens donc enfin, s'écria-t-elle d'une voix sif-flante. Lâche meurtrier du marquis de Puycerdac, ton heur est venue et tu ne sortiras pas vivant d'ici.

» Il vient se livrer lui-même, continua-t-elle avec un rir effrayant, conduit par je ne sais quelle misérable pensée croyant que toutes ses ruses m'empêcheront de frapper ; il préparé en dessous quelque infernale machination et il espèr m'épouvanter ; il veut peut-être me proposer quelque march infâme ! Insensé ! que m'importent ses vengeances, que m'im-porte la mort ! Je ne lâcherai pas ma proie, il faut qu'i meure, je l'ai juré, je le veux, tout de suite, à l'instan même. »

Monpelas éclata d'un rire strident.

— Les assassins sont prêts, n'est-ce pas, madame, dit-il d sa voix railleuse, cachés dans un coin de cette grotte, derrièr ces rideaux peut-être. — Et il désignait l'endroit où se te-naient en effet Roland et Orlando. — Ils n'attendent plus qu votre signal pour frapper Monpelas l'infâme, le bandit, l'au-dacieux ! Ah ! tenez, madame la marquise de Puycerdac, vous me faites pitié avec vos menaces farouches, vos passions tu-multueuses, vos résolutions irraisonnées. Si Monpelas est ic s'il vient seul se livrer à votre vengeance, affronter vos fu-reurs, c'est qu'il sait bien que vous ne pouvez rien contre lu Non, madame, vous ne donnerez pas le signal de ma mort, j sortirai d'ici tranquillement comme j'y suis entré, et, même vous me ferez escorter par vos serviteurs de crainte qu'il m'ar-rive quelqu'accident en route.

Ginevra était devenue d'une pâleur livide, ses yeux s'étaien fermés et sa main cherchait à comprimer les battements de son cœur qui lui brisaient la poitrine.

— Ma fille !.,. murmura-t-elle d'une voix éteinte.

Puis tout à coup, relevant la tête avec une énergie sau-vage, menaçante, résolue :

— Qu'as-tu fait de ma fille, maudit ? s'écria-t-elle.

— Pardieu ! répondit-il lentement, comme s'il voulait enfoncer chacune de ses paroles dans le cœur de cette malheureuse mère, pardieu ! madame la marquise, vous avez touché juste. Votre fille est ma sauvegarde. Il y a quinze années que je la tiens en mon pouvoir, étroitement surveillée ; si vous ne m'aviez prévenu dans l'aveuglement de votre haine, j'eusse tout fait pour vous attirer sur ses traces. C'est avec les enfants qu'on se venge des mères et mon calcul était logique. Pourtant j'ai droit à vos remerciements, Ginevra, car jusqu'à ce jour votre fille a été heureuse, libre, aimée. Maintenant j'ai besoin d'elle pour achever ma vengeance et son sort dépendra de votre attitude vis-à-vis de moi.

— Ah ! reprit Ginevra avec une implacable résolution, tu n'auras pas le temps, monstre, de la faire souffrir, car dans une minute tu vas avoir cessé de vivre.

— En effet, vous avez raison, madame, s'il est vrai que les douleurs et les misères d'ici bas disparaissent avec la vie, votre fille ne souffrira plus.

— Que veut-il dire ?... fit Ginevra, tremblante, anxieuse.

— Ceci. Il y a trois heures, je faisais enlever l'enfant à l'auberge de la Belle Hôtesse où elle passait pour la fille de l'aubergiste Cocquenpot, et je la tiens gardée à vue derrière les murailles de mon château où une armée ne réussirait pas à la reprendre.

— C'est vous qui avez enlevé Maguelonne ! s'écria Raoul de Taverly en s'avançant sur Monpelas, la main à la garde de son épée.

— Ah ! c'était donc bien ma fille !... fit désespérément Ginevra.

— Et si, continua Monpelas sans s'émouvoir, à quatre heures du matin, je ne suis pas rentré paisiblement dans mon château, les deux gardiens de la jeune fille, deux hommes

résolus, complètement à moi, ont l'ordre formel de la faire mourir.

— Misérable ! cria Raoul en saisissant le bras de Monpelas et en l'étreignant furieusement. Tu n'es pas digne qu'un loyal gentilhomme croise son fer avec le tien, mais de pareils crimes veulent un prompt châtiment et je te ferai cet honneur. Si tu as encore une goutte de sang dans les veines, tu me rendras raison de ce soufffet.

Et il lui lança son gant à la tête.

— Oui, sur l'heure, à l'instant même, répondit Monpelas qui paraissait avoir une merveilleuse assurance et une joie singulière. — Allons, sus, les épées au clair.

Il dégaina rapidement et se mit en garde.

La vue de l'épée nue fit tout oublier à Raoul de Taverly ; d'un geste rapide il tira la sienne et il attaqua impétueusement Monpelas.

Ginevra, anéantie par la sinistre déclaration de Monpelas, avait chancelé ; le sang bourdonnait dans sa tête, un voile funèbre flottait devant son regard éperdu et elle cachait sa tête dans ses mains pour dérober à son farouche ennemi deux larmes amères qui s'étaient échappées de ses yeux.

Le choc des épées lui arracha un cri de terreur ; Monpelas n'avait pu résister à l'attaque ardente de Raoul et il rompait précipitamment, toujours poursuivi par la pointe menaçante qu'il sentait parfois trouer son pourpoint. L'instant était critique, encore quelques secondes et Monpelas allait mourir.

Tout à coup, Ginevra se précipita entre les combattants au risque de se faire tuer elle-même.

— Arrêtez, cria-t-elle à Raoul, d'une voix déchirante, vous allez tuer mon enfant, vous allez tuer Maguelonne !

Taverly se recula épouvanté.

— Ah ! oui, murmura-t-il en abaissant son épée, la vie de Maguelonne est fatalement liée à celle de cet infâme !

Monpelas était resté l'épée tendue, l'attitude provocante, et il ricanait sous son capuchon noir. Il avait eu un moment de lâche terreur, quand le fer de Raoul menaçait sa poitrine, mais il avait compté sur le cri de Ginevra et il jouissait de son triomphe avec une volupté féline.

— Merci, madame la marquise, dit-il de sa voix railleuse, stridente, être défendu par vous est un plaisir que j'apprécie à sa juste valeur. Ah ! s'il en avait été toujours ainsi, combien de malheurs irréparables évités ! Encore une fois, je vous rends grâce, madame, et croyez bien que dans la même circonstance j'aurais eu la même sollicitude, le même cri de terreur.

Puis il se remit en garde et s'adressant au vicomte de Taverly :

— Eh bien ! mon jeune coq, dit-il, vous ne me passez donc pas votre épée au travers du corps ! Comment votre bouillante ardeur est déjà calmée et vous refusez le combat que vous réclamiez avec tant d'âpreté il n'y a qu'un instant !

— Trève d'insolences et de railleries ! dit Raoul avec dégoût. Silence, ou je vous châtie comme un laquais du plat de mon épée ! Ah ! vous n'aurez pas toujours comme sauvegarde la vie d'une malheureuse et innocente jeune fille. Je vous retrouverai, soyez-en sûr, et ce jour-là vous irez rendre compte à Dieu de toutes vos infamies et de toutes vos lâchetés.

Monpelas remit ironiquement son épée au fourreau, toujours calme et toujours railleur en apparence ; mais entre ses dents serrées il disait :

— Moi aussi, je vous retrouverai, beau damoiseau, et vous paierez de votre sang vos injures et vos mépris.

Cependant Ginevra, brisée par tous ces violents efforts, terrifiée par la pensée que sa fille était à la merci de Monpelas, demeurait immobile, la pupille dilatée, les mains étendues,

dans l'effarement du désespoir. Pour elle le monde entier disparaissait dans une nuit profonde, sa fille, sa petite Ginevra, celle qu'ils appelaient Maguelonne, était dans les mains du misérable qui, toute petite, l'avait arrachée à sa mère ! Et ce Monpelas était là qui la bravait, qui jouissait de sa douleur, de son anéantissement, et, chose affreuse, elle avait été réduite à implorer Raoul de Taverly pour qu'il ne le tuât pas, qu'il ne l'écrasât pas comme une vipère. Comment sortir de cette situation désespérée, comment ressaisir la vengeance qui lui échappait.

Devant le masque hideux de Monpelas, le doux visage de son enfant lui apparaissait, et, pour frapper le monstre il fallait traverser le cœur de sa fille. Le démon avait pris un ange pour le protéger.

Ginevra sentit que Monpelas suivait sur ses traits la trace de ses poignantes angoisses, elle détourna la tête et vint tomber épuisée dans son grand fauteuil.

— Mais que veut-il donc ? murmura-t-elle, la voix brisée ?

Monpelas s'approcha, tira de sous la table une escabelle et s'assit non loin de Ginevra. Il était tout à fait à l'aise et il agissait avec la conscience de sa force redoutable.

— Que ne me le demandiez-vous tout de suite, madame, dit-il d'un ton conciliant, cela nous eût évité cette scène ridicule et désagréable. Si je viens à vous, c'est que j'ai toutes les armes dans la main et que je ne vous redoute nullement. Mais enfin nos positions respectives sont nettement déterminées ; je suis le plus fort, vous le reconnaissez sans peine, et pourtant, c'est moi qui viens vous parler d'oubli, de pardon. Nous nous sommes fait assez de mal, Ginevra, laissons le passé et n'engageons pas l'avenir.

— Ah ! je savais bien, s'écria-t-elle, qu'il avait la pensée d'une trahison, de quelque marché infâme ! Monpelas propo-

sant d'oublier, de pardonner ! Ironie ! Sacrilège ! Et celui qui lort dans le tombeau, a-t-il oublié, a-t-il pardonné à son assassin ? Mais quel piège y a-t-il donc sous ses paroles hypocrites ?

— Aucun, madame la marquise, aucun ; si je désire abandonner cette lutte éternelle, c'est par lassitude, par dégoût, pour ne pas interrompre des études sévères commencées depuis dix ans. Je vous tiens par votre fille. Vous n'avez nulle arme contre moi et dans ce combat suprême, où l'un de nous doit être écrasé par l'autre, j'ai le triomphe assuré.

Le visage pâle de Ginevra eut une telle expression de menace que Monpelas s'arrêta avec inquiétude.

— Le rapport de Rivol serait-il inexact, pensait-il, aurait-elle réussi à ravir les papiers que M. de Cayrol portait à Rome ? Je le saurai bien, car elle me proposera à coup sûr de me les rendre en échange de la liberté de sa fille.

Il reprit avec une fausse bonhomie habilement simulée.

— L'âge des passions ardentes est depuis quelque temps déjà passé pour nous, madame. Il est temps, croyez-moi, d'oublier les fautes de notre jeunesse et de couler en paix les jours qui nous restent à vivre. Vous prétendez, dites-vous, avoir à venger le meurtre du marquis de Puycerdac ? Eh ! mais, si l'on faisait le compte de ce que nous avons souffert, vous et moi, la balance pourrait bien pencher de mon côté.

Ginevra gardait un profond silence et laissait parler Monpelas ; et la tête penchée snr sa poitrine, le front plissé sous l'effort de sa pensée, elle cherchait péniblement une solution à cet effrayant problème : sauver Maguelonne et frapper le ravisseur, d'autant plus dangereux qu'il rentrait ses griffes et parlait de conciliation.

— Ah ! vous ne vous doutez pas, madame, de ce que j'ai souffert, continua Monpelas ; je veux que vous le sachiez et je

suis venu pour vous le dire. Écoutez aussi, M. le vicomte Raoul de Taverly, et, puisque vous savez mon crime, il faut que vous connaissiez celui de la marquise de Puycerdac.

— Eh bien ! oui, dit avec force Ginevra en se redressant — elle paraissait plus calme et sa résolution était prise. — Oui, fouillons ce passé sanglant, et puisque Raoul de Taverly a embrassé aussi généreusement la cause de la famille de Puycerdac, amie et alliée de la sienne, il faut qu'il soit bien convaincu que cette cause est pure et sainte et qu'il peut sans crainte et sans remords mettre à son service le courage et l'épée d'un Taverly.

— Voilà de superbes paroles, reprit Monpelas en ricanant ; malheureusement il sera difficile de les accorder avec les faits indéniables dont je vous donnerai ici même une terrible preuve... Ah ! madame, si vous avez le droit de maudire la fatalité qui m'a placé sur votre route, ce droit m'appartient également... Avant de vous rencontrer, je sentais battre un cœur dans ma poitrine, j'avais dans l'âme des pensées généreuses, je croyais encore à l'amour, à la vie, au bonheur. Pourquoi au premier regard ne m'avez-vous pas repoussé ? J'étais humble, résigné, et je ne me sentais pas encore cette force implacable de volonté, cette énergie tenace qui ne se laisse décourager ni par les années, ni par les obstacles, ni par la grandeur de la tâche. A ce moment je serais parti désespéré, peut-être, mais sans hésitation, loin, bien loin, et j'aurais été sauvé. Mais non, vous m'avez laissé vous aimer, vous avez même encouragé cette passion qui prenait possession de mon être, et ce fut votre première faute, Ginevra, celle qui devait engendrer les crimes dont nous sommes coupables.

Ginevra eut un geste énergique de protestation.

— Désormais il était trop tard, poursuivit Monpelas. L'amour chez certains hommes tient au cœur, et, s'il en est violemment chassé, une haine violente prend aussitôt la place

ride. Je n'étais qu'un malheureux orphelin, dernier rejeton
l'une famille autrefois puissante, mais alors sans ressources,
ans titres, sans crédit. Vous, madame, vous étiez la fille or-
gueilleuse du chevalier de Talzac, cet homme aventureux qui
avait été conquérir en Orient l'immense fortune qu'il dépensait
en fêtes dont vous étiez la reine. Oh ! vous étiez bien belle,
Ginevra, au milieu de ces cortèges éblouissants où tous les
eunes seigneurs de la contrée tenaient à honneur de paraître,
ière, radieuse, complimentée de toutes parts, acclamée, adu-
ée ; et moi, perdu dans l'ombre, le dernier parmi ces bril-
ants seigneurs, dévoré par mon amour, je souffrais en si-
ence.

» Tenez, je me rappelle que, pour vous suivre dans une de vos
hasses, j'ai vendu à Henri de Navarre l'épée à poignée d'or
iselée que mon père m'avait léguée en mourant ; une autre
ois, pour paraître à une fête donnée en votre château, j'ai
endu à un juif un anneau enrichi d'une pierre précieuse, le
eul souvenir qui me restât de ma mère morte en me donnant
e jour : il me fallait bien de l'or pour avoir un cheval et un
ostume qui ne prêtât pas à rire à tous vos adorateurs !
ourquoi, continua-t-il avec violence, pourquoi, puisque
ous me dédaigniez, vos yeux rencontraient-ils les miens.
ourquoi ces sourires et de temps à autre ces douces pa-
oles ?...

— J'avais pitié de votre infortune, murmura Ginevra, je
ous voyais malheureux, seul, sans amis, et vous jugeant sur
otre apparence humble, résignée, ne connaissant pas encore
oute la félonie en germe dans votre âme traîtresse, je cher-
hais par une parole, un sourire, à vous rendre la vie moins
mère. J'étais heureuse, aimée, fiancée déjà au marquis de
uycerdac, et je ne voulais pas de sombres visages autour de
moi.

— Pitié ! s'écria Monpelas. C'était de la pitié ! Oh ! madame

quand on est jeune, belle, et que le sang ardent d'une mère égyptienne comme l'était la vôtre, donne au regard, au sourire, à la voix, une brûlante expression d'amour, il faut prendre garde à la pitié !

— Il est certaines âmes maudites qui ne sont accessibles qu'aux passions malsaines.

— Mon amour était pur, madame, sauvage, ardent, sincère, ridicule peut-être dans son expression, mais vous n'aviez pas le droit de vous en jouer comme vous l'avez fait.

— Écoutez-moi, Raoul, fit Ginevra en s'adressant au jeune vicomte, cet homme parle sans cesse de lui-même et veut faire remonter à la jeune fille insouciante, joyeuse, qui était Ginevra de Talzac, la responsabilité des crimes qu'il a commis. La pauvre enfant accueillait tous les jeunes seigneurs, les nobles hôtes de son père, avec le même sourire, leur parlait avec la naïve confiance de la jeunesse, consolant les uns, riant avec les autres, mais jamais, entendez bien, jamais mon regard n'a eu pour un Monpelas ni d'expression brûlante, ni même de franche sympathie, car chacun avait pour lui une répugnance instinctive.

» J'aimais Henri de Puycerdac, j'étais sa fiancée et vous le saviez bien. Qu'un amour de bête fauve ait germé dans votre cœur, que m'importait à moi ! Le savais-je ? A qui l'aviez-vous confié ? Ah ! finissons-en, pas de ces allégations mensongères, et ne cherchez pas d'excuses impossibles à vos premiers crimes.

— M'accorderez-vous au moins, reprit Monpelas sans relever l'apostrophe indignée de Ginevra, l'entraînement de ma passion jalouse, l'horrible état de souffrance, les tortures sans nom, l'affolement du désespoir ?...

— Assez ! interrompit Ginevra. Étais-je responsable ? Oh ! ne parlez plus de cet amour hideux dont l'horreur est encore en

oi malgré les années écoulées. Monpelas le tigre, l'assassin, lâche, Monpelas parlant de jeunesse et d'amour ! Dérision ! ı'il parle donc de violences, de rapts, de meurtres ! est son rôle. Qu'il raconte donc ses compliments hypocrites, s paroles mielleuses, le jour où l'on annonça solennellement, ɛvant toute la noblesse assemblée, le mariage de Ginevra de ılzac et de Henri de Puycerdac. Puis le piège horrible dans quel il chercha à me faire tomber, avec l'aide de deux misé-bles comme lui, le soir de ce même jour.

» Ma pauvre nourrice était malade depuis longtemps, l'on nt m'annoncer qu'elle se mourait et qu'elle voulait m'embras-ɪr avant de rendre le dernier soupir. Je l'aimais comme une ère, puisque j'avais perdu la mienne toute jeune encore. ɔut éplorée, sans réfléchir que cela pouvait être faux, je pris ı voile et je courus à la petite maison qu'elle habitait à l'ex-émité du parc de Talzac avec son fils Orlando, mon frère de it.

» La soirée était obscure, personne ne m'accompagnait. s étaient là, les infâmes, dans l'ombre, m'attendant au assage. Ils se précipitèrent sur moi, étouffant mes cris et ıerchant à m'entraîner. Je me débattais en vain et je me sen-ıis perdue. Heureusement, par un hasard providentiel, mon ère accompagné d'Orlando et d'un piqueur qui venaient tous ɔis de préparer dans la forêt la chasse du lendemain, enten-ırent mes cris. Ils accoururent. Les ravisseurs s'enfuirent. ais Orlando avait bondi sur le Monpelas et il le tenait terrassé ɪus son genou. Pourquoi ne l'a-t-il pas tué d'un coup de ıgue comme il voulait le faire ? C'était justice et mon père le ımprenait ainsi. Mais moi, par horreur du sang versé, par pi-é encore, j'implorai sa grâce. A ma prière on le laissa aller. oilà comment agissait le Monpelas à l'amour pur et sincère, Monpelas des jeunes années ; il avait vingt ans, je crois. oilà comment il débutait dans le crime.

— Croyez-vous donc, madame, répondit amèrement Monpelas, que certains hommes soient nés pour le crime, qu'ils soient sortis du ventre de leur mère, lâches, traîtres, hypocrites, assassins ? Eh bien ! non, c'est le malheur qui les a faits ainsi. Ah ! madame, flétrissez les crimes que ma haine m'a fait commettre, je les accepte et les revendique hautement, mais ne touchez pas à ces moments de fièvre, de passion, de désespoir, de folie. Je ne veux pas de cette responsabilité. Je vous aimais, c'est ma seule faute, et n'en veux pas d'autre.

— Quel était donc le coupable ? dit Ginevra avec une sombre ironie.

— C'est vous, c'est Henri de Puycerdac, c'est la nature, c'est le monde entier, mais ce n'est pas moi, s'écria Monpelas. Pourquoi avais-je au cœur cette horrible souffrance comme s'il eût été sans cesse traversé d'un fer rouge, pourquoi le sang bourdonnait-il dans ma tête, pourquoi cet effarement de ma raison, cette révolte de mon être tout entier, à la pensée que vous alliez être la femme de ce gentilhomme bellâtre, de cet homme à la tête vide...

— Silence ! interrompit violemment Ginevra, meurtrier, n'insulte pas ta victime !

Monpelas eut un éclat de rire strident.

— Oh ! oui, continua-t-il, Henri de Puycerdac était un noble seigneur, franc, loyal, sincère, riche, brillant, généreux, il montait bien à cheval, faisait sonner ses éperons, magnifiquement vêtu, fort galant auprès des dames, sans jamais penser au mal parce qu'il ne pensait à rien, oui, voilà les hommes qu'il vous faut à vous autres femmes habituées au luxe, aux fêtes, aux plaisirs, aux flatteries. Vous croyez aimer, vous le dites tout haut, mais ce qui parle en vous, ce qui vous détermine, c'est votre vanité, c'est votre égoïsme, c'est un nom, c'est une nouvelle fortune, c'est la continuation d'une vie luxueuse, c'est l'éclat des fêtes futures, le désir frivole de briller sans cesse

premier rang. Ne dites pas, Ginevra, que vous aimiez Henri Puycerdac, car cet homme ne vous comprenait pas, ne vous lait pas, n'était pas capable de vous donner cet amour arnt, passionné, ineffable dans sa violence et ses emporte-nts, qu'il vous fallait à vous, fille d'un aventurier et d'une yptienne, et vous le saviez bien.

Ginevra se leva toute droite et la main étendue, la voix ave et solennelle :

— Devant Dieu qui nous écoute et qui nous juge, dit-elle, jure que j'aimais Henri de Puycerdac et que lui seul a été né par moi !

Une imprécation furieuse râla dans la gorge de Monpelas.

— Oui, jurez, madame, s'écria-t-il, comme si au point où us en sommes arrivés, un serment pouvait être une preuve. bien ! moi, je vous jure à mon tour que je ne croyais pas cet amour et qu'aujourd'hui encore, je n'y crois pas. Un ser-ent de Monpelas vaut bien un serment de la Fosca.

Un instant de silence farouche suivit ces paroles prononcées ec violence. Ginevra était en proie à une impatience, un dé-ût, une horreur, qui éclataient dans l'expression de son vi-ge et dans son geste fébrile.

— Mon Dieu ! cria-t-elle, pourquoi faut-il m'abaisser à cuter mon cœur devant cet homme ! Pourtant je dois re-usser ces insinuations calomnieuses et viles. Ma haine d'au-ard'hui est la preuve de mon amour d'autrefois, mais si je eusse pas aimé le marquis de Puycerdac, de quel droit cet mme se jetait-il lâchement à la traverse des projets d'al-nce de deux familles puissantes et respectées ?

— Mon amour était mon droit.

— Était-ce aussi cet amour horrible qui vous fit tenter une emière fois d'assassiner Henri de Puycerdac ? Puisque vous ez gentilhomme, Henri eût accepté toute provocation et se battu en duel, loyalement, franchement ; mais non, sieur

de Monpelas, vous étiez lâche et vous n'osiez pas parce qu
était brave et qu'il vous eût tué. Il était plus prudent, n'est-
pas, d'aposter des meurtriers sur son chemin et de le frapp
par derrière. Mais vous aviez mal choisi vos hommes et l'
d'eux vint dénoncer le guet-apens. Vous étiez encore mal
droit à cette époque et l'habitude du crime ne vous avait p
donné cette prudence, cette sûreté de vous-même, qui vo
rend digne d'aspirer aux plus grands attentats.

Monpelas eut un tressaillement imperceptible et il darda s
regard sur le visage de Ginevra. Mais elle continua rapid
ment sans plus appuyer sur la menace contenue dans ses de
nières paroles.

— Vous aviez choisi la veille du mariage d'Henri de Pu
cerdac et de Ginevra de Tolzac, pour dresser votre guet-ape
nocturne. Comme ce n'était plus une femme que vous att
quiez, mais un brave gentilhomme, vous étiez dix bandits
l'attendre sur la route, dans l'obscurité. Mais trahi par l'
des vôtres — vous ne les payiez pas assez cher à cette époq
— le piège fut éventé et au lieu d'accabler sous vos coups
jeune homme surpris et mal armé, il vous fallut livrer un v
ritable combat. Le nombre et le courage n'étaient pas de vot
côté, Monpelas, vos bandits furent bien vite dispersés, et vou
même, pris une seconde fois en flagrant délit de forfaitur
vous fûtes ramené pieds et poings liés au château de Talza
Il était bien démontré, n'est-ce pas, qu'il nous fallait déso
mais nous défendre du Monpelas comme d'une bête venimeus
Mon père et Henri voulaient vous tuer sur l'heure, puisqu
même à cet instant suprême, vous n'aviez pas voulu vo
battre avec l'un d'eux sur leur proposition généreuse. Mo
j'eus peur de cette justice sanglante la veille de mon union,
suppliai encore, j'implorai une seconde fois votre grâce, e
pour notre malheur à tous, après bien des résistances, ils l'a
cordèrent à mes prières.

— Oui, pour notre malheur à tous ! répéta sourdement Monpelas. Il eût certes mieux valu, cent fois, la mort, que les tortures sans nom de votre vengeance. Jusque-là c'était mon amour dédaigné, Ginevra, une passion révoltée, bouillonnante au cœur, qui m'emportait dans une sorte de tourbillon vertigineux où je n'avais plus la libre disposition de moi-même ; je ne voulais pas que ce mariage eût lieu, la pensée que vous alliez être dans les bras de cet homme, recevoir et lui rendre ses baisers, me donnait le vertige, et par tous les moyens possibles je cherchais à empêcher cette chose horrible. Si j'avais réussi à vous enlever, j'aurais attendu respectueusement que vous rendissiez justice à mon amour, je vous le déclare aujourd'hui sans nul intérêt, et si je voulais m'emparer d'Henri de Puycerdac ce n'était pas pour le tuer, mais pour l'éloigner de vous. Je rejette avec force de cette jeunesse que vous auriez pu faire heureuse, triomphante, toute pensée criminelle. Je veux, entendez-vous, qu'on me laisse intacte, sans souillure, cette première partie de mon existence. Je n'étais pas né pour le mal, et sans les mépris d'une femme, sans l'atroce vengeance dont le hideux résultat me force à dérober mon visage sous ce capuchon noir, je n'aurais jamais trempé mes mains dans le sang !

XXIII

LES CRIMES DE LA HAINE

Soudain Monpelas se tourna vers le vicomte de Taverly qui assistait muet et grave comme un juge à cette scène violente.

— Savez-vous, M. de Taverly, s'écria-t-il ironique, farouche, quelle a été la grâce accordée au ravisseur, à l'assassin, d'après les prières de Ginevra de Talzac ?... Ah ! vous appelez cela une grâce, madame, eh bien ! moi, je dis que ce prétendu pardon était infâme, inique, révoltant, indigne de créatures humaines qui prétendaient avoir un cœur pour l'amour et n'en avaient pas pour la pitié.

» Ayant peur de moi et ne voulant pas me tuer parce que je n'eusse pas assez souffert, il leur fallait un supplice lent, sans trêve, et dont le résultat inévitable fût la mort après une lente agonie. Ils m'enfermèrent dans une sorte de sépulcre de granit au bas de la montagne de Puycerdac, à dix pieds au-dessus de la Garonne. La porte avait été murée et une seule ouverture large comme la main permettait de me jeter de temps à autre quelque maigre nourriture. J'étais là, dans ce trou sombre, seul, toujours, avec mon amour changé en une haine impla-

cable qui me mordait le cœur. Sans doute les jeunes époux dans l'enivrement de leurs premières voluptés venaient parfois entendre mes imprécations, se rassasier de mes tortures, jouir de mon écrasement : cela fouettait leurs ardeurs amoureuses et leur faisait dans l'âme un horrible mélange de vengeance assouvie et de tendresse lascive !

— Oh ! s'écria Ginevra indignée, comme cet homme ment !

Monpelas éclata d'un rire nerveux.

— Puisque vous avez entendu mes hurlements de bête fauve, mes cris de désespoir, mes appels à la pitié — car vous l'avez dit, madame, j'étais lâche — mes terribles menaces, pourquoi n'avez-vous pas hâté le dénouement de votre affreuse comédie ? Vous auriez dû penser que si je ne voulais pas mourir, c'est que j'avais encore l'espoir de la vengeance. Cette vengeance, madame de Puycerdac, je l'ai combinée, réfléchie, mûrie, au fond de cette tombe où vous m'aviez enfermé vivant. Vous avez vu, n'est-ce pas, à l'exécution, comme toutes les mesures étaient bien prises et comme j'étais sûr du résulat !

— Ah ! oui, fit Ginevra. La ruse, l'audace, la cruauté !...

— Pourtant, madame, continua amèrement Monpelas, j'eus peur un moment de perdre à tout jamais haine et vengeance. Il y avait déjà cinq mois que je végétais au fond du creux de rocher où l'on me laissait vivre par grâce, due à vos prières, Ginevra, je ne l'ai jamais oublié : c'était au commencement de l'hiver, la pluie tombait sans cesse, froide, implacable. Un jour je sentis tout à coup mon énergie m'abandonner, ma tête s'alourdissait ; devant mes yeux flottaient des visions sanglantes, et des paroles incohérentes s'échappaient malgré moi de mes lèvres. Étendu sur la roche humide, je n'avais plus la force de me soulever pour regarder par la seule ouverture qui laissât pénétrer un pâle reflet de lumière dans mon cachot de granit le

même coin de ciel gris où roulaient sans cesse de gros nuages noirs. J'avais froid, je grelottais et pourtant mes mains et mon visage brûlaient comme des charbons ardents. Une fièvre terrible m'avait saisi, j'avais le délire, le sentiment de la vie m'abandonnait et dans ma raison se faisait un vide affreux.

» Oh ! vous n'avez jamais pensé à ces heures d'angoisse suprême, de tortures infernales, madame la marquise de Puycerdac, vous étiez heureuse, vous, aimée, fêtée; le sourire aux lèvres, la joie dans le cœur, vous receviez les compliments de vos adorateurs qui se pressaient toujours autour de votre beauté aussi bien après qu'avant votre mariage. Vous n'aviez pas une minute à consacrer au malencontreux souvenir de ce misérable qui râlait et se tordait au fond du trou noir où vous l'aviez fait jeter. Mais j'avais l'âme chevillée au corps, et la volonté tenace de vivre subsistait dans mon anéantissement. Vous comprenez bien, madame, que je ne voulais pas mourir; ne fallait-il pas que je vous rendisse souffrances pour souffrances, tortures pour tortures !...

» Mais la Garonne montait. De jour en jour, d'heure en heure, j'entendais son rugissement plus menaçant et plus terrible. Ah ! ce fut un moment effroyable, celui où le flot, surgissant par les fissures de la roche, inonda l'étroit espace où j'agonisais lentement. La lutte instinctive, bestiale, de ce mourant avec l'eau glacée, dans cet étroit espace, cette obscurité et ce silence, est une des plus horribles choses qu'il soit donné à l'imagination humaine de concevoir ; — au milieu de quelque bal joyeux, de quelque chasse entraînante, amoureusement enlacée par un beau cavalier, n'avez-vous jamais eu cette vision, madame la marquise ?

— C'est horrible, s'écria Ginevra en cachant son visage dans ses mains tremblantes. Oh ! je ne savais pas cela. Mon père ne m'avait rien dit ; je vous croyais réfugié à Paris où l'on se battait...

— Mensonge ! interrompit Monpelas, car c'était par votre ordre, par votre grâce que j'étais enfermé là !

— Non ! fit Ginevra d'une voix vibrante. Je ne savais rien, sinon que je n'avais plus à craindre vos entreprises criminelles. Vous voyez bien que l'on me trompait !...

— Trompée ou non, inconsciente ou coupable, la responsabilité est à vous, madame, bien à vous, et ma vengeance frappait juste en vous prenant pour principale victime.

— Votre vengeance fut aveugle et lâche, prenez garde d'en subir le châtiment !

— Des menaces ! ricana Monpelas, vous oubliez donc, madame, nos positions respectives ! Laissez-moi achever : nous règlerons plus tard, soyez-en sûre, la part de châtiment qui revient à chacun de nous. — Ah ! vous ignoriez, dites-vous, l'horrible situation de l'homme qui vous avait tant aimée. Vous auriez sans doute demandé grâce encore une fois ; inutile, car il eût été impossible d'inventer un supplice plus atroce et mieux combiné. — Vous comptiez certainement, vous et votre entourage, que Monpelas le misérable rendrait son âme traîtresse dans l'*in-pace* que vous aviez habilement choisi. Mais non, vos calculs ont été déjoués, les hommes de la trempe de Monpelas ont la vie dure et il faut les tuer plusieurs fois avant qu'ils meurent !

» Cependant vous avez été bien près de réussir, car huit jours entiers, je flottai entre la vie et la mort. En réunissant toute mon énergie, toute ma volonté, je parvins à me tenir debout et à maintenir ma tête hors de l'eau. Vous appellerez peut-être lâcheté mes héroïques efforts pour conserver le souffle d'existence qui m'animait encore. Soit ! je pense le contraire. Le corps plongé dans cette eau glacée, en proie à une fièvre dévorante, nu, décharné, grelottant, désespéré, cela eût-il suffi, madame, pour exciter votre pitié ?

— Je ne savais pas, je ne savais pas!... cria Ginevra, éloignant de toutes ses forces les accusations de Monpelas.

— Eh bien ! moi, continua-t-il, cela ne suffisait pas pour me faire perdre la pensée de la vengeance. La mort était sur mes lèvres et pourtant je voyais toujours l'avenir. Lorsqu'enfin la crue diminua, par un phénomène étrange, je me sentis revenir un peu de force. Ma fièvre s'était éteinte, mais, par contre, tout mon corps n'était qu'une plaie hideuse. L'immersion prolongée dans cette eau boueuse, le contact des animaux visqueux que je sentais par instant s'attacher à moi, l'état de trouble, de surexcitation où la fièvre m'avait jeté, l'exaltation de mon esprit, toutes ces causes jointes à la faiblesse extrême, résultat de cinq mois de souffrances, avaient désorganisé complètement mon être, robuste pourtant ; mon sang se décomposait et la peau plaquée aux os s'était couverte de pustules. Pour assouvir le ressentiment haineux du marquis et de la marquise de Puycerdac, cela valait mieux que la mort pure et simple, n'est-ce pas, madame ?

Monpelas s'arrêta un moment. Sa main crispée sur la table tremblait fébrilement et ses dents claquaient de fureur.

Ginevra, pâle, les yeux fermés, avait un geste d'horreur et de protestation indignée.

Le regard fixé sur Monpelas avec un sentiment de pitié profonde et malgré tout de répulsion persistante, Raoul de Taverly écoutait, vivement impressionné, cette voix âpre, ironique, sourde et rauque, mais parfois stridente dans ses éclats passionnés.

— A cette heure suprême, continua-t-il, une défaillance pouvait me perdre, ma vie ne tenait plus à rien. En toute autre circonstance, je me fusse laissé mourir avec joie, je l'aurais cherchée, bénie, cette mort qui eût été la délivrance ! Mais vous savez pourquoi je voulais vivre. Dès les premiers jours de mon enfouissement dans ce cul de basse-fosse, j'avais com-

mencé, avec l'âpre opiniâtreté de tout prisonnier, à attaquer la muraille de rochers qui me séparait de la rivière. Pendant cinq mois je poursuivis mon œuvre, patient, infatigable, farouche ; mais il m'eût fallu des années pour arriver à mon but sans les flots rongeurs de la Garonne. Ils avaient failli me submerger. Ils avaient fait de moi un être sinistre et hideux, mais pourtant je les bénis encore car ils me donnèrent la liberté ! Sous l'action corrosive des eaux un pan de rocher s'était écroulé, abrégeant ainsi mon chemin vers la lumière et désagrégeant la paroi de ma prison restée debout. Pendant huit jours entiers, je travaillai sans relâche avec une ardeur fébrile, cherchant à me frayer un passage, entre les blocs disjoints qui menaçaient sans cesse de m'écraser par leur chute. Je terminai ma tâche effrayante un matin de novembre et je pus enfin contempler le ciel tout entier, gris, terne, froid, et, à quelques pieds au-dessous de l'ouverture que je venais de creuser, la rivière gonflée, mugissante, torrentielle. — Désormais, vous étiez perdue, Ginevra, car de ce sombre sépulcre allait surgir un ennemi impitoyable, dont le but froidement médité était l'écroulement de votre bonheur sacrilège et la condamnation de votre vie à la douleur, au désespoir !

» Accroupi sur le bord du trou béant que j'avais fait au flanc de ma prison, j'attendis que la nuit vint. Cette journée fut certainement la plus longue et la plus cruelle de ma vie. Enfin, lorsque les ténèbres commencèrent à envahir l'espace, je me laissai glisser dans l'eau noire, rapide et froide. Maintenant encore, malgré toutes mes recherches au fond de mes souvenirs, je ne puis dire ce qui se passa. Trop faible pour lutter contre le courant, heurté par les épaves que charriait le fleuve, déchiré sur les pointes de rochers invisibles dans la nuit, emporté par le flot impétueux, je perdis presque aussitôt connaissance, m'accrochant désespérément à un tronc d'arbre qui m'avait frappé à la tête...

» Lorsque je revins à moi, le jour était venu, j'étais étendu sur le bord de la rivière, à côté d'un grand feu. Un homme en haillons, un mendiant était debout près de moi et me considérait avec une pitié mêlée d'horreur. Cet homme, passant de grand matin sur la route qui côtoie la Garonne, avait aperçu un corps humain meurtri, sanglant, tout entier recouvert d'une lèpre repoussante, et il avait eu le courage de le tirer hors de l'eau où il plongeait encore. Quelques signes de vie qu'il remarqua lui donnèrent l'idée de réchauffer ce corps glacé. Il alluma un grand feu et m'étendit auprès. Pourquoi cet homme agissait-il ainsi? C'est peut-être parce que la Providence voulait une récompense pour ce mendiant et un châtiment pour Ginevra de Puycerdac !...

» Quelques gouttes de vin qu'il avait encore dans sa gourde me ranimèrent un peu. Appuyé sur lui, enveloppé dans son manteau, je me traînai jusqu'à la maison des Monpelas. — Aujourd'hui, le mendiant qui me sauva, enrichi et protégé par moi, est le conseiller et le banquier de Philippe III d'Espagne. Ginevra de Puycerdac est courbée sous ma vengeance. Récompense, châtiment !

» Six mois entiers, madame la marquise, je restai cloué sur un lit de douleurs, luttant sans cesse pour conserver la vie qui menaçait à chaque instant de m'abandonner. Mais rien, pas même le temps qui efface tout, n'a pu enlever de mon corps et de mon visage la trace horrible de la grâce que vous m'aviez infligée. Tenez, M. le vicomte Raoul de Taverly, puisque vous avez embrassé la cause pure et sainte des Puycerdac, contemplez donc les traces de la pitié de madame et après cela osez encore lui donner l'appui de votre épée !

D'un geste brusque, Monpelas rejeta son capuchon en arrière et fit un pas pour placer sa tête en pleine lumière.

Raoul se recula épouvanté tandis que Ginevra voilait son regard de ses mains frémissantes.

Au mouvement de Monpelas, tous les animaux de la Fosca, éfugiés craintivement à l'extrémité de la table, s'agitèrent avec es cris lugubres, tandis que, sous les longues tentures où se enaient immobiles Roland et Orlando, les hurlements plaintifs es quatre grands chiens répondaient comme un funèbre écho.

Cette tête qui saillissait, lumineuse, sur les plis noirs du capuchon affaissé en arrière, était hideuse, épouvantable. On eût it que la projection d'un liquide enflammé avait enlevé la peau t les muscles, laissant partout une trace verdâtre, visqueuse. es yeux n'avaient plus ni cils, ni paupières, ni sourcils ; enoncés dans l'orbite rouge et sanguinolente, immobilisés, ils vaient un regard fixe, effrayant, fascinateur comme celui d'un eptile. Le nez rongé, les lèvres déchiquetées qui laissaient oir les dents noires, avaient toute la hideur du squelette avec expression menaçante de la haine et de la vie. Sur le crâne hauve des protubérances et des cavités faisaient des ombres ranges.

— Ah ! ah ! s'écria Monpelas, éclatant d'un rire infernal, ous êtes épouvantés et vous ne trouvez plus rien à dire. omprenez-vous, maintenant, la légitimité de ma vengeance ? près le récit de toutes mes tortures, après l'horrible preuve ue je vous en donne, persistez-vous, M. de Taverly, à croire ure et sainte la cause de cette femme ? Dois-je toujours vous ompter au nombre de mes ennemis ?

Et il ramena lentement la noire capuce sur sa tête.

Raoul fut un moment sans répondre.

Ginevra s'était tournée vers lui et le regardait, mortellement nquiète.

— Oui, toujours, déclara-t-il enfin résolument, car vous aviez pas le droit de vous venger sur une enfant innocente ; us n'aviez pas le droit de faire souffrir Maguelonne. Et puis, hypocrisie et la lâcheté me répugnent, or vous êtes hypote et lâche !

— Ah ! ricana Monpelas en dissimulant sa colère, la petite Maguelonne vous tient au cœur, M. le vicomte ! — Tant mieux, ajouta-t-il en lui-même, il me sera facile de châtier son insolence.

— Vous avez raison de le dire, reprit Raoul, Maguelonne me tient au cœur et, soyez-en sûr, je parviendrai à l'arracher d'entre vos main.

— Essayez ! dit froidement Monpelas.

— Non seulement j'essaierai, mais je réussirai.

— La jeunesse est facilement présomptueuse, fit dédaigneusement Monpelas.

— Prenez garde à cette présomption ! répliqua Raoul.

— Vous aussi, vicomte, des menaces ! Ah ! vraiment, vous m'étonnez. Un homme vient vous dire : une vengeance implacable, hideuse, s'est exercée sur moi, en voici l'horrible preuve, et vous vous écriez : « Mort à la victime ! » et vous le menacez de votre ressentiment, vous, jeune homme, étranger à nos farouches revendications. C'est étrange et bien peu logique.

— Victime, soit ! fit énergiquement Raoul. Vous avez souffert autant qu'un homme peut souffrir et je vous plains. Mais Maguelonne ne vous avait rien fait. Pourquoi l'arrachez-vous à sa famille adoptive, à ceux qui l'aiment ? C'est lâche et infâme, vous dis-je, d'appesantir votre haine sur une malheureuse jeune fille volée toute petite à sa mère, et se venger sur l'enfant innocent est inique, révoltant. Et puis, j'ai la conviction que la mère de Maguelonne n'était pas coupable. Une femme, à moins d'être une exception monstrueuse, n'a pas l'horrible résolution nécessaire à tant de cruauté si froidement, si fatalement accomplie.

Ginevra eut un cri de joie. Elle se leva et saisissant la main de Raoul, elle l'étreignit avec force.

— Oh ! merci Raoul, merci, s'écria-t-elle. Vous êtes bon et juste

j'attendais en tremblant cette expression des généreux senti-
ents de votre cœur. Non, je ne suis pas coupable. Je ne savais pas
ut cela. Je croyais qu'on avait fait grâce. J'avais tant prié.
enri de Puycerdac non plus ne savait rien. Voyez-vous, nous
ions heureux. Notre union était bénie. Je ne pensais qu'à lui,
ne pensait qu'à moi. Nous avions aussitôt quitté la contrée
nous assisions, joyeux, tranquilles, aux fêtes données à Pau
r la reine Marguerite de Navarre. J'étais l'amie de votre
ère, la comtesse Jeanne. Vous lui demanderez toutes ces
oses. Elle vous dira qu'elle m'aimait bien, et tous les pro-
ts que nous avions formés ensemble.

» C'est la fatalité qui s'acharnait sur nous. Mon père, le
eux chevalier sévère et intègre, s'était chargé de mettre notre
nour, notre bonheur, à l'abri des entreprises du Monpelas.
est lui qui fit enfermer le gentilhomme déloyal et félon,
est lui qui se fit justicier, et Dieu lui pardonnera car il n'a-
it pas prévu toutes ces atrocités. Le chevalier de Talzac
ait passé une grande partie de ses années en Orient ; l'É-
ypte, la Palestine, étaient sa seconde patrie. Il voulait les re-
ir avant de mourir, mais je m'étais toujours opposée à ce
l'il nous quittât. Profitant de notre absence, il partit soudain
ns nous avertir. Il jugea sans doute que le Monpelas était
ujours dangereux et redoutable, et il ne lui donna pas la li-
erté avant de quitter la Navarre. Nous avons appris toutes ces
oses trop tard, en revenant au château de Puycerdac. Mais
ors tout le mal etait fait et Monpelas avait disparu depuis
us de deux mois. Le serviteur chargé de donner à manger
prisonnier n'osait pas nous apprendre sa disparition. C'é-
it un vieillard superstitieux et il avait en lui la certitude que
démon avait emporté Monpelas, une nuit, en éventrant la
ontagne. Jusqu'à ce jour j'ai tout ignoré.

Monpelas, assis sur son escabelle, accompagnait les paroles
e Ginevra de gestes ironiques.

— Oui, c'est cela, dit-il, la fatalité, le hasard, la Providence, l'hiver, la Garonne, le rocher, tout est coupable, tout est cruel, mais la marquise de Puycerdac et son noble époux sont tous deux purs, blancs, sans tache. Allons donc ! votre histoire est absurde et la Fosca pouvait facilement trouver mieux.

Ginevra eut un geste de dégoût et ne répondit pas.

— Pauvre femme ! murmura Raoul. Ma mère parlait souvent de vous, elle me disait, quand nous passions devant votre manoir désert, combien la jeune châtelaine était belle, joyeuse et bonne, avant que le malheur ne frappât cette famille amie de la nôtre.

— Oh ! oui, reprit-elle, presque quatre années s'écoulèrent, heureuses, bénies. J'étais mère et nous aimions tant notre petite Régina, car son nom n'est pas Maguelonne comme ils l'appellent maintenant. Monsieur le vicomte, c'était votre petite fiancée. Vous aviez sept ans, elle en avait deux...

— Je me souviens ! murmura Raoul.

— Mais le Monpelas nous épiait dans l'ombre, continua-t-elle. Notre bonheur était si calme, si grande notre confiance en l'avenir, que nous avions oublié l'ennemi implacable qui s'apprêtait à nous frapper. Puis nous ignorions l'exaltation de sa haine, ce qui s'était passé sur le bord de la Garonne étant resté pour nous un mystère impénétrable. Et puis on le croyait parti bien loin. Personne ne l'avait revu dans la contrée, sa maison était déserte, et nous avions abandonné, par cette fatale erreur, toutes les précautions primitivement prises pour nous défendre de quelque lâche attaque. Il avait sans doute prévu tout cela avec sa ruse diabolique, le maudit, et c'est pourquoi il avait tant attendu !

— Il y a d'autres raisons, dit lentement Monpelas. J'avais pensé ceci. Ma vengeance, pour être complète, absolue, satis-

aisante, devait atteindre le chevalier de Talzac, votre père ; lenri de Puycerdac, votre époux et surtout la femme, cause remière de tous ces crimes ; vous-même, Ginevra. Pour le hevalier de Talzac il me fut impossible d'avoir satisfaction, ttendu qu'il était mort naturellement, en Égypte. Cela me con·raria fort, croyez-le bien, car il m'eût été particulièrement gréable de lui faire habiter quelque temps un endroit ana-ogue à celui où je fus si gentiment muré. Contre la mort, ien à tenter et je me résignai à passer outre.

» Henri de Puycerdac, mon rival heureux, n'avait pas l'es-rit assez vif, l'imagination assez ardente, pour qu'une tor-ure morale fût efficace. Il eût souffert trop stoïquement et la hose, dès lors, manquait d'intérêt. Je résolus donc pour lui la iort pure et simple.

» Mais pour vous, Ginevra, la situation était tout autre. 'est au cœur que vous étiez vulnérable ; c'est là que je devais ous frapper. La mort d'Henri de Puycerdac vous portait d'abord n coup formidable ; mais la blessure toujours saignante, la plaie ns cesse envenimée, la douleur, la torture, le désespoir éter-el, c'était la perte de votre enfant !

— Oh ! le démon ! s'écria Ginevra, il avait pensé froide-ent cette chose atroce.

— Mais vous savez, madame, continuait Monpelas animé une joie méchante, combien est frêle la vie d'une toute pe-.e fille, et puis il fallait bien vous laisser le temps de vous ıbituer à elle, goûter ses premières caresses, entendre sa :tite voix vous appeler sa mère ! C'est pour laisser prendre s forces à l'enfant et pour que l'arrachement fût plus cruel ıe j'ai attendu plus de trois années !...

— Mais cet homme n'a donc pas d'entrailles ! s'écria Raoul écrasant Monpelas d'un regard chargé de mépris et d'horreur.

— Non ! répliqua-t-il froidement. L'eau glacée de la Ga-nne a submergé mon cœur.

De lourds sanglots gonflaient la poitrine de Ginevra. Ses mains tremblaient, ses yeux avaient un éclat étrange.

— Je veux achever, dit-elle d'une voix brève. La présence de cet homme me pèse horriblement. Vous savez, Raoul, du moins à peu près, d'après le dire du pays, comment le monstre mit à exécution ses sinistres projets. Une nuit d'octobre, tous les serviteurs s'étaient retirés. Nous apprenions à l'enfant sa première prière. Tout à coup nous entendons un grand bruit. Puis des pas précipités. Henri saute sur son épée et se place devant moi pour me défendre. J'avais ma petite fille dans les bras. On attaquait la porte à coups de hache. Bientôt elle volait en éclats et un flot d'assassins se ruait dans la chambre. Henri se défendit comme un lion, mais ils étaient trop. Moi, terrifiée, j'appelais de toutes mes forces. Personne ne venait à notre secours. Tous nos serviteurs, surpris dans leur premier sommeil, avaient été égorgés... Ah! cette lutte d'un seul homme contre trente bandits, je l'ai toujours devant les yeux!...

— Dix-huit! madame, rectifia froidement Monpelas. Les autres veillaient au dehors ou maintenaient vos valets qui ne furent pas tous égorgés. On ne mit à mort que ceux qui résistèrent. Trois ou quatre seulement.

— Parmi cette bande de misérables, continua Ginevra sans entendre Monpelas, deux surtout, grands, maigres, silencieux, attaquaient avec violence, acharnement. Oh! ceux-là, je les reconnaîtrai toujours. Et lui, le Monpelas, derrière les assassins, les bras croisés, assistait à ce lâche égorgement. Oh! l'horrible chose que cette attaque soudaine, traîtresse, au milieu de la nuit. Cet abîme qui se dévoilait tout à coup, l'affolement de la surprise, l'épouvante de l'avenir, l'horreur de ce qui se passait devant mes yeux, m'avaient frappée de stupeur. Immobile, glacée, je serrais ma fille contre ma poitrine, ayant déjà le sinistre pressentiment qu'on allait me l'arracher. Henri

combattait toujours, mais, criblé de coups d'épée, ayant fait ce qu'il était humainement possible de tenter puisque six des assassins gisaient sur le sol, couvert de sang, épuisé, prêt à mourir, il se tourna vers moi. J'entends encore sa voix me crier dans un suprême adieu : « Ginevra, sauve l'enfant et venge-moi! » Puis, rassemblant toutes ses forces, d'un élan irrésistible il se précipita sur le cercle d'ennemis qui l'entouraient de toutes parts, les faisant fuir de son regard terrible, écartant leurs épées d'un geste formidable. Son but, je l'avais compris, c'était de traverser la masse de ses adversaires, atteindre le Monpelas qui se tenait lâchement en arrière et de mourir en le frappant. Mais hélas ! la destinée était contre nous. Henri glissa dans le sang et tomba sur le sol. Alors je vis cette scène hideuse : l'un des deux bandits acharnés et féroces s'approcha de cet homme couché à terre, ce brave qui avaient combattu courageusement, ce blessé qui n'avait plus la force de se défendre, et le frappa de son épée. Oh ! malédiction sur lui ! J'eus un cri déchirant et je voulus m'élancer pour détourner le coup mortel, mais je reculai, terrifiée, car le Monpelas qui ne craignait plus l'épée vengeresse d'Henri de Puycerdac, le Monpelas s'avançait vers moi et donnait l'ordre à l'autre grand misérable de prendre ma fille entre mes bras. Comprenez-vous ? m'arracher mon enfant, ma fille, ma petite Ginevra ! Le bandit s'avançait pour exécuter l'ordre. L'expression de mon regard était tellement effrayante, qu'il s'arrêta incertain, hésitant. Un ordre impérieux de Monpelas le détermina tout à coup à s'élancer sur moi. Oh ! ce fut une lutte affreuse, sacrilège, celle de cet ignoble bandit et de cette mère qui défendait son enfant. J'étais folle de douleur, le désespoir décuplait mes forces, tout disparaissait autour de moi, seul l'instinct de la maternité subsistait, farouche, indomptable. J'avais saisi le misérable et j'enfonçais mes ongles dans son cou avec une énergie furieuse, mais les autres vinrent à

son secours et leurs lâches efforts triomphèrent de la résistance d'une pauvre femme, d'une malheureuse mère. Quand je ne sentis plus l'enfant dans mes bras, il me sembla que mon cœur s'arrachait, un vide affreux se fit dans tout mon être, éperdue, sanglotante, je tombai à genoux et je me traînai dans le sang aux pieds de ce monstre, je le suppliai, j'implorai une pitié qu'il n'avait pas ; j'étais folle, je ne savais plus ce que je disais, mais je voulais qu'on me rendît ma fille. Lui me regardait avec la volupté féroce du tigre qui vient de saisir sa proie. Mon humiliation, mon écrasement, ce meurtre, ce rapt violent et infâme, étaient pour lui le triomphe, une jouissance infernale, la vengeance ! C'est alors que rejetant en arrière son capuchon, il me montra sa face hideuse en disant :

» — Nous porterons la vie entière la trace de nos deux haines, moi sur mon visage, toi dans ton cœur. Ma vengeance est la plus belle ! »

Alors il se fit en moi une réaction soudaine. Ma tête se perdait. Un flot de sang me monta au cœur, une sorte de fièvre violente me saisit tout à coup. Je me relevai avec un cri de rage et je voulus me précipiter sur l'assassin, le ravisseur, le maudit. A ce moment d'exaltation suprême, de douleur, au paroxysme, je l'eusse étouffé dans mes bras ! Mais ses bandits m'arrêtèrent. C'était la fin. La défaillance arrivait. Brisée, anéantie, j'eus encore la force de leur jeter une malédiction et je tombai lourdement sur le sol !. . .

» Quand je revins à moi, c'était la nuit. J'étais seule, étendue sur le bord d'un petit ruisseau dans la campagne. Au loin, le château de Puycerdac brûlait ! . . . »

XXV

DIPLOMATIE

— Votre récit est fort exact, madame, dit Monpelas en voyant Ginevra s'affaisser dans son grand fauteuil, épuisée par la violence de ses souvenirs. Certes, je me suis vengé, bien vengé. Toutes mes précautions étaient prises, je devais réussir et je suis fort content du résultat. Aujourd'hui vos cheveux sont blancs et quinze années de douleurs sont lourdement inscrites sur votre visage. Tous deux nous avons horriblement souffert. C'est une fatalité que nous ne nous soyons pas compris ; alliés nous pouvions accomplir de grandes choses, ennemis nous nous sommes fait beaucoup de mal. Mais ne pensons plus à toutes ces horreurs et revenons à ma première proposition. Croyez-moi, regrettons le passé, parlons du présent et songeons à l'avenir.

Le regard de Ginevra se releva et enveloppa longuement Monpelas.

— Que veut-il donc ? murmura-t-elle. Quel est son but ?

— Ma foi ! je vous avouerai franchement que je venais ici avec la pensée de jouir de votre impuissance, exciter encore votre désespoir, me repaître de vos larmes et de vos cris, mais

en vous écoutant j'ai changé d'idée. Je déclare ma vengeance satisfaite et je vous propose non pas une réconciliation impossible, mais une trêve conditionnelle.

Ginevra comprit que Monpelas voulait ruser et, sous cette hypocrisie, elle pressentit une faiblesse ou un danger. Elle ferma les yeux pour dérober ses impressions et ses pensées qui, malgré elle, se traduisaient dans son regard et elle attendit, calme en apparence.

— Vous me rendrez cette justice, continuait Monpelas : ce n'est pas moi qui ai commencé cette nouvelle lutte, quinze années après l'autre. Vous avez attaqué la première, maladroitement, avec grand bruit et grand fracas. Vos hommes ont tué ou pris dix des miens qui galopaient tranquillement sur la grande route. Que m'importe à moi, je les remplacerai par d'autres. Vous croyiez sans doute vous emparer de papiers importants ; votre but est manqué, je ne demande rien autre chose. Mais ce commencement d'hostilités me donnait le droit de représailles et je n'ai pas perdu un seul instant.

Après ces paroles prononcées lentement, Monpelas fit une pause, attendant un tressaillement, un cri, une offre. Le visage de Ginevra resta immobile et froid.

— Allons, se dit-il, Rivol avait raison. Je n'ai rien à craindre et je puis finir cette comédie comme il me plaira. Soyons prudent pourtant.

— Je suis maintenant invulnérable, continua-t-il à haute voix, et si je viens vous dire : finissons la lutte, c'est pure générosité de ma part.

Ginevra fit un effort et surmonta la répugnance que lui inspirait cette discussion hypocrite.

— Alors, que demandez-vous ? dit-elle.

— Je voudrais être assuré de votre non-intervention dans mes affaires, avoir la certitude que vous ne chercherez à entraver aucun de mes projets, non pas que je vous redoute, non !

ais il est souverainement ennuyeux de sentir s'agiter de
ourdes intrigues autour de soi et d'être distrait de son but par
e misérables pensées de vengeance vieilles de plus de quinze
ns. Donc voici mes conditions que vous serez heureuse
accepter, j'espère. Dans trois jours je vous rendrai votre
le Maguelonne, si d'ici là vous n'avez rien tenté contre
oi.

— Dans trois jours!... ma fille!... s'écria Ginevra.

— Ah! si vous faites cela, dit chaleureusement Raoul, le
el vous remettra une partie de vos crimes.

Dans l'ombre de son capuchon, Monpelas eut un sinistre
urire.

— Si, au contraire, accentua-t-il de sa voix sarcastique,
ordante, je retrouve l'inspiration de madame la marquise de
aycerdac et l'épée du vicomte Raoul de Taverly dans quelque
taque dirigée contre moi, malheur à vous tous! L'enfant
ayera pour la mère et je me vengerai de l'amoureux sur la
une fille.

Sur cette violente menace, Monpelas se leva et fit un grand
lut à Ginevra :

— Adieu, madame, dit-il avec une courtoisie affectée.
ous savez quel devoir impérieux me rappelle au château de
int-Louis avant quatre heures du matin.

» Je vous quitte donc. Réfléchissez à vos paroles et prenez
rde à vos actions.

Se tournant vers Raoul, il le salua de la main :

— Au revoir, M. le vicomte de Taverly, fit-il gracieuse-
ent.

Et il sortit.

Michaël qui veillait dans la première grotte parut aus-
tôt.

— Maîtresse, demanda-t-il, dois-je laisser partir cet
omme ?

— Oui, s'écria-t-elle en s'éveillant comme d'un rêve af-reux, oui, bien vite.

» Tu le suivras de loin, ajouta-t-elle à voix basse, et t viendras me dire s'il est rentré au château de Saint-Loui avant quatre heures du matin.

— Oui, maîtresse, répondit Michaël en se hâtant d'exécute l'ordre.

Il y eut dans la grotte quelques minutes d'un silence so lennel.

Raoul de Taverly s'était approché de Ginevra et il la regar dait avec une pitié profonde.

Elle, le front penché, pleurait silencieusement. Toutes le blessures que Monpelas avait ravivées, toutes les révoltes d son être froissé, meurtri, toutes les souffrances de so cœur torturé, se résolvaient et s'épanchaient en larme amères.

— Courage, madame, lui dit doucement Raoul. Aye patience ; dans trois jours, votre enfant vous sera ren due...

— Dans trois jours !... s'écria-t-elle. Ah ! vous avez don cru aux promesses mensongères du Monpelas, vous ! Vou n'avez donc pas compris qu'il voulait ruser, gagner du temps Lui, le démon, le maudit, faisant l'homme sincère, généreux Hypocrisie ! Dérision ! Ce qui l'a fait venir, ce qui l'a déter miné à tenir ce langage menteur, c'est un lâche sentiment d crainte, c'est la peur de ceci !

Elle avait ouvert le coffret rivé à la table massive et en ava tiré le sachet de cuir volé par Orlando au pendu de la mare d Franchard.

— J'ai là dans ma main, continua-t-elle, une arme terribl contre le Monpelas. Nul doute qu'en échange des parchemin contenus dans cet étui, le misérable ne m'eût rendu tout aus sitôt ma fille.

— Alors, pourquoi ne l'avez-vous pas fait ? s'écria Taverly
letant.

— Parce que les marchés infâmes portent toujours malheur;
rce que je veux en finir et que j'ai juré de venger le meurtre
ı marquis de Puycerdac; parce que je veux ma fille heureuse,
ns un souci, sans une crainte, et que cela ne peut être tant
e le Monpelas aura un souffle de vie ; parce que le destin,
terrogé par moi, m'a déclaré que ma mort suivrait de près le
âtiment de l'assassin et que je dois au plus tôt accomplir le
crifice !

— Oh ! madame, fit Taverly épouvanté, ne croyez pas à ces
mbres pressentiments...

— Pressentiments, non, certitude, oui. Pas de faiblesse.
comte Raoul de Taverly, puis-je compter sur votre dévoue-
ent ? Voulez-vous sauver Maguelonne ?

— Madame, depuis deux jours, les événements ont marché
vite, le souvenir du passé et la fièvre du présent ont telle-
ent précipité les battements de mon cœur, que la sanction des
nées ne peut rien ajouter à mon amour. Je suis prêt à donner
ı vie. Prenez !

— Bien, fit simplement Ginevra. Vous êtes un digne Ta-
rly.

Puis elle appela tout haut :

— Orlando ! Roland !

Les deux hommes sortirent de derrière les tentures qui les
ıient dissimulés pendant tout le temps de la présence de
npelas.

— Orlando, demanda Ginevra, tout est-il prêt pour *la Nuit
Étoiles !*

— Oui, maîtresse, répondit-il toujours sombre, mais avec un
n plus de calme.

— Dans trois jours, n'est-ce pas ?

— Oui, maîtresse, dans trois jours.

— Avant minuit tous les chefs seront là-bas ?

— Avant minuit ! Les chefs étrangers et tous les klans de France.

— Alors tout va bien et Monpelas est perdu ! — Roland, continua-t-elle, je sais la récompense que tu ambitionnes. Dans trois jours, tu l'auras.

Roland s'inclina, transporté d'une joie orgueilleuse, puis avec Orlando, ils se retirèrent dans la première grotte. Les quatre grands chiens les suivirent gravement.

Restés seuls, Ginevra et Raoul eurent une longue conversation dans laquelle il fut beaucoup parlé du roi Henri, de Monpelas et du message que portait à Rome ce pauvre M. de Cayrol.

Enfin, quand ce fut fait, le vicomte de Taverly, toujours guidé par Roland et accompagné de Grand-Croc, Lupus, Demonios et l'Étrangleur, vint retrouver aux Hautes-Loges Biscotte qui s'impatientait fort.

Il sauta rapidement en selle et se dirigea vers Fontainebleau.

XXVI

E L'INFLUENCE D'UNE FEMME SUR LA SENSIBILITÉ DE RAGUIBUS ET DE L'INFLUENCE DES FEMMES SUR LA MORALITÉ DE CARADOS.

Raguibus étendu dans un vaste fauteuil, sa noble tête molle-ent renversée sur le haut dossier sculpté, sommeillait paisi-ement.

Carados se promenait mélancoliquement de long en large, rt ennuyé et de très méchante humeur. Son rôle de geôlier semblait guère lui sourire. Il tortillait furieusement sa oustache et maugréait à part lui : contre le maître qui lui im-sait d'aussi désagréables besognes, contre Maguelonne qui ait la cause innocente de sa faction nocturne, contre Raguibus ii lui avait gagné aux dés, outre dix pistoles à compter r sa fortune à venir, les deux heures de sommeil qu'il goû-it avec tant de quiétude. Il entremêlait le tout de ju-ns énergiques accentués avec conviction quoique à voix sse.

La vibration grave et lente du beffroi de Saint-Louis l'inter-mpit soudain et lui fit dresser l'oreille.

Raguibus se réveilla en sursaut.

— Déjà quatre heures! s'écria-t-il en se frottant les yeux.

— Non, trois seulement, répondit Carados en martelant le tapis du talon de sa botte.

Le beffroi, avec la complaisance des vieilles horloges, renouvela ses trois coups solennels.

— C'est vrai, reprit Raguibus, trois heures seulement. Diable! mais il ne revient pas vite, le maître. Cela ne t'inquiète donc pas, Carados, tu ne dis rien.

— Comment, je ne dis rien! Il y a deux heures que je peste et que je sacre, pendant que M. le chevalier fait béatement son somme.

— Ah! M. le baron, fit Raguibus froissé, avez-vous bien le cœur de me reprocher quelques instants de repos loyalement gagnés au jeu? Il faut que l'un de nous veille, nous jouons un tour de faction, je gagne, donc j'ai le droit de dormir, ne vous en déplaise.

— C'est bon, c'est bon! mais pendant ce temps-là j'ai eu un tas d'idées biscornues et je me suis fort ennuyé. Si messire Raguibus a le droit de dormir, j'ai bien celui d'être de mauvaise humeur.

— Mais je ne le conteste pas, reprit Raguibus avec douceur. Je comprends même très bien tes impatiences, mon pauvre Carados, car la perspective d'avoir à mettre à mort cette malheureuse jeune fille n'est guère réjouissante.

— Bah! que m'importe? fit Carados en accompagnant ses paroles grossières d'un geste brutal, une femme de plus ou de moins, quel beau malheur! Si seulement c'était la dernière et qu'on n'en entendît plus parler!

— Sainte Vierge! exclama Raguibus, que dis-tu là, Carados? La dernière femme! Mais que deviendraient donc les hommes comme moi, qui ont encore des trésors d'amour enfermés dans leur cœur!

— Beaux trésors ! et bel amour !

— Eh ! Eh ! tout le monde ne dit pas cela, répondit Ragui-
us en se rengorgeant. On a été autrefois un cavalier que les
elles ne dédaignaient pas trop. Je puis même dire sans nulle
atuité que je n'ai pas encore rencontré de cruelles, et que mes
oupirs, mes œillades enflammées, ont toujours trouvé leur
ouce récompense. Même, dans quelques jours, lorsque je se-
ai un peu remplumé, avec ce costume qui ne me va vraiment
as mal, je tournerai encore bien des têtes féminines si je veux
n'en donner la peine.

Carados haussa dédaigneusement les épaules.

— Oh ! les femmes !... s'écria Raguibus avec un énorme
oupir.

— Belle engeance, ma foi ! répliqua Carados. J'en ai essayé
me vingtaine et je n'en ai pas trouvé une bonne.

— Mon pauvre ami, tu m'attristes. Ne blasphème pas ainsi.
l n'y en a pas une de mauvaise quand on sait s'y prendre. Tu
le connais pas la manière, Carados, voilà tout. C'est un don
iaturel que tous les hommes n'ont pas.

— La fièvre quartaine t'étouffe avec ton don naturel ! Est-ce
jue je ne suis pas aussi bien taillé, aussi grand, aussi superbe
jue messire Raguibus ?

— Tu es mieux, bien mieux, Carados, mon ami ; mais,
ois-tu, c'est la manière, le ton, l'éloquence, le sourire, l'ex-
pression du regard et ce je ne sais quoi de tendre, de pas-
ionné, répandu sur toute la personne, empreint dans le
moindre geste. Il fut un temps où j'étais gauche, grossier, em-
prunté, brutal ; mais un de ces amours comme il n'y en a qu'un
lans la vie d'un homme, une de ces passions qui vous em-
llissent le cœur et qui transformeraient un reître en un soupi-
ant présentable, a exalté en moi toutes les aspirations poé-
iques, idéales, que je tenais de ma mère, la plus belle femme

de toute la Bretagne dans son temps. — Elle s'appelait Sophie...

— Qui cela, madame la chevalière de Brisemolle ? fit ironiquement Carados.

— Non, ma passion. C'était une belle fille, comme moi grande, brune comme la nuit, et elle vous avait des yeux que je vois toujours rayonner dans l'ombre quand je ferme les miens. Tiens, Carados, pour t'en donner une idée, je crois qu'elle ressemblait un peu à la petite que nous avons enlevée ce soir !...

— En es-tu bien sûr ? fit Carados goguenard.

— Je ne dis pas que la ressemblance... — Mais un peu de loin...

— Oui, de très loin, sans doute.

— Carados, je t'en supplie, pas de méchancetés. Ce sujet me tient fort au cœur, je t'assure. — Ma Sophie était un peu plus chiffonnée que cette Maguelonne, elle ne vous avait pas de ces grands airs farouches, cette mine pincée, cette pruderie dédaigneuse, et elle ne regardait pas les gens du haut de sa personne comme cette petite péronnelle qu'ils appellent tous la Belle Hôtesse.

— Allons, je vois que la grande passion de messire Raguibus était une demoiselle fort accommodante.

— Silence, Carados, s'écria solennellement Raguibus. N'insulte pas un souvenir qui m'est cher ! Oui, elle était vive, coquette, provocante, rieuse, endiablée, mais si vertueuse, si sage, si virginale...

— Pécaïre ! interrompit Carados, elle ne l'a pas toujours été.

— Hélas ! non, car emporté par mon ardeur amoureuse, sans respect pour ses pudiques résistances, un soir d'automne...

— Oui, mon bon, ce fut le plus beau soir de ta vie, n'est-ce pas ?

— J'allais le dire, Carados, j'allais le dire.

— Eh bien ! moi, j'ai eu beaucoup de ces soirs là dans mon existence et pourtant je ne m'en rappelle aucun en détails. C'est toujours la même chose. Question de quantité.

— C'est que tu n'as jamais eu de cœur, Carados.

— Pas de cœur ! c'est plutôt parce que j'en avais trop, puisque plusieurs femmes à la fois n'ont jamais pu le remplir.

— Décidément, Carados, tu baisses dans mon estime. Comment, tu n'as pas au fond de toi-même cette impression ineffaçable, ce parfum de jeunesse et d'amour que vous laisse après son départ une femme follement aimée ?

— Ma foi ! non. J'ai toujours eu la sainte horreur de ces impressions ineffaçables, et, franchement, je me demande en te voyant la larme à l'œil au souvenir de ta Sophie, qui ne valait pas mieux que les miennes, je me demande quel ménage doit faire dans ta conscience toute cette belle poésie avec les nombreuses peccadilles énumérées hier soir, suivant l'ordre des dates, par monseigneur de Monpelas !

— Ceci c'est mon affaire, répondit sèchement Raguibus, et puisque tu ne comprends rien à ce langage des sentiments, restons-en là.

— J'aurais pourtant voulu savoir, demanda Carados, comment se termina cette merveilleuse passion.

Mais Raguibus fâché tourna le dos et ne répondit pas.

Il y eut un moment de silence. Les trois-qnarts de trois heures sonnèrent au beffroi.

Raguibus et Carados tressaillirent.

— Mais il ne revient pas ! s'écria Raguibus. Est ce que nous allons être obligés d'exécuter l'ordre ?

— Il le faudra bien, répondit Carados.

— Écoute, mon excellent ami, reprit Raguibus après

quelques instants de réflexion et de sa voix la plus engageante, toi, tu n'aimes pas les femmes et tu viens de me le déclarer fort énergiquement. Moi, c'est tout à fait le contraire, j'ai un grand faible de ce côté-là. C'est le défaut de ma cuirasse et j'en ai déjà porté durement les conséquences. Et puis la petite Maguelonne ressemble un peu, comme je te l'ai dit, à l'objet de mes amours de jeunesse. Par conséquent tu devrais bien, pour me faire plaisir, pour m'être agréable, pour cimenter notre amitié, tu devrais bien, mon cher Carados, te charger, si le hasard le voulait ainsi, de cette petite exécution ; une volupté pour toi, une satisfaction de tes vieilles rancunes.

— Ta ta ta !... interrompit Carados, quel conte me fais-tu là ! Dans les affaires sérieuses chacun pour soi : C'est ma grande logique et nulle considération ne saurait m'en faire sortir.

— Hélas ! fit Raguibus en détournant la tête, encore une illusion qui s'envole !

— Bah ! elle reviendra quand tu auras réfléchi. Voyons, Raguibus, sois donc raisonnable; s'il s'agissait d'une affaire d'épée, d'une bonne querelle, quelque chose qui vous fouette le sang, qui vous stimule, vous entraîne, je ne dis pas ; mais un misérable coup de dague donné sans colère, sans passion, c'est répugnant, écœurant ; l'on ne fait ces choses-là que lorsqu'on y est obligé et que la pendaison vous attend, si l'on n'obéit pas.

— Pourtant Carados, mon ingrat ami, je t'eusse donné cette preuve d'amitié, moi, dans une circonstance analogue.

— Tu crois, Raguibus, mais je t'assure que tu te trompes. il est très facile d'avoir de ces généreuses pensées, et pourtant, à l'heure de l'exécution, on hésite, on recule. .

— Oui, et on refuse à ce pauvre Raguibus, dont l'âme trop sensible s'épouvante à la pensée qu'il va lui falloir immoler une

jeune fille aussi belle, frapper d'un fer homicide l'image de ses jeunes amours !

— Tiens, Raguibus, tu me fais de la peine, et...

— Quoi, tu acceptes, ô généreux ami !

— Non, pas tout à fait.

Ce pauvre chevalier de Brisemolle leva ses gros yeux blancs sur Carados.

— Que veux-tu dire alors ? demanda-t-il d'une voix dolente.

— Pour tout concilier je te propose ceci...

— Parle donc.

— Eh bien ! jouons aux dés le meurtre de Maguelonne ! Nous avons joué le sommeil, nous pouvons bien jouer la mort !

— C'est vrai. La pensée n'est pas mauvaise, quoique nullement généreuse.

— C'est tout ce que je puis faire, déclara nettement Carados. Du moment que le destin décidera, pas de réclamations, pas de doléances et surtout pas de mines pleurardes ; soumission absolue, exécution rapide.

— Oui, mais, reprit Raguibus, comme j'ai déjà gagné le sommeil, je perdrai certainement la mort !...

— Tant pis, ceci est affaire entre la chance et toi.

— Allons je me résigne puisque je ne peux pas faire autrement. Jouons l'exécution de Maguelonne.

Et les deux misérables s'approchèrent de la table où se trouvaient les cornets et les dés.

— A toi l'honneur ; commence ! dit Carados avec une politesse exquise.

Raguibus salua.

Puis il agita son cornet consciencieusement, lentement, et il abattit son coup sur la table.

— Six et cinq ! s'écria-t-il, joyeux. Merci, ô destin, je suis sauvé !

Carados trinqueballa furieusement les dés dans son cornet, puis il les laissa tomber avec une dédaigneuse insouciance.

— Double six ! exclama-t-il en battant des mains. J'ai gagné.

— Fatalité ! murmura amèrement Raguibus. Le destin est un âne qui juge tout de travers.

— Des remerciments et des injures à une minute de distance ! fit Carados en levant les mains au ciel. O ingratitude ! O inconséquence ! O versatilité humaine !

— Eh bien ! soit, dit énergiquement Raguibus en relevant la tête, j'accepte !

Et il tira sa dague dont il essaya la pointe sur le bout de son doigt.

Le premier coup de quatre heures vibra dans la nuit.

Sans hésitation, Raguibus se dirigea vers la porte de l'appartement de Maguelonne. Carados le suivit pour prêter main-forte à son camarade en cas de besoin.

Ils attendirent consciencieusement le quatrième coup et ils allaient entrer lorsque la voix brève de Monpelas leur cria.

— Arrêtez !

Ils se retournèrent joyeux et surpris.

Le maître était assis devant la table où ils avaient jeté leurs deux coups de dés quelques instants auparavant. Il avait dû surgir de quelque trappe secrète car les deux misérables n'avaient rien vu, rien entendu.

Ils s'avancèrent tous deux inquiets et tremblants. Mais ils furent vite remis, car Monpelas leur dit aussitôt :

— C'est bien. Je suis content de vous. J'ai voulu savoir comment vous exécutiez mes ordres et je me déclare satisfait.

Raguibus et Carados saluèrent jusqu'à terre.

— Outre la récompense en bonnes pistoles que vous rece-
ez demain matin, je vous crois dignes enfin d'accomplir le
nd œuvre pour lequel je vous ai fait quitter ces deux
les de province où vous végétiez inutiles et incom-
s.

Raguibus et Carados se redressèrent orgueilleusement.

— Venez ici et écoutez attentivement, continua Monpe-
.

Et lorsque les deux spadassins eurent obéi, il leur parla
gtemps à voix basse.

XXVII

LUMIÈRE SUR LES AGISSEMENTS DU SIEUR DE MONPELAS

Raoul de Taverly était arrivé au petit jour à l'hôtelle-rie qu'il habitait provisoirement tout près du château de Fon-tainebleau, en attendant qu'il eût le loisir de se présenter à la cour. Le jeune vicomte ingurgita vivement quelques victuaille, but un verre de vin, et sans prendre le temps de retirer sa bottes et ses chausses, il se jeta sur son lit et s'endormit au-sitôt.

Il était un peu plus de dix heures lorsqu'il fut réveillé pa un grand bruit de voix dans sa chambre même. Il ouvrit le yeux et se vit entouré de ses cinq amis de l'avant-veille : Val-breuse, Mareuilles, Belcoudray, Flossac et Bajolière.

— C'est bien lui ! disait Valbreuse en riant.

— Plus de doute, répondait Flossac en s'approchant pl près pour mieux voir Raoul. Il est enfin retrouvé.

— Il était temps, car nous allions faire dire des messe pour le repos de votre âme ! ajouta Mareuilles.

— Ah ! nous vous croyions trépassé, mon cher vicomte.

— Tandis que c'était apparemment tout le contraire, rep Valbreuse. Ce cher Taverly était vivant, bien vivant, trop vi-vant dans les bras de quelque belle.

— Voilà ce qui s'appelle ne pas perdre de temps. A peine rivé de la Navarre...

— Mes amis, interrompit Raoul en se levant, ne vous enturez pas dans des suppositions impossibles. Vous serez ujours trop loin de la vérité.

— Comment, déjà du mystère ! fit Flossac avec un geste étonnement comique.

— Et même beaucoup de mystère ! déclara Raoul en rajus-nt sa toilette en grande hâte. Mais, rassurez-vous, je vous conterai une partie de ce qui s'est passé, le plus clairement ssible. Quelle heure est-il ?

— Il sera midi quand nous aurons déjeuné, répondit Val-ieuse.

— A quelle heure pourrai-je voir le roi ?

— Nous sommes de garde, aujourd'hui même, devant la rte de ses appartements, Flossac et moi. Nous savons 'Henri doit aller au jeu de paume à deux heures ; mais, mme nous avons nos entrées franches, venez avec nous à di, moment fatal où nous endossons le harnais de guerre, et l doute que Sa Majesté ne vous donne immédiatement au-ence.

— Eh bien ! c'est dit, j'accepte. Il faut que je parle au roi jourd'hui même.

— Mais, en attendant, dit Flossac, je propose de nous di-ger, sans plus de retard, vers le cabaret du père Tuilot, un n vieux qui n'a pas le talent hors ligne de maître An-oal Cocquenpot, mais qui se tire pourtant assez bien d'af-ire.

— C'est cela, nous serons au mieux pour écouter le récit s aventures mystérieuses de notre ami Taverly, s'écria Val-euse, et d'ailleurs, quoique je n'aie pas cette nuit couru le lilledou, je me constate un appétit féroce.

— Nous aussi, crièrent les autres.

Seul, Raoul, grave, soucieux, ne s'associa pas à cet
bruyante démonstration.

Les six gentilshommes sortirent ensemble et, dix minut
après, ils étaient installés chez le père Tuilot, devant une tab
copieusement garnie. Alors Raoul leur raconta, des événe
ments accomplis pendant ces deux journées, toute la part
qui concernait Maguelonne, en ayant soin de ne parler ni
Monpelas, ni de Ginevra.

Quand il eut fini, Valbreuse se leva et lui dit grav
ment :

— M. le vicomte de Taverly, parmi les quatre bons ge
tilshommes qui vous écoutent, lesquels prenez-vous pour t
moins ?

— Comment, pour témoins! exclama Raoul sans com
prendre.

— Sans doute ; de votre récit, il résulte clairement q
vous êtes amoureux de Maguelonne ; or, comme depuis lon
temps j'ai aussi cet honneur, que je suis le premier occupa
et que vous arrivez de la Navarre tout exprès pour me coup
l'herbe sous le pied, nous ne pouvons faire autrement, puisq
nous sommes rivaux, que de...

Et il fit le geste d'allonger une botte.

— Ah! oui, fit Raoul en fronçant le sourcil, j'avais oubl
vos prétentions à l'égard de Maguelonne. Eh bien ! nous no
battrons.

— Je ne suis pas pressé, déclara Valbreuse en riant.
puis, moi, je ne vous en veux pas du tout et si je désire croi
mon épée avec la vôtre, c'est tout simplement pour sauvegar
le principe. Mais il faut d'abord essayer de sauver la jeune fi
nous verrons après.

— Avez-vous quelque espoir ? demanda Flossac.

— Oui, répondit Raoul.

— Si vous avez besoin de cinq bonnes épées, dit Valbreu

us sommes prêts à mettre au service de cette cause intéres-
nte et les lames et les hommes.

— Merci ! vous êtes tous de braves cœurs.

— Vous acceptez donc ?

— Sans doute, puisqu'il y aura bataille.

— Tant mieux ! s'écria Valbreuse. Si je suis tué dans le mbat, mon cher Taverly, cela m'empêchera de vous chercher erelle après.

— Bah ! dit Flossac, délivrons d'abord la petite Maguelonne, is nous la ferons juge sans appel de vos prétentions ri-les.

— Oh ! alors, fit Valbreuse, je suis sûr d'être condamné.

— La belle affaire ! reprit Flossac, tu seras consolé le len-main sinon le jour même.

— Ma foi ! cela se pourrait bien, car j'ai aperçu derrière le rc, du côté d'Avon, à l'une des fenêtres d'un petit pavillon rt coquet, une délicieuse femme blonde et rose, laquelle, de-iis deux jours, me trotte fort par la cervelle.

— Ne serait ce pas vis-à-vis ce couvent de je ne sais quel dre, demanda Flossac, où il y a toujours de grandes allées venues de moines ?

— Précisément.

— Alors, mon pauvre ami, reprit Flossac en riant, voilà ne seconde passion aussi bien placée que la première.

— Comment cela ?

— Parce que, dit Flossac en baissant la voix, cette déli-euse femme blonde et rose est mademoiselle Marguerite du ausset, la fille du conseiller à la haute cour de justice, et ous savez tous, moins le vicomte de Taverly qui arrive de la avarre, vous savez tous que le roi Henri a une grande pas-on pour les beaux yeux bleus de la petite Marguerite.

— Mais comment sais-tu tous ces détails ?

— Pardieu ! c'est bien simple, depuis trois mois, deux fois

par semaine, j'accompagne le roi jusqu'au seuil de la peti
maisonnette.

— Et vous l'accompagnerez encore demain soir, n'est-
pas, M. de Flossac ? interrogea Raoul de Taverly.

— En effet. C'est le jour. Qui vous a dit cela ? fit-il, su
pris.

— Je l'apprendrai tout à l'heure au roi et j'espère l'eng
ger à rester toute la soirée de demain au château de Fonta
nebleau.

— Y aurait-il quelque danger pour lui ? dit Valbreuse
voix basse, quelque nouveau complot ?

— Patience ! répondit discrètement Raoul. Si le roi accep
mon plan, nous aurons l'honneur d'être intimement mêlés
cette affaire. — Mais nous devons fort approcher de midi, dir
geons-nous donc vers le château, car nous n'avons pas un
minute à perdre.

Les jeunes seigneurs, que les paroles de Raoul inquiétaien
se levèrent aussitôt et prirent le chemin du palais.

Valbreuse et Flossac, tous deux lieutenants des gardes, re
levèrent de leur service les deux gentilhommes en faction de
puis le matin dans l'antichambre royale, et Belcoudray, Ma
reuilles, Bajolière, attendirent le résultat de la conférence qu
Raoul de Taverly voulait avoir avec le roi.

Flossac, gascon, protestant et cousin d'Henri, trois titre
précieux à la confiance royale, se chargea d'obtenir l'introdu
tion immédiate du jeune vicomte.

En effet, il revint presque aussitôt annoncer que Taver
pouvait se présenter.

Raoul, ému, s'avança guidé jusqu'à la derrière porte pa
Flossac.

Il entra seul dans l'appartement où se trouvait Henri IV.

Le roi, debout, parlait à un grand vieillard sévère, rigide

qui se disposait à sortir, une grosse liasse de papiers dans les mains.

Le jeune vicomte voyant qu'il s'était trop hâté, voulut se retirer, mais, derrière lui, la porte s'était refermée et il dut rester immobile sur le seuil.

— Ainsi, M. de Rosny, disait Henri, vous me refusez les dix mille écus que je vous ai demandés?

— Quant à présent, oui, sire, répondit le ministre avec fermeté, nous n'avons pas un seul denier à disposer, et les maîtresses du roi peuvent bien attendre.

— Mais qui te dit, Sully, que ces dix mille écus soient pour une maîtresse.

— Il en a toujours été ainsi et malgré votre barbe grise vous faites les mêmes folies que pendant votre jeunesse.

— Eh bien, soit! s'écria Henri, j'emprunterai les dix mille écus aux Juifs.

— Il ne me restera plus alors, reprit sévèrement Sully, qu'à vous laisser conduire, à votre guise, vos affaires et celles de la France. Je me retirerai.

Et Sully, saluant froidement, se dirigea vers la porte.

— Ventre-saint-gris! s'écria le roi, Sully, ne t'en va pas fâché.

Il courut après lui et le retint par le bord de son manteau.

— Je ne m'en vais pas fâché contre mon roi, répondit Sully en s'arrêtant, mais je suis attristé de ses prodigalités folles.

— Eh bien! ne t'attriste pas, Sully, mon vieil ami; dix mille écus, c'était trop; mais voyons, seulement mille écus, pour un roi de France ce ne serait pas un cadeau trop royal.

— Il faut bien faire votre volonté, répondit Sully en cédant.

— Alors, j'aurai mes mille écus demain ?

— Oui, sire.

— Diable d'homme ! murmura le roi en revenant prendre sa place tandis que Sully sortait lentement par la porte du fond. Il n'a jamais rien compris aux affaires amoureuses.

Après quelques moments de réflexion, il ajouta :

— Tant pis pour lui et tant mieux pour moi !

Raoul de Taverly jugea le moment favorable. Il s'approcha et, pliant le genou, il tendit au roi une lettre qu'il tira de son pourpoint. Henri prit la missive, la parcourut rapidement, puis il eut une exclamation joyeuse, et saisissant Raoul par les épaules, il le releva avec une cordiale brusquerie et l'embrassa sur les deux joues.

— Comment, c'est toi le fils de mon brave Hugues de Taverly, c'est toi mon filleul ! s'écria-t-il. Mordieu ! un beau et solide gars, un superbe gentilhomme !

Il regardait de la tête aux pieds Raoul qui, rouge et confus, n'osait pas lever les yeux.

— Ils sont tous comme cela, mes Navarrais : œil noir, moustache retroussée, jarret solide, poignet de fer et cœur brûlant. Moi aussi, jadis, ajouta-t-il mélancoliquement... maintenant je suis une barbe grise, comme me le disait Sully tout à l'heure, lui qui est une barbe blanche, quoique le cœur soit encore chaud. Bah ! j'ai fait à peu près ce que je devais faire. Çà, voyons, mon jeune Taverly, tu veux être un brave comme ton père et le vieux Hugues me demande pour toi un poste de combat.

— Oui, sire, répondit Raoul avec un élan chevaleresque, je voudrais être à l'armée quand c'est la guerre, et près de vous quand c'est la paix !

— Alors, reprit Henri en riant, nous ne nous quitterons jamais, car lorsqu'on se bat j'en suis ! Et des premiers, Ventre-saint-gris ! Or donc, pour contenter mon vieux compagnon

d'armes, Taverly, je nomme mon filleul lieutenant de mes gardes.

— Ainsi que Valbreuse et Flossac ! exclama Raoul, rouge d'orgueil et transporté de joie par cet accueil chaleureux.

— Vous les connaissez donc, monsieur mon filleul !

— Oui, sire, j'ai cet honneur depuis deux jours.

— Deux mauvaises têtes, reprit le roi en souriant, mais toute bravoure et toute loyauté. Flossac est gascon, comme nous, et Valbreuse est digne de l'être !

Après ces paroles du roi, Raoul de Taverly fut un moment silencieux, embarrassé, et il lui fallut prendre une résolution énergique pour aborder le sujet qui l'amenait avec tant de hâte et de précipitation devant le roi.

— Sire, dit-il lentement, la Providence qui veille sur vous a fait découvrir à une femme dont vous avez peut-être gardé le souvenir, Ginevra de Puycerdac, un horrible complot contre la vie de votre majesté.

— Encore ! fit Henri avec un triste sourire. Le quinzième !

Ginevra de Puycerdac ! murmura le roi après quelques instants de silence. Oui, je me rappelle. Il y a dix-sept ans, à Pau... une beauté éblouissante. Mais comment, ajouta-t il, Ginevra est-elle parvenue à découvrir cette trame !

Raoul de Taverly raconta au roi la sombre histoire de Monpelas et de la mère de Maguelonne, ainsi que la manière dont Orlando s'était emparé du message de M. de Cayrol.

— Voici les papiers dans lesquels ce Monpelas annonce, à ses chefs de Rome, comment il doit accomplir cet assassinat odieux, dit Raoul en terminant.

Et il tendit au roi le petit sachet de cuir arraché au pendu dans la mare de Franchard.

— Toutes ces choses, continua Raoul, sont écrites dans un langage allégorique avec un idiome oriental, heureusement

connu de Ginevra de Puycerdac. Comme ces parchemins pourront être plus tard une arme contre nos ennemis, Ginevra m'a chargé de vous les remettre. Les savants du royaume pourront les traduire. Mais comme le danger presse, comme l'attentat doit avoir lieu dans la nuit de demain, elle m'a tout expliqué.

— Demain ! exclama Henri surpris.

— Oui sire, reprit Raoul. Il était temps. La chose est bien combinée. Vous vous rendez parfois, le soir, accompagné de quelques gardes, sur la lisière du village d'Avon. Il y a là, en face d'un grand couvent, une petite maisonnette, cachée sous le feuillage, dans laquelle vous pénétrez seul. Vos gardes vous attendent à cinq cents pas de là, dans le pavillon de chasse situé à l'extrémité du parc.

— Mais comment a-t-on pu savoir tous ces détails ? murmura Henri stupéfait. Je m'environnais de mystère pour ne pas exciter les susceptibilités jalouses de Marie de Médicis. Flossac seul m'accompagnait.

— Oh ! dit Raoul, ce n'est pas Flossac...

— Non, non, fit le roi, Flossac est rusé, habile, et le diable ne lui arracherait pas un mot de ce qu'il ne veut pas dire.

— Vous avez été surveillé, épié. — Les moines de ce couvent....

— Oui, dit le roi pensif, le révérend père Cotton, mon confesseur, a fait sur ce sujet, je me rappelle, maintenant, quelques discrètes allusions.

— Sire, le révérend père Cotton n'est-il pas de la compagnie de Jésus ?

— C'est un homme habile, dit Henri avec une conviction profonde. Il en est.

— Eh bien ! sire, dit Raoul, le sieur de Monpelas, qui s'est chargé du régicide, est l'exécuteur, le bourreau de la compagnie de Jésus !

— Oui ! c'est cela, murmura Henri IV assombri. Ils ne se découragent pas. Après Barrière, Chatel et les autres, Monpelas ! Oh ! ils viendront bien à bout de leur sanglante besogne. Ces hommes sont insatiables. Ils ont un but : dominer le monde. Que leur importent les moyens et les crimes, ils vont toujours ! L'Espagne, l'Italie, l'Autriche ont été successivement envahis par eux, ils ont mordu à quelques points de la terre d'Afrique, et ils ont saisi l'Amérique comme une proie. Restait la France avec son roi protestant : ils ont disputé longtemps le trône à ce pauvre Henri de Navarre qui n'avait que son courage et son épée, et lorsqu'enfin la victoire eut couronné son droit, ils ont réussi à lui faire abjurer sa religion. Depuis, leurs convoitises sont devenues plus ardentes, et n'ayant plus les moyens de combattre en pleine lumière, ils agissent dans l'ombre. Chassés plusieurs fois, ils reviennent et s'insinuent encore, humbles, doucereux, hypocrites à la surface, mais traîtres, dangereux, criminels au fond. Je le sens autour de moi : ils m'étreignent de toutes parts. Ce qu'ils veulent, c'est supprimer le vieux roi qui résiste toujours à leurs empiétements ; je suis le seul et dernier obstacle ; dans un avenir prochain, ils auront passé outre, et rien ne les arrêtera plus !

— Mais, s'écria Raoul de Taverly, qui ne pouvait contenir son indignation, vous êtes le roi, sire, écrasez-les, chassez-les !

— Bien, mon brave Navarrais ! reprit Henri avec un regard qui étincelait. Ah ! si j'avais un fils comme toi, comme je devrais en avoir un, j'eusse entrepris résolument cette lutte. Mais si je meurs demain, que reste-t-il derrière moi ? Un enfant de quatre ans, faible, chétif, qui n'aura jamais, j'en ai peur, ni caractère, ni énergie, ni volonté. A quoi m'aura servi de repousser un instant le flot envahisseur, s'il revient aussitôt avec plus de force !

— Pourtant, sire, vous ne pouvez pas laisser les assassins impunis.

— A quoi servent les condamnations et les supplices ? On a tenaillé Jean Châtel, on lui a coupé le poing, on l'a écartelé à quatre chevaux. Ces tortures n'ont pas découragé les autres. Cependant il faut que justice soit faite, le roi de France doit défendre sa couronne.

— Sire, dit Raoul de Taverly d'une voix grave, Ginevra de Puycerdac réclame un prompt châtiment. Monpelas est un danger pour vous, mais aussi pour elle. Elle a sa fille à sauver.

— Que demande-t-elle donc ?

— Le droit de se venger elle-même, en écartaut les meurtriers à jamais de votre route.

— Oui, dit le roi pensif, ce serait bien plus simple : le Parlement n'instruirait pas longuement le procès, des livres odieux ne seraient pas publiés contre moi, et les régicides ne seraient pas proclamés martyrs.

— Vous accordez donc, sire, la grâce que je vous demande pour Ginevra de Puycerdac ?

— Non, le roi ne peut consacrer cette violation des lois du royaume, mais Henri laissera faire.

— Alors il ne nous reste plus qu'à agir, et si Votre Majesté le permet, Valbreuse, Flossac, Belcoudray, Mareuilles, Bajolière et moi-même, nous nous emparerons des meurtriers — deux hommes adroits et résolus, prétend Monpelas dans sa correspondance avec Rome. — Faite ainsi secrètement, rapidement, dans le silence de la nuit, par six de vos fidèles gentilshommes, votre justice sera plus redoutable qu'en place de Grève et frappera de terreur vos lâches ennemis.

— Réussissez, mes braves ! dit Henri. Autrefois, ajouta-t-il mélancoliquement, j'aurais voulu faire partie de votre expédition, mais Henri de Navarre est mort en moi. Je laisse faire les jeunes.

— Nous réussirons, sire, s'écria Raoul avec chaleur, et nous vous garderons si bien que le fer des meurtriers rencontrera toujours nos poitrines avant de toucher la vôtre.

Le roi secoua lentement sa tête grise et tendit sa main à Raoul de Taverly qui la baisa religieusement et sortit.

. . . .

Le soir de ce même jour, entre onze heures et minuit, cinq hommes, enveloppés dans leurs manteaux, franchissaient silencieusement la petite porte par laquelle entrait le roi Henri quand il allait voir sa maîtresse, Marguerite du Hausset.

C'étaient Raoul de Taverly, Valbreuse, Mareuilles, Bajolière et Belcoudray.

Seul Flossac manquait.

— Savez-vous, vicomte, dit tout bas Valbreuse à l'oreille de Taverly, que nous allons être enfermés dans cette petite maison au moins vingt-quatre heures.

— Oh! le temps passera vite, répondit Raoul ; nous boirons, nous mangerons, nous jouerons aux dés... Et puis, ajouta-t-il tout bas, je penserai à ma chère Maguelonne.

— Moi, déclara Valbreuse, je ferai la cour à la maîtresse du roi !

XXVIII

OU IL EST BIEN ET DUMENT PROUVÉ QUE L'HABIT NE FAIT PAS LE MOINE

Le lendemain, vers cinq heures du soir, les commères de la grande rue d'Avon, sorties sur le pas de leur porte pour médire et jacasser, regardaient, avec grand respect et vénération, deux moines de haute taille dont les pieuses allures excitaient fort leur admiration dévote. Ils marchaient d'un petit pas discret, malgré leurs longues jambes, avec cette lenteur sereine des âmes fortes absorbées dans les contemplations divines. Les bras modestement croisés sur la poitrine, la tête monastiquement baissée et si bien encapuchonnée que pas une des commères, — malgré un ardent désir de contempler les visages d'aussi saints personnages, — pas une ne put apercevoir le bout de leur nez ; la démarche humble mais pourtant fière, ils se dirigeaient vers le couvent d'Avon en égrenant leurs chapelets à gros grains, et en murmurant force patenôtres à demi-voix. De temps à autre ils faisaient de grands signes de croix et se frappaient la poitrine à la grande édification de la population Avonnaise qui vénérait profondément les bons moines, en ce temps-là.

Ils allaient tourner la petite rue où se trouvait l'entrée du couvent lorsque l'un des deux moines, s'approchant de son camarade, lui désigna du geste une croix de fer au milieu du carrefour et il lui dit à voix basse :

— Carados, mon frère, tout le monde nous regarde, nous ne pouvons passer ainsi à côté de cet auguste signe de rédemption, sans faire au pied une petite halte et un bout de prière.

— Raguibus, mon très cher frère, répondit l'autre, je suis de la religion réformée et, par conséquent, je réprouve le culte des images.

— Réfléchis donc, oublieux ami, qu'en ce moment tu n'es pas le huguenot Carados, un hérétique, un parpaillot, mais un saint homme de carme, vêtu d'une longue robe noire avec capuce et scapulaire de même couleur, et par-dessus une ample chape ainsi qu'un camail blanc.

— Tu as raison, Raguibus. Je ne suis plus moi-même. La robe oblige. Prions, mon frère, prions.

Et tous deux s'approchèrent jusqu'au pied de la croix.

Ils voulurent s'agenouiller pieusement, mais malgré leur bonne volonté ils restèrent debout.

— Cornes du diable ! rugit Raguibus dans l'intérieur de son capuchon, je ne pensais plus à nos grandes flamberges qui plaquées le long de la jambe nous obligent à être constamment droits et raides !

— Voilà à quoi l'on s'expose, répliqua aigrement Carados, quand on exécute les idées biscornues de dom Raguibus. Comment faire maintenant, tout le monde s'approche et nous entoure.

En effet, les bonnes femmes, avides de contempler les saints personnages, s'étaient avancées et s'agenouillaient dévotement dans la poussière.

— Pas de récriminations, Carados, avait repris Raguibus à voix basse. Ce n'est guère le moment. Il faut sauver la situation ; imite-moi.

Et ne pouvant plier le genou le saint homme Raguibus courba le plus possible sa longue échine et se frappa la poitrine à grands coups de poings.

Carados eut un mouvement d'épaules accompagné d'une imprécation fort peu monastique dans ses dents et il imita consciencieusement Raguibus.

— Avions nous besoin, maugréait-il, de ce singulier exercice !

— Peux-tu bien blasphémer ainsi ! répondit Raguibus, n'est-ce pas en se frappant la poitrine et en criant : — *mea culpa, mea maxima culpa* — que l'on obtient du ciel le pardon de ses fautes ; et Dieu sait, Carados mon frère, si notre conscience en est lourdement chargée !

— Ah ! ça, mais, répliqua brutalement Carados, prendrais-tu ton rôle au sérieux ? A peine a-t-il la robe sur le dos que le voilà tout confit en dévotion.

— C'est peut-être la grâce du ciel qui descend dans mon âme pécheresse, reprit Raguibus avec componction. Il me serait doux, ô Carados, de finir mon existence dans quelque grasse abbaye, expiant toutes mes erreurs par le repos et la prière.

— Oui, continua Carados, légèrement ironique, avec bon lit, bonne table, rien à faire, et de temps en temps quelque Madeleine repentie à remettre dans le bon chemin !

— Ainsi soit-il ! fit Raguibus à haute voix en se relevant avec un signe de croix final.

— Ainsi soit-il ! répéta Carados en agissant de même.

— Ainsi soit-il ! murmurèrent en chœur toutes les bonnes femmes, convaincues qu'une pieuse et sainte invocation venait de monter au ciel.

Puis elles s'écartèrent avec un profond respect pour laisser passer les deux grands moines de plus en plus graves et de plus en plus dignes.

Raguibus ne put résister à la tentation et il envoya à un groupe de jeunes filles, timides et rougissantes, une bénédiction qui ressemblait fort à un bouquet de baisers.

Une minute après ils frappaient à la porte du couvent. L'huis s'ouvrit aussitôt, et Raguibus et Carados disparurent à l'intérieur de la sainte maison, au grand regret de la foule qui les avait accompagnés jusque-là.

Les deux singuliers moines étaient attendus et on les conduisit immédiatement à une petite cellule où tout était disposé pour les recevoir. C'est-à dire que la table était mise et qu'au dîner servi il ne manquait plus que les convives.

Raguibus et Carados exprimèrent leur contentement de cette délicate attention par un grognement de joie. En une seconde, ils furent décapuchonnés et assis en face l'un de l'autre ; seulement une ombre passa sur leurs nobles visages, car, à côté de chaque couvert, il y avait bien une bouteille, mais une seule.

— On se méfie de nous, dit Raguibus en étouffant un mélancolique soupir.

— Et l'on a bien tort, répondit Carados, car nous sommes gens à savoir nous retenir, lorqu'une sérieuse besogne réclame toutes nos forces et toutes nos facultés.

— Nous ne serons jamais appréciés à notre juste valeur ! fit Raguibus entre deux bouchées.

— Personne ne nous comprendra à fond ! gémit Carados la bouche pleine.

— Ami, résignons-nous.

— Frère, je n'ambitionne au monde que ton estime et ton amitié, je méprise le reste des humains.

— C'est comme moi, Carados.

Et les deux spadassins s'arrêtèrent de manger pour se regarder tendrement.

Lorsque leur dîner fut fini, ils vinrent s'installer près de la fenêtre et commencèrent à surveiller attentivement la petite maison que Flossac avait désignée à ses amis, en leur apprenant la visite du roi Henri à sa jeune maîtresse, Marguerite du Hausset.

— Nous allons avoir un clair de lune superbe, dit Raguibus en montrant à Carados l'astre des nuits, rouge et large à l'horizon.

— Tant mieux ! répondit l'autre, nous apercevrons bien notre homme lorsqu'il entrera par la petite porte.

Après quelques moments de silence, Carados reprit à voix basse :

— N'as-tu pas quelque émotion, Raguibus, mon ami, à la pensée que dans quelques instants, nous allons trancher à coups de dague la vie d'un grand roi !

— Ma foi ! non, répondit Raguibus, car M. de Monpelas nous a fort bien expliqué que donner la mort à un hérétique était une action méritoire qui nous faciliterait singulièrement l'entrée du paradis.

— C'est précisément cette circonstance qui refroidit un peu mon ardeur, étant huguenot moi-même.

— Raison de plus, s'écria Raguibus, le sacrifice étant plus grand, la récompense sera décuplée. Tu es capable, heureux mortel, d'entrer là-haut tout droit par la porte d'honneur, tandis que ce pauvre Raguibus ira faire un petit séjour en purgatoire.

— Tu crois? fit Carados en ouvrant de grands yeux.

— J'en suis sûr.

— Alors je me laisse convaincre ; d'ailleurs les mille henricus d'or de récompense sont mille raisons qui éclaircissent singulièrement mes doutes.

— Et puis, ajouta Raguibus en se rengorgeant, réfléchis donc un peu, Carados, mon trop modeste ami, réfléchis donc à la grandeur de notre mission ! Il y a quelques jours nous n'étions que deux misérables en haillons et demain nous serons transformés en héros fameux ayant droit à leur page dans l'histoire. Nous sommes déjà bien grands, mais nous aurons encore grandi de cent coudées. La Ligue et ses armées, les Espagnols et leurs intrigues, le pape et ses excommunications, rien n'a pu arrêter Henri de Navarre. Mais Raguibus et Carados surgissent et soudain avec toute sa puissance, toute sa grandeur, toute sa royauté, le victorieux, le grand, le juste, le bon roi, tombe dans le néant.

Raguibus s'était levé et il avait un geste d'orgueil suprême.

— Tu dis de fort belles choses, reprit Carados, mais n'as-tu rien oublié de nos instructions ?

— Non, rien, répondit sèchement Raguibus, indigné de ne pas être compris par Carados, esprit trop vulgaire pour s'élever avec lui jusqu'à ces sublimes hauteurs.

— As-tu toujours la clef ?

— La voilà ! répondit du même ton Raguibus, en tirant de la poche de sa robe une clef toute neuve qu'il mit sous les yeux de Carados.

— C'est que, reprit celui-ci, il ne faut pas faire d'imprudences. Si nous étions pris, pour un crime de régicide, ce serait le tenaillement, brûlure du poignet dans le soufre, la roue et l'écartèlement, toutes choses fort longues et fort désagréables.

— Pris ! exclama Raguibus d'un air méprisant. Tiens, Carados, tu me fais pitié avec tes craintes puériles et tes effrois naïfs. D'abord on ne prend pas des hommes comme nous. Puis, y a-t-il au monde chose plus simple à faire que notre besogne de ce soir. Toutes les voies sont préparées ; on nous a fabri-

qué une clef tout exprès, et même on a pris soin de graisser la serrure pour qu'elle ne crie pas. Nous entrons tout droit, rien ne nous arrête. — Il n'y a là dedans que cette demoiselle et deux femmes, une vieille et une jeune sans compter le galant ; — nous traversons sans faire de bruit la salle du bas, nous grimpons de même l'escalier qui se trouve à gauche, nous soulevons une tapisserie, nous sommes dans la chambre des amoureux. Naturellement nous avons attendu le moment favorable et nous allons tout droit chercher notre bon roi paillard au fond de la pièce derrière les rideaux du lit. Nous frappons à coup de dague, et la chose faite, nous revenons sur nos pas, rapidement et mystérieusement, sans nous inquiéter des cris de la belle qui se tirera d'affaire comme elle l'entendra. Voyons, Carados, est-il rien de plus simple ?

— C'est vrai ! ainsi que tu l'expliques tout marche admirablement.

— Eh bien ! alors, pas d'hésitation.

— Mais je n'en ai jamais eu.

— Pourquoi donc supposer que nous pouvons être pris !

— Capédedious ! c'est pour penser à tout.

— Est-tu bien convaincu maintenant de la réussité certaine ?

— Je l'ai toujours été, mordious ! s'écria Carados en retroussant sa moustache.

— Ah ! je retrouve donc enfin mon brave baron de Pourfendrac, ainsi que ce cher Carados se nomme dans ses moments de joyeuse humeur !

— Et moi je reconnais décidément cet aimable et fier chevalier de Brisemolle, ainsi que se désigne mon tendre Raguibus dans ses instants de gaieté !

— Nous en viendrons facilement à bout, Carados.

— Nous réussirons, Raguibus.

Et sur cette bonne parole, les deux carmes accidentels se donnèrent une poignée de main chaleureuse et reprirent le cours de leurs observations.

Comme dix heures sonnaient, ils entendirent un bruit de pas derrière le mur du parc, puis ils aperçurent, quelques instants après, un homme qui s'avançait seul vers la petite maison qu'ils surveillaient. Cet homme était soigneusement enveloppé dans un long manteau et son visage se dissimmlait sous un feutre à larges bords.

Pourtant, à un moment où il se trouvait en pleine lumière, il rejeta son chapeau en arrière et se mit à contempler le ciel, paré ce soir-là de toutes ses étoiles.

En voyant apparaître ce profil gascon et cette barbe à moitié blanche :

— C'est lui ! s'écria Raguibus.

— Bien lui, affirma Carados.

Quelques pas plus loin l'homme trébucha contre une pierre.

— Ventre-Saint-Gris ! jura-t-il à haute voix.

En entendant la voix et en reconnaissant le juron, ainsi que l'accent caractéristique du Béarn :

— Plus de doute ! dit Carados.

— Nous le tenons ! fit joyeusement Raguibus.

C'était bien le galant attendu par les deux sacripants ; car il se dirigea droit vers la petite porte de la maisonnette, l'ouvrit en homme habitué à la chose et disparut dans l'intérieur.

Raguibus et Carados attendirent quelques minutes, silencieux et immobiles à leur poste d'observation.

Enfin la fenêtre de la petite maison s'ouvrit lentement et ils aperçurent un groupe amoureusement enlacé qui, restant discrètement dans l'ombre, venait aspirer l'air pur de la nuit :

— Que vous êtes bon, monseigneur, d'être venu ce soir ! disait-elle. J'ai eu toute la journée de douloureux pressentiments. Il me semblait que vous n'alliez pas venir.

— C'est mal, bien mal, mignonne, répondit-il, d'avoir ainsi douté de votre Henri ! Pour accourir dans tes bras, je traverserais une armée l'épée à la main, Ventre-Saint-Gris !

— Vous m'aimez donc bien ? fit-elle d'une voix câline.

Il ne répondit pas, mais Raguibus et Carados entendirent un baiser sonore.

Puis l'apparition s'évanouit et la fenêtre se referma.

— Au train dont ils vont, dit Carados, avant une demi-heure nous les trouverons derrière les rideaux

— Et demain, ajouta Raguibus, nous empochons nos mille Henricus, et, à partir de cet instant, je deviens honnête homme !

XXIX

A JOYEUSE COMÉDIE DÉNOUEMENT TRAGIQUE

Si Raguibus et Carados avaient eu le don de voir à travers es murailles, nul doute qu'ils n'eussent singulièrement changé l'avis en apercevant ce qui se passait dans la chambre du premier étage, derrière la fenêtre où étaient apparus un instant es amoureux.

Taverly, Valbreuse, Belcoudray, Mareuilles et Bajolière groupés au fond de la pièce complimentaient fort mademoiselle Marguerite du Hausset, ainsi que leur ami Flossac.

C'était en effet le baron de Flossac qui avait joué le rôle du oi Henri. Ayant même taille, à peu près même physionomie, même accent gascon, il n'avait eu pour compléter la ressemblance qu'à blanchir sa barbe avec de la farine et à lancer, de temps à autre, un « ventre-saint-gris » vigoureusement accentué.

— C'est superbement joué, disait Valbreuse, madame a été ravissante de grâce et de naturel.

— Mais comme j'avais peur ! fit Marguerite.

— Il faut avouer, reprit Mareuilles, que Flossac est un comédien hors ligne.

— Je conviens, messieurs, répondit-il, que j'ai fait de mon

mieux et que je n'ai rien négligé pour que le roi fût vraisemblable.

— Le traître ! grommela Valbreuse, il pouvait bien se dispenser d'embrasser si fort la petite. C'eût été tout aussi naturel.

— Alors, demanda Marguerite, avec un effroi craintif, ces misérables vont venir dans un instant ?

— Je ne sais pas l'heure au juste, répondit Raoul de Taverly. Mais ils viendront. D'ailleurs, M. de Bajolière veille à la fenêtre et il nous avertira à temps.

— Oh ! je frissonne d'avance ! murmura-t-elle.

— N'ayez aucune crainte, reprit Valbreuse la main sur le pommeau de son épée, nous sommes là pour vous protéger.

— Oh ! oui, je sais que vous êtes braves et valeureux, mais s'il allaient venir beaucoup !

— Quand ils seraient plus d'un millier, reprit Valbreuse superbe d'assurance, à nous six, nous les défierions encore.

— D'ailleurs, ajouta Taverly, nous ne livrerions pas de combat bien terrible, car nous n'aurons affaire qu'à deux assassins. Si dangereux et si résolus qu'ils soient, ils ne peuvent pas se défendre longtemps et il est probable qu'en se voyant soudain entourés, ils se rendront sans essayer une lutte impossible.

— Vos paroles me rassurent, reprit-elle en essayant de sourire, et j'espère comme vous que les assassins n'échapperont pas à votre justice. Vous avez sauvé le roi, monsieur, vous avez préservé Henri d'un meurtre infâme, ajouta-t-elle d'une voix émue, d'autres pourront vous récompenser plus magnifiquement, moi, je ne suis qu'une faible femme, merci !

Et Marguerite tendit la main au vicomte de Taverly.

Raoul s'inclina et mit un baiser sur la main blanche et mignonne de la maîtresse du roi.

— Mordieu ! jura Valbreuse entre ses dents. C'est moi qui en ai le plus envie et c'est moi qui n'embrasse pas.

En ce moment Bajolière qui avait constamment veillé derrière les rideaux de la fenêtre se retourna vers ses amis en disant :

— Alerte !

Il se fit un grand silence.

— Mes amis, dit Raoul, il est temps de prendre nos dispositions de combat : rappelons-nous qu'il faut agir sans bruit, c'est la première condition de réussite de notre plan de bataille.

» Madame, ajouta-t-il en s'adressant à Marguerite, encore quelques minutes d'anxiété...

— Oh ! je serai brave, interrompit-elle. Pourtant vous me délivrerez aussitôt la victoire gagnée, car je ne réponds pas que mon courage durera jusqu'à la fin.

— Ayez confiance, lui dit encore Raoul pendant qu'elle courait s'enfermer dans un petit oratoire dont la porte s'ouvrait au fond de la pièce.

— Deux grands moines viennent de sortir du couvent, annonça Bajolière toujours aux aguets. Ils s'approchent de la maison.

— A nos postes ! commanda Raoul à voix basse.

Les six gentilshommes tirèrent leurs épées et, en un instant, ils disparurent derrière les rideaux et les tentures.

La chambre n'était éclairée que par une lampe suspendue au plafond, dont la lueur blanche et molle flottait indécise avec de mystérieuses ondulations.

Le silence s'était fait solennel, anxieux.

Au bout de deux ou trois minutes horriblement longues, la tapisserie qui retombait sur l'ouverture de la porte se souleva lentement et une tête encapuchonnée suivie d'un long corps se glissa dans la chambre.

Une seconde tête égalemeut encapuchonnée apparut aussitôt derrière la première, suivie également d'un long corps qui émergea silencieusement derrière l'autre.

C'était les deux moines assassins, Raguibus et Carados.

Le second se pencha à l'oreille du premier et lui dit d'une voix extrêmement basse :

— Je te l'avais bien dit, ils sont derrière les rideaux.

— Ce sera pour lui une belle fin, répondit Raguibus, et je n'en rêve pas d'autre pour moi-même : glisser des bras d'une belle maîtresse dans ceux de la mort !

— Il ne faut pas le laisser sauter à bas du lit, reprit Carados. Il essaierait de lutter et nous devons agir le plus silencieusement possible.

— Marchons ! reprit Raguibus.

Ayant tous deux leurs dagues dans la main droite, ils s'avancèrent avec de grandes précautions. Un épais tapis étendu sur le plancher étouffait le bruit de leurs pas.

L'indécision de ces deux grandes formes noires dans la demi-obscurité, l'éclair menaçant des lames, le silence, la terreur, faisaient des deux meurtriers une sorte d'apparition effrayante et sinistre.

Arrivés à toucher les rideaux, Raguibus et Carados s'arrêtèrent une seconde. De la main gauche, ils saisirent l'un des bords de l'étoffe, levèrent le poignard de la main droite, puis ils échangèrent un rapide regard et ouvrirent violemment les rideaux.

— Arrière, assassins ! leur cria une voix indignée et furieuse, tandis que quatre épées nues tendaient vers eux leurs pointes menaçantes.

Raguibus et Carados firent en arrière un saut formidable et une imprécation furieuse s'échappa de leurs lèvres.

— Malédiction ! cria Carados, nous sommes trahis.

— Fatalité ! hurla Raguibus, nous sommes perdus.

Valbreuse, Belcoudray, Mareuilles, Bajolière sortirent de
errière les rideaux du lit où ils s'étaient tenus cachés, et
rent quelques pas en avant, environnant d'un demi-cercle
'épées les deux misérables épouvantés.

— Le coup est manqué, dit Carados, fuyons !

— Il ne faut pas nous laisser prendre, ajouta Raguibus, dé-
alons !

Et d'un commun accord, ils s'élancèrent précipitamment
ers la porte.

Mais une épée nue fouetta l'air devant eux, tandis que la
oix sonore de Taverly leur criait :

— Halte-là !

Ils revinrent au milieu de la chambre, serrés l'un contre
'autre, farouches comme deux taureaux acculés.

Soudain ils bondirent vers la fenêtre. C'était la seule chance
le fuite qui leur restât.

Mais là encore une voix railleuse et une lame menaçante
es fit précipitamment reculer.

— Sandious ! cria Flossac, ne passez pas par la fenêtre
omme de vulgaires voleurs. Rien ne vous presse maintenant
t nous avons à causer quelque peu.

— Attendez un instant, dit Bajolière, je vais éclairer la si-
uation, car la lueur de cette lampe voluptueusement calculée
our une nuit d'amour n'est pas suffisante pour ce qui nous
este à faire.

Et Bajolière sortit pour aller chercher un candélabre préparé
lans une pièce voisine.

Pendant ce temps, Raguibus se penchait rapidement vers
Carados et lui disait avec une résolution froide et une énergie
sauvage :

— Il vaut mieux mourir ici d'un coup d'épée que de nous
laisser traîner en place de Grève.

— Oui, répondit Carados, combattons à mort !

— Ces robes de moines paralysent tous nos mouvements, reprit Raguibus, profitons de ces quelques instants de demi-obscurité pour les dépouiller en silence.

Carados se mit à l'œuvre aussitôt, suivant l'exemple de Raguibus, et lorsque Bajolière rentra dans des flots de lumière les deux carmes étaient transformés en quasi-gentilshommes car ils avaient sous leurs robes les costumes neufs donnés par leur maître, Monpelas. Carados avait enroulé sa défroque autour de son bras gauche pour s'en faire un bouclier tandis que Raguibus en avait formé une boule volumineuse qu'il tenait dans sa main.

En apercevant leurs têtes nues, vigoureusement éclairées, Valbreuse eut un cri de surprise.

— Mes amis, s'écria-t-il, ce sont nos deux quaresmeprenant de l'autre jour à l'auberge de la Belle-Hôtesse, ces deux misérables qui ont si vilainement abusé de la charité que nous leur avons faite en les faisant déjeuner. Pardieu ! le hasard est grand et ils paieront tous leurs méfaits ensemble.

— Ah ! Mordious ! jura Flossac, ce sont ces deux sacripants-là ! Eh bien ! avant de les remettre entre les mains de M. le lieutenant criminel, il faudra que je satisfasse mon ressentiment particulier. Une solide bastonnade les préparera d'ailleurs et leur fera trouver la main du bourreau moins rude.

— Messieurs, reprit Raoul de Taverly, le temps presse. N'introduisons donc pas de nouvelles complications dans cette capture de deux misérables meurtriers. Pour nous ce sont des régicides et rien de plus. Finissons-en.

Pendant cette rapide conversation, Raguibus et Carados roulaient des yeux terribles tout autour de la chambre, ainsi que deux grands chats efflanqués jetés au milieu d'une mare et qui cherchent les moyens d'en sortir. Ils s'étaient d'ailleurs concertés et Raguibus avait un plan dans sa tête féconde.

— Ne nous séparons pas ; tenons-nous toujours dos à dos, vait-il dit à son complice, et lorsque je te pousserai du coude, ite l'épée d'une main, la dague de l'autre et ferraillons igoureusement en essayant de nous approcher de la fe-être.

— J'ai compris ! avait répondu Carados.

Sur ce, Raoul de Taverly leur dit :

— Allons, misérables, si vous ne voulez pas vous faire charper, rendez vos dagues et vos épées. Vous comprenez ien, n'est-ce pas, que la résistance serait une folie.

— Hélas ! oui, répondit Raguibus d'une voix larmoyante, e constate douloureusement que nous sommes perdus, pris ans une souricière, et que nous n'avons plus qu'à nous endre. Qu'allons-nous devenir, mes bons seigneurs ? Où llez-vous nous conduire ? Voyez, nous sommes tout trem-lants !

Pendant qu'il prononçait ces paroles hypocrites, Raguibus uivait du coin de l'œil Bajolière qui, fatigué de tenir dans sa nain le candélabre à quatre branches qu'il avait été quérir uelques instants auparavant, venait de le poser sur une éta-ère à quelques pas de la fenêtre. Cette circonstance parut aire le plus grand plaisir à maître Raguibus et il reprit avec n peu plus d'assurance, mais toujours de sa voix do-ente :

— Si vous saviez, mes chers seigneurs, comme nous avons utté, comme nous avons souffert pour éloigner de nous cet ssassinat ! Mais hélas ! une volonté implacable, des menaces erribles, nous ont poussés en avant et nous avons dû obéir. ous sommes de tristes victimes, mes braves gentilshommes ! t puis, si résignés, si soumis, si repentants !. . . Oh ! si vous viez quelque pitié au fond du cœur, vous nous feriez grâce ! n doit donner aux pécheurs le temps de se repentir, c'est otre seigneur Jésus-Christ qui l'a dit.

— Que diable ce misérable nous raconte-t-il là ! interrompit Valbreuse.

— La vérité, monseigneur, la pure vérité !

— Assez de comédie, s'écria Flossac en faisant un pas en avant. Bas les armes, ou gare à la pointe de mon épée !

— Voilà notre réponse ! cria Raguibus en poussant Carados du coude.

Il lançait en même temps d'une main rapide et sûre sa robe de moine sur le candélabre apporté par Bajolière, tirait vivement sa grande épée et d'un coup formidable brisait la chaîne de la lampe. Une obscurité compacte envahit aussitôt la chambre.

— Malédiction ! jurèrent les gentilshommes surpris par cette manœuvre audacieuse et rapide.

Raguibus et Carados, serrés, épaules contre épaules, la dague d'une main, l'épée de l'autre, ferraillaient dans les ténèbres, en s'approchant pas à pas de la fenêtre. Il y eut quelques minutes d'un combat désordonné, silencieux d'abord, puis bientôt animé par les cris et les appels des gentilshommes, en danger de se frapper eux-mêmes.

En renversant la lumière, la robe de moine lancée par Raguibus avait pris feu par en dessous. Quelque temps la laine avait brûlé en étouffant, puis une fumée âcre et noire s'était dégagée ; enfin la flamme avait jailli communiquant le feu aux tentures de la fenêtre et aux rideaux du lit.

Perdus dans la fumée, par instants éclairés par une lueur rapide et rouge, les combattants semblaient une armée de noirs démons en lutte au fond de quelque ardente fournaise.

Raguibus et Carados recevaient le choc inégal de leurs adversaires avec une ardeur, une tactique, une prudence qui faisaient le plus grand honneur à leur courage et à leur habileté. Tandis que leurs six adversaires surpris, désorientés, se laissant entraîner par leur fougue et leur colère, dépensaient

toutes leurs forces en attaques individuelles qui leur faisaient perdre l'avantage du nombre et de la position, les deux bandits, merveilleux de sang-froid, poursuivaient la réalisation de leur projet. Rien ne les arrêtait, ni la fumée, ni la flamme, ni les épées des gentilshommes et ils avançaient lentement et sûrement.

Sur la fenêtre, à fond, cria Raguibus.

Ils s'élancèrent impétueux, irrésistibles, rencontrant sur leur passage dans l'obscurité Bajolière et Flossac. Il y eut une lutte effrayante corps à corps où ils se blessèrent tous quatre à coups d'épées et de dagues. Mais l'élan était tel que les deux bandits passèrent. Carados, arrivé le premier sur la fenêtre, la défonça d'un violent coup d'épaule et d'un saut de dix pieds il tomba dans la rue. Raguibus retenu par Flossac qui s'était accroché à lui roula plutôt qu'il ne sauta par l'ouverture, laissant aux mains de son adversaire la totalité de son pourpoint et une partie de ses chausses.

Heureusement pour lui, il tomba sur Carados qui se relevait. Ils eurent chacun un blasphème effrayant et se débattirent pêle-mêle. Mais en quelques secondes ils se retrouvèrent debout et, sans regarder derrière eux, ils prirent leurs jambes à leur cou et disparurent dans la nuit.

Les six gentilhommes groupés devant la fenêtre brisée, environnés de flammes qui commençaient à s'élancer vers l'extérieur, s'épuisaient en imprécations furieuses.

Les gardes amenés par Flossac accouraient au pas de course, et à toutes les fenêtres du couvent apparaissaient les têtes curieuses des moines.

— MM. de Mareuilles, Bajolière, Belcoudray, s'écria la voix désespérée de Raoul de Taverly, sauvez la maîtresse du roi.

» Et nous, MM. de Valbreuse et Flossac, si dans une heure nous ne sommes pas aux gorges de Franchard, Maguelonne est perdue ! »

Quelques minutes après, on rapportait évanouie mais hors de danger Marguerite du Hausset ; et les trois gentilshommes, Valbreuse, Flossac, Taverly, sautaient sur les chevaux qu'on était allé chercher au pavillon de chasse et s'élançaient ventre à terre sur la route de Franchard.

XXXI

LA NUIT DES ÉTOILES

A l'heure même où Raguibus et Carados pénétraient, la dague à la main, dans la demeure de la maîtresse du roi Henri, il se passait dans les gorges de Franchard une scène étrange et grandiose.

Au fond du gigantesque amphithéâtre formé par les entassements de rochers, il y avait un immense fourmillement humain.

Le ciel étoilé versait à flots sa lumière scintillante sur le sable étincelant, éclairant de toutes parts des milliers de têtes, mais laissant les corps trop compacts dans une ombre menaçante.

Au milieu du vaste hémycicle formé par l'élargissement des gorges se trouvait un espace vide au milieu duquel brûlait un grand feu clair dont la flamme s'élevait calme et droite sans que le plus léger souffle de vent en fît onduler les contours. Dans cette flamme apparaissaient en noir les silhouettes fantastiques de deux glaives géants dont les lames recourbées, piquées dans le sol, se terminaient par des poignées noircies, formées de l'enroulement formidable de deux serpents ailés.

Autour de ce grand feu étaient disposés douze blocs de grès à intervalles égaux, mais laissant du côté du levant un espace triple où l'on avait placé un siège de pierre, sorte de trône grossier hérissé de sculptures primitives.

A cinquante pas de ce foyer, la multitude se pressait formant un cercle d'une correction sévère. Les premiers rangs étaient composés de vieillards dont les longues barbes s'argentaient aux rayons de la lune, puis à mesure que le regard s'enfonçait dans les profondeurs de cette masse silencieuse, les barbes devenaient plus noires, les yeux plus ardents, et au lieu de s'appuyer sur de longs bâtons noueux, les mains serraient énergiquement la poignée d'un cimeterre, le manche d'une pique ou d'une hache. Tous ces hommes avaient le teint cuivré, les cheveux longs, gras et noirs, la physionomie tout asiatique, et ils parlaient un langage presque inconnu en France à cette époque et qui était le sanscrit à peu près pur.

Derrière les rangs pressés des hommes, jusqu'au pied des pentes abruptes qui fermaient les gorges, illuminées par des centaines de petits foyers, des ombres s'agitaient dans une confusion, un désordre inextricables. C'était un fouillis impossible de charrettes dételées, de chevaux, d'ânes, de mulets, à l'aspect misérable, souffreteux. Des silhouettes de femmes à peine vêtues de haillons sordides, apparaissaient en noir sur la lueur rougeâtre des flammes et de place en place des groupes saillissaient lumineux sur l'obscurité de l'ensemble : vieilles femmes accroupies autour de quelque marmite ébréchée dans laquelle bouillait une pâture que des nuées d'enfants attendaient les yeux avides ; mères allaitant leurs petits ; çà et là le profil pur et sévère d'une jeune fille immobile, pensive, le regard au ciel, le front baigné de la clarté des étoiles ; puis des adolescents maigres et blêmes, trop jeunes encore pour être parmi les hommes, mais impatients de secouer l'humiliation de rester avec les femmes.

Toute cette étrange population, hommes, femmes, filles, enfants, tous étaient couverts de guenilles, d'une saleté repoussante, hâves, décharnés, misérables. Silencieux, apathiques, rêvant chacun pour soi-même, ils fixaient leurs yeux brillants de fièvre tour à tour sur la grande flamme qui s'élevait au fond des gorges et sur le ciel étincelant de clartés.

Cette nuit-là, c'était la nuit des étoiles !

Tout l'espace était sillonné de traînées lumineuses. La voûte du ciel semblait laisser tomber sur la terre une pluie d'astres incandescents. On eût dit que le firmament secouait son manteau d'azur et égrenait dans le vide toutes ses étoiles, une à une.

Il n'y avait pas d'ombre dans toute cette lumière, il n'y avait pas de nuages dans cette immensité.

Une émotion grave et superstitieuse planait sur cette foule massée dans cette profondeur, et tous semblaient absorbés par l'attente de quelque grand événement.

Tout à coup, il courut un frémissement dans les rangs pressés de la multitude, les yeux se tournèrent vers le grand feu qui brûlait au milieu de la gorge, et le silence se fit solennel, anxieux.

Sur les blocs de grès, autour du foyer, des hommes venaient de s'asseoir et, debout sur la dernière marche du trône de pierre, une femme leur parlait à travers la flamme.

Le geste souverain, drapée dans les plis d'une longue robe noire, un cercle d'or sur le sommet de ses cheveux blancs, cette femme désignait un siège vide parmi les douze qui entouraient le feu. Il y eut comme une discussion à voix basse parmi les hommes assis en rond, puis un nouveau personnage pénétra dans le cercle du foyer. Celui-ci, debout, tête nue, étendit la main d'abord vers la femme couronnée, ensuite vers la flamme et sembla prêter un serment, puis il vint se placer sur le douzième siège, resté vide jusque-là.

Cet homme était Roland, le braconnier des Hautes-Loges, et la femme qui les dominait tous de la hauteur de son siège plus élevé et de sa taille altière, c'était la marquise Ginevra de Puycerdac, c'était la Fosca.

Dans le silence universel, la voix de la Fosca retentit claire et vibrante :

— Depuis dix années, disait-elle, je suis votre reine, la grande-maîtresse à qui chacun de vous doit obéissance, respect, soumission, d'après notre loi indienne dont nous avons conservé les saintes traditions dans notre long exil. Dernière descendante de la malheureuse famille qui régnait sur les bords de l'Indus au moment de l'expédition sanguinaire de Timour-Leng, le prince de fer, vous avez remis entre mes mains le pouvoir suprême nécessaire pour relier entre eux les membres de notre grande nation dispersée par le vent de la fatalité sur toutes les terres étrangères. Chassés de notre patrie par les massacres et l'invasion, nos pères ont erré deux siècles, cherchant dans quelque coin du monde une terre hospitalière. Mais trop fiers pour se plier aux lois barbares des pays qu'ils traversaient, trop respectueux de nos vieilles coutumes pour les abandonner au hasard des grandes routes et des frontières, voulant à tout prix conserver à défaut de la patrie ses lois et sa religion, ils furent repoussés de toutes parts, persécutés, traqués. Les disciples d'une secte intolérante crient anathème sur nous, parce que nous sommes fidèles à nos croyances ; les valets de tous les pouvoirs nous chassent, nous emprisonnent et nous torturent, parce qu'il nous croient un danger, une menace, pour leurs princes.

» Errants, dispersés sur toute la surface de la terre, les parias de l'Inde, devenus parias du monde, se traînent sur les chemins ayant la mortelle inquiétude de la patrie absente pour laquelle ils sont devenus des étrangers. Pourtant, si nous voulions vouer au mal la force terrible résultant de cette disper-

ion même, et de misérables nous faire bandits, nous ferions, ous nos efforts organisés, trembler leur société mal assise et léjà en lutte contre elle-même. Résignés au rôle de victimes, ious n'avons répondu à toutes les violences et à toutes les ppressions que par notre indifférence silencieuse et notre dé- lain méprisant. Nous avons voulu être et nous sommes restés n dehors de leurs querelles, de leurs passions, et de leur ci- ilisation. Nous n'avions pas droit à la protection de leurs lois lont nous ne voulons pas, mais lorsqu'on attente à la liberté t à la vie d'un des nôtres nous avons le devoir de le défendre t de le sauver.

» Or, mes frères, une jeune fille de notre race, de notre ang a été indignement volée... »

Un long murmure s'éleva au-dessus de la foule qui avait nsensiblement resserré son cercle.

— Et cette jeune fille, reprit-elle, avec une énergie ardente, ette enfant, tête sacrée pour nous tous, c'est la descendante le vos rois, c'est mon enfant à moi, c'est la fille de votre grande maîtresse !

Malgré le silence et le mystère qui devait présider à cette scène nocturne, un cri violent de colère retentit au milieu de a nuit, dans les mains crispées s'agitèrent les armes, les bouches se tordirent et les yeux se firent menaçants. Tous ces fronts courbés par le malheur, appesantis par le rêve amer et écrasant de la chute irrémédiable, se dressèrent ; toutes les passions, tous les ressentiments, toutes les révoltes, vivantes en eux-mêmes et seulement recouvertes par la cendre légère du fatalisme, s'éveillèrent soudain et la même pensée de ven- geance les emporta dans son rouge tourbillon.

Chacun de ces hommes n'eût pas hésité pour son propre compte à venger d'un crime le rapt d'un des siens. Mais la cause apparaissait grandiose. C'était la maîtresse qui avait été insultée, frappée, c'était elle qui réclamait justice et dès lors tous les

débris de la grande nation se trouvaient atteints individuellement, intéressés ensemble, et leur haine contenue, leur misère refoulée, jaillissaient de leurs lèvres avec l'âpre fureur, la puissance surchauffée d'une longue compression.

Désormais plus d'apathie, plus de résignation, plus de dédaigneuse indifférence ; et il avait sufii à la Fosca d'une dénonciation indignée, d'un cri de rage et de vengeance, pour entraîner à sa cause, rayonnante de la triple majesté de la royauté, de la mère et du malheur, toute cette foule au sang bouillant, aux passions aigries par la douleur et l'oppression.

D'un mot, d'un ordre, elle pouvait de toutes ces tribus obéissantes indignées, se faire des vengeurs formidables, mais ce mot elle hésitait à le prononcer, cet ordre elle n'osait pas le donner. La sauvage grandeur de cette vengeance l'épouvantait ; elle reculait effrayée devant les conséquences terribles d'une lutte armée, implacable, sanguinaire avec Monpelas. En effet pour arracher Maguelonne au sinistre ravisseur, ne fallait-il pas pénétrer de force derrière les murailles bien gardées du château de Saint-Louis, ne fallait-il pas semer la route de cadavres et répandre le sang à flots !

Ginevra de Puycerdac, dont, jusqu'à ce jour, la cause n'avait pas de tache sanglante de par sa volonté, sentait s'élever en elle des doutes affreux, une horreur répulsive. Mais la situation devenait entraînante, irrésistible. L'heure passait, l'instant était farouche.

La main étendue, les lèvres frémissantes, sa tête pâle levée vers les étoiles qui semblaient glisser et pleuvoir autour d'elle, elle attendait du ciel une inspiration, un signe.

Soudain on entendit le galop précipité de plusieurs chevaux ; un violent tumulte s'éleva dans un coin de la gorge, tandis qu'un groupe bruyant s'avançait vers le centre.

Bientôt trois cavaliers apparurent, environnés d'une foule ›naçante brandissant autour d'eux une forêt de piques et de ches.

Ces trois cavaliers étaient Raoul de Taverly, Valbreuse Flossac qui accouraient apprendre à la mère de Maguelonne fuite imprévue des deux meurtriers, Raguibus et Cadios.

En reconnaissant le jeune gentilhomme, Ginevra pressentit ı malheur, et son visage pâle devint d'une blancheur de ›ige.

Aussitôt arrivé dans le cercle lumineux du foyer, Raoul, ns s'occuper des cris et des menaces proférés autour de lui, op accablé par son échec pour s'étonner de l'étrange appail de cette scène nocturne, ayant d'ailleurs reçu de la Fosca ıe rapide explication, Raoul s'écria :

— Madame, les misérables se sont échappés !

Elle eut un geste de désespoir en murmurant tout bas :

— Fatalité !

Puis, d'un signe, elle écarta les hommes qui environnaient s trois gentilshommes.

— Il n'y a pas une minute à perdre, continua Taverly, ces ›ux brigands sont retournés avertir le Monpelas et, pour ›nserver vis-à-vis de nous tous ses avantages, il fera dispa.ître à jamais Maguelonne. Nous sommes résolus, mes deux nis et moi, à tirer l'épée et à combattre.

La Fosca, une sombre exaltation dans le regard, terrible, rouche, secoua sa tête blanche pour en chasser toute hésitaon.

— Eh bien ! soit, s'écria-t-elle, la lutte ardente, le combat nglant, les cadavres, la mort ! Tout s'efface autour de moi, veux en finir et je me laisse étreindre, dominer, emporter. on cœur se brise, ma volonté s'affole. Qu'importe le moyen, ı me faut ma fille !

Alors, d'une voix effrayante en ses éclats passionnés, ell s'adressa à la foule qui attendait dans un silence plein de sa vage résolution.

— L'hésitation n'est plus possible. Une minute peut to perdre. L'ennemi est formidable. Nous ne pouvons vainc que par les armes. Il faut que le fer brille et s'abreuve sang. Nous avons assez courbé la tête, assez longtemps nou avons souffert, dédaigneux et muets. Mais, puisqu'on s'attaqu à nos plus chères affections, puisque dans une heure peut-êtr il serait trop tard, précipitons-nous à l'assaut, au combat, a pillage, à l'incendie. A vous les trésors sans nombre enferm dans ce château que nous allons détruire, mais je veux mon e fant, ma petite fille !...

Puis elle ajouta amèrement :

— A moi, l'horrible responsabilité du sang répandu !

Une clameur sauvage répondit à ces paroles violentes et le armes s'agitèrent, étincelantes, dans les mains tendues.

A voix basse, la Fosca donna des ordres aux douze homme assis près d'elle autour du foyer.

Puis, ces hommes se dispersèrent dans toutes les directio et, quelques minutes après, douze colonnes silencieuses s mirent en marche vers le château de Saint-Louis, guidées pa un groupe nombreux au milieu duquel marchaient Valbreus Flossac, Raoul de Taverly et la Fosca.

Les vieillards, les femmes et les enfants, ainsi qu'une cen taine d'hommes armés, restèrent dans les gorges de Fran chard.

XXXII

L'ÉCROULEMENT

Depuis deux jours entiers qu'elle était enfermée au château Saint-Louis, Maguelonne n'avait pas prononcé une parole. sise dans un fauteuil à haut dossier, repliée sur elle-même, s yeux grands ouverts et rêvant dans le vide, elle attendait délivrance, mais pourtant résolue et prête à une lutte dont le ne prévoyait pas le caractère.

Elle pressentait bien que des choses terribles se passaient itour d'elle, mais dans son esprit tout était mystère, et sa ensée se perdait dans ces ténèbres profondes. Brutalement ar-ichée à la demeure paisible de l'aubergiste Cocquenpot, igno-inte des passions de la vie, n'ayant au cœur pas même l'ombre 'une haine, son premier sentiment avait été un étonne-ient mêlé d'effroi. Que voulait-on d'elle ? Pourquoi l'enle-ait-on ?

Puis, lorsqu'on l'eut conduite dans cette chambre silen-ieuse, sorte de prison fastueusement meublée, — car der-ière les riches tapisseries de la fenêtre il y avait de solides arreaux de fer — et qu'elle fut seule avec une vieille femme èche et maigre, obséquieuse, hypocrite, l'exaltation, l'orgueil ont la fiévreuse énergie l'avait soutenue jusque-là étaient tombés

soudain. Une vague épouvante, une horreur instinctive, la c
titude de son isolement absolu, un flot de regrets amers,
ténèbres de l'avenir, la vision de tous ces fantômes menaça
créés par l'imagination qui s'affole, avaient précipité la m
heureuse jeune fille dans un abattement profond, un mo
désespoir. Les larmes gonflaient ses paupières, les sangl
soulevaient sa poitrine, mais la vieille était là qui lui offr
complaisamment ses services, en la couvant de son œil g
et terne.

D'un geste impérieux et farouche, Maguelonne la congéd

Puis, seule dans l'ombre, assise, elle pleura longtemps.

Lorsqu'enfin cette crise poignante fut apaisée, la nature a
dente, sauvage, de Maguelonne, reprit toute sa résolutio
toute son énergie. L'heure des faiblesses et des larmes ét
passée, il fallait se reconnaître, s'organiser, se défendre.

Où était le danger ? Par où surgirait-il ?

Hélas ! la pauvre enfant n'avait, sur cette menace terrib
que des idées confuses, heurtées, mais, au-dessus de son i
conscience naïve, s'élevait une violente protestation, une r
volte indignée.

La délivrance était-elle possible ?

A cette interrogation qui s'était dressée lumineuse dans s
esprit, Maguelonne avait dû répondre : Non ! En effet, pour
conduire à cette chambre reculée, ne l'avait-on pas fait trave
ser une triple enceinte d'épaisses murailles, de longs co
loirs sombres, des poternes nombreuses et formidableme
gardées ? Et puis, de qui devait-elle attendre une délivrance
Des quatre personnes qui s'intéressaient à son sort, sa mè
Ginevra n'avait que son amour, Raoul de Taverly que son épé
Annibal et Mathurine Cocquenpot que leur désespoir et le
faiblesse !

Donc, elle se trouvait seule, faible jeune fille, devant l'in
connu menaçant.

Sa pensée flottait incertaine, effarée, et elle attendait que la lumière se fît au fond de cet abîme où la fatalité brutalement la précipitait.

Toute la nuit et toute la journée du lendemain elle fut dans cette cruelle attente.

En effet, Monpelas absorbé par ses projets ambitieux et criminels, ne s'était nullement préoccupé de la jeune fille. Elle était là, bien gardée, et cela lui suffisait. Pour Monpelas, Maguelonne n'était qu'une garantie, le moyen de tenir la Fosca en échec et aussi d'exercer la rage impuissante de Raoul de Taverly dont les paroles indignées, les mépris et les insultes, avaient provoqué son ressentiment implacable.

Le sinistre châtelain de Saint-Louis paraissait sûr de gagner la partie suprême qu'il avait engagée avec tant de ruse, tant de calcul, une résolution si profondément méditée. Il avait lentement raisonné la situation, et un à un écarté tous les obstacles.

Pourtant dans cette longue soirée, malgré sa confiance en lui-même, une sorte d'inquiétude sourde l'envahit et un immense besoin d'espace, d'air, de mouvement, lui fit trouver son oratoire trop petit.

Pour la première fois, ses serviteurs étonnés le virent s'enfoncer comme une ombre dans les longs couloirs, traverser les cours, et regarder au loin par les créneaux des murs de Saint-Louis, silencieux, mais agité d'un tremblement nerveux qui se traduisait d'instant en instant par un geste saccadé, un frémissement de sa capuce noire.

Quand vinrent onze heures du soir, moment où selon son estimation, Raguibus et Carados devaient avoir réussi, — moment aussi où la Fosca entraînait sur ses pas la multitude des bohémiens, — la fièvre de Monpelas devint si ardente qu'il éprouva le besoin de lui donner un aliment. Il monta lentement aux appartements supérieurs du château, et les deux gardiens

qui veillaient aux lieu et place de Raguibus et Carados, le virent apparaître comme un fantôme inquiet.

— Allez chercher dame Pétronille ? commanda-t-il à l'un deux.

— La bonne dame était endormie, revint dire le soudard après avoir exécuté l'ordre. Je l'ai réveillée et elle vient.

Quelques minutes après, en effet, la tête ridée et grimaçante de dame Pétronille surgit en toute hâte sous la frange de la tapisserie qui masquait l'entrée de la chambre.

— Me voici, monseigneur, fit-elle en s'avançant toute tremblante.

— Que fait la jeune fille ? demanda brusquement Monpelas.

— Oh ! monseigneur, répondit la vieille, depuis qu'on l'a amenée ici, elle n'a pas changé d'attitude : assise près de la fenêtre elle rêve les yeux ouverts, immobile et muette.

— N'avez-vous donc rien fait pour lui donner confiance, l'encourager, la tromper au besoin ! On m'avait dit, dame Pétronille, que vous étiez une femme adroite, se serait-on abusé ?

— Hélas ! balbutia la vieille femme, j'ai fait mon possible, monseigneur. Je causais, j'offrais mes services, je m'attendrissais même en déplorant ses malheurs, mais la belle, d'un geste souverain, m'a fort bien congédiée.

— C'est bien cela, murmura Monpelas, la fille a le caractère courageux et altier de la mère.

» Attendez un instant ici, continua-t-il à haute voix, je veux voir cette enfant. »

Et Monpelas marcha, de son pas lent et grave, jusqu'à l'entrée de la chambre où Maguelonne était enfermée. Il souleva la tapisserie, poussa la porte qui n'avait pas de fermeture fixe, et entra.

Une lampe éclairait la chambre.

La jeune fille était enfoncée dans un fauteuil, sa tête pâlie cachée dans ses deux petites mains blanches. Elle n'avait pas tressailli et son visage ne s'était pas tourné vers le sinistre visiteur qui s'avançait silencieusement. Brisée par les luttes morales qui torturaient son esprit, elle n'avait plus conscience de ce qui se passait autour d'elle.

Lorsque Monpelas fut à quelques pas de Maguelonne, il s'arrêta, croisa les bras sur sa poitrine et par le trou de son capuchon il la contempla longuement. Ce qui se passa dans cet homme au cœur glacé, à l'âme faussée et pervertie, pendant les quelques minutes qu'il resta muet et pensif, devant cette frêle et innocente jeune fille fatalement enveloppée dans le replis ténébreux de ses vengeances insatiables, est un mystère insondable. Mais, peu à peu, le présent disparaissait dans le passé et il fit un geste de menace en murmurant :

— Elle ressemble étrangement à sa mère !

Ces paroles, qu'il avait prononcées à mi-voix, tirèrent soudain Maguelonne de sa torpeur.

— Ne craignez rien, dit Monpelas, je ne vous veux pas de mal.

— Qui êtes-vous ? cria Maguelonne instinctivement envahie par un dégoût craintif.

— Je serai ce qu'il vous plaira, un ennemi ou un ami.

— Un ami ? interrogea la jeune fille avec un profond sentiment de défiance.

— Certes, un ami, répéta Monpelas, et si vous voulez m'écouter sans crainte, franchement, je vous convaincrai peut-être.

— Franchement !... reprit Maguelonne, les yeux fixés sur la tête encapuchonnée de cet homme sinistre, quand on parle franchement c'est à visage découvert.

Monpelas eut une imprécation sourde.

— Oh ! s'écria-t-il, jeune fille, vous avez été bien mal inspirée en me jetant cette insulte à la face. Si je ne puis montrer mon visage en pleine lumière, la faute, le crime...

Mais il s'interrompit soudain et d'une voix plus calme :

— Ce n'est pas par moi que vous apprendrez cette sombre histoire, si vous ne la savez déjà !

— J'en sais assez, s'écria Maguelonne, pour comprendre que c'est vous qui avez donné l'ordre d'arracher une pauvre enfant de la demeure paisible de ses vieux parents, que ceci est infâme et que vous n'en aviez pas le droit. Assez, pour avoir la conviction que vous êtes l'homme funeste, le maître redouté dont on ne dit pas le nom, qui reste dans l'ombre pour frapper plus secrètement et plus lâchement.

Et la jeune fille, exaltée par son indignation, avait des flammes dans son regard.

Monpelas, froid, impénétrable, sans une exclamation, sans un geste, laissait parler Maguelonne ; il était satisfait de cette violence même qui, tout en excitant sa colère, voilait pour un instant les sombres préoccupations de son esprit.

Devant ce masque rigide et menaçant, cette immobilité, ce silence, la pauvre enfant se sentit glacée, son exaltation tomba.

Elle eut peur et, portant les mains à sa poitrine où une lourde oppression la suffoquait, elle murmura d'une voix brisée, tandis que deux larmes impossibles à retenir, roulaient lentement sur ses joues pâles :

— Que vous ai-je fait ? Je ne suis qu'une pauvre jeune fille, je ne vous connais pas, jamais je ne vous ai fait de mal, jamais ma pensée même n'a été vous chercher dans l'ombre qui vous environne. J'étais libre, j'étais joyeuse, j'étais dans la lumière, pourquoi m'avez-vous précipitée dans cette prison, dans cette tristesse, dans cette nuit ! Moi qui ignorais les larmes, pourquoi me faites-vous pleurer ? Moi qui ne con-

naissais pas la douleur, pourquoi me faites-vous souffrir ! Vous avez donc pris à tâche de m'arracher à tous ceux qui m'aiment : maintenant à ma famille adoptive. et toute petite à ma mère !...

Maguelonne s'arrêta effrayée ; dans sa supplication naïve elle en avait trop dit :

— Ah ! ah ! s'était écrié Monpelas de sa voix brève et sèche, vous êtes fort bien renseignée sur votre naissance à ce que je vois. L'aubergiste Cocquenpot a parlé.

Elle saisit ce que ces dernières paroles contenaient de menaces pour le pauvre Annibal. Elle se rappela ses terreurs, sa crainte terrible d'être pendu, et elle comprit qu'elle venait de le désigner à la colère du maître inconnu que le malheureux redoutait tant. Une lueur flotta devant les yeux de Maguelonne, ses paupières battirent, son cœur se serra et elle devint affreusement pâle. Les mains jointes et la voix brisée elle murmura :

— Pitié !... grâce ! monseigneur, il n'est pas coupable, il n'a rien dit, je vous assure !... C'est moi qui ai voulu tout savoir... Ah ! si vous appesantissiez sur lui votre colère, ce serait cruel, infâme, révoltant ! Voyez-vous, monseigneur, c'est un homme simple, doux et bon. Il n'a jamais fait de mal à personne. Il ne vous haïssait pas, au contraire ; si vous saviez comme il était heureux d'avoir une petite fille pour jouer avec elle et lui apprendre ses chansons, toujours joyeux, toujours riant de son bon gros rire... Il ne redoutait que le moment où l'on viendrait m'arracher de force d'entre ses bras... Si vous l'aviez vu pendant que ces misérables étaient là, comme il sanglotait !...

Et Maguelonne épuisée, haletante, suffoquée par son émotion, élevait vers la capuce noire de Monpelas ses grands yeux humides et suppliants.

— Pardieu ! répliqua-t-il, que m'importerait tout ceci, si

mes intérêts les plus chers, la réussite de mes projets ne s'y trouvaient gravement intéressés. Faire pleurer une petite fille et gémir un aubergiste, la belle gloire !

— Hélas ! fit Maguelonne, que peuvent faire ma faiblesse et mon ignorance dans vos sombres projets !...

— Votre faiblesse est une force redoutable, répliqua Monpelas, et votre ignorance est une arme que je ne laisserai pas échapper, s'il en est temps encore, car l'autre soir ne sortiez-vous pas en compagnie de ce jeune gentilhomme nouvellement arrivé, Raoul de Taverly, ne sortiez-vous pas de la grotte habitée par la Fosca. Cette femme a dû vous apprendre des choses fort curieuses.

Maguelonne fut un instant sans répondre. Ses yeux s'ouvrirent démesurément, et un frisson de terreur parcourut tout son corps.

— Oh ! murmura-t-elle, vous saviez cela !...

— Oui certes, et bien d'autres choses encore. Pour moi la forêt n'a pas de mystères, la nuit n'a pas d'ombres. Votre entrée dans cette grotte vous a été funeste, Maguelonne, car cela seul m'a déterminé à vous faire retirer de l'auberge de maître Cocquenpot.

— Funeste, murmura la jeune fille; pourtant si j'avais laissé mes lèvres formuler le cri de mon cœur, si j'avais entouré cette femme de mes bras, en disant : ma mère ! alors qu'elle m'appelait sa fille avec tant de passion, aujourd'hui je ne serais pas enfermée dans ce château, je n'aurais pas cet effroi de l'avenir, cette terreur du présent. Elle m'eût défendue, protégée !...

Depuis quelques instants, Monpelas était préoccupé et n'écoutait qu'à demi la jeune fille. Mais il avait saisi le sens des paroles par elle prononcées. Ce fut avec une joie méchante qu'il s'écria :

— Comme elle a dû souffrir !...

Il finissait à peine de prononcer ces derniers mots quand des
as précipités se firent entendre au dehors.

Monpelas se tourna vers la porte, saisi d'une terrible inquié-
ıde. Aussitôt la tapisserie se souleva brusquement et deux
ommes firent irruption dans la chambre. Deux hommes en-
anglantés, à demi nus, furieux, effroyables.

Maguelonne, en les voyant apparaître, bouches crispées et
eux étincelants, se recula en arrière avec un cri de terreur,
ındis que Monpelas laissait échapper une sourde imprécation.

Ces deux hommes étaient Raguibus et Carados.

— Trahis, monseigneur ! cria le premier.

— Vendus ! ajouta l'autre.

— Le roi n'était pas là !

— La chambre était pleine de gentilshommes !

— Cachés sous la tenture...

— Derrière les rideaux du lit...

— Nous avons été pris dans un véritable traquenard.

— Cernés, entourés comme des sangliers à l'hallali.

— Il a fallu lutter terriblement. Je suis criblé de coups
'épée...

— Nous avons sauté par la fenêtre au risque de nous rompre
:s os.

— Et nous accourons vous avertir. Là-bas le feu est à la
ıaison.

Monpelas, à cette annonce foudroyante de l'écroulement de
es projets, avait chancelé, étendant la main pour se retenir
u mur. Mais, par une tension prodigieuse de volonté, il réus-
it à rester immobile, calme et sombre, pourtant ses bras croi-
és comprimaient sa poitrine avec force et ses mains, dissimu-
ıées dans les plis de son camail noir, déchiraient furieuse-
ıent l'étoffe.

— Ces gentilshommes étaient-ils des gardes ordinaires du
oi ? demanda-t-il de sa voix brève et dure.

— Nous les avons fort bien vus, en pleine lumière, répondit Raguibus. Ils étaient dix. Pour mon compte, je ne sais pas ce qu'ils sont à la cour, mais nous avions déjà tiré l'épée ensemble le jour de notre arrivée à l'auberge de la Belle-Hôtesse.

— Oui, ajouta Carados, c'étaient bien les mêmes, et avec eux cet étranger qui ce jour-là interrompit notre combat. Raguibus, qui a bonne mémoire, a dû retenir son nom.

— Certes, déclara le chevalier de Brisemolle ; il s'appelle Raoul de Taverly !

— Raoul de Taverly ! exclama Monpelas.

— Oui, Monseigneur, affirma de nouveau Raguibus.

Maguelonne, les mains jointes, les yeux au ciel, murmura à voix basse :

— Raoul !

Monpelas parcourait la chambre d'un pas saccadé, se parlant à voix basse ; sa main tremblait sur son poignard.

— Cette femme se venge bien ! fit-il après quelques minutes d'un farouche silence. Elle a tout combiné et ce Taverly a exécuté ses ordres. Dans cette lutte, tous deux nous étions vulnérables d'un seul côté ; elle, par sa fille ; moi par mon ambition. Ginevra a frappé mon ambition, si je frappais sa fille ?

» Non, continua-t-il, ce serait une folie. Je recommencerai la lutte avec toutes mes armes, avec toute ma force. L'échec est grave, mais je ne suis pas abattu et la revanche sera terrible, éclatante.

Il s'arrêta tout à coup devant Maguelonne, qui, tremblante, éperdue, s'était réfugiée dans le coin le plus sombre de la chambre.

— Avez-vous compris, avez-vous entendu, jeune fille ? s'écria-t-il. C'est la Fosca, Ginevra, cette femme de la grotte, qui par ses intrigues, ses menées ténébreuses, me barre

route et fait avorter mes projets les plus chers. Qu'elle emble !...

— O ma mère ! murmura Maguelonne.

— Et ce Raoul de Taverly, continua Monpelas, qui se jette prudemment au milieu de toutes ces aventures, qui me raille m'outrage ! Oh ! celui-là eût bien mieux fait de ne jamais itter la Navarre !...

Et un geste menaçant accentua sa pensée.

Les lèvres de Maguelonne frémissaient, ses yeux brillaient rangement et elle allait répondre violemment, lorsque tout à oup une clameur sauvage s'éleva dans la nuit.

Monpelas s'était arrêté, pétrifié; le bras étendu, écoutant vec terreur.

Raguibus et Carados s'élançaient vers la porte.

— Arrêtez ! leur cria Monpelas, qui eut peur de rester seul evant un danger inconnu.

Ils revinrent auprès de lui.

On entendait au dehors, tout autour du château, des piétiements et des cris auxquels vinrent bientôt s'ajouter des cliuetis d'épées et des détonations d'armes à feu. Plus de oute, le château de Saint-Louis venait d'être attaqué, surris.

— Impossible, s'écriait Monpelas, nous ne sommes plus au emps de la Ligue, les huguenots ne sont plus en armes et 'attaquent plus les catholiques. On ne brûle plus les châeaux. Que veut donc dire cette agression ?

Raguibus et Carados s'étaient rapprochés l'un de l'autre et, à tout hasard, ils avaient mis l'épée au poing.

— Vois-tu, Carados, dit Raguibus, tout ceci ne me dit rien qui vaille. Une fois qu'on a tâté de la malechance le destin n'est pas content qu'il ne vous y ait plongé jusqu'au cou. Après notre échauffourée de ce soir, j'augure mal de l'avenir.

— Hélas ! Raguibus, répondit l'autre, j'ai tout à fait même opinion. Depuis la perte inattendue de nos mille henricus d'or et de nos espérances, je vois tout en noir.

— Il est donc écrit, s'écria le chevalier de Brisemolle en poussant un soupir caverneux, que jamais nous ne parviendrons à devenir des honnêtes gens, comme tout le monde, puisque le ciel nous en refuse les moyens.

— Essayons d'abord de sauver notre peau, Raguibus, mon ami, nous exprimerons nos regrets après.

— Ce sera peut-être difficile, car nos affaires prennent une fort mauvaise tournure.

— Bah ! fit Carados, le maître est là !

— Hum ! qui sait s'il y sera demain, interrompit Raguibus en hochant la tête et en esquissant un mauvais sourire.

Carados répondit par une grimace moitié joyeuse et moitié désolée.

Seule, Maguelonne écoutait avec une impatience anxieuse, un espoir ardent, le bruit de la lutte qui se rapprochait de plus en plus. Elle comprenait que cette attaque subite était dirigée contre le châtelain de Saint-Louis, contre son ravisseur, et que, par conséquent, sa réussite était pour elle la délivrance.

Soudain, un pas rapide se fit entendre, et Landry, le capitaine du château, se précipita dans la chambre.

— Monseigneur, s'écria-t-il, je vous cherchais par tout le château...

— Silence ! lui dit Monpelas d'une voix sombre en lui saisissant le bras. Parlez bas.

Et il l'entraîna à l'extrémité de la pièce.

— Voyons, qu'y a-t-il ?

— Monseigneur, reprit Landry, une attaque imprévue, formidable, une véritable avalanche d'hommes étrangers, des

ortes de bohémiens commandés par trois gentilshommes. Ils
nt escaladé la première enceinte et se battent dans les cours.
es défenseurs du château, surpris, accablés sous le nombre,
e défendent avec rage, mais, dans un instant, ils vont être
ébordés et je viens vous avertir qu'il faut songer à la
ite!...

Monpelas fut un moment sans répondre. Tout un monde de
ensées s'agitaient sous sa capuce noire.

— Pouvez-vous résister encore dix minutes? demanda-t-il
oidement.

— Dix minutes, oui, monseigneur, j'en réponds.

— Résistez donc, et, avec tous ceux que vous pourrez sau-
er de la bataille, venez me retrouver à mon château des Cé-
ennes. Je vous laisserai libre, Landry, de fixer vous-même la
écompense du service que vous m'allez rendre. Allez.

Landry s'inclina et repartit en toute hâte.

D'un signe, Monpelas appela près de lui Raguibus et Cara-
os, et leur désignant Maguelonne qui avait écarté les rideaux
e la fenêtre et qui regardait dans la cour intérieure du châ-
eau, dévorée d'un espoir avide et craintif:

— Emparez-vous de cette jeune fille et suivez-moi. Nous al-
ons fuir par les souterrains du château. Vos mille henricus
'or ne sont pas perdus. Si nous échappons, et c'est chose fa-
ile, je vous les remettrai.

Raguibus et Carados eurent une exclamation de joie et leurs
eux étincelèrent.

— Nous sommes prêts à tout braver, monseigneur, déclara
arados.

— Faut-il agir doucement ou brutalement avec la demoi-
elle? demanda Raguibus.

— Faites vite! répondit sèchement Monpelas. Nos minutes
ont comptées.

— Bon ! on sait ce que cela veut dire ! fit Carados impatient.

Et tous deux s'avancèrent, résolus, vers Maguelonne.

La jeune fille, en les entendant venir à pas rapides, avai brusquement abandonné la fenêtre et s'était retournée vers eux. Dans leurs gestes, dans leurs yeux, elle devina tout ce qu'il y avait de violence dans l'ordre donné par Monpelas.

Elle se raidit désespérément, une expression d'épouvante bouleversa son visage, une révolte farouche éclata dans son regard, et, s'accrochant d'une main à l'un des barreaux de la fenêtre, elle cria en tordant son corps et en se serrant contre le mur :

— Non, je ne veux pas, je ne veux pas !

— Faites vite ! répéta Monpelas, derrière les deux bandits.

Ils se hâtèrent davantage.

— Si vous avancez, si vous me touchez, cria Maguelonne plus véhémente encore, je vous frappe, je vous tue.

Elle agitait dans sa faible main la petite dague qu'elle avait emportée de l'auberge.

Raguibus et Carados haussèrent ironiquement les épaules et franchirent d'une longue enjambée l'espace qui les séparait de la jeune fille. En voyant les mains ignobles de ces bandits s'avancer pour la saisir, Maguelonne poussa un cri d'horreur et son bras armé frappa. La frêle lame frôla la joue de Carados et lui laboura légèrement l'épaule.

— Ah ! petite chatte, tu veux griffer ! rugit le misérable.

Et, saisissant rudement le poignet délicat de la pauvre enfant, il le serra dans sa main osseuse jusqu'à lui faire abandonner son arme. Maguelonne eut un sanglot autant de dégoût que de douleur, et, renversant sa tête en arrière avec l'éner-

gie fiévreuse du désespoir, elle jeta dans l'air un suprême et vibrant appel.

— Ma mère, au secours ! A moi, Raoul !

— Te tairas-tu, petite péronnelle ! fit Raguibus en couvrant de sa large main le doux visage de Maguelonne.

La jeune fille se débattit quelques instants encore, épuisant ce qui lui restait de forces à repousser l'horrible étreinte des deux bandits. Mais, enfin, son corps se tordit une dernière fois, un long frissonnement parcourut tout son être et elle resta sans vie, rigide et pâle comme une morte.

Monpelas s'était approché et contemplait froidement, impatiemment, cette scène hideuse.

— Eh bien ? interrogea-t-il.

— C'est fait, monseigneur, déclara Raguibus. Vous voyez que ça n'a pas été long quoique un peu violent. Je crois la petite calmée pour une bonne demi-heure au moins.

— Alors, suivez-moi, commanda Monpelas.

Raguibus prit la jeune fille évanouie dans ses bras robustes et se mit en marche derrière le maître.

Carados les suivit par derrière en se frictionnant l'épaule et en égrenant tout bas sa plus belle kyrielle de jurons,

XXXIII

LA FUITE

Monpelas couduisit les deux sacripants dans scn oratoire. Toute cette partie du château était complètement déserte. Landry tenait parole. Ayant réussi à grouper un petit noyau de défenseurs autour de lui, il arrêtait le flot des assaillants pendant les dix minutes promises. Mais sans cesse le tumulte augmentait, les cris de détresse mêlés aux cris de triomphe devenaient plus formidables et par instants une voix vibrante criait dans la bataille :

— En avant, mes amis ; un dernier effort. J'ai entendu sa voix. Elle nous appelle. Il ne faut pas leur laisser le temps d'accomplir leurs sinistres desseins. En avant !

— Monseigneur, dit Raguibus, je reconnais parfaitement cet organe sonore pour l'avoir entendu déjà à l'auberge de la Belle-Hôtesse et à la petite maison d'Avon. C'est, à n'en pas douter, notre Taverly.

— Hâtons-nous ! fit Monpelas, en fermant la lourde porte de l'oratoire et en l'assujettissant au moyen d'une barre de fer passée dans deux anneaux solidement fixés dans le mur.

Puis il alla vers la table chargée de livres où nous l'avons

u travailler et rêver dans les premiers chapitres de ce drame, l y saisit une petite cassette, et brûla soigneusement les paiers qu'elle contenait. Ensuite il fit prendre une torche à Caados et, lorsque celui-ci l'eut allumée à la lampe qui éclaiait perpétuellement l'oratoire, il s'avança vers le grand hrist de bronze, solitaire sur l'un des quatre grands murs de ette vaste salle nue. Appuyant sur un ressort caché dans les noulures du socle qui supportait le crucifié, il fit céder un anneau du lambris. Se rabattant en arrière avec un bruit sec, e panneau découvrit l'ouverture béante d'un étroit escalier ui s'enfonçait dans la muraille.

— Allez ! dit-il à Carados en lui indiquant le passage du geste.

Le pauvre diable, si cruellement éprouvé en cette nuit maencontreuse, pencha sa torche pour bien éclairer les profonleurs de la tortueuse descente, fit une grimace significative qu'il renforça d'un soupir résigné, et, courbant en deux son grand corps maigre, il franchit l'ouverture du sombre passage.

Sur un second geste Raguibus, chargé de son doux et léger fardeau, se glissa avec précaution derrière Carados. Alors Monpelas toujours redoutable même dans cette fuite précipitée puisqu'il entraînait la pauvre enfant qu'on tentait de lui arracher au prix de cette lutte nocturne, cet assaut furieux, ces cris, ces chocs dépée, tout ce sang versé, Monpelas disparut à son tour dans les ténèbres du sombre escalier. Il referma brusquement l'ouverture derrière lui.

Désormais il était sauvé, et en pensant à la rage, au désespoir de ses ennemis quand ils verraient inutile,. infructueux, leur immense effort, il se prit à rire d'un rire diabolique. Mais soudain son ricanement se termina par un blasphème, il venait de se sentir retenu en arrière. En se refermant, la trappe avait enserré un pli de sa capuce.

En ce moment des coups sonores retentirent, ébranlant le vieux château jusque dans ses profondeurs. Monpelas comprit que les assaillants attaquaient la porte de l'oratoire à coups de hache. Il n'osa pas relever la trappe à cet instant critique, et il tira violemment sur l'étoffe pour se dégager. Le drap se déchira laissant la pièce arrachée dans la rainure du panneau mobile. Libre enfin, Monpelas descendit rapidement les degrés de l'escalier pour rejoindre Carados et Raguibus qui s'avançaient toujours.

Ils franchirent une quarantaine de degrés et se trouvèrent dans un caveau voûté soigneusement, construit et pavé avec de gros quartiers de grès blanc. Carados se retourna vers Monpelas en lui montrant trois galeries souterraines qui s'en allaient dans trois directions différentes :

— Par où faut-il prendre, monseigneur ? demanda-t-il en baissant la voix malgré lui, car l'écho répétait ses paroles avec une amplitude formidable sous les voûtes résonnantes.

— Écoutez, dit Monpelas, les abords du château de Saint-Louis doivent être étroitement surveillés, par conséquent la moindre imprudence, le moindre cri pourrait nous perdre. Il faut empêcher la jeune fille en revenant à elle d'appeler au secours. Une voix de femme dans la nuit s'entend très loin.

— Nous serons muets, nous autres, répondit Carados, et quant au reste, je comprends.

Prenant alors le bandeau que lui tendait Monpelas, et aidé de Raguibus, il le plaça sur la bouche de Maguelonne et le noua fortement en arrière.

C'était vraiment pitié de voir ces deux misérables appesantir leurs mains ignobles souillées du sang de tous leurs meurtres sur cette malheureuse enfant : c'était le crime qui bâillonnait l'innocence, c'était la force brutale et odieuse qui étouffait ténébreusement la voix plaintive et pourtant redoutée de la fai-

blesse ; c'était l'horrible qui se vengeait de la grâce et de la beauté !

Quand ce fut fait, Monpelas pénétra sous l'un des trois passages souterrains en disant :

— Suivez-moi.

Carados, élevant sa torche pour éclairer l'espace devant les pas du maître, se mit en marche après lui. Raguibus portant Maguelonne venait le dernier.

Sous la rouge lumière de la torche, ce groupe qui s'enfonçait silencieusement dans cette galerie étroite, perçant l'ombre qui renaissait aussitôt après son passage, semblait être quelque sinistre apparition créée par les ténèbres.

Après dix minutes de marche silencieuse, Monpelas s'arrêta. Le souterrain alors taillé dans le roc vif, plus tortueux et plus étroit, se trouvait barré par un bloc de grès.

— Sommes-nous arrivés ? demanda Carados, impatient.

— Oui, répondit Monpelas, encore une dizaine de pas.

— Oh ! tant mieux, car on étouffe dans ce long boyau de pierre.

— Et puis, ajouta Raguibus, moi je commence à me fatiguer.

— Silence ! commanda impérieusement le maître. Le passage va devenir difficile et nous ne pourrons franchir le faible espace qui nous sépare du débouché qu'en rampant sur les mains et sur les genoux, Vous vous arrangerez tous deux pour faire passer la jeune fille sans dommage pour elle. A partir de cet instant nous devons redoubler de précautions. Pourtant n'éteignez la torche qu'à mon commandement.

— Bien, monseigneur, répondit Carados d'un ton suffisant, la manœuvre est comprise.

Sur cette affirmation, Monpelas démasqua l'ouverture en faisant basculer le quartier de roc mobile autour d'un axe horizontal et se glissa dans la trouée naturelle qui conduisait au dehors.

Carados courba péniblement sa longue échine et s'introduisit à la suite de Monpelas, en grommelant à part lui :

— Il est grand temps que tout cela finisse, car je commence à sentir furieusement toutes les égratignures qui parsèment mon pauvre corps.

Tout à coup, Raguibus, qui depuis quelques instants écoutait avec une attention profonde et une inquiétude visible, Raguibus se rapprocha précipitamment en disant :

— Monseigneur, je crois que nous sommes poursuivis.

— Sang-Dious ! jura Carados, il ne manquait plus que ça.

Pourtant Raguibus avait raison, car on entendait un murmure de voix confuses à l'extrémité de la galerie qu'ils venaient de parcourir.

Chose étrange, Monpelas n'avançait plus, il s'était replié sur lui-même d'un mouvement subit de recul.

— Monseigneur, répéta Carados, comprenez-vous, nous sommes poursuivis.

Le maître ne répondit pas, et Carados en avançant la main sentit qu'il était agité d'un tremblement convulsif.

Surpris, inquiet, le spadassin se haussa le plus possible pour voir par-dessus Monpelas et projeta la clarté de sa torche en avant. Un cri de colère et d'effroi s'échappa aussitôt de ses lèvres.

Au milieu de l'étroit passage, sur le sol sableux parsemé de mousse, une vipère se dressait menaçante, la gueule largement ouverte et ses crochets venimeux prêts à frapper. Monpelas, en s'avançant dans l'ombre, avait effleuré de la main le reptile endormi, puis au contact de cette peau glacée, il s'était brusquement rejeté en arrière, frémissant de terreur, tandis que la vipère s'enroulait en sifflant après avoir tenté de mordre la main qui l'avait touchée.

— Monseigneur, courage ! s'écria Carados, jetez-lui votre poignard.

Mais déjà Monpelas avait repris tout son sang-froid et ce fut d'une voix calme qu'il dit :

— Donnez-moi la torche.

Carados lui plaça la résine dans la main qu'il tendait sans quitter du regard la tête de la vipère. Puis lentement il présenta au reptile le bout enflammé. La vipère se détendit en s'élançant sur l'objet qu'on lui présentait, mais elle eut à temps la sensation violente de la chaleur, elle se replia soudain, s'aplatit sur le sol et se mit à fuir vers l'extérieur. Monpelas releva sa torche et la regarda disparaître sans faire un mouvement.

Était-ce superstition ou était-ce sympathie ?

Carados n'osa rien dire mais il exprima sa surprise et son mécontentement par un geste fort peu respectueux.

Le maître éteignit la torche et continua sa marche rampante. Quelques secondes après il débouchait au fond d'un creux de rochers qui se trouvait situé au bas des pentes du mont Saint-Germain.

Carados émergea derrière lui. Puis il se hâta d'étirer ses longs membres et, après avoir aspiré une énorme bouffée d'air pur et frais, il se replongea, tête en avant, dans le sombre et étroit passage. Après un colloque animé avec Raguibus resté à l'étranglement de la galerie, il se retira ramenant à lui, le plus doucement possible, le corps de Maguelonne évanouie.

Monpelas se pencha sur l'ouverture :

— Hâtez-vous, cria-t-il à Raguibus. Soulevez un peu la pierre qui barre la galerie et le ressort la remettra en place.

Quelques instants après, un bruit sec lui annonçait que l'ordre du maître venait d'être exécuté, et enfin, les pieds d'abord, les cuisses, les reins, les épaules et la tête hérissée du chevalier de Brisemolle sortirent successivement du trou noir.

— Ouf ! fit-il en se dressant sur ses larges extrémités, la circulation n'est pas des plus commodes dans les routes souterraines du château de Saint-Louis, et je suis particulièrement enchanté de reprendre ma position naturelle.

— Ne nous attardons pas, reprit aussitôt Monpelas, il nous faut rapidement traverser la forêt et gagner un village éloigné, où nous puissions nous procurer des chevaux. Nous ne serons en sûreté que derrière les murailles de mon château des Cévennes, inattaquable et insurprenable celui-là sur son pic de granit.

— Alors, en avant, répondit Raguibus, montrez-nous la route, monseigneur.

— Marchons ! ajouta Carados en prenant à son tour Maguelonne dans ses bras.

La fraîcheur de la nuit avait un peu ranimé la jeune fille et elle s'agitait faiblement dans les bras du bandit. Carados s'assura de la solidité du bâillon mis dans sa bouche, ramena brutalement ses deux mains dans les siennes et ces précautions prises rejoignit à grands pas Monpelas et Raguibus qui avaient pris les devants.

Ils gravirent un sentier serpentant au flanc de la montagne à travers les genêts, les bruyères et les houx. Quand ils furent au sommet, Monpelas s'arrêta.

La butte Saint-Louis apparaissait flamboyante au-dessus des futaies sombres dont elle était de toutes parts entourée. Le feu avait été mis au château, et dans le ciel calme, l'incendie se développait dans des torrents de fumée. Devant les flammes on voyait s'agiter des points noirs qui étaient des hommes, tandis qu'une clameur assourdie par la distance arrivait jusqu'aux fugitifs.

Monpelas contempla quelques instants son château qui brûlait, puis son regard se fixa sur Maguelonne.

— Voilà bien du bruit et de la fumée pour une petite fille !

murmura-t-il froidement. C'est la revanche de Puycerdac, ajouta-t-il avec un geste farouche. Quelle sera celle de Saint-Louis ?...

Puis il poursuivit son chemin et le sombre groupe s'enfonça dans la nuit.

XXXIV

LA POURSUITE

L'escalade du château de Saint-Louis s'était faite sur tous les points et les bohémiens s'étaient aussitôt répandus dans la première enceinte avant que les cent hommes d'armes de Monpelas se fussent organisés pour la défense. L'attaque avait été si rapide, si inattendue, et le nombre des assaillants était si grand que ce fut au cœur même de la place, devant les appartements du maître, que Landry parvint à arrêter pour quelques instants l'effort des vengeurs de Ginevra.

Taverly, Valbreuse et Flossac combattaient avec furie, essayant de traverser les rangs des soudards de Landry, car ils comprenaient que chaque minute perdue livrait Maguelonne à la colère de son ravisseur.

Ginevra, dévorée d'une anxiété terrible, suivait partout les jeunes gentilshommes. Taverly avait voulu l'écarter de la lutte; mais, résolue, inébranlable, elle avait refusé, voulant être la première à serrer sa fille dans ses bras, si l'on parvenait à la sauver. Pourtant en voyant tomber les siens autour d'elle, en entendant siffler les balles des mousquets, en se trouvant tout à coup plongée dans cette bataille furieuse, au milieu des chocs d'épée, des cris de rage, de désespoir, d'agonie, une horrible

crainte lui serra le cœur. C'était pour elle, pour sa vengeance, pour sa fille, que tous ces hommes s'égorgeaient, que le sang coulait à flots sur les dalles du château de Saint-Louis. Désormais sa cause était ternie, ensanglantée, et dans la fièvre de l'attente, l'exaltation du combat, elle sentit s'élever en elle-même une terrible appréhension : si tous ces cadavres allaient porter malheur à sa fille, si quelques gouttes du sang versé allaient rejaillir sur elle! Dans une invocation ardente, Ginevra demanda au ciel à porter seule la responsabilité écrasante de tout ce qui s'accomplirait en cette nuit tragique.

Lorsqu'elle entendit la voix de Maguelonne qui appelait au secours, un grand cri s'échappa de sa poitrine :

— Vivante ! elle est vivante !

Et elle voulut s'élancer, courir, folle, téméraire, sublime.

— Mais vous allez vous faire tuer, madame ! s'écria Raoul en la retenant.

— Qu'importe ! répondit-elle, sans vouloir s'arrêter.

Le jeune gentilhomme la couvrit de son corps et d'un élan irrésistible, il entraîna le flot des assaillants.

Landry et ses hommes reculèrent en combattant pied à pied. Il y eut quelques minutes d'une lutte corps à corps. Si les défenseurs de Saint-Louis n'avaient pas l'avantage du nombre, ils avaient celui de la position. Ils étaient une trentaine au sommet d'un escalier qui donnait accès dans le pavillon central du château habité par Monpelas.

C'était le seul point où l'on combattit ; partout ailleurs les bohémiens parcouraient en toute liberté les vastes bâtiments groupés d'une façon irrégulière autour du donjon.

Landry disputa un à un tous les degrés, puis chaque pas du long corridor qui se trouvait à la suite. Mais peu à peu sa petite troupe se fondait autour de lui. A un moment il jugea que c'en était assez et qu'il avait rempli ses engagements envers

Monpelas. Alors, criant « Sauve qui peut ! » il tourna casaque et disparut dans l'ombre du corridor avec les quinze hommes qui lui restaient.

Ginevra était donc maîtresse du château de Saint-Louis, mais la résistance de Landry avait donné à Monpelas le temps de fuir emportant Maguelonne.

En un instant le donjon fut parcouru, fouillé.

Seule, la porte de l'oratoire résista aux premiers efforts.

— Maguelonne n'est plus au château ou elle est derrière cette porte, s'écria Taverly.

Et saisissant une hache, il attaqua, furieux, la lourde fermeture. Bientôt dix bras vinrent à son secours et en deux ou trois minutes les massives planches de chêne hérissées de clous à grosse tête volèrent en éclats.

Raoul de Taverly, Ginevra, Valbreuse, Flossac, et une vingtaine de bohémiens s'élancèrent dans l'oratoire.

— Rien ! s'écria Raoul désespéré.

— Rien ! répéta douloureusement Ginevra.

— C'est pourtant bien ici le repaire de la bête, dit Valbreuse en furetant dans tous les coins.

— En effet, ajouta Flossac, on y respire une odeur écœurante d'oratoire, mêlée à je ne sais quelles fauves exhalaisons.

— Cherchons, mes amis, cria Flossac, une bonne bauge a toujours ses échappatoires. Essayons de déterrer celle-ci.

Et, prenant une torche des mains d'un bohémien, il se mit à examiner lentement le plancher et les murs.

Ginevra était restée pétrifiée au milieu de l'oratoire. Le fatal insuccès de cet immense effort lui avait enlevé l'exaltation fiévreuse qui seule la soutenait dans cette lutte sanglante. Elle fut saisie d'un tremblement convulsif et elle chancela.

Raoul de Taverly la soutint dans ses bras.

— Courage, madame, murmura-t-il, sans espoir lui-même.

— Tout est fini !... Tout est perdu ! répondit-elle d'une voix sombre. Il se vengera sur elle. C'est horrible !...

— Ah ! s'écria soudain la voix de Flossac, je savais bien que je trouverais quelque chose.

— Qu'y a-t-il ? interrogea avidement Raoul.

— Comme le drap ne pousse pas sans raison sur les lambris, continuait Flossac, et qu'en voici un échantillon de deux ou trois lignes qui me semble pris dans une raînure, je suis en droit de conclure qu'il y a là une ouverture cachée. Qui sait ? peut-être sommes-nous sur la piste de notre homme. Nous allons bien voir. Une hache !

Raoul eut un cri de joie et Ginevra, ranimée par l'espoir, le suivit vers l'endroit que Flossac indiquait.

Déjà le gentilhomme frappait à coups redoublés sur le lambris. Sous ses efforts vigoureux le panneau céda, démasquant l'escalier secret par lequel Monpelas, avec Raguibus et Carados, avaient fui entraînant Maguelonne.

— Nous sommes sur la trace, s'écria joyeusement Flossac. Ne perdons pas de temps. Ils ne sauraient être bien loin. Nous pouvons encore les rattraper. Qu'une dizaine d'hommes nous suivent et mettons-nous à la poursuite de Monpelas.

En disant ces paroles il saisissait une torche et se glissait résolument dans le sombre passage. Il arracha en passant le morceau de drap qui était resté collé au lambris.

— Pardieu ! dit-il, si nous rejoignons le propriétaire nous lui recoudrons cette pièce sur la peau à coups de dague. Il aura de grandes chances pour la conserver à jamais.

Derrière Flossac, s'était élancé Valbreuse.

Raoul de Taverly conseillait fortement à Ginevra de ne pas s'aventurer avec eux dans ces galeries souterraines.

— Je veux vous suivre, répondit-elle. Seule ici, je mourrais d'anxiété.

Il fallut bien, devant cette résolution nettement formulée, que le jeune gentilhomme la laissât faire.

Lorsque Flossac, qui avait pris les fonctions de guide, fut arrivé au caveau où prenaient naissance trois galeries différentes, il s'arrêta fort embarrassé.

Laquelle de ces galeries fallait-il prendre ?

Il y eut une minute d'incertitude cruelle.

Tout à coup Flossac eut une inspiration.

— Éteignez vos torches ! commanda-t-il aux deux bohémiens qui s'en étaient précautionneusement saisis.

Ils obéirent, et lui-même cachant sous son manteau la résine qu'il tenait à la main, l'obscurité se fit, complète, dans le caveau.

Un cri de joie s'échappa en même temps de toutes les lèvres : au fond de l'une des galeries on apercevait une faible lueur.

— Hâtons-nous, cria Flossac, nous allons les atteindre.

Et il s'élança en courant dans la galerie, suivi de la petite troupe.

Mais, arrivé à l'extrémité, il se heurta à la muraille de rochers. Il n'y avait pas d'issue apparente. Après une explosion de colère, de cris de rage, de malédictions et de blasphèmes, ils se mirent résolument à l'œuvre et après des recherches fiévreuses, une demi-heure de travail acharné, ils parvinrent à démasquer l'ouverture.

Quelques instants après ils se trouvaient réunis au fond du creux de rocher où s'étaient arrêtés et concertés Monpelas et ses deux bandits.

Autour d'eux l'immensité de la forêt s'étendait calme, morne, sombre.

Tenter de rejoindre les fugitifs dans ce chaos de rochers, de

carrières, de futaies et de taillis, était une folie. Aussi Flossac, malgré son entêtement de Gascon et sa courageuse activité, s'avoua-t-il désespéré :

— Ma foi ! grommela-t-il, je crois bien que notre ravisseur, l'enfer le confonde ! a bel et bien réussi à nous échapper.

Ginevra entendit cette réflexion et un sanglot lui déchira la poitrine.

— Oui, mais, se hâta-t-il d'ajouter, il nous reste un espoir, nous avons une armée à notre disposition, battons la forêt, interceptons toutes les routes, fouillons tous les creux de rochers, et si le diable ne s'en mêle pas, nous finirons bien par mettre la main sur ce misérable. Puisqu'il emporte la pauvre petite Maguelonne, il ne doit guère aller vite.

Ils comprenaient bien que le moyen proposé par Flossac était insensé, mais pour conserver une lueur d'espoir à la malheureuse mère, ils accueillirent tous ces paroles avec enthousiasme.

— C'est cela, dit Valbreuse, organisons une gigantesque battue.

— Essayons, murmura Taverly.

— Mais il nous faudrait, reprit Flossac, un homme qui connût admirablement la forêt. N'y a-t-il personne capable de diriger nos efforts, parmi nous ?

— Moi ! répondit aussitôt une nouvelle voix.

Et un homme s'avança vers Flossac.

C'était Roland, le braconnier des Hautes Loges. Derrière lui marchaient gravement ses quatre grands chiens.

Roland avait fouillé de fond en comble le château de Saint-Louis. N'ayant rien trouvé il avait fini par s'engager dans le passage souterrain que venait de parcourir la petite troupe guidée par Flossac, et il arrivait à l'endroit où les poursuivants, dépistés, tenaient conseil.

— Que voulez-vous faire ? demanda-t-il à Flossac.

Celui-ci lui expliqua son idée en quelques mots.

Roland secoua la tête.

— A moins d'un hasard incroyable, nous ne trouverons rien, dit-il.

— Essayons toujours, reprit Flossac, ne serait-ce que pour tromper le désespoir de cette malheureuse femme.

— Pauvre maîtresse ! murmura Roland.

« Vous dites, s'écria-t-il tout à coup, que le Monpelas est passé en cet endroit il n'y a pas bien longtemps ?

— Nous avons aperçu la lueur de leur torche... Une demi-heure à peu près.

— Ah ! si nous avions quelque objet ayant appartenu à ce misérable, mes chiens retrouveraient bien la trace. Mais l'on peut courir au château...

— Inutile, interrompit Flossac, j'ai ceci :

Et il tendait à Roland le morceau de drap qu'il voulait coudre à coups de dague sur la peau du ravisseur.

Roland s'en saisit avidement.

— Tée !... mes braves chiens, s'écria-t-il. En chasse !

Et il leur faisait sentir la pièce arrachée au vêtement de Monpelas.

Les quatre chiens flairèrent tour à tour le haillon que leur présentait Roland. Puis ils tournèrent plusieurs fois sur eux-mêmes, leur long museau pointu à terre, et d'un commun accord ils gravirent le sentier.

Roland s'élança derrière eux, modérant leur ardeur pour pouvoir les suivre.

— Maîtresse, dit-il en se retournant, si le Monpelas a suivi cette direction, je vous jure qu'avant une heure nous l'aurons rejoint !

— J'accepte ce dernier espoir, dit-elle en se remettant en marche, appuyée sur Raoul de Taverly, mais s'il se brise comme les autres, j'en mourrai de douleur !

XXXIII

DE PROFUNDIS

Monpelas connaissait un peu la forêt, Raguibus et Carados pas du tout. Aussi la marche des fugitifs était-elle incertaine, légèrement aventureuse. Pourtant la direction prise, direction inflexible, rigoureuse, avait été choisie par Monpelas, après un rapide mais habile calcul. Il fallait éviter, pensait-il, Fontainebleau et les villages voisins de Saint-Louis, tels que les Hautes-Loges et Brolles, car les abords pouvaient en être surveillés par les partisans de Ginevra, et gagner un point opposé, fallût-il pour cela traverser la forêt tout entière et marcher toute la nuit.

Depuis environ deux heures ils avaient quitté le château de Saint-Louis. Maguelonne était revenue à elle et, pour ne pas subir le contact ignoble des bandits chargés de la porter, elle avait préféré marcher, résolution qui avait comblé de joie messires Raguibus et Carados.

Les deux spadassins, rompus de fatigue, se traînaient derrière la jeune fille, sans sonner mot, se haussant parfois sur la pointe de leurs longues extrémités, pour regarder au loin si l'on n'apercevait pas enfin ce village tant désiré où l'on devait monter à cheval, peut-être en voiture, espéraient-ils. Mais le sen-

tier s'enfonçait toujours au milieu des roches grises et nulle éclaircie d'horizon ne faisait pressentir l'approche d'un lieu habité. Aussi les deux pauvres diables égrenaient-ils un à un, et chacun pour son compte, tous les jurons de leurs répertoires, aussi variés qu'énergiques.

Mais si, au lieu de regarder en avant, ils avaient regardé en arrière, c'eût été bien autre chose, car à trois cents pas de Carados, qui se trouvait le dernier de la petite troupe, les quatre grands chiens de Roland réglant leur marche sur celle des fugitifs, d'après les efforts de leur maître, suivaient patiemment la piste.

Roland, pendant cette longue poursuite, n'avait cessé d'assurer à Ginevra la réussite de leur tentative, mais n'avait pas encore annoncé qu'ils fussent si près d'atteindre les ravisseurs. A chaque instant, Raoul de Taverly, ou Flossac, ou Valbreuse, l'interrogeaient fièvreusement, mais il se contentait de répondre simplement :

— Nous approchons !

A un moment, il fit arrêter ses chiens, ôta vivement ses lourds souliers ferrés et, après avoir dit aux trois gentilshommes : N'accélérez pas votre allure, — il se prit à courir légèrement et sans bruit dans le sentier.

Lorsqu'il revint au bout de quelques minutes, ils voulurent l'interroger, mais il mit un doigt sur ses lèvres :

— Silence ! leur dit-il à voix basse. En ce moment la moindre imprudence peut nous faire manquer notre but. Nous sommes à peine à deux cents pas du Monpelas, et dans dix minutes, maîtresse, vous aurez votre fille dans vos bras.

Ginevra ne put retenir une exclamation de joie, tandis que Taverly prenait la main du braconnier et la serrait chaleureusement.

— Je les ai examinés, continua Roland ému. Monpelas marche le premier, ensuite Maguelonne, puis viennent deux

grands spadassins qui traînent leurs longues épées sur les roches. On entend d'ici le bruit de leurs pas.

— Courons. Précipitons-nous ! dit Taverly, bouillant d'impatience.

— Arrêtez ! fit Roland ; vous ne comprenez donc pas, qu'avant que vous les ayez atteints, Monpelas a le temps de se venger. Vous le connaissez, maîtresse. Un coup de poignard est vite donné.

— Oh ! s'écria Ginevra en frémissant, parle, Roland, que faut-il faire ?

— Les surprendre ! repondit le braconnier, et si vous voulez suivre mes indications, la tâche sera facile. Ils vont d'ailleurs d'eux-mêmes au devant de leur perte. Ils descendent en ce moment le sentier encaissé de grosses masses de rochers qui leur dérobent absolument la vue de la vallée. Fiez-vous à moi, je connais le moindre détour du chemin, le moindre creux de roche. Il y a quatre jours j'ai tué un sanglier en cet endroit. Je réponds du succès. Vous avancerez encore cent cinquante pas environ et vous resterez immobiles, jusqu'à ce que ma voix vous appelle. Alors vous accourrez et vous barrerez la retraite s'il en est besoin. Ce sentier descend tout droit aux gorges de Franchard. Le hasard nous a bien servis, car là-bas un grand nombre des nôtres attendent et veillent. Surtout, pas de bruit, et patience.

Ayant dit ces paroles, Roland se jeta rapidement à travers les rochers et les broussailles, suivi de ses quatre chiens qui bondissaient autour de lui, et bientôt il disparut dans les ténèbres.

Cependant Monpelas et son escorte ne se doutaient nullement de leur situation critique. Ils se croyaient au contraire hors de danger. Grâce à la prudence de Roland, ils avaient la certitude de ne pas être poursuivis et, dans ces profondeurs sauvages de la forêt, ils pensaient n'avoir rien à redouter.

Maguelonne marchait comme dans un rêve affreux, toute volonté, tout sentiment de résistance s'étaient éteints en elle ; des pensées confuses, une violente sensation de souffrance, un morne désespoir, vivaient seuls dans son être brisé. En descendant la pente rapide du sentier elle glissa sur le sol rocheux, n'eut pas la force de se retenir et tomba à genoux :

— Oh ! murmura-t-elle d'une voix mourante, ayez pitié de moi, je suis lasse, je souffre, laissez-moi me reposer un instant.

Monpelas s'était retourné, impatient, contrarié.

— Eh ! fit-il brutalement, vous vous reposerez à votre guise lorsque nous serons arrivés. Il y va de notre vie, à nous. Continuons.

— Je ne peux plus, dit-elle encore, essayant de se relever.

— Eh ! bien, l'on vous portera. Nous n'avons plus qu'une heure de marche, à peine.

— C'est à ton tour, Carados, fit observer aussitôt Raguibus.

— Ventre Dieu ! je le sais bien, grommela-t-il en s'avançant vers Maguelonne.

— Non ! s'écria-t-elle en se dressant d'un effort suprême, je marcherai encore.

— Allons, voilà qui va bien, fit Carados en voyant Monpelas se remettre en marche et la jeune fille le suivre en chancelant.

Ils arrivèrent enfin en bas des pentes. Un seul massif de rocher leur cachait encore le fond des gorges. Le sentier franchissait un petit ravin rempli de bruyères et d'herbes sèches.

— Tiens, dit Raguibus, on aperçoit une lueur au ciel. Ce ne peut être que le reflet d'une grande flamme. Nous approchons donc d'un endroit habité.

— Sans doute, répliqua Monpelas, un feu de charbonniers que nous éviterons soigneusement.

Il finissait à peine de prononcer ces paroles lorsque soudain un grand bruit se fit à leurs pieds et une vingtaine d'hommes surgirent de sous les bruyères et les herbes, et se dressèrent dans le sentier. Avant même qu'ils eussent pu faire un mouvement, Monpelas et Carados étaient violemment rejetés en avant et en arrière, et terrassés en un clin-d'œil.

Un homme avait saisi Maguelonne dans ses bras robustes et la couvrait de son corps, en lui disant :

— N'ayez aucune crainte, vous êtes sauvée !

— Roland ! s'écria aussitôt la jeune fille en reconnaissant le braconnier.

Et une joie immense, folle, débordait de son cœur, et des exclamations, des cris s'échappaient de ses lèvres.

— Maîtresse ? M. de Taverly ? appela la voix vibrante de Roland.

— Maîtresse ! M. de Taverly ! répéta Maguelonne, ils sont donc là ! Ils vont donc venir !

— Oui. Dans un instant.

— Oh ! fit la jeune fille en chancelant, cette délivrance... ce bonheur... tout-à-coup !...

Roland la fit asseoir sur un bloc de rocher.

— Ce n'est rien, reprit-elle en se remettant, c'est déjà passé. Je suis forte maintenant.

Et sur son visage inondé de larmes, rayonnait un doux sourire.

Autour d'eux la lutte se terminait. Monpelas n'avait tenté aucune résistance, il se jugeait perdu et il attendait froidement la fin, dévoré d'une rage sourde et impuissante. Carados, au contraire, s'était débattu comme un diable, écumant, mordant, blasphémant. Mais terrassé avant d'avoir pu faire usage de ses armes et solidement maintenu à terre, il fut bien obligé de se calmer et de se tenir coi. Quant à Raguibus, tout n'était pas encore terminé avec lui. Comme il marchait le der-

nier, il avait eu le temps de se reconnaître et d'éviter l'embuscade en effectuant un saut énorme en arrière. La malheureuse position de Monpelas et de son ami Carados lui inspira une frayeur bien naturelle, et jugeant qu'il était tout à fait inutile de se faire prendre pour partager leur sort infortuné ; il tourna le dos et se mit à grimper le sentier de toute la vitesse de ses longues jambes. Mais Flossac, Taverly, Valbreuse et toute leur suite descendaient en sens contraire non moins rapidement. Il y eut un choc formidable et comme le pauvre Raguibus avait tout le désavantage de la position, il fut brutalement renversé en arrière et il redescendit le sentier la tête la première, poussé à coup de bottes par Flossac, furieux et tout meurtri de cette collision inattendue. Les trois bohémiens qui s'étaient mis à sa poursuite le reçurent à mi-chemin, se précipitèrent sur lui et l'empêchèrent de se relever. Malgré tout, Raguibus désespéré essaya une violente résistance. Mais quelques coups de pommeau d'épée sur ses épaules et sur sa tête osseuse le déterminèrent à faire le mort et à se laisser entraîner.

Toute la lutte, en ses diverses phases, avait à peine duré deux minutes et tout était fini.

Ginevra, haletante, oubliant ses fatigues, ses larmes, ses terreurs, arrivait sur le lieu de la lutte. Maguelonne, d'un élan passionné, courut se jeter dans ses bras. Ce furent des étreintes folles, des baisers déchirants, des larmes, des sanglots...

— Oh ! s'écria enfin Ginevra, mes quinze années de souffrances disparaissent comme un songe affreux devant cet instant ineffable.

— Ma mère, murmura Maguelonne, vous m'avez sauvée !...

— Oui, le but de ma vie est atteint maintenant ; la fatalité s'est lassée ; on ne t'arrachera plus à moi ; oh ! comme nous

allons être heureuses ! Sais-tu, enfant, que pour te retrouver j'ai fouillé l'Europe entière, que pendant quinze ans des milliers d'hommes ont parcouru tous les chemins, visité les moindres hameaux pour rechercher ma petite fille ; sais-tu, ma chérie, que depuis l'horrible instant où l'on te ravit à mon amour, je n'ai pas eu une minute de repos, pas une pensée qui ne fût à toi, pas une parole, pas un acte qui ne fût pour toi. La vengeance même, ce terrible devoir, n'était-elle pas un moyen de me rapprocher de toi ! Retrouver le Monpelas, n'était-ce pas te retrouver !

— Oh ! comme vous m'aimez ! fit Maguelonne en levant ses grands yeux sur Ginevra. Et moi qui, insouciante, joyeuse, ne sachant rien du passé...

— Comme je bénis cette ignorance ! s'écria la mère ; au moins tu n'as pas souffert, tu as été libre, heureuse !

— Oui, dit-elle, comme ils étaient bons, comme ils m'aimaient eux aussi.

— Ils auront leur part de bonheur, reprit Ginevra ; ils ne quitteront pas leur Maguelonne, leur petite marquise, ma douce mignonne.

— Marquise! exclama-t-elle en jetant un long regard vers Raoul de Taverly qui s'était retiré un peu à l'écart avec Valbreuse et Flossac, mais alors ?...

— Oui, répondit Ginevra en souriant, aime-le bien, c'est un brave cœur. — Remercie-les tous, ma fille, continua-t-elle, car c'est leur dévouement, c'est leur courage, leur opiniâtreté, qui ont triomphé des ruses et des perfidies du misérable Monpelas.

Maguelonne, émue, rougissante, ne put prononcer une parole, mais elle tendit ses deux mains avec une naïve et franche expression de reconnaissance.

Les gentilshommes s'inclinèrent, et déposèrent un baiser cérémonieux sur la petite main de la jeune marquise de Puycerdac.

Les lèvres brûlantes de Raoul firent courir un long frisson dans toutes les veines de la jeune fille. C'était le premier baiser d'amour.

— Merci, Roland ! dit-elle tout à coup en se tournant vers le braconnier pour cacher son ardente émotion.

— J'ai fait ce que je devais, répondit simplement celui-ci.

— Pardieu ! mademoiselle, dit Valbreuse, si vous tenez à remercier vos véritables sauveurs, caressez un peu ces quatre grands animaux-là, — et il désignait les chiens de Roland, humblement couchés derrière leur maître. — Sans eux, nous serions encore à nous morfondre dans ce maudit creux de rocher, à la gueule du souterrain.

Maguelonne courut aussitôt, vive et légère comme elle l'était à l'auberge de la Belle-Hôtesse, s'agenouiller près des vaillantes bêtes, et joyeuse, reconnaissante, elle passa tour à tour sa main dans leurs longs poils rudes, tandis qu'ils la regardaient de leurs petits yeux pleins de feu et qu'ils lèchaient doucement cette main mignonne et caressante.

— Maintenant, dit Ginevra d'une voix grave, il faut songer à la justice. Venez, c'est en pleine lumière et devant tous qu'il faut parler aux traîtres et confondre les assassins.

Cependant les hommes, commandés par Roland, avaient débarrassé Monpelas de son poignard, Raguibus et Carados de leurs épées et de leurs dagues. Puis ils les avaient conduits, formidablement escortés, auprès du grand feu qui brûlait toujours au fond des gorges.

Ce fut là que Ginevra, doucement enlacée par Maguelonne, Taverly, Valbrense, Flossac et Roland, retrouvèrent les trois misérables que dès lors il s'agissait de punir.

Monpelas, toujours impénétrable, sous son capuchon noir, avait les bras croisés et paraissait calme, dédaigneux, indifférent. Mais les deux gardiens qui se tenaient derrière lui, la

main sur son épaule, le sentaient trembler et par instant longuement tressaillir.

Raguibus et Carados, tous deux froissés et meurtris, baissaient fort piteusement la tête.

Ginevra s'approchait rapidement de Monpelas, lorsque son regard s'arrêta sur la tête décoiffée de Raguibus que la flamme éclairait d'une lueur rougeâtre. Elle tressailit soudain, tandis qu'elle laissait échapper une exclamation de surprise et de menace.

— Ah ! s'écria-t-elle en s'élançant vers Raguibus et en dardant sur lui ses yeux flamboyants, je te reconnais, misérable, c'est toi qui as assassiné le marquis de Puycerdac !

— Non, je vous assure... je ne sais pas... balbutia le bandit en dissimulant son regard éperdu sous ses rouges paupières.

— Ne mens pas, infâme ! rugit-elle avec une effrayante expression. C'était au château de Puycerdac, dans les Pyrénées, une nuit d'octobre. Oh ! j'ai toujours devant moi cette scène hideuse ; c'est toi, te dis-je... tu l'as lâchement frappé de ton épée, à terre, sans défense. Tremble, le châtiment va venir !...

— Tout cela se rencontre à merveille, dit Valbreuse, car c'est l'un de nos mendiants de l'auberge, l'un de nos régicides d'Avon. Quel compte terrible ils vont avoir à solder !

— Pardieu ! répliqua Flossac, le hasard a fait royalement les choses et nous ne perdrons rien de nos vengeances particulières, car voici l'autre mendiant, l'autre régicide !

Et il poussait devant Ginevra le malheureux Carados qui eût voulu être à cent pieds sous terre.

— Oui, c'est l'autre, s'écria Ginevra, c'est celui-là qui, sur l'ordre de Monpelas, a volé l'enfant dans mes bras, après une lutte sacrilège.

— Ma foi ! madame, répondit Carados, en cherchant à re-

prendre un peu d'assurance, sans lever les yeux toutefois, je veux m'offrir le luxe de dire la vérité une fois en ma vie. Oui, j'étais à l'affaire des Pyrénées, oui, j'ai fait ce que vous venez de dire, mais que m'importent tous ces détails, la chose n'était pas pour mon compte. J'ai la profession d'homme d'épée et j'obéis aux ordres de ceux qui me payent. Le reste ne me regarde pas.

— Mais cette gentille profession conduit tout droit à la potence, fit observer Valbreuse.

— La belle affaire ! dit Carados en haussant les épaules. J'ai déjà vu la corde une dizaine de fois de très près et elle ne me fait plus trop peur. Il y a quatre jours que je mange bien et que je bois à mon gré, je ne serai pas pendu le ventre creux, c'est tout ce que je demande.

— Le drôle ne manque ni de philosophie ni de courage, fit remarquer Flossac.

Ginevra s'était détournée avec dégoût.

— Ceux-là ne sont que les valets, murmura-t-elle, châtions d'abord le maître.

Et elle vint se placer en face de Monpelas. Maguelonne, craintive, ayant toujours la terreur de cet homme au capuchon noir, cacha sa tête effrayée dans la poitrine de sa mère.

— Sieur de Monpelas, dit lentement Ginevra, vous voilà vaincu, désarmé, faible et chétif devant moi. Vous ne raillez plus, comme il y a deux jours à la grotte, vous n'avez plus cette morgue hautaine, cette insolence dédaigneuse, et vous courbez le front en pensant au châtiment qui se prépare. Ah ! vous ne pensiez pas qu'une faible femme disposât d'une puissance assez formidable pour faire écrouler sur votre tête, en une seule nuit, tout ce monstrueux échafaudage de crimes sur lequel vous bâtissiez votre honteuse fortune. Regardez autour de vous, sieur de Monpelas, voyez les rangs pressés de cette foule qui vous entoure d'un cercle infranchissable, comprenez

et tremblez. Il m'a fallu quinze années pour découvrir votre repaire, pour m'assurer que ce marquis de Sainte-Croix, ténébreusement affilié à un ordre redoutable, et complotant pour le compte de sa compagnie le meurtre du roi Henri IV, était bien Monpelas, l'assassin de Puycerdac. J'ai fait avorter vos infâmes projets, j'ai pris et brûlé votre château de Saint-Louis, je vous ai repris ma fille ; la chute est complète et Henri de Puycerdac doit être content de ma vengeance. Quelques minutes vous restent encore pour regretter toutes vos infamies. Préparez-vous à mourir.

Monpelas n'avait pas fait un mouvement pendant que Ginevra prononçait ces paroles. Mais, tout à coup, il glissa dans la main des deux hommes qui le gardaient et bondit en avant. Il avait tiré un stylet de sa poitrine et se précipitait l'arme haute sur Maguelonne en disant dans un accès de rage féroce :

— Je mourrai vengé, moi aussi !

Ginevra avait vu briller la lame et, poussant un cri terrible, elle s'était élancée au devant du meurtrier. Elle reçut dans le côté droit le coup destiné à sa fille, et tomba en criant :

— Hâtez-vous, faites justice !...

Il y eut une scène tumultueuse, une explosion de colère, d'horreur, d'indignation. Raoul de Taverly avait saisi Monpelas, détournant un second coup qu'il dirigeait encore sur Maguelonne, et l'avait jeté violemment sur le sol, lui arrachant son arme et l'écrasant sous son genou. Puis il tira sa dague et il allait le frapper, lorsque Roland lui retint le bras.

— Ce n'est pas ainsi frappé par le fer, de la main d'un loyal gentilhomme, que ce meurtrier doit mourir. Laissez-moi faire. — Raoul comprit et remit sa dague au fourreau, pendant que Roland donnait des ordres à voix basse à un groupe de bohémiens.

Cependant, on s'était précipité au secours de Ginevra que Maguelonne toute en pleurs soutenait dans ses bras. Taverly

accourut et, aidé de Roland, il fit écarter la foule inquiète, furieuse, exaspérée, qui proférait des menaces terribles contre le Monpelas et on envoya chercher en toute hâte une vieille bohémienne, renommée pour son habileté à panser les blessures. Lorsqu'elle fut arrivée, la vieille femme examina longuement la plaie et finit par dire en relevant sa tête toute blanche :

— Le coup est rude, bien porté, mais je sauverai la maîtresse !

Un long cri de joie accueillit ces paroles rassurantes. Ces exclamations d'allégresse vinrent torturer Monpelas qui se tordait hideusement sur le sol.

Raguibus et Carados étaient trop préoccupés par les funèbres apprêts qui se faisaient autour d'eux pour s'occuper d'autre chose. Ils considéraient avec une terreur fort visible les quartiers de bois que l'on assemblait rapidement à quelques pas d'eux et reconnaissaient de plus en plus que les pièces réunies prenaient terriblement des formes de potence. Et puis trois hommes fouillaient, à l'aide de pics, trois trous profonds sur une même ligne, et les deux pauvres diables s'avouaient encore, que lorsque les extrémités de ces potences seraient introduites dans ces trous et consolidées par des groses pierres il n'y manquerait plus que des pendus à l'autre bout, et que ces trois pendus seraient assurément monseigneur de Monpelas, le chevalier Raguibus de Brisemolle et le baron Carados de Pourfendrac, seigneur de Castelasec et châtelain de Vuidemanoir.

— Mon gentilhomme, dit tout à coup Carados à Valbreuse qui prenait le plus grand intérêt à ces préparatifs, j'ai eu l'honneur, l'autre fois et ce soir même, de croiser mon fer avec le vôtre, vous avez vu, n'est-ce pas, que je m'y connaissais et que je n'avais pas peur...

— C'est une justice à te rendre, répondit Valbreuse, et je te décerne *in extremis* un brevet de courage.

— J'ai toute ma vie manié l'épée ou le poignard malheureusement, continua Carados, faites-moi mourir par le fer, puisque je suis condamné, j'aimerais bien mieux ça.

Valbreuse regarda Carados avec admiration.

— Voyons, dit-il, es-tu gentilhomme ?

— Hélas ! non.

— Eh bien alors, tu n'as droit qu'à la corde. C'est dans les usages, il faut se résigner.

— Je me résigne, fit douloureusement Carados. Mais puisque vous paraissez assez bien disposé à mon égard, je voudrais encore vous faire une demande.

— Parle. Tu es bon diable et je ne demande pas mieux que de faire quelque chose pour toi.

— Faites-moi donner à boire, j'ai une soif enragée.

— Du vin, n'est-ce pas?

— Oui, mon gentilhomme, si c'est possible. Je l'ai toute ma vie autant aimé que je détestais les femmes.

Valbreuse ne put s'empêcher de sourire et il chercha à satisfaire la dernière envie de Carados. Pour un écu, un bohémien lui céda une bouteille de vin qu'il apporta au pauvre diable. Carados se confondit en remerciements, s'assit par terre et se mit à ingurgiter à petites gorgées le liquide rutilant qu'on ne retrouve plus dans le pays des ombres.

Raguibus, bien plus abattu et bien plus désolé que son ami Carados, s'était adressé à Flossac :

— Monseigneur !... lui avait-il dit d'une voix larmoyante.

— Qu'y a-t-il ? fit Flossac en se retournant.

— Je suis un grand criminel, monseigneur.

— Sandis ! je le sais bien.

— Je sens lourdement mes fautes peser sur ma conscience.

— Je comprends cela.

— Il est probable que je vais bientôt mourir.

— Et moi, j'en suis sûr.

Raguibus eut un énorme soupir.

— Que désires-tu ? interrogea Flossac : choisir l'une des trois potences que l'on apprête ?

La voix de Raguibus s'étrangla dans sa gorge.

— Mon... monseigneur... finit-il par dire, ce n'est pas cela...

— Qu'est-ce alors ?

— Je... je... serai certainement damné...

— Ceci c'est ton affaire.

— Mais, si avant... de...

Il ne put pas dire mourir et il continua en faisant un effort.

— J'obtenais le pardon...

— Obtiens-le, cela ne me regarde pas.

— Mais, il me faudrait un confesseur.

— Ah ! s'écria Flossac, qui comprit que le bandit voulait gagner du temps. C'est là que tu voulais en venir. Et cette confession sera-t-elle longue ?

— J'ai beaucoup de choses à dire, fit hypocritement Raguibus.

— Je crois bien ! exclama Flossac en riant. Eh bien ! je vais te donner un bon conseil. Tu n'auras, certes, pas le temps d'énumérer toutes ces peccadilles dont la moindre me paraît une tentative de régicide, il faut donc te faire donner l'absolution, en bloc, par ce bon révérend père qui médite, là-bas, sur la fragilité des choses de la terre.

Et il désignait Monpelas du doigt.

Raguibus roula des yeux terribles et n'ajouta pas une parole.

Flossac s'éloigna en riant.

Tout était prêt pour le châtiment. Sur un signe de Roland,

les trois misérables furent saisis. Le nœud fatal s'enroula autour de leur cou et ils furent enlevés dans l'espace.

Quelques minutes après, Monpelas, Raguibus et Carados avaient rendu leurs âmes au diable.

. . . .

Sur l'avis de Raoul de Taverly, approuvé par Maguelonne, Ginevra fut placée dans la meilleure voiture des bohémiens et on se dirigea vers l'auberge de la Belle-Hôtesse. La vieille femme avait soigneusement bandé la blessure et elle assurait qu'avant quinze jours la maîtresse pourrait quitter son lit et qu'avant un mois elle serait complètement guérie. Cette assurance fut accueillie par tous avec de grands transports de joie.

Comme la voiture où se trouvaient Ginevra et Maguelonne, escortée de Raoul de Taverly, Valbreuse, Flossac, Roland, quittait les gorges de Franchard, les bohémiens, sous la conduite d'Orlando et des autres chefs, rentraient chargés de butin. La certitude de la victoire dissipa les dernières traces d'inquiétude qu'Orlando conservait toujours de son aventure de la mare de Franchard et il se joignit à l'escorte de la maitresse. La stupéfaction et l'allégresse de maître Annibal Cocquenpot et de sa bonne femme Mathurine n'eurent pas de bornes en voyant revenir leur Maguelonne bien-aimée dans ce formidable appareil. Ginevra fut installée dans la meilleure chambre de l'auberge, et les soins, l'amour et la joie, ne lui manquèrent pas pour effacer ses longues douleurs et hâter sa guérison.

Le lendemain, les bohémiens disparurent de la contrée, et Taverly, Valbreuse, Flossac, se rendirent auprès du roi Henri et lui racontèrent toutes les péripéties du drame qui s'étaient développées en cette nuit mémorable.

Puis Taverly demanda à son parrain la permission de retourner au pays des Pyrénées, afin de présenter à sa famille mademoiselle de Puycerdac dont il désirait faire sa femme le plus tôt possible.

— Hâtez-vous de revenir, dit le roi à Raoul, car j'ai de plus en plus besoin de braves cœurs autour de moi.

. . . .

Deux mois après, c'était grande fête au manoir de Taverly, car on célébrait pompeusement le mariage du vicomte Raoul de Taverly et de Regina de Puycerdac, qui avait été, pendant dix années, Maguelonne, la Belle-Hôtesse. Le triomphe de la journée fut pour maître Annibal Cocquenpot, lorsqu'il apporta solennellement, au plus beau moment du repas de noce, le fameux plat, qui, selon le dire du roi de France, devait le faire immortel.

Disons enfin que Roland, ses bons chiens et ses rudes compagnons, reprirent de plus belle leurs chasses aux sangliers et leurs plantureux soupers.

Que l'auberge de la Belle-Hôtesse fut détruite pendant la Fronde.

Que les ruines du château de Saint-Louis servirent aux paysans des environs pour agrandir leurs villages.

Qu'un ermitage fut contruit sous le règne de Louis XIV avec les derniers débris, et que quatre moines de l'ordre des Carmes y furent installés par lettres patentes. Mais comme, dans la contrée, on n'a pas un goût très prononcé pour les pèlerinages, et, comme, d'ailleurs, les rôdeurs de forêt assassinaient régulièrement les bons moines tous les cinq ou six ans, les Carmes abandonnèrent ce poste dangereux, et, depuis le règne de Louis XVI, la butte Saint-Louis n'est plus habitée que par les lièvres, les lapins et les chevreuils fort à l'aise dans les broussailles inextricables dont elle est couverte.

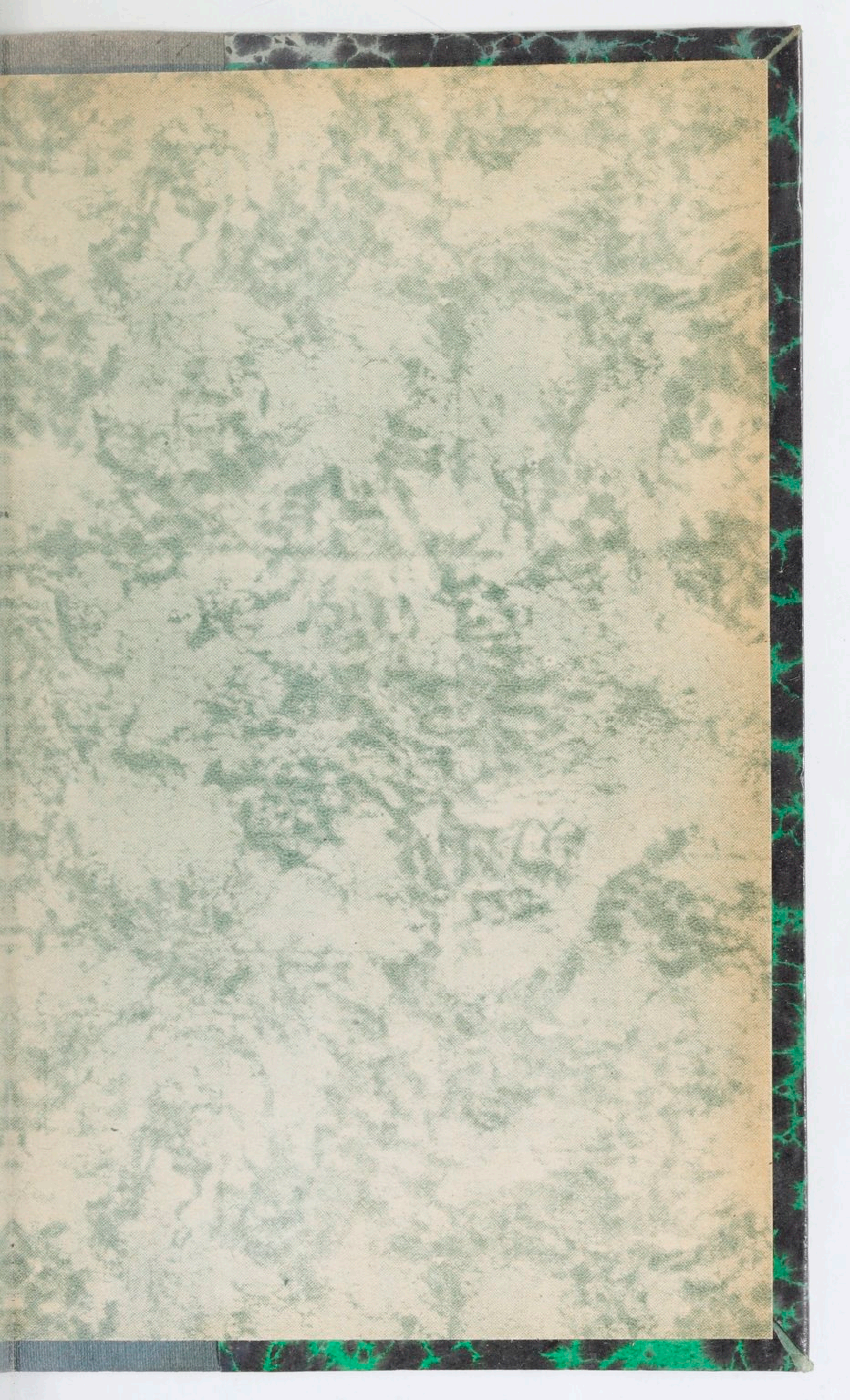
FIN

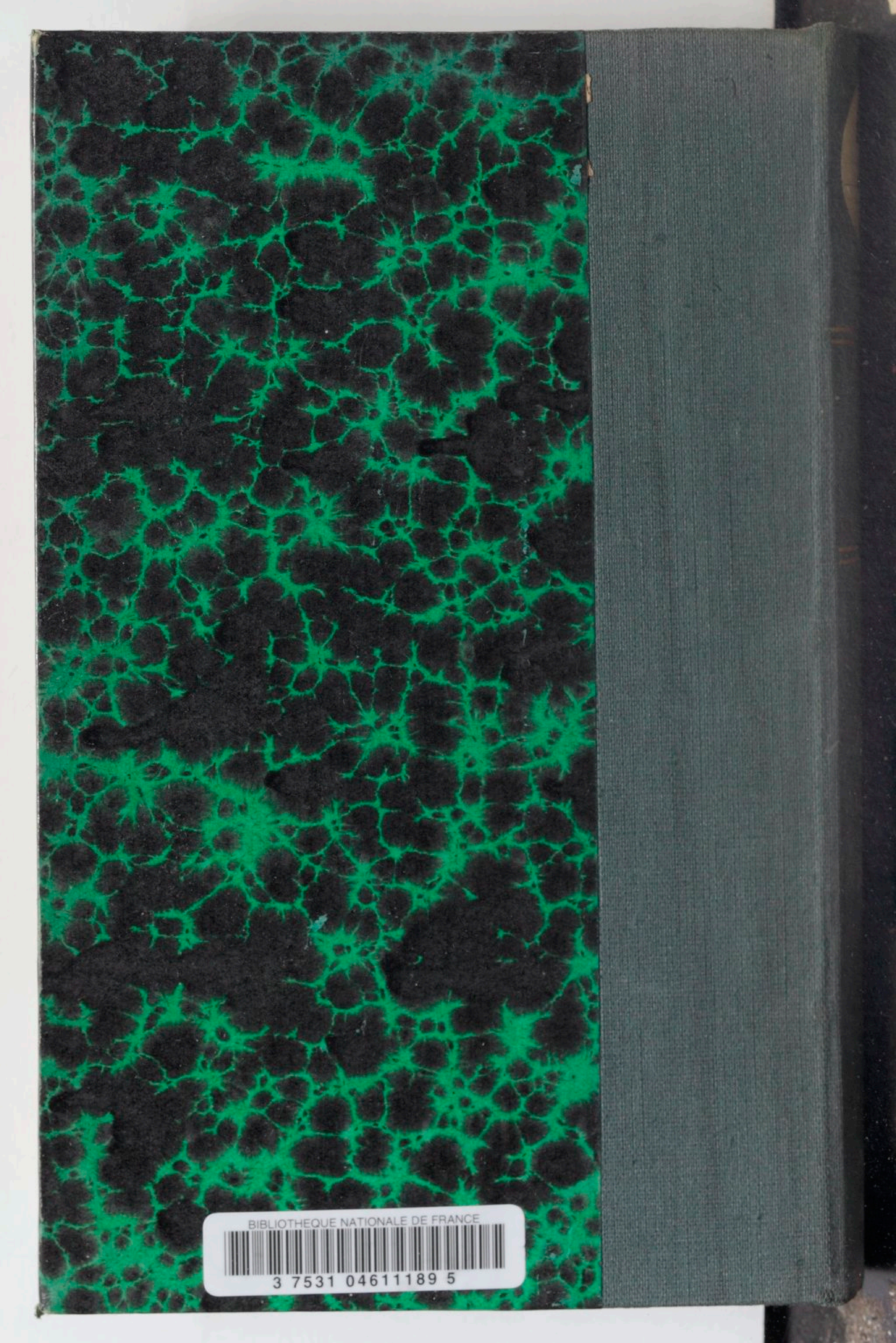
TABLE

MELUN. — IMPRIMERIE E. DROSNE, RUE DE BOURGOGNE, 23.

IMP. CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMP. CHAIX — RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 1100-3.






BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 04611189 5